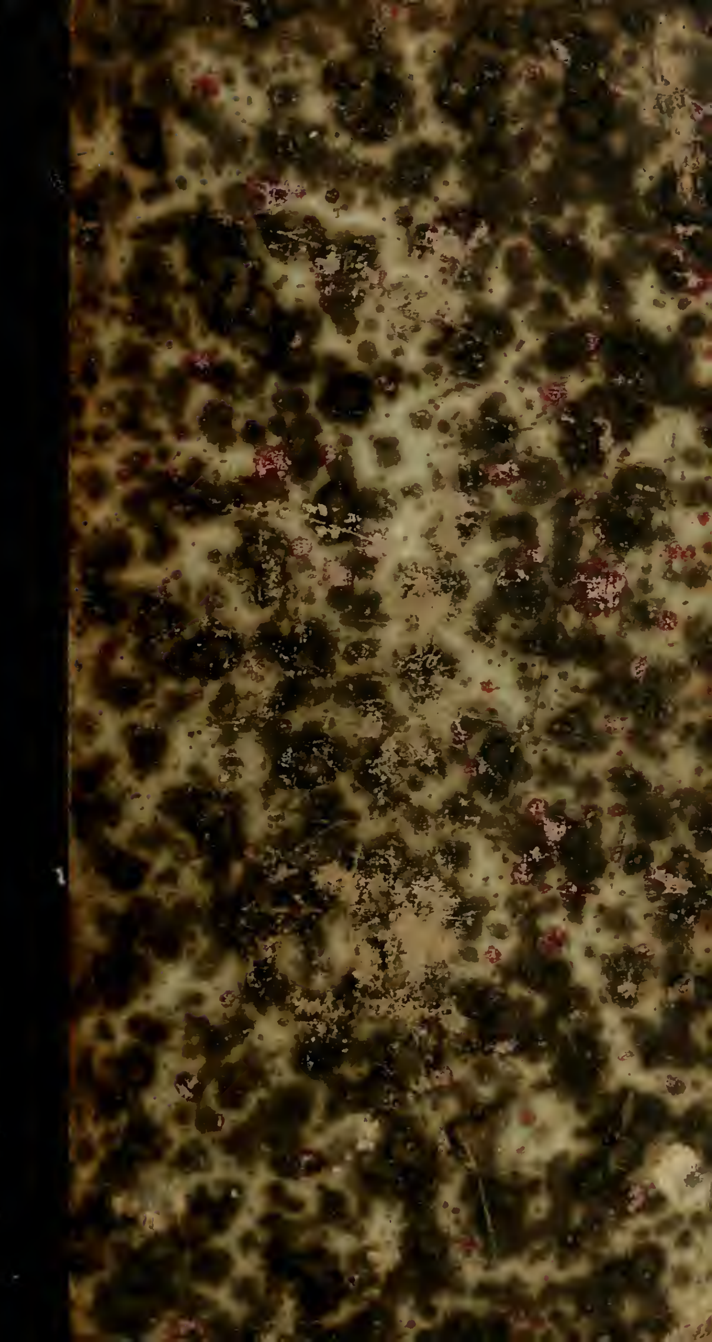
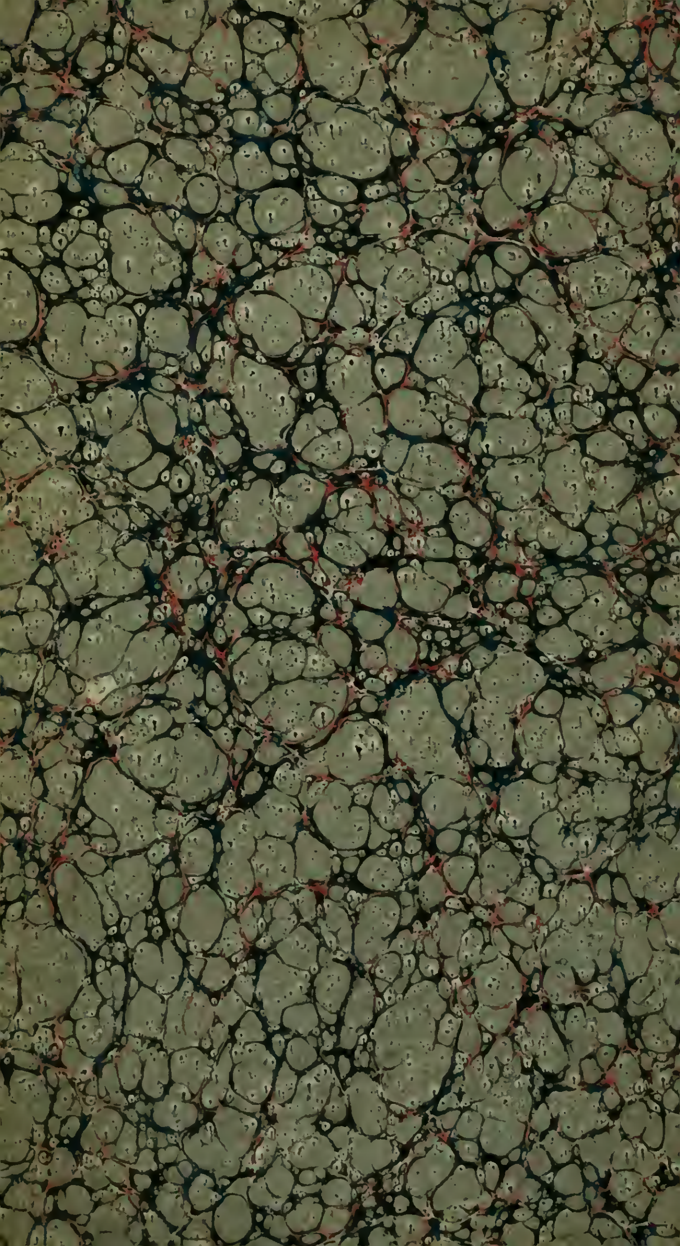
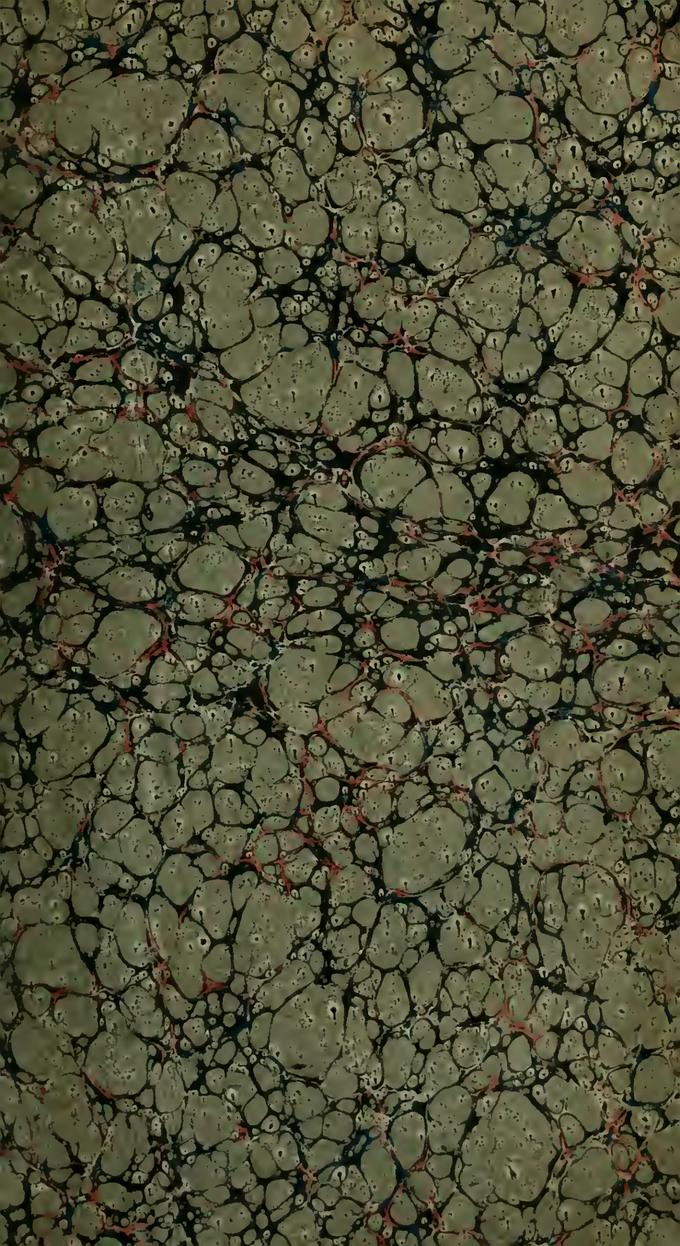






IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

Ouvrage de l'auteur qui se trouve chez le même libraire.

Études sur la théorie de l'avenir, ou considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, relativement aux futures destinées de l'homme; 2 vol. *in*-8°. avec une belle gravure. Prix, broché, 10 fr.

DE
L'INSTRUCTION,

OUVRAGE

DESTINÉ A COMPLÉTER LES CONNAISSANCES ACQUISES DANS LES COLLÉGES ET LES MAISONS D'ÉDUCATION;

PAR F. C. TURLOT,
DE LA BIBLIOTHÉQUE DU ROI.

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.
PHÆDR., lib. 3, fab. 17.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES MARAIS, N°. 16, FAUB. ST.-GERMAIN.

1819.

AVERTISSEMENT

POUR CETTE SECONDE ÉDITION.

L'INDULGENCE dont le public a bien voulu favoriser cet essai, a fait un devoir à l'auteur de le rendre digne de son suffrage autant qu'il lui serait possible. D'après les observations de quelques littérateurs distingués et de savans bibliographes, il a corrigé des erreurs, rectifié des inexactitudes, et même réparé des omissions qui n'ont fait tort qu'à cet ouvrage. Le plan qu'on s'y est tracé supposait nécessairement des additions. Depuis trois ans il a paru de bons livres nouveaux et des éditions plus correctes des livres anciens. Chacun peut ajouter, par la suite, les articles de son gré, et faire ce léger travail, en consultant le journal hebdomadaire qui contient, avec une grande précision, toutes les productions dont s'enrichissent annuellement les sciences, la littérature et

les arts (1). Il n'y a d'ailleurs d'autre différence entre cette édition et la précédente, que la transposition du chapitre 3, dont on a fait le chapitre 7 et dernier; parce qu'il contient la notice bibliographique, et qu'on a jugé plus convenable de le mettre à la fin qu'au milieu du volume. On a seulement ajouté le fragment d'un dernier chapitre qui a été totalement supprimé dans la première édition.

---

(1) Ce livre est intitulé : *Bibliographie de la France*, ou journal général de l'imprimerie et de la librairie; par M. Beuchot. Le volume de chaque année est terminé par trois tables : la 1re. alphabétique du titre des ouvrages; la 2e. alphabétique du nom des auteurs; la 3e. systématique par ordre de matières. Ces trois tables, très-bien conçues et très-bien rédigées, rendent extrêmement facile la recherche d'un ouvrage quelconque.

Ce journal a commencé en 1812. Il forme à présent 7 vol.; le 8e. est pour 1819.

INTRODUCTION.

L'instruction, en général, peut s'étendre à tous les objets dont l'esprit humain a tenté d'acquérir la connaissance. Dans les premiers âges du monde, il eût été facile d'en donner l'aperçu; mais à mesure que les nations se sont civilisées, les loisirs de la méditation se sont alliés aux travaux de l'industrie, les jouissances de l'esprit aux charmes de la nature. L'homme a voulu goûter de la science, et n'en est pas devenu meilleur. Nous ne pensons pas cependant qu'il ait mieux valu pour lui de rester dans une ignorance parfaite. Cette question a été traitée très-éloquemment par un grand philosophe. Mais, comme il est de fait que, dans le monde tel qu'il est, l'homme instruit a une grande supériorité sur celui qui ne l'est pas, nous ne devons pas douter que l'ouvrage que nous présentons au public ne soit très-bien accueilli par tous ceux dont l'âme peut s'élever à une ambition aussi noble et aussi bien placée.

La nature donne à l'homme les facultés qui lui sont nécessaires pour acquérir les connaissances utiles ou agréables. L'emploi de ces facultés se détermine par la méditation et le travail, dont l'instruction est le fruit.

Une longue étude fait le savant dans un ou deux genres; une étude réfléchie sur plusieurs genres fait l'érudit; une étude suivie sur l'ensemble des connaissances humaines fait l'homme instruit.

C'est de cette troisième classe que nous voulons

nous occuper spécialement, parce que c'est par elle qu'on peut arriver aux deux autres, et que c'est elle encore qui donne le plus de développement à l'esprit, le plus d'aptitude aux différens états de la société, et le plus de succès dans le monde.

Le savant, d'après nos routines, peut être au-dessous d'un érudit, et l'érudit peut avoir beaucoup moins de connaissances qu'un homme instruit. Cela s'explique de soi-même. La science bien entendue ne peut embrasser que deux ou trois objets; l'érudition peut en embrasser plusieurs; l'instruction les embrasse tous. Un savant n'est pas toujours un homme d'esprit, et souvent il y a loin d'un homme de lettres à un savant. La brièveté de la vie, les bornes naturelles de l'esprit humain, la variété des goûts et des inclinations, qui, dans le nombre des études, détermine des préférences, une sorte de vocation qui semble maîtriser le sentiment et la pensée, et, plus encore que tout cela, l'immense et volumineux dépôt des connaissances acquises et conservées par l'imprimerie, s'opposent à ce qu'un écrivain soit profondément universel, et le condamnent à ne prendre que la superficie de chaque chose, avant de s'arrêter à celle sur laquelle son goût et son attrait pourront le fixer. On a cité quelquefois des hommes qui se croyaient profonds dans tous les genres, que l'on disait savoir tout, et qui seraient aujourd'hui bien étonnés de s'apercevoir qu'ils ne savaient pas grand'chose.

Il faut bien renoncer à une grande fortune, quand il n'y a plus moyen que d'en avoir une médiocre. La science universelle est maintenant une chose impossible : mais chaque science, en particulier, peut être étudiée et approfondie; on en peut même reculer les bornes par une application constante, et l'on ne saurait dire jusqu'où ces progrès peuvent se porter. Mais, les hautes sciences n'étant point

l'objet particulier de cet ouvrage, nous nous contenterons d'y jeter un coup d'œil en passant, et d'en indiquer les sources, comme sur la carte on indiquerait la route à celui qui voudrait connaître par lui-même un pays dont quelques célèbres voyageurs auraient parlé. Nous nous bornerons à tracer le plan méthodique d'études et de lectures nécessaires à ceux qui veulent prendre une idée générale de tous les objets d'instruction, et s'appliquer ensuite, d'une manière plus spéciale, aux genres de connaissances qui leur paraîtront plus importans, plus utiles ou plus agréables.

Rien de plus commun dans le monde que de rencontrer des parens qui, en retirant leurs enfans du collége ou d'une pension, demandent quel plan de lecture ils pourraient suivre pour leur donner l'instruction dont ils n'ont reçu que les premiers élémens, sans beaucoup d'ordre, et presque sans profit.

Il est remarquable encore que presque tous les hommes qui ont joui de quelque célébrité par leurs ouvrages ou par leurs succès dans le monde, comme hommes d'esprit, ont repris en sous-œuvre leur éducation de collége, et que, manquant de guides qui auraient pu leur indiquer les sources, ils ont été obligés de se tracer, en tâtonnant, une route d'instruction qu'un livre comme celui-ci leur aurait indiquée, en leur épargnant beaucoup de temps et de peines : heureux encore si, en les prenant au hasard, les livres qu'ils trouvaient sous la main, ne leur ont pas fait perdre quelque chose de plus précieux que le temps qu'ils ont dû regretter!

Nous avons une foule d'ouvrages élémentaires sous le titre de *Cours de lecture*, *Cours d'études encyclopédiques*, etc., etc., qui sont bons pour donner les premières notions dans quelques genres de sciences et de littérature; mais ce qui leur manque, c'est l'indication des ouvrages qu'on doit préférer pour prendre une connaissance plus détaillée

et plus approfondie de ces différens objets. C'est-là précisément le but que nous avons voulu atteindre dans celui-ci, comme la base de toute solide instruction. Cet avantage manque également à plusieurs ouvrages qui jouissent d'une réputation bien méritée. Rollin est excellent pour inculquer les meilleurs principes, et pour former le goût et la raison; le P. Lamy, pour faire un bon théologien; Fleury, pour tracer le plan des études sérieuses et classiques; Condillac et Deleuze, pour former des savans dans l'histoire et la politique, etc. : mais aucun d'eux n'a fait précéder son ouvrage d'une vue générale de ce que l'esprit humain embrasse dans ses connaissances, et presque tous se sont attachés à des objets particuliers. Il nous semble toutefois qu'il doit en être de toutes les connaissances en général comme de la géographie, par exemple, et qu'il est bien plus facile de classer dans sa mémoire la position de tel royaume ou de telle province, quand on a commencé par bien connaître une description générale de l'ensemble du globe terrestre et de toutes les parties qui le composent.

Les essais de littérature, les mélanges, les dictionnaires, même méthodiques, ont sans doute leur utilité, cependant ils ne rassemblent que des matériaux détachés d'un édifice qu'on ne saurait plus reconstruire si l'on en avait perdu le plan. Ces lectures peuvent servir à consolider l'instruction : mais, avant qu'on ait réuni les connaissances nécessaires pour savoir en profiter, elles sont plus propres à détourner qu'à bien conduire; et pour avancer, il faut suivre constamment une route bien tracée, et ne point divaguer : ceci n'empêche pas qu'on ne puisse s'occuper de deux ou trois études à la fois; et chacune d'elles ne saurait nuire à l'autre, parce que l'ordre qui les divise, empêche toute confusion dans l'esprit.

DE L'INSTRUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

Du Principe et de la Division méthodique des Connaissances de l'Esprit humain.

Si l'on voulait remonter jusqu'à l'origine des connaissances humaines, il faudrait se reporter jusqu'à l'époque de la civilisation des hommes, percer la nuit des temps pour arriver à la formation des langues, traverser ensuite un long intervalle pour passer de la langue parlée à la langue écrite ; car toutes les idées principales, tous les sentimens et tous les souvenirs ont été confiés et transmis pendant long-temps à des traditions orales, avant d'être fixés par des signes convenus qui ont été le premier langage écrit des différens peuples. Une fois découvert et se perfectionnant de jour en jour, cet antique monument du génie de l'homme, *cet art prodigieux de peindre la pensée et de parler aux yeux*, est devenu le dépôt de l'histoire, de la religion, de la morale, et de toutes les connaissances qu'il était essentiel à chaque nation de conserver et de transmettre. Depuis l'invention de l'écriture jusqu'à la découverte de l'imprimerie, que de siècles se sont écoulés ! et c'est dans cet espace de temps que l'esprit humain a produit ses principaux chefs-d'œuvre, en littérature surtout. L'impossibilité de se procurer des

manuscrits rendait peut-être l'instruction aussi difficile qu'elle est devenue embarrassante dans la suite par l'énorme quantité de livres imprimés, à la lecture desquels l'étude la plus infatigable ne saurait suffire. L'abondance en ce genre a peut-être produit un plus grand mal que la disette. L'homme pensait plus en lisant moins, et les écoles grecques et latines avaient des chefs académiques dont les talens valaient mieux que nos bibliothéques. La multiplication des livres a produit un autre inconvénient; c'est celui de faire des connaissances humaines, si variées et si nombreuses, un amas confus et sans ordre, et de les présenter à celui qui cherche à s'instruire, comme un labyrinthe dans lequel il court le risque de s'égarer long-temps, s'il manque d'un guide pour l'y conduire.

Ce guide est la méthode, aussi nécessaire pour mettre l'ordre dans les études, qu'elle est indispensable au naturaliste pour classer les différentes productions de la nature. Bacon est le premier qui ait eu l'idée de cette méthode si nécessaire pour le classement des connaissances humaines; et peut-être l'avait-il puisée dans les caractères que la nature a imprimés à ses propres ouvrages, qui semblent avoir quelque analogie avec l'ordre qui sert à classer les productions de l'esprit. Il est impossible, en effet, de considérer avec attention la cristallisation des minéraux, toujours uniformes dans leur configuration élémentaire, l'organisation des plantes depuis leurs racines jusqu'à leurs feuilles et à leurs fleurs, l'exactitude des proportions dans la contexture animale depuis la force jusqu'à la finesse et à la grâce, sans y trouver, pour ainsi

dire, les premiers élémens de la géométrie, les principes d'une ordonnance raisonnée, et le type original des beaux-arts. La division méthodique des trois facultés de l'entendement humain rappelle la division de toute l'histoire naturelle en trois branches principales : c'est ensuite par le moyen des subdivisions et du classement des genres, des espèces et des familles, que le naturaliste parvient à tracer le grand et vaste tableau de la nature avec une précision et une clarté qui donnent autant de facilité qu'elles ajoutent d'intérêt à son étude. Le même art devait obtenir un résultat semblable dans le développement des connaissances humaines. Il a posé des limites à ce qui semblait immense; et, en établissant des anneaux dans une chaîne continue, il a formé des points d'appui dont on a pu se servir pour s'élever jusqu'au sommet de la science : tel est le fruit de la méthode. Il est inutile de répéter ici tout ce qu'on a dit sur son utilité ; mais il est important de remettre sous les yeux de celui qui veut s'instruire, le titre primitif sur lequel est fondée toute instruction, et de lui faire voir que la méthode qu'il doit suivre pour atteindre son but, s'appuie sur l'ordre même de toutes les connaissances humaines. Avant de voir comment on est parvenu à tracer la filiation méthodique de ces connaissances, il faut donc en chercher le principe et nous fixer à l'opinion qui, par l'examen des différentes opérations de l'entendement humain, les réunit et les rattache toutes à une seule et même cause.

Il est dans l'homme un principe de vie morale et intellectuelle, une puissance très-active qui le met à une très-grande distance de la brute,

à laquelle un instinct sans raison tient lieu d'intelligence.

Cette puissance est notre âme, toujours une, indivisible, immatérielle, indestructible; sous quelque dénomination qu'on veuille la faire connaître, c'est toujours elle qu'on désigne. Toutes ses opérations sont elle-même, et toutes ses facultés ne sont que des modifications de son être : ainsi nous avons beau diviser pour nous rendre compte de ce qui se passe en nous; l'esprit, le cœur, la volonté, la mémoire, la réflexion, le jugement, l'imagination, l'amour, la haine, toutes les affections, tous les désirs, toutes les aversions, ne sont jamais que notre âme qui pense, qui veut, qui se souvient, qui réfléchit, qui imagine, qui hait ou qui aime. Cette unité dans la source n'empêche pas qu'on établisse des différences entre les facultés de l'âme dont les opérations ne se ressemblent pas : il en est d'elles alors comme des productions de la nature, qui ont des caractères différens, quoiqu'elles proviennent d'une même cause. Cette division n'est donc réelle que dans l'effet, et ne sert qu'à mettre de l'ordre dans les productions de l'esprit, comme la méthode ou les systèmes ne servent qu'à mettre de l'ordre dans les productions de la nature. Celle-ci ne fait que des individus; c'est le botaniste qui fait des classes et des familles : il fait même des lois; mais, quand elles seraient arbitraires, elles lui servent du moins à se diriger et à se reconnaître.

Sans doute notre âme est une; mais elle est sans cesse modifiée, et la nuit et le jour, par une activité qui lui est propre, comme les feuilles d'un arbre que le zéphyr ou la tempête agite con-

tinuellement. Quel est donc le ressort qui agit si constamment et si impérieusement sur elle pour lui donner tour à tour, et quelquefois simultanément, tant d'occupations, souvent tant de peines, et rarement de si douces jouissances? C'est le sentiment : lui seul met en jeu toutes les facultés de l'âme, qui lui répondent avec une précision parfaite, et des variations infinies; il est dans l'homme ce qu'est dans la nature ce feu élémentaire qui anime, féconde et conserve tous les êtres organisés : il peut donc être considéré comme le véritable principe de toutes nos connaissances, commme le foyer dont le Créateur a voulu faire jaillir toutes nos lumières.

Rivarol, après avoir pesé toutes les opinions des philosophes à ce sujet, a mis le sentiment tellement à la première place, et la lui attribue avec de si bonnes raisons, qu'il est impossible à tout esprit sage de n'être pas de son avis; et, ne fût-ce qu'un système, il serait encore le meilleur de tous ceux qu'on a faits, le plus solidement établi sur des observations d'une sagacité aussi profonde que lumineuse. D'ailleurs, dans ces matières, il ne vaut rien de rester dans une ambiguité fatigante; il faut s'en tenir à une opinion, et avoir sur cela des idées nettes, franches et positives. Un livre élémentaire a peu de choses neuves à présenter; mais, au moins, il doit conserver et propager ce qu'on a dit de bon et d'utile sur ce qui en fait l'objet. Je resserre un peu ici les réflexions de Rivarol; mais j'en prends la substance.

« Le sentiment, quelle que soit sa nature, est le premier en ordre et le plus grand de tous les dons que Dieu ait faits à ses créatures. Sans

lui l'animal ne serait qu'une machine, la vie ne serait que mouvement. Antérieur à toute sensation, et par conséquent à toute idée, il date de l'organisation : mais, dès qu'une fois les sens ont livré passage à un objet quelconque, dès que l'impression s'est faite, il y a sensation déterminée, empreinte dans l'organe, en un mot *idée*. Après avoir senti l'impression des objets, l'âme les retient comme *mémoire*, les compare et prononce comme *jugement*, les retrouve ou les compose comme *imagination*; mais ces trois grandes facultés sont toujours l'âme, et ont pour nom commun la pensée, qui n'est qu'une longue application du sentiment sur les idées.

» Que l'homme s'analyse lui-même, il se partage d'abord en corps et en âme. S'il analyse son corps, il y distingue les sens, les organes, les besoins, et le *sentiment* : s'il analyse son âme, il y trouve l'entendement et la volonté, ou bien l'esprit et le cœur, et toujours le *sentiment*. S'il poursuit ses analyses, il trouve dans le cœur les désirs et les passions de toute espèce, dans l'esprit tous les genres de pensée, mais toujours et partout le *sentiment*. Enfin, si l'homme, après s'être ainsi décomposé lui-même, veut se recomposer; si, après avoir dit, mon corps et mon âme, mon esprit et mon cœur, il veut se nommer tout entier, il dit *moi*; et c'est en effet dans ce *moi*, qui réunit le corps et l'âme, que réside le sentiment. Les besoins et les sensations, les passions et les idées, ne sont que ses modifications : il est tout entier dans chacune des divisions de l'homme, tout entier dans le *moi*, qui est l'unité.

» En dernier résultat, le sentiment est *puissance*, union d'organes et de forces : au-delà de

ce mot, il n'est plus d'analyse, plus de définitions. Nous sentons, nous pensons. cela doit nous suffire : car ce n'est pas de posséder la plénitude des lumières, de définir tout, de pénétrer tout, qu'il s'agit ; mais de saisir, de retenir, de comparer les objets et les idées, de les classer, de les compter, de se les approprier.....

» Tel est le mystérieux effet ou la pénétrante action du sentiment sur l'intelligence humaine et sur l'homme tout entier ; semblable à la lumière, par qui tout est visible, et qui ne peut être saisie dans ses élémens, qui se resserre et se comprime sans confusion, se dilate et se ramifie sans interstices ; mais tellement un dans ses variations, tellement entier dans ses divisions, si simple dans sa mobilité, que son essence brave tous les genres d'analyse, et se dégage de tous nos efforts pour le bien connaître et le peindre tel qu'il est. »

Cette comparaison ingénieuse vaut peut-être mieux que toutes les définitions, parce qu'elle donne de cette puissance du sentiment l'idée juste qu'on doit en avoir. Il est, en effet, un rayon de la divinité, parti du foyer céleste pour animer l'âme humaine, comme les rayons de l'astre du jour partent de son sein pour animer toute la nature ; c'est le don du souverain Être, agissant sur sa créature par une impression qui sort de lui et qui retourne à lui, de manière qu'il est littéralement vrai que c'est de lui que nous tenons l'existence, la pensée et la vie : *In Deo vivimus*, *movemur et sumus.* Cet adage d'un ancien poëte, adopté par la religion (1), con-

(1) Aratus.—Act. Apost. XVII, vers. 28.

tient une vérité qui a traversé toutes les philosophies, sans en avoir reçu la moindre atteinte. Le sentiment qui met en activité toutes les facultés de l'âme, qui les réunit toutes sous ses lois, doit donc être regardé comme le moyen dont Dieu a voulu se servir pour diriger toutes les idées que nous recevons, soit par l'impression des objets extérieurs, soit par la combinaison de ces idées entre elles, comme le modérateur incorruptible de l'empire de la pensée.

Quand on pourrait contester l'attribution d'un tel pouvoir au sentiment sur les principales facultés de l'âme, quand elle ne servirait qu'à établir la base d'un système méthodique sur la distribution et l'embranchement des connaissances humaines, il serait toujours bon de l'admettre pour accoutumer l'esprit dès le début à la progression des idées, et pour que, dans la marche de l'étude, la liaison des principes aux conséquences lui serve de garantie contre les piéges du sophisme et les séductions de l'erreur.

Le sentiment étant la source de nos connaissances, il faut bien admettre qu'il est celle de nos jugemens, de nos affections, de nos déterminations les plus importantes : il est donc aussi la source de toutes les idées justes que nous pouvons avoir sur ce qui est bien, sur ce qui est bon, sur ce qui est beau dans tous les genres, et, par suite, de toutes les règles du goût dans l'éloquence, la poésie, la littérature et les beaux-arts ; de lui découle la moralité qui est l'apanage de l'homme, la base de la raison et de la vertu ; il est enfin la conscience de la vérité, et la lumière qui conduit à la conviction, en dissipant tous les nuages de l'incertitude.

L'homme est là tout entier : son esprit et son cœur, sa raison et son génie, son entendement en un mot, dont on a cru devoir distinguer les trois principales facultés pour en pouvoir mieux classer le résultat. C'est sur ce plan qu'est tracé le développement des connaissances humaines dans le discours que d'Alembert a mis à la tête de l'Encyclopédie. Nous avons vu que Bacon en avait eu la première idée; mais il ne l'avait pas détaillée avec autant de précision, et ne l'avait pas soumise à cet ordre philosophique qui a mérité à l'auteur moderne une juste célébrité. C'est ce chef-d'œuvre de méthode qui nous a servi de guide, et que nous avons simplifié, en y faisant quelques changemens relatifs à l'ordre et à la distribution des lectures que l'on doit faire successivement quand on veut se procurer l'instruction dont ce livre est l'objet.

Vauvenargues, dans son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, imprimé pour la première fois en 1746, avant le discours de d'Alembert, avait dit, comme Bacon : *Il y a trois principes remarquables dans l'esprit; l'imagination, la réflexion et la mémoire. La réflexion est la puissance de se replier sur ses idées, de les examiner, de les modifier, ou de les combiner de diverses manières*, etc. D'Alembert admet également ces trois facultés de l'entendement humain; seulement il croit devoir en intervertir l'ordre en les plaçant ainsi : la *mémoire*, la *raison* et l'*imagination*. Cet ordre est effectivement meilleur, et nous n'y changerons qu'un mot. Le *jugement*, ou la *réflexion* est un terme moins vague que celui de *raison*, et nous l'emploîrons de préférence, comme exprimant d'une manière

plus nette les opérations de l'esprit qui appartiennent à cette seconde faculté (1).

On conçoit bien que le tableau généalogique des connaissances humaines, tel qu'on peut le former d'après l'ordre qu'elles doivent suivre dans l'entendement, ne peut pas ressembler en tout à un ordre de lecture destiné à l'instruction. Nous voulons passer, par une gradation successive, des premières aux secondes, et des secondes aux troisièmes, en plaçant d'une manière plus commode ou plus convenable celles qui ont le plus de rapport entre elles. Nous les arrangerons comme nous arrangerions une bibliothéque, dont les tablettes seraient disposées conformément à l'ordre que nous adoptons.

Voici la base du système général des connaissances humaines, telle qu'elle est établie dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie :

---

(1) M. l'abbé Andrès, dans son grand ouvrage sur l'origine, les progrès et l'état actuel de toute littérature, écrit en italien, *Venise*, 1785, 22 *vol. in*-8°., n'adopte par cette division ; il ne la croit point bonne pour écrire l'histoire des sciences et des lettres : mais il convient qu'elle peut être très-utile, si l'on ne veut qu'examiner la généalogie des connaissances humaines, en considérant leurs rapports avec les facultés de notre entendement. Elle doit donc être bonne aussi pour ceux qui veulent modeler un plan d'instruction sur l'ordre même dans lequel ces connaissances se développent. *Questa divisione*, dit-il, *è giustissima, se consideriamo le relazioni delle scienze colle facoltà della nostra mente, ed a chi voglia disaminare la loro genealogia ; ma non riesce molto commoda per seguire i progressi fatti nelli studio di quelle, ed a chi desideri scrivere la loro storia* (voyez sa préface). Il trouve plus commode et moins arbitraire la méthode de Christ. Wolfius, dans son discours préliminaire de la Philosophie générale.

« Les êtres physiques agissent sur les sens ; les impressions de ces êtres en excitent les perceptions dans l'entendement. L'entendement ne s'occupe de ces perceptions que de trois façons, selon les trois facultés principales : la mémoire, la réflexion et l'imagination.

» Ou l'entendement fait un dénombrement pur et simple de ces perceptions par la *mémoire*, ou il les examine, les compare et les digère par la *réflexion*, ou il se plaît à les contrefaire par l'*imagination* : d'où il résulte une distribution générale de la connaissance humaine, qui paraît assez bien fondée, en *histoire* qui se rapporte à la mémoire, en *philosophie* qui émane de la réflexion, et en *poésie* qui naît de l'imagination, ainsi que toutes les autres productions de la littérature et des beaux-arts qu'on ne saurait placer sous les deux premières divisions. »

L'entendement peut donc être considéré comme la souche ou le tronc de l'arbre encyclopédique, d'où sortent trois branches principales, qui se divisent ensuite en différens rameaux :

La Mémoire,
Le Jugement ou la Réflexion,
Et l'Imagination.

Nous mettons à la tête de la première division la *géographie* et la *chronologie*, comme les deux études qui doivent nécessairement précéder celle de l'histoire. Il faut supposer que la connaissance de ces deux objets a fait partie de la première éducation : mais, comme on les oublie facilement, il est nécessaire d'y revenir, et l'on trouvera ici les meilleurs ouvrages à ce sujet.

D'Alembert, par suite de son système, a placé sous cette première division l'histoire naturelle

et celle des arts : le nom d'histoire ne leur convient qu'imparfaitement ; et nous pensons que tout ce qui a rapport à ces deux articles, se trouvera mieux placé sous la division qui traite de la science de la nature, et de l'emploi que l'homme a su faire de ses productions.

Nous plaçons au commencement du chapitre VII, qui traite de l'ordre des lectures, un dessin figuré de l'arbre encyclopédique des connaissances humaines, telles que nous les avons classées. Au moyen de ce tableau, l'œil saisit plus facilement la liaison qui se trouve entre elles, et comment les sciences, les lettres et les arts provenant de la même tige, se partagent en trois divisions principales qui produisent ensuite des subdivisions, comme des rameaux secondaires attachés aux premières branches.

L'ordre et la distribution des connaissances qui forment toute la richesse de l'esprit humain, étant ainsi établis, celui qui veut s'instruire n'est plus embarrassé dans sa marche ; il ne lui faut plus que l'indication des ouvrages les mieux faits, les plus élémentaires dans chaque genre, et l'aperçu de ceux qui traitent avec le plus de profondeur et d'étendue les objets d'étude auxquels il voudra s'adonner d'une manière plus spéciale, ou pour lesquels il se sentira plus d'attraits.

Avant de passer à cette partie, la plus importante de cet ouvrage, nous avons pensé qu'il serait aussi intéressant qu'utile de mettre sous les yeux d'un jeune lecteur la manière dont l'esprit humain a parcouru toutes les routes différentes des sciences, de la littérature et des beaux-arts ; et que cette esquisse, présentée dans

un ordre chronologique, lui donnerait en même temps une idée sommaire de toutes les productions du génie, des variations qu'elles ont successivement éprouvées, et des hommes de tous les siècles qui leur doivent leur gloire ou leur célébrité.

CHAPITRE II.

Esquisse d'un Tableau chronologique des révolutions dans les Sciences, la Littérature et les Beaux-Arts.

L'ORIGINE, les progrès, le développement successif des productions de l'esprit humain dans les sciences, la littérature et les beaux-arts, peuvent se présenter comme un tableau où l'on verrait paraître, dans une suite d'époques séculaires, les hommes de génie et de talent qui les ont illustrées. Ce serait, pour ainsi dire, une image mouvante des variations alternatives de vive lumière et de profonde obscurité, mettant successivement dans le jour et dans l'ombre les différentes parties du globe que les sciences et les arts ont parcourues. La couleur et la vie qu'un pinceau poétique répandrait sur ce tableau, le graveraient dans la mémoire, et l'y conserveraient mieux qu'une sèche nomenclature.

Pétrarque m'en a donné l'idée dans la troisième partie de son poëme intitulé *le Triomphe de la Renommée* (*il Trionfo della Fama*). La copie est bien inférieure au modèle, mais elle offre un champ bien plus vaste; et pour donner aux jeunes lecteurs l'idée générale de tous les objets que l'esprit humain est capable de parcourir, j'ai crayonné cette esquisse, en supposant que je leur adressais ce discours.

L'origine de toutes les connaissances humaines

ressemble au chaos avant la création. Les recherches les plus laborieuses n'en ont rien appris de positif. Dans un épais brouillard et sur un océan sans lumière, l'esprit humain semble se porter à tâtons sur tous les objets qui l'environnent. Peu à peu l'obscurité se dissipe ; une île favorisée des premiers rayons du jour produit quelques fruits que l'observation fait éclore. Comme l'arche, elle contient le choix précieux des dons et des richesses de la nature intelligente. Une tourmente l'engloutit, et l'Atlantide disparaît sans laisser de traces de son existence que dans la belle imagination de M. Bailly (1). Cette île, qui, selon lui, a été le berceau de toutes les connaissances humaines, ne peut donc figurer dans ce tableau que comme le fantôme qui, dans la Lusiade du Camoëns, apparaît à Vasco de Gama avant que celui-ci ait aperçu les Indes Orientales.

Établissons sur de plus solides fondemens le théâtre où nous verrons passer le cortége brillant des hommes célèbres, dont les talens et les profondes connaissances font la gloire de l'espèce humaine, et méritent un éternel souvenir.

C'est en vain qu'on a prétendu que les hommes avaient d'abord étudié la philosophie, et que de là ils avaient passé à la poésie et à l'érudition (2). Si le sentiment est la source de toutes les idées et de toutes les connaissances humaines, l'homme a dû exprimer d'abord ce qu'il éprouvait, et se retracer ensuite les événemens qu'il observait. Ainsi l'expression de la reconnaissance

(1) Voyez *Lettres sur les sciences*.

(2) D'Alembert, *Disc. prélim. de l'Encyclopédie*.

envers l'auteur de la nature, dont les merveilles et les bienfaits frappaient ses yeux et fournissaient à ses besoins, a dû être la première, comme la mémoire des événemens a dû produire la seconde : aussi voyons-nous que les plus anciens ouvrages qui nous soient parvenus, appartiennent à la poésie et à l'histoire.

Ce raisonnement a peut-être plus de poids qu'une discussion chronologique, et nous ne risquons que d'approcher un peu plus de la vérité, en mettant à la tête de ce cortége Job et Moïse, l'un comme le plus ancien poëte, et l'autre comme le plus ancien historien du monde.

Les premiers écrivains dont les fastes littéraires fassent ensuite mention, sont, parmi les Chinois, Fohi, leur premier empereur et leur premier astronome, et Confucius, leur plus illustre philosophe. L'Inde et la Chaldée, l'Égypte et la Phénicie, présentent ensuite à vos yeux, l'une son Zoroastre et des livres mythologiques auxquels on donne cinq mille ans d'antiquité, que le savant Meiners regarde comme un peu suspects (1); l'autre, son Sanchoniaton; les deux suivantes, Mœris, inventeur de la géométrie, et peut-être aussi de l'astronomie, qui fit tant de progrès en Égypte; Hermès et Cadmus, dont les noms se rattachent au berceau de toutes les sciences, et Pythagore de Samos, le plus éloquent et le plus illustre des philosophes, dont la docirine et les principes présentent ce qu'il y a de plus utile et de plus intéressant dans la morale, et dont les nombreux disciples sont

---

(1) Voyez les *Mémoires* de la Société de Gottingue.

devenus les fondateurs des écoles les plus fameuses de l'ancienne philosophie.

1re. ÉPOQUE. La Grèce, depuis Homère jusqu'à Auguste.

La Grèce recueille bientôt le fruit de toutes les connaissances répandues dans l'Asie et dans l'Égypte. L'expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes et celle de Troie, fertilisent les germes de la civilisation et des lettres. Un groupe de précurseurs essaient la trompette poétique et présagent l'épopée. Linus, Orphée, Hésiode et Musée ont déjà touché la lyre harmonieuse; ils annoncent le génie brillant qui va paraître, comme les suaves couleurs de l'aurore précèdent l'astre éclatant du jour. C'est Homère, véritable dictateur de la littérature ancienne, et qui n'eut qu'un imitateur étranger, sans avoir jamais eu de modèle; peintre également sublime et des passions et des mœurs antiques, et de tous les sentimens magnanimes : *Primo pittor*, dit Pétrarque, *delle memorie antiche* (1).

Que de beaux génies marchent à la suite de celui-ci, dans la noble carrière de la poésie! Pindare, Alcée et Simonide chantent les dieux et les héros, que Myrtis et Corinne célèbrent avec un égal talent. Quel nouveau Corrége saura peindre ce charmant tableau de Myrtis donnant des leçons de poésie au jeune Pindare, sous les yeux de Corinne, sa rivale et son amie, la plus belle et la plus aimable des femmes de la Grèce!

Les jeux, les ris et les amours suivent en folâtrant les pas cadencés d'Anacréon et de Sapho : heureux accord des Muses et des Grâces, qui enlacent de guirlandes immortelles leurs plus

(1) *Triomfo della Fama*, c. 3.

illustres favoris ! Parmi eux, vous distinguerez Callimaque : il sut, dans ses brillantes compositions, donner au sentiment toute l'expression du génie et tout le charme de l'esprit ; caractère que lui a si bien conservé son estimable et savant traducteur (1).

De nouveaux essais annoncent des succès non moins heureux dans un autre genre. Les jeux scéniques s'ouvrent à peine, et déjà l'enthousiasme et la gloire leur promettent l'admiration de tous les siècles. Reconnaissez Eschyle, le créateur de la tragédie, et voyez dans Sophocle et dans Euripide, ses émules et ses contemporains, les véritables patriarches de l'art dramatique et les modèles désespérans de tout ce qu'il a produit de plus intéressant et de plus sublime. Aristophane les suit, et laisse dans l'ombre Eupolis et Épicharme, qui lui ont indiqué les premiers traits de la muse comique : mais un regard satirique et licencieux donne à ce poëte une physionomie sévère, et vos yeux aiment mieux se fixer sur Ménandre, qui sut donner à ses personnages et à leurs discours les grâces de l'esprit et le coloris de la décence.

Voyez ensuite ces trois élèves de la nature qui marchent de front, et qui, dans leurs productions charmantes, ont su réunir tout ce que la poésie pastorale a de plus naïf et de plus aimable, Théocrite, Bion et Moschus, modulant à l'envi et les primitives beautés de la nature, et la touchante simplicité des sentimens qu'elle inspire. Heureux de s'être rencontrés dans les mêmes pensées, la gloire ne les a point séparés ;

(1) M. de la Porte du Theil.

et le sort unit encore sous la même couronne, comme sous la même enveloppe, les ouvrages qu'ils composèrent sous le même ciel et sous la même inspiration.

Peintres inimitables des sentimens et de la candeur des premiers âges, ingénieux créateurs de cette riante mythologie qui donne aux insensibles beautés de la nature le charme de la vie, recevez le nouvel hommage de tous les talens et de tous les arts, qui se parent encore de vos fictions et s'enrichissent de votre héritage. Soyez fiers de vos succès : votre séduction entraînera le monde, tant qu'on y recherchera les plaisirs de l'esprit.

Des triomphes plus importans signalent la glorieuse contrée sur laquelle vous avez les yeux. L'art de persuader et de bien dire y trouve des maitres qui sont les enfans de leur propre génie; et l'éloquence, dès ses premiers essais, y voit naître de sublimes orateurs, comme la liberté et l'amour de la gloire y font naître des héros. Celui que vous remarquez d'abord, est ce Périclès que son esprit et ses talens élevèrent aux premières dignités de sa patrie. Heureux pays, dont la célébrité se rattache aux premières lois qu'avait dictées Solon! Mais quels hommes le précèdent, le suivent et l'accompagnent? Lysias, Isocrate, Hypéride, Eschine, Phocion et Démosthène.... Démosthène que les Grecs eussent mis au rang des demi-dieux, si l'éloquence n'eût pas choisi son trône sur la terre.

La muse de l'histoire vous présente à son tour les hommes illustres auxquels elle confia son burin, et qui depuis ont servi de modèles à tous les autres. Vous les voyez, selon l'ordre des

temps, graver sur d'immortelles tablettes les événemens qui font la gloire de leur nation, et le nom des héros dont le monde devait chérir la mémoire. C'est d'abord Hérodote, le premier des historiens, et qui, à beaucoup d'égards, en est resté le meilleur; ensuite Thucydide, qui sut imprimer à son style la noble et grave simplicité de son caractère; puis Xénophon, le premier des écrivains qui aperçut l'intime union de la morale avec l'histoire, qui consacra son talent au désir de rendre les hommes plus vertueux, et que sa touchante et douce éloquence fit surnommer l'*Abeille attique*. Polybe et Diodore de Sicile viennent long-temps après eux; mais la beauté de leurs talens mérite qu'on les rapproche de ceux dont le burin a illustré l'histoire de l'ancienne Grèce.

Quel éclat et que d'ornemens les beaux arts de la peinture et de la sculpture ajoutent à la mythologie et à l'histoire! C'est du génie des plus célèbres écrivains que semble naître le talent des plus célèbres artistes. Par un prodige qui contrarie le système de la perfectibilité de l'esprit humain, des hommes du premier mérite s'élèvent à une hauteur que leurs imitateurs n'ont jamais pu atteindre; et vous voyez marcher de front, avec les héros, les poëtes et les orateurs grecs, Appelles et Phidias, Zeuxis et Praxitèle, Alcamène et Polyclète, si célèbres par l'expression qu'ils donnèrent à la jeunesse et aux grâces; Myron, et Ctésilaüs, dont le talent vit encore dans le gladiateur mourant; Agésandre, et Polydore, qu'immortalise la sublime douleur de Laocoon, et tant d'autres dont la faux du temps, en épargnant leurs chefs-d'œu-

vre, n'a laissé d'incertitude que sur leurs noms, sans en laisser sur leur patrie.

Moins accueillies par l'imagination et le goût, mais plus importantes pour la certitude des faits et l'authenticité des archives du monde, la géographie et la chronologie allument le double flambeau qui doit éclairer l'histoire, et vous les voyez entre les mains de Strabon et de Pausanias, de Méton et de Ptolémée. Le tableau descriptif que présente le premier de ces grands hommes, est encore un modèle de précision et d'exactitude; et pour sa gloire, ainsi que pour celle de de la France, il était réservé à des savans du premier ordre (1) de nous en faire connaître tout le mérite par une excellente traduction.

Aurai-je besoin de vous nommer les autres hommes bien autrement célèbres qui répandent tant de gloire sur la philosophie, et dont les ouvrages, si utiles au développement de l'esprit humain, ont eu tant d'influence, tant de partisans et tant de commentateurs? C'est Aristote... c'est Platon! génies supérieurs et dont la renommée égale à peine la fécondité. Ce sont Antisthène et Aristippe, Épicure et Timée de Locres; Leucippe et Théophraste, presque tous disciples de Socrate, le plus probe et le plus illustre d'entre les philosophes, qui n'écrivit rien, mais dont la noble et vertueuse éloquence anima les écrits de Platon, et qui n'eut d'autre ambition que celle de conduire les hommes à la vertu par la route de la sagesse et de la vérité.

Illustres dans plus d'un genre, vous voyez encore ce même Aristote, ce même Platon, à

(1) MM. Gossellin, du Theil et Coray.

la tête des philologues et des géomètres. C'est à celui-ci qu'on doit le principe de l'analyse géométrique ; c'est à l'autre qu'on doit cette rhétorique et cette poétique qui font encore l'admiration de tous les hommes de goût, et cet étonnant tableau de l'histoire naturelle, le premier et le plus beau monument que l'esprit de l'homme ait élevé à la gloire de l'auteur même de la nature. C'est dans leurs productions et dans celles des poëtes leurs compatriotes, que Longin trouva les matériaux qui devaient composer son immortel *Traité du sublime*, le prototype du bon goût, et qui en présente à la fois et la leçon et le modèle.

Quels noms ont plus illustré les hautes sciences que ceux des Euclide, des Eratosthène et des Archimède ! Votre amour pour la supériorité du génie, dans la hiérarchie des connaissances humaines, eût désiré de les voir les premiers, si l'ordre littéraire communément observé ne les mettait à ce rang, où d'ailleurs rien ne les surpasse et ne les efface. Les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, réclameront toujours la prééminence de ces grands hommes et de leurs disciples. Nulle invention moderne dont on ne trouve les élémens dans Archimède : nos Ticho et nos Cassini n'ont pas été plus loin qu'Hipparque et Ptolémée ; Bernouilly et l'Hôpital ne marchent pas à une grande distance d'Aristarque de Samos et de Diophante, de Thalès et d'Anaximandre.

Un homme enfin plus grand peut-être que tous ces hommes, un génie qui semble tenir quelque chose de la divinité par le constant désir de la bienfaisance envers les hommes, Hip-

pocrate, le plus profond, le plus lumineux et le plus probe des savans de l'antiquité, termine ce long cortége; et le mérite le plus distingué parmi ses disciples modernes s'incline encore devant l'image qui rappelle son savoir immense et sa rare vertu. Ne craignez point de rendre cet hommage religieux au seul homme illustre dont l'envie, depuis plus de deux mille ans, ait respecté le tombeau.

La mort d'Alexandre est l'époque fatale qui termine les jours heureux et brillans de la Grèce. Les sciences et les arts, dédaignés par ses successeurs, intimidés par leurs discordes, cherchent long-temps un asile, et ne le trouvent enfin qu'en Égypte, à la cour des Ptolémées. Rome ignorante et barbare ambitionne la conquête d'un pays déjà ravagé; mais ses guerriers s'étonnent d'une foule de connaissances et de chefs-d'œuvre échappés dans le tumulte : ses légions s'en emparent; et cette Rome si impérieuse et si austère va mettre une partie de son orgueil à s'approprier ce qu'ont produit de plus intéressant et de plus beau la Grèce et l'Asie.

IIe. ÉPOQUE. Depuis Auguste jusqu'à Mahomet.

Reposons quelques instans nos regards, et laissons aux armes romaines le soin de remplir un intervalle qui se prolonge jusqu'au moment où elles ont conquis la Grèce tout entière. Bientôt nous allons voir, par l'influence de la paix, toutes les semences du génie se reproduire et se développer chez ces conquérans qui deviennent les disciples de ceux qu'ils ont attachés au char de la victoire, et les surpasser quelquefois, en faisant des efforts pour les imiter. Le plus beau

triomphe des lettres est celui d'enchaîner, à leur tour, ceux qu'animait une turbulence guerrière et qui ne mettaient de prix qu'aux succès des combats.

Déjà Rome triomphante s'est enrichie de tous les plus beaux ouvrages des artistes de la Grèce. Les statues, les tableaux, les vases magnifiques, ont décoré l'entrée triomphante du destructeur de Corinthe dans la nouvelle capitale du monde; Sicyone et Ambracie dépouillées prennent le deuil de leurs chefs-d'œuvre; Métellus ravit à la Macédoine les statues en bronze de Lysippe; Sylla veut avoir jusqu'aux colonnes du temple d'Athènes; Lucullus et Pompée recueillent ce qui restait des meilleurs artistes; et Jules-César forme la première et sans doute la plus riche collection de statues, de tableaux et de pierres gravées. Celui-ci du moins pouvait avoir quelques droits à faire des productions du génie l'ornement de ses triomphes. Lui-même, ainsi que Cicéron, s'étaient formés à l'école des Grecs, et préparèrent le siècle d'Auguste, comme, dans un autre genre de littérature, l'avaient préparé les hommes célèbres qui furent leurs contemporains. Parmi eux, vous apercevez celui dont l'imagination brillante, mais abusée, voulut rendre la poésie complice de ses erreurs sur les mystères de la nature, et qui prouva surtout que ce n'était pas à l'amour seul de la vérité qu'elle accordait un beau talent; c'est Lucrèce, le père de cette fausse et insidieuse philosophie qui fit, après lui, tant de dangereux prosélytes.

Les Romains, en ce genre, ne trouvèrent point de modèles dans la littérature grecque;

et ceux qu'elle leur offrit dans la tragédie, n'eurent qu'un faible imitateur dans la personne de Sénèque le tragique, que vous voyez seul, cherchant inutilement à reconnaître les traces brillantes de Sophocle ou d'Euripide.

Plus heureux dans le genre dramatique, qui a pour objet la peinture des mœurs ou des ridicules de leur temps, Plaute et Térence s'offrent à vos regards avec tout le mérite d'une composition originale. Ils recueillirent les suffrages et les acclamations de leurs contemporains : ne craignez point d'y joindre les vôtres, et d'y ajouter, comme un hommage qui leur est dû, celui des plus célèbres dramatistes français, qui leur doivent tant de reconnaissance.

Des traits plus imposans et plus graves caractérisent les écrivains célèbres qui portèrent l'éloquence romaine à toute la supériorité que l'esprit humain pouvait atteindre. Un seul homme les représente tous, comme pour servir éternellement de modèle à ceux qui voudront exceller dans l'art si peu commun de bien penser et de bien dire. Vous nommez Cicéron, le plus beau génie de son siècle, le savant le plus aimable, le philosophe le plus éclairé, le rival, en un mot, de Platon et de Démosthène. Le sort a voulu que le mérite de ses ouvrages les fît mettre seuls en parallèle avec ceux des orateurs grecs, puisqu'à l'exception de César, les contemporains de Cicéron, dont lui-même a vanté les succès et l'éloquence, n'ont laissé aucune production que le temps ait respectée, et c'est leur antique renommée qui écrit au-dessous de leurs bustes les noms célèbres de Crassus, d'Hortensius et d'Antoine.

L'habitude de vivre avec les Grecs, dit M. Andrès, le charme de leur poésie, les émotions agréables produites par leurs ouvrages de théâtre, l'admiration qu'inspiraient leurs monumens publics, tout contribua à faire naître parmi les Romains le goût des lettres. Livius Andronicus, Nævius et Ennius, Grecs d'origine et établis à Rome, sont les premiers qui consacrèrent la poésie à célébrer la guerre de Carthage et les fastes de Rome.

Bientôt vous voyez paraître Virgile, cet heureux émule du premier des poëtes grecs; celui dont la littérature romaine tire sa plus grande gloire, dont la plume élégante et facile sut traiter avec autant de goût que de génie la poésie bucolique, la poésie didactique et l'épopée; celui dont la brillante fécondité sème de fleurs la route où s'impriment ses pas : *al cui passar l'herba fioriva*, dit encore Pétrarque. C'est ainsi qu'un poëte illustre en caractérise un plus illustre encore, et peint d'un seul trait le plaisir que donne la lecture de ses ouvrages.

Horace, le digne ami de ce grand homme; Horace, le poëte de la raison, de l'esprit et des grâces, marche à côté de lui en modulant sur sa lyre immortelle le mépris de la fortune, les plaisirs du sage, l'empire des talens et les lois du bon goût.

Ces deux génies, que, chacun dans son genre, les Muses proposeront long-temps encore comme les plus parfaits modèles, suffiraient seuls pour la gloire du siècle d'Auguste; mais que d'autres talens le précèdent, le suivent ou l'accompagnent! Dans un groupe d'amours que les Grâces retiennent autour d'eux, voyez Catulle, Tibulle

et Properce se donnant l'un à l'autre la couronne élégiaque qu'ils ont également méritée, et se disputant l'avantage d'avoir exprimé le mieux les sentimens les plus tendres et les plus passionnés. Voyez Ovide, dont la riante fécondité enrichit des ressources de son esprit les fictions les plus ingénieuses, et dont l'air mélancolique rappelle encore avec tant de regrets et son imprudence et sa disgrâce. Voyez Lucain, dont l'imagination gracieuse et vive attache tant d'intérêt aux champs de Pharsale. Voyez briller dans les yeux de Perse et de Juvénal et l'épigramme et la satire; la satire, que l'indignation commande à celui-ci, et à laquelle il donne une vigueur et une énergie qu'Horace avait dédaignées. Voyez enfin cet heureux imitateur d'Esope, ce Phèdre qui devait laisser à notre La Fontaine toute la supériorité du talent dans un autre langage. Plus de quinze siècles s'écouleront avant que la nature produise ce génie qu'elle réservait à la France, et dont les fictions si naïvement exprimées ont rendu tant de services à la vérité de tous les temps et à la raison de tous les âges.

Remarquez maintenant la marche imposante de ces hommes illustres auxquels l'histoire confia son burin pour l'instruction de tous les siècles. C'est elle qui fait passer successivement sous vos yeux ce César qui sut écrire et composer comme il sut commander et vaincre; Salluste, Tite-Live et Quinte-Curce, Cornélius-Népos et Valère-Maxime, Florus et Justin, Diogène-Laërce et Suétone; Tacite enfin, Tacite qui n'eut point d'égal chez les Grecs; et cet historien philosophe qu'on relit encore avec

tant de plaisir, dont le charme est inimitable, ce bon Plutarque qui peignit les anciens comme Van Dyck a peint les modernes.

Les sciences firent peu de progrès à cette époque ; la philosophie morale peut citer avec orgueil Épictète et Marc-Aurèle : les beaux-arts ne purent recueillir que les immortels ouvrages de Vitruve. Mais les philologues qui s'occupent à réunir ce que les mœurs, la littérature, l'histoire et les opinions philosophiques peuvent fournir de plus piquant, se placent naturellement à la suite de ceux dont les talens eurent ces genres différens pour objet : tels sont Lucien et Athénée, Varron, Aulu-Gelle, Pline le jeune, et Quintilien, le littérateur le plus instruit, le plus parfait de son temps, et dont la sagesse eût retardé la rapide corruption du bon goût, si la décadence funeste des lettres n'était pas une suite inévitable de celle des empires.

Pline l'ancien, l'oncle de celui que vous venez de voir, et Sénèque, peuvent être mis au nombre des philosophes qui cherchèrent à reproduire, comme Caton et Cicéron, les principes de la philosophie grecque : mais Sénèque, par la nouveauté de ses idées et la sublimité de ses sentimens, sut ouvrir à la morale une route nouvelle qui l'a rendu justement célèbre ; et Pline, par l'éloquence de ses écrits et l'étendue de ses connaissances, doit être regardé comme l'intime confident des merveilles de la nature, et le second observateur qui ait su dignement écrire son histoire.

L'ordre des temps a fait passer sous vos yeux les auteurs les plus célèbres, et ceux qui ont le mieux illustré les siècles de la littérature romaine

jusqu'au commencement du second siècle de l'ère chrétienne. Les Grecs, naturalisés sous les empereurs, se mêlent ensuite avec les écrivains qui laissent dégénérer la langue latine, et ne se montrent qu'à distance jusqu'au sixième siècle, qui fut, à peu près, le temps de la décadence totale des belles-lettres dans toute l'Italie et même dans une partie de l'empire d'Orient.

Un simple coup d'œil sur les plus remarquables des écrivains pendant cette époque suffira pour vous donner une idée des efforts que firent encore quelques hommes de mérite pour retenir quelques portions des lumières dont l'absence prochaine devait bientôt laisser le monde dans le veuvage du génie et de tous les genres de talens.

C'est toutefois durant cette période que les connaissances ecclésiastiques prennent l'essor le plus distingué, et que l'érudition des premiers écrivains dans ce genre nous a conservé de précieux monumens de la philosophie ancienne, dont ils avaient fait une étude particulière. Les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Lactance, les Eusèbe de Césarée, les Grégoire de Nazianze, doivent être considérés comme des littérateurs de premier ordre, même en laissant à part le tribut d'éloges qui leur est dû sous le rapport de l'élégance et de la pureté du style. C'est bien au même titre qu'on doit une égale estime à ceux dont vous les voyez accompagnés ; aux Origène, aux Tertullien, aux Ambroise, aux Chrysostôme, aux Augustin et à tant d'autres dont les annales chrétiennes ont conservé les ouvrages comme des monumens littéraires du premier mérite.

Voyez ensuite au rang des auteurs profanes, et se présentant selon leur ordre d'ancienneté,

Arrien, le premier historien d'Alexandre ; Apulée, célèbre par sa *Métamorphose de l'Ane d'or*, Galien, le digne héritier de la science d'Hippocrate ; Dion Cassius, historien grec des annales romaines ; Censorinus et Arnobe, grammairiens et rhéteurs ; Ammien-Marcellin dont on estime encore l'histoire ; Ausone de Bordeaux, consul et poëte ; Claudien, Boëce ; enfin Cassiodore, ministre de Théodoric, roi des Goths, ami des sciences, des lettres et des arts, et dont le zèle eût pu les sauver si le besoin qu'ont les Muses de l'étude et de la tranquillité, pouvaient les mettre à l'abri de la secousse et du fracas des conquêtes.

Un changement aussi rapide qu'effrayant dans les opinions religieuses, déplace, dans ce moment, les sources de toutes les connaissances littéraires. Le fanatisme armé semble vouloir établir l'ignorance par les droits de la guerre. Les peuples de l'Orient et d'une partie de l'Asie embrassent la religion de Mahomet dont la domination les épouvante et les écrase. Le contre-coup de ce systême dévastateur se fait long-temps sentir dans la plus grande partie de l'Europe, et deux siècles entiers s'écoulent avant d'arriver au règne de Charlemagne, dont le génie imposant fit les plus grands efforts pour ramener, dans l'immense empire dont il est devenu le souverain, quelques débris des sciences que ses faibles successeurs ne surent pas conserver.

Dans cet obscur intervalle de deux siècles, à peine apercevez-vous l'ombre de quelques personnages dont les fastes littéraires aient conservé le nom. Alcuin et Bède, surnommé *le Vénérable*, soutiennent un moment les études en

Angleterre ; Isidore de Séville en Espagne : Frédégaire compile tristement quelques faits insignifians de l'histoire des Gaules. Marculfe et Grégoire de Tours sont les seuls qu'on puisse remarquer, comme on observe ces gothiques monumens qui servent du moins à constater la décadence des arts dans les siècles barbares où dominaient l'ignorance et le mauvais goût.

Le neuvième siècle commence ; et tandis qu'un héros sait profiter des dons de la providence et des bienfaits de la fortune, il met les progrès de l'esprit humain sous l'égide de la victoire : Charlemagne réunit de toutes parts les rayons de lumière qui peuvent éclairer son pays ; il appelle à sa cour ce qui reste d'hommes instruits, favorise les études, établit une sorte d'académie jusque dans son palais, et donne lieu de croire qu'il eût seul cette pensée, bien étonnante pour son siècle, que les sciences et les lettres peuvent devenir l'une des bases les plus importantes du bonheur d'une nation civilisée.

IIIe. ÉPOQUE. Charlemagne, de 800 à 1300.

Un grand homme, son contemporain, ne fut pas étranger à cette belle conception : il sembla s'entendre avec lui ; et, revenant à l'idée du tableau qui se déroule sous vos yeux, je pourrais vous montrer Charlemagne donnant la main au plus célèbre des califes, à ce Mamoun, fils de Haroun-al-Raschid, auquel on doit peut-être tous les progrès que firent les sciences chez les Arabes et les Maures d'Espagne, pendant tout le temps où le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie ; soins heureux d'un souverain éclairé, mais qui ne réparèrent pas l'exécrable délit de ce farouche Omar, l'un de ses prédé-

cesseurs, ordonnant de livrer aux flammes la superbe bibliothéque d'Alexandrie.

Mamoun est l'Auguste des Arabes, et les fastes littéraires ont trop peu célébré son nom. Il sut recueillir, conserver et augmenter le dépôt des connaissances humaines, qui, quelques siècles après, devait se répandre dans toute l'Europe, comme un fleuve dont l'Arabie avait protégé la source. La cour de ce calife était le séjour des poëtes, des philosophes, des médecins, des savans de tous les genres; il était lui-même très-instruit dans les mathématiques et l'astronomie. Les hommes de lettres étaient appelés aux premières dignités de l'état; ils étaient envoyés dans les différentes provinces, en Syrie, en Arménie, en Égypte, pour y faire la recherche des manuscrits anciens; des colléges, des académies, s'élevaient de toutes parts, et Bagdad devint le centre des sciences. L'Italie, l'Espagne surtout, où les Arabes avaient étendu leurs conquêtes, se ressentirent de l'heureuse influence de ces établissemens. Cordoue, Grenade, Valence et Séville, produisirent des savans distingués, et l'Escurial doit avoir encore plusieurs manuscrits qu'un roi de Grenade de ce temps avait recueillis. L'Espagne seule possédait alors soixante-dix bibliothéques publiques.

La Syrie et la Perse rivalisèrent avec cette dernière contrée; et vous voyez des grammairiens, des rhéteurs et des philologues rendre célèbres les académies de Bassora et de Coufah. Dans la foule vous remarquerez Sekaki, le Quintilien des Arabes, Bedr-eddin, et Firouzabadi, auteur d'un dictionnaire immense. Si vous ne trouvez pas parmi eux un Homère et un Virgile,

ils ont des Properce, des Tibulle et même des Sapho, telles que la célèbre Valada, fille du roi Mohammed, et la belle Abbassa, également illustre par sa naissance et par son génie poétique. Jugez du nombre de poëtes qui passeraient sous vos yeux, si je vous citais seulement le nom de ceux qui forment l'ouvrage qu'ils ont eux-mêmes intitulé le *Théâtre des Poëtes*, et qui est de vingt-quatre volumes. Vous verriez ensuite, dans des groupes également nombreux, des philosophes, des historiens, tels qu'Abou'lfaradj et Abou'lféda; des géographes, des romanciers célèbres; des médecins fameux, tels qu'Avicenne et Razès; des voyageurs savans, tels qu'Ebn-Beïtar de Malaga, le Tournefort des Arabes; des chimistes profonds; des mathématiciens distingués, tels que Kendi et Mohammed-ben-Mousa, auquel Montucla rend hommage; des astronomes dont Bailly a signalé les progrès, tels qu'Alfergan, Albumasar et Albatenius; des jurisconsultes, et même des théologiens, qui influèrent beaucoup sur le renouvellement des études ecclésiastiques; enfin des érudits et des littérateurs de tous genres, qui ne nous ont pas même laissé le mérite de l'invention d'un dictionnaire encyclopédique, car ils en avaient un dont Casiri, dans sa *Bibliothéque arabe*, fait un grand éloge.

Tout cela doit vous intéresser sans doute en faveur de ces Sarrasins dont nous avons conservé long-temps une idée si étrange, et que les premiers historiens du progrès des connaissances humaines ont traités comme des barbares. Ils savaient néanmoins tirer un grand parti de cette application qu'ils avaient à l'étude, ainsi que de

leur goût pour les sciences; car nous ne pouvons plus douter maintenant que nous ne leur soyons redevables des plus intéressantes découvertes.

C'est à eux que nous devons celle du papier de coton, dans un temps où la disette du papyrus d'Égypte obligeait les moines des septième, huitième et neuvième siècles, à se servir des manuscrits anciens, grecs et latins, dont ils effaçaient les caractères pour en faire des missels et des psautiers, disette qui, selon Muratori, contribua beaucoup à la décadence des lettres. S'ils n'inventèrent pas le papier de lin pour suppléer au premier, comme étant d'un meilleur usage, au moins est-il certain qu'ils en multiplièrent les manufactures en Espagne, et que le reste de l'Europe ne fit qu'en perfectionner la fabrication.

C'est d'eux que nous viennent ces chiffres qui portent encore leur nom, et dont l'ingénieux usage a rendu si faciles les calculs de tout genre (1). On leur attribue communément l'invention de la boussole; et Tiraboschi, malgré sa prévention pour les Italiens, n'en disconvient pas. Vous pouvez même, d'après de graves autorités, soutenir qu'ils ont inventé la poudre,

---

(1) Il est possible que les Arabes n'aient fait que nous transmettre les chiffres, qui paraissent avoir une origine indienne. Les Arabes eux-mêmes leur donnent le nom d'*indi*; et la manière dont ils les écrivent de gauche à droite, comme s'écrivent les langues de l'Inde, annonce encore leur origine, puisque les lignes de la langue arabe sont toujours de droite à gauche. C'est l'opinion de M. Chézy, savant traducteur de plusieurs morceaux très-curieux du sanscrit.

si vous ne craignez pas de prendre querelle à ce sujet avec un Allemand ou un Anglais, et représenter modestement à celui-ci que Newton a inventé le système de l'attraction, comme Mohamed-ben-Mousa l'avait soupçonnée dans son ouvrage sur *la vertu de l'attraction*, indiqué par Casiri (tom. I, pag. 418). Mais ce qu'on ne disputera pas aux astronomes arabes, c'est la découverte du pendule ou des horloges oscillatoires; découverte attribuée tantôt aux Allemands, tantôt aux Italiens, et que, jusqu'à nos jours, on avait crue tout-à-fait moderne (1).

---

(1) M. Dutens, dans son livre de *l'Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, 4e. édit. 1812, tom. 2, pag. 115, prouve que les *vibrations du pendule* étaient connues des Arabes. Il cite le passage de la lettre d'un savant d'Oxford, qui avait examiné avec soin les manuscrits arabes qui se trouvent à la fameuse bibliothéque de cette université, et qui établit que les vibrations du pendule ont été employées par les anciens Arabes, long-temps avant l'époque que nous assignons ordinairement à l'origine de cette découverte.

Galilée, fils naturel de Vincent Galilée, noble Florentin, reconnut en 1609, la loi de l'accélération des corps graves, et celle des mouvemens du pendule.

Vincent Galilée, fils du fameux Galilée, appliqua le premier le pendule aux horloges, en 1649.

M. Huygens perfectionna cette nouvelle invention, et se l'attribua dans un écrit contenant la description d'une nouvelle pendule, publiée en 1657. Vincent Galilée ne tarda pas à revendiquer sa découverte, et prétendit que les pendules étaient de son invention. Huygens entra alors dans un plus grand détail, dans un ouvrage très-savant, publié en 1658, et intitulé de *Horologio oscillatorio*, où il fait voir que sa pendule est fort différente de celle des astronomes inventée par Galilée. — Dict. des origines, etc. 1777, 3e. vol., p. 252. — Ainsi, il reste démontré que, si l'invention

Ajoutez encore qu'ils poussèrent l'agriculture à une perfection étonnante, et qu'aucune nation civilisée de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique, antique ou moderne, n'a possédé un code de lois rurales plus sage, plus juste, plus parfait, que celui des Arabes d'Espagne (1).

Vous pouvez juger maintenant combien le zèle et l'ardeur des Arabes pour les sciences et les lettres ont dû influer sur leur rétablissement dans les siècles postérieurs où les circonstances ont pu le favoriser. C'est chez eux que les autres nations venaient s'instruire, et vous voyez dans le dixième siècle, appelé le siècle de barbarie et d'ignorance, les Italiens, les Français, les Allemands, les Anglais, se porter en Espagne pour y chercher des lumières entièrement éteintes dans leur pays.

Tandis que le théâtre du monde littéraire est presque entièrement plongé dans l'obscurité, l'Espagne, une petite partie de ce globe, reste donc encore éclairée de quelques rayons qui vont bientôt disparaître, lorsque, vers la fin du quinzième siècle, les Maures seront chassés de ce pays, où le temps a respecté d'illustres monu-

---

du pendule appartient à un autre, M. Huygens peut prétendre à la gloire de l'avoir perfectionnée.

C'est peut-être dans le sens de cette note qu'il faut entendre ce passage de l'excellente histoire de Venise, par M. le comte Daru; tom. 5, pag. 629.... « Ce fut » en présence du doge qu'il (Galilée) fit, en 1609, » les premières expériences du télescope et du *pendule*. » Le sénat en consacra le souvenir par un décret hono- » rable, et une médaille fut frappée à cette occasion. »

(1) Voyez Andrès, *loc. cit.* et Sismondi, *Littérature espagnole*, tom. IV.

mens de leur existence et de leur génie. Vous ne distinguez plus, pendant l'espace de trois siècles, que quelques écrivains que la supériorité de leurs talens a illustrés, et qui, sur d'autres parties de l'horizon littéraire, passent à distance les uns des autres : semblables à des étoiles errantes, ils ne répandent qu'une lueur incertaine dans la nuit qui les environne. C'est un Suidas, grammairien et littérateur grec; un Gui d'Arezzo, moine italien, inventeur des notes de musique; un Michel Psellus de Constantinople, philosophe et mathématicien; un Irnerius ou Wernier, célèbre jurisconsulte allemand; un Aben-Ezra, juif espagnol et l'un des plus savans rabbins; un Jean de Salisbury, Anglais, littérateur distingué; un Roger Bacon, franciscain anglais, savant dans l'astronomie, la chimie et les mathématiques. C'est enfin dans notre France, où l'aurore des talens commençait à poindre, Guillaume de Loris et Jean de Mehun, auteurs jumeaux du roman de la Rose; Guillaume de Champeaux, et Pierre le vénérable, abbé de Cluni, que vous voyez s'attendrir encore sur le sort d'Abailard et d'Héloïse, si intéressans par leur science et leur malheur. Je ne fais que vous indiquer les Bernard, les Thomas d'Aquin, les Albert-le-Grand; ce sont les fastes de la religion qu'ils honorent, et c'est à elle de les réclamer.

Il n'y a peut-être, dans toute l'histoire littéraire, rien de plus touchant et de plus remarquable que la réunion du génie avec les rigueurs de la destinée dans ces deux êtres illustres, qui méritent bien encore un moment de fixer vos regards. Sous un ciel nébuleux et dans un site

obscur, l'apparition d'Abailard et d'Héloïse rappelle ce monument de tristesse et d'amour que le Poussin imagina de placer dans un de ses tableaux, pour y attacher une grande pensée. Nous aimerons à les considérer un moment, comme on aime à revoir encore leur image réunie sur le même tombeau, et dans le centre de la même ville qui fut le théâtre de leur gloire et de leur infortune.

Abailard était d'une famille noble de Bretagne; Héloïse appartenait à une maison illustre, celle des Montmorenci. Cette femme célèbre est le phénomène du douzième siècle. Elle joignait à une érudition et à une littérature très-étendues la connaissance de plusieurs langues. Elle avait plus d'esprit et d'éloquence qu'Abailard lui-même; et ce qui la distingua surtout, c'est la profondeur du sentiment qu'elle sut exprimer avec tant d'énergie, et la beauté, la fermeté d'un caractère qu'aucun sacrifice, qu'aucune considération ne purent affaiblir. Se punissant de l'excès de sa tendresse par l'austérité de son repentir, elle eut la religion du cœur, lorsque tant d'autres n'avaient que celle de l'esprit. Elle pleura pendant vingt ans la mort d'Abailard, qu'elle ne cessa d'aimer qu'en rendant le dernier soupir. La tradition qui assure que cet époux infortuné tendit les bras à Héloïse lorsqu'on la déposa dans le même tombeau, présente une image touchante du sentiment qui les avait unis par des nœuds que la mort même n'a pas le pouvoir de dissoudre. Saint Bernard, qui était un des plus beaux esprits de ce siècle, témoigna plusieurs fois l'estime qu'il avait pour cette femme illustre; et il eût ambitionné son

génie, si un saint pouvait ambitionner quelque chose. Pierre le vénérable, qui avait consolé Abailard dans ses disgrâces, qui l'avait recueilli dans l'abbaye de Saint-Marcel où il mourut, fit lui-même son épitaphe en vers latins : elle prouve l'estime qu'il avait pour cet homme célèbre, dont il admirait la supériorité en tout genre ; et qu'Abailard était encore assez modeste pour croire qu'Héloïse, qui avait été son élève, le surpassait en mérite et en érudition. Elle n'avait que quarante ans lorsque Pierre le vénérable lui rendait cet hommage ; remarquable encore à cet âge par sa fraîcheur et sa beauté, elle n'en conserva que ce qu'épargnèrent les larmes et la douleur que lui causa la mort de celui qu'elle avait si tendrement aimé (1).

Nous sommes arrivés au temps des croisades, dont l'histoire nous présente encore un si vif intérêt. Elles firent refluer sur le midi de l'Europe toutes les richesses littéraires de l'Asie. L'Orient, mis en contact avec l'Occident, lui communiqua l'amour et l'étude des lettres qu'effraient le despotisme et le bruit des conquê-

---

(1) Elle mourut à soixante-trois ans, comme Abailard. « Pour laisser à la postérité, dit l'auteur de la » Vie de celui-ci, un monument éternel de l'érudition » de cette savante dame, ses religieuses ne manquèrent » pas de faire tous les ans, le jour de la Pentecôte, » l'office divin en grec, qui était une des langues » qu'Héloïse savait le mieux et qu'elle parlait le plus » délicatement. Cette pratique a duré tant qu'il y a » eu dans l'abbaye du Paraclet (dont Héloïse était » abbesse) des religieuses qui savaient le grec : mais, » les Calvinistes ayant ravagé les monastères de France, » cette langue et l'étude de plusieurs sciences s'évanouirent de cette illustre maison. »

tes. Constantinople, envahie par les armes françaises, vit les muses grecques chercher, pour la seconde fois, un asile dans le beau climat de l'Italie, et dans le midi de la France ; une seconde fois, l'Occident reçut des lumières de la Grèce asservie, comme les Romains en avaient reçu de la même nation qu'ils avaient subjuguée. Tel fut le résultat des événemens que nous retracent Joinville, Ville-Hardouin, Jacques de Vitry, et Guillaume de Tyr, proclamé le prince de tous les historiens des croisades. L'exaltation de l'héroïsme qui voulut venger les lieux saints de l'ignominie où les réduisaient les musulmans, rendit en même temps un grand service à la langue et à la littérature françaises. Une foule de croisés parlèrent la langue des Arabes et celle des Grecs ; telle est peut-être l'origine de l'adoption de tant de mots grecs dont la nôtre s'est enrichie : heureuse combinaison, qui servit à la rendre plus familière dans la Sicile, dans la Pouille, à Antioche, en Chypre, dans tous les lieux de l'Asie où s'établirent plusieurs seigneurs qui avaient suivi Baudouin ; dans tout l'empire grec enfin, qui, pendant plus de soixante ans, fut presque une province de France (1).

C'est à cette même époque que vous voyez paraître ces troubadours, dont les premiers chants furent consacrés à célébrer les héros des expéditions religieuses, et qui, par la suite, y mêlèrent le récit des aventures amoureuses ou chevaleresques. Les plus hauts personnages ne dédaignèrent point les succès de ce genre : les

---

(1) Voyez l'excellent ouvrage de M. de Choiseul d'Aillecourt sur l'*influence des croisades*, etc.

chansons légères de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, ont été conservées; Thibaud, comte de Champagne, jouit encore de sa célébrité; Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, Henri, comte de Soissons, prisonniers à la Massoure, cherchèrent, comme le roi Richard, à adoucir par des chants plaintifs les rigueurs de leur captivité : peut-être durent-ils l'élégance et une partie du charme de leurs expressions aux premiers essais des muses provençales, qu'on peut regarder encore comme une des sources où le génie de Pétrarque et du Tasse a puisé dans la suite et la grâce et la richesse. L'Italie, si glorieuse de l'abondance et de l'harmonie de sa langue, se garde bien de faire cet aveu, qui serait plutôt un acquit de conscience qu'une affaire d'érudition (1).

---

(1) « La langue provençale était alors regardée » comme la plus belle de l'Europe, et plus ancienne » que l'italien du Dante et de Pétrarque. » (Jac. Harris, Angl., *Histoire littéraire du moyen âge*.)

J'ajoute avec confiance ce que dit à ce sujet M. Bouterwek, qu'on peut regarder comme faisant autorité dans cette matière; car personne n'a étudié aussi profondément que lui l'origine des langues du midi de l'Europe :

« *La poésie italienne a pris originairement les formes* » *de la poésie provençale :* elle n'a fait que les perfectionner et leur imprimer le caractère italien. Mais la » poésie espagnole, ou, pour parler plus exactement, » la poésie castillane, quoique née dans le voisinage » de la poésie provençale, n'en a pas moins une source » différente; et lorsque, dans la suite, les Espagnols » admirent dans leur poésie les formes italiennes, ils » les nationalisèrent, non pas *comme les Italiens avaient* » *nationalisé celles de la poésie provençale*, en la perfectionnant, mais en faisant servir la pureté et l'élé-

IVe. ÉPOQUE. De 1300 à 1450.

Portez maintenant vos regards vers la contrée où cette observation nous ramène, vers l'Italie, cette terre classique autrefois si féconde; vous y voyez se développer les heureuses semences que les soins des Grecs et des Arabes lui avaient confiées. Des universités s'y multiplient, les études y prospèrent; les talens et le génie s'y naturalisent de nouveau, et vous présentent des modèles illustres, dont les imitateurs ne laisseront plus de lacunes dans les fastes de sa gloire. Trois hommes d'un égal mérite se présentent à vos yeux comme les pères de la littérature italienne; le Dante, Pétrarque et Boccace. Que d'obligations les sciences et le goût des bonnes études n'ont-ils pas à ces trois illustres écrivains! Et ne croirait-on pas que les succès du génie sont autant de bonnes fortunes, quand on pense que chacun d'eux, sans le savoir, pour ainsi dire, avait fixé la langue italienne; que leur siècle estimait bien davantage les idiômes grec et latin; que Dante et Pétrarque ne regardaient la poésie vulgaire que comme un délassement; et que Boccace, honteux de son Décaméron, n'osait pas en parler à Pétrarque, peut-être parce que Pétrarque lui-même ne regardait que comme de médiocres bagatelles les vers qui seuls ont immortalisé son nom? Il eut, à la vérité, un droit plus solide à la gloire qui lui appartient; car c'est à ses soins, à son zèle infatigable, qu'on doit la connaissance des ouvrages classi-

---

» gance classique des formes italiennes à embellir d'une
» manière nouvelle leur orientalisme, etc. »

Voyez le tome II de l'*Histoire de la littérature espagnole*, traduction de l'allemand.

ques des anciens, qu'on avait presque oubliés; et ce n'est pas un petit mérite dans un temps où le poëte Guido Cavalcanti ne faisait aucun cas de Virgile que n'avait jamais lu le roi de Naples Robert, grand protecteur des lettres.

Considérez un moment ces trois grands hommes. L'un immortalise son génie par les beautés sombres et sévères répandues dans son *Enfer;* l'autre, par la grâce de son élocution et les traits de l'imagination la plus riante; et le troisième, plus encore par son enthousiasme pour la littérature ancienne, que par la délicatesse de ses sentimens et le charme de sa poésie. C'est aux recherches constantes de Pétrarque que nous devons une foule de manuscrits grecs et latins qu'il faisait venir à grands frais, qu'il allait découvrir lui-même et qu'il enrichissait de ses notes. Non content de ses travaux à cet égard, il appelait le secours de tous ses amis, entretenait des correspondances avec les savans d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Espagne. La grande réputation dont il jouissait avec justice, lui avait attiré de toutes parts les invitations les plus flatteuses et les plus pressantes. L'empereur, les rois, les papes, les seigneurs d'Italie, se le disputaient, et il laissait partout des germes féconds de critique et de bon goût. Pétrarque doit donc être regardé comme le créateur de la littérature moderne; et si, vous défiant un peu de la prédilection de M. Andrès pour sa patrie, vous ne le placez pas à la tête des hommes de génie, des Galilée, des Descartes, des Newton, des Bossuet, des Corneille, etc., *comme leur ayant ouvert la véritable route du goût et de la raison*, du moins vous le regarderez comme

le véritable auteur de la révolution littéraire dont le milieu de ce XIVe. siècle vous présente l'époque très-intéressante à remarquer (1).

C'est de ce moment, en effet, que vous voyez renaître l'étude des sciences et le goût des bons modèles. De savans professeurs forment de savans élèves dans les universités qui se multiplient : la rivalité les soutient, et la considération nationale leur donne une importance que les siècles de la littérature récente n'ont pas su leur conserver. L'Italie avait donné le modèle de ces utiles établissemens, qui se propagèrent ensuite dans l'Angleterre, dans l'Allemagne, et surtout en France. Vous voyez à cette époque l'université d'Oxford se distinguer pour la théologie, celle de Bologne pour le droit, celle de Montpellier pour la médecine; mais l'université de Paris, qui réunit tous les arts, est révérée comme la mère de toutes les autres. Vingt mille étudians s'y distinguent; son recteur a les honneurs de prince du sang; ses députés siégent aux états généraux, et leur opinion est regardée comme de la plus grande importance. Vous serez étonné toutefois de la différence que vous pourrez

(1) Pétrarque ne crut pas pouvoir mieux s'acquitter de l'hospitalité qu'il recevait chez les Vénitiens, qu'en leur léguant sa bibliothéque. Cette collection devint le noyau de la bibliothéque de Saint-Marc. Parmi les ouvrages qui s'y trouvaient, il y avait un manuscrit d'Homère, un Sophocle, une traduction latine de l'Iliade et de l'Odyssée, par Léonce Pilate, et copiée de la main de Boccace; un exemplaire de Quintilien, et la plupart des ouvrages de Cicéron, à la transcription desquels Pétrarque lui-même avait consacré des années.
Histoire de Venise, par P. Daru, tom. 1er. p. 593.
Histoire littéraire de l'Italie, par Ginguené.

trouver entre les intérêts majeurs qu'on avait à traiter dans ces dernières assemblées, et les futiles discussions dont on s'occupait scientifiquement dans les autres.

Mais ce n'est qu'en passant par d'informes essais que l'esprit humain arrive à la perfection de ses ouvrages. L'essentiel était d'emprunter quelques lumières pour sortir de cette obscurité profonde dans laquelle la France avait gémi depuis le siècle de Charlemagne. Les premiers pas sont faits, les anciennes semences fructifient; et, quoique les champs de la littérature et des sciences ne vous offrent pas un grand nombre de productions du premier mérite, ceux qui les cultivent ont droit, par leurs efforts, à l'hommage de la postérité.

Tels sont les personnages qui vont passer sous vos yeux, et que vous pouvez regarder comme les précurseurs de la renaissance des lettres dans l'époque qui doit suivre immédiatement celle-ci : c'est Albertin Mussato, qui s'acquit une grande réputation en histoire et en poésie, et donna les premiers essais de la poésie dramatique moderne dans son *Ezzelin* et son *Achilléide*; c'est le Pogge, célèbre Florentin, à qui l'on doit la découverte des ouvrages de Quintilien : celui-ci, Cecco d'Ascoli, est en même temps philosophe, astronome et poëte; celui-là, Raymond Lulle, de l'île de Majorque, est un alchimiste savant dont les modernes révèrent encore le nom : les deux suivans sont Cino de Pistoie, poëte et jurisconsulte, et Jean de Ravenne, savant professeur de belles-lettres à Florence, et de l'école duquel sont sortis plusieurs de ceux

qui ont contribué au rétablissement des lettres en Italie.

La France, à la même époque, vous présente des noms auxquels s'attache l'hommage de l'estime pour l'utilité des ouvrages, si ce n'est pour la supériorité des talens : Froissart, auteur de nos anciennes chroniques; Gerson, chancelier de l'université de Paris, connu par plus d'un bon ouvrage, quoiqu'il n'ait pas fait celui de l'*Imitation* qu'on lui attribue; Pierre de Cugnières, célèbre jurisconsulte et chevalier français, le premier qui ait osé tracer les limites respectives du sacerdoce et de l'empire; Alain Chartier, poëte et savant comme on pouvait l'être alors, et Charles d'Orléans, sont des hommes que distingue un mérite reconnu. Je vous citerais encore les intéressantes poésies de Clotilde de Surville, s'il n'y avait pas à craindre que M. de Surville, dont elle était la grande aïeule, ne lui eût rendu le même service qu'Ossian a reçu de Macpherson (1).

(1) Cette observation ne peut concerner que les corrections faites par une main moderne aux manuscrits originaux de Clotilde de Surville. Le savant éditeur de ses poésies ne disconvient pas que les changemens qu'on y a faits ne soient sensibles, et qu'ils n'altèrent souvent la grâce et la naïveté de ses expressions, en lui prêtant celles de la langue française, qui n'était point encore formée. Mais cette parure maladroite n'ôte rien au mérite réel de ces poésies. Clotilde, pour le génie et le talent poétique, peut être mise à côté des auteurs de l'antiquité les plus célèbres, dans le genre qu'elle a cultivé. Elle dicta les règles de la versification française à son siècle, qui la méconnut; et ces entraves ne l'empêchèrent point de répandre tour à tour la grâce, la douceur ou l'énergie, sur ses aimables productions.

L'Angleterre ne peut mettre en regard, comme contemporains de ceux que je viens de vous nommer, que le poëte Chaucer, le premier qui ait su adoucir un peu l'âpreté de la langue anglaise; et Fortescue, grand chancelier d'Angleterre, célèbre par quelques ouvrages sur la loi naturelle et sur les lois de son pays.

L'Allemagne ne produisait encore aucun homme que la postérité ait mis au rang des illustres; mais elle portait déjà dix ou douze universités qui sont devenues célèbres, et qui devaient enfanter ces savans d'un poids énorme, qui, dès les commencemens du dix-septième siècle, fatiguèrent la littérature et les sciences.

Votre attention, un moment suspendue, va bientôt se porter sur trois événemens contemporains que signalent le quinzième siècle où nous sommes arrivés, et qui vont concourir à répandre le plus brillant éclat sur les productions du génie dans la dernière moitié de ce siècle et jus-

Ve. ÉPOQUE. De 145• à 1550.

Passionnée pour la vertu, comme elle l'était pour le bonheur de sa patrie, elle sut peindre les agitations de sa tendresse, ainsi que les orages qui tourmentèrent la France de son temps, et ne vit l'héroïsme que dans la fidélité. C'est dans un moment d'exaltation et d'espoir du rétablissement de Charles VII sur le trône de son père, qu'elle laisse couler de sa plume et de son cœur ces quatre beaux vers, dont l'application se trouve si heureuse aujourd'hui :

L'Éternel d'un regard brize enfin mille obstacles,
Des cieulx ouverts veille encor sur nos lys ;
Eust-il au monde englier desnyé des miracles
Il en debvrait au trosne de Clovis.

Voyez *Poésies de Clotilde*, publiées par Ch. Vanderbourg, 1803. — *Héroïde à son espoulx Berenger.*

qu'à la fin du suivant. Ces trois événemens sont la destruction de l'empire d'Orient par les Turcs en 1453, l'invention de l'imprimerie; et, vers la fin de ce même siècle, la découverte du Nouveau-Monde; époque éclatante, où les règnes simultanés de Charles-Quint, de François Ier., des Médicis et de Léon X, vont, en servant de point fixe à votre mémoire, y tracer successivement la marche et les progrès des connaissances humaines dans leurs divers développemens.

Au moment où les Turcs deviennent maîtres tres de l'empire d'Orient, vous voyez les muses effrayées fuir devant leurs drapeaux victorieux. Les Grecs, chargés par elles des manuscrits anciens qui plaisent aux savans de l'Italie, vont inonder Rome, Florence, Naples, Venise, Ferrare et Milan. Si les ouvrages des Pétrarque, des Boccace, des Salutati, etc., empêchent qu'on n'attribue aux Grecs réfugiés la renaissance des lettres et les premiers progrès de la littérature moderne, au moins faut-il convenir qu'ils contribuèrent beaucoup au perfectionnement de la langue grecque, à la pureté du goût et à la rectitude des idées dont se compose la véritable philosophie. Celle de Platon devint alors triomphante; et, grâce à ses intrépides commentateurs et à la protection du grand Médicis, Platon, d'abord à Florence, et bientôt dans toutes les universités d'Italie, l'emporta sur Aristote, dont on vit la doctrine, après d'éclatans succès, disparaître et s'éteindre comme une puissance mal affermie qu'une révolution détruit.

La nation la plus riche en manuscrits anciens devait naturellement profiter la première de l'in-

vention de l'imprimerie, qui, née en Allemagne, fut bientôt adoptée dans toute l'Europe : aussi voyez-vous presque toutes les premières éditions des auteurs classiques sortir de Venise ; et l'on dirait que c'est par une suite de cette faveur du destin, que les plus belles presses du monde savant se trouvent encore entre les mains des Italiens (Bodoni).

Lorsque vous aurez réuni assez de connaissances et comparé assez de faits pour résoudre une question dont l'objet intéresse également la littérature et l'histoire, vous pourrez examiner lequel de ces deux événemens, l'invention de l'imprimerie et la découverte du Nouveau-Monde, a eu des résultats plus avantageux pour la société, et a le plus contribué à la félicité publique.

Quant au dernier, il est constant que la découverte de l'Amérique (en 1492) n'est pas une des circonstances les moins importantes et les moins utiles aux progrès des sciences et des lettres. «La vue d'hommes nouveaux, de terres et de » mers inconnues jusqu'alors, réveilla des idées » grandes et ouvrit un champ vaste à la philoso- » phie; la physique, la médecine, l'histoire natu- » relle et l'art de la navigation profitèrent de cette » heureuse révolution. La tactique militaire fut » changée, et l'on vit s'élever enfin la science du » droit public et de la politique moderne (1). »

Cette belle conception d'une autre partie du monde qui devait compléter notre globe, semble préluder à l'ouverture du seizième siècle, qu'elle éclaire et qu'elle enrichit. Semblable à

---

(1) *Voyez* Andrès.

ce législateur grec qui disparaît quand il a donné des lois à sa patrie, le nom de Colomb ne reste pas même à sa découverte, et l'ingrate postérité souffre encore qu'un autre jouisse de la gloire si bien méritée par ce grand homme. Aussi savant et plus profond peut-être que Copernic, son contemporain, il prouva par le fait ce que ne faisait que supposer le calcul du génie.

Ce n'est jamais inutilement que l'esprit humain se réveille et s'agite dans l'ordre le plus relevé des connaissances qu'il acquiert; les sciences éclairent et guident les talens et les arts; un feu secret, comme celui qui ranime la nature, fermente de toutes parts, et, dans une foule d'estimables productions, laisse distinguer un petit nombre de chefs-d'œuvre.

Voyez cette ravissante association de sciences, de talens et de beaux-arts, de l'imagination avec l'esprit, du génie avec la grâce, dans les grands hommes de tout genre que ce beau siècle met sous vos yeux. Voyez, discourant ensemble, l'Arioste et Michel-Ange, le Tasse et Raphaël, Ange Politien et Palladio, le Bembo et Léonard de Vinci; et concevez, s'il est possible, l'intérêt d'un tel entretien. Faut-il vous nommer encore les plus distingués parmi ceux qui les précèdent ou qui les suivent, et qui forment le groupe le plus brillant autour de ces hommes illustres? C'est d'abord ce Laurent de Médicis qui, heureux imitateur de Pétrarque, et, un siècle après lui, fut en même temps politique profond, ami de tous les hommes de lettres et protecteur de tous les artistes; c'est ce Boiardo, déjà célèbre par ses poésies latines, mais plus connu par son *Roland amoureux*, qui donna

peut-être à l'Arioste l'idée de peindre ses fureurs dans un poëme ingénieux, plein de feu, de grâce et de génie. Vous le voyez à peu de distance de François Philelphe, poëte, orateur et philosophe, et de Jean-Jovien Pontanus, premier directeur de l'ancienne académie de Naples. Viennent ensuite Jean Ruccelai, Pierre Gravina, Jérôme Vida et Fracastor; George Trissino, et Guarini, dont l'aimable talent produisit l'un des poëmes les plus gracieux dont l'Italie puisse se glorifier (*il Pastor fido*); Sadolet, qui, comme Bembo son ami, fut secrétaire apostolique et cardinal, l'un des membres les plus illustres des sociétés littéraires qui se formèrent sous Léon X, et qui écrivit en latin, sur l'éducation, l'un des meilleurs traités qu'on ait faits en ce genre; Marc-Antoine Flaminio, l'ami de Fracastor, et dont les poésies latines rappellent le génie d'Horace et les grâces de Tibulle; Gabriel Faerne, qui rendit tellement Phèdre à l'Italie, qu'on put le soupçonner de s'en être approprié quelques fables; enfin Sannazar, dont le génie poétique brille également dans les deux langues latine et italienne, plus recommandable encore par les qualités de son cœur que par la supériorité de ses talens (1).

Au milieu de ce cercle que réunit le génie poétique, vos yeux cherchent le nom de ces

---

(1) Sannazar vendit ce qui lui restait de patrimoine pour subvenir aux besoins de Frédéric II, dernier roi de Naples de la maison d'Aragon, lorsque ce prince malheureux, trahi par Gonzalve de Cordoue, fut obligé d'abandonner ses états. Il se retira en France, où il mourut, en 1504, entre les bras du poëte, qui, de son protégé, était devenu son bienfaiteur.

femmes illustres dont les charmes furent célébrés autant que leurs talens, et que les grâces couronnent de myrtes, de roses et de lauriers. Reconnaissez la belle Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, dont les vers tendres et passionnés se modelèrent sur ceux de l'Arioste et de Pétrarque; Véronique Gambara, son amie intime et son heureuse émule; Tullie d'Arragonne, qu'admirèrent tous les littérateurs d'Italie; et Laure Terracine, et la duchesse d'Amalfi, et Laure Battifera, la Sapho de son temps (1).

Les historiens s'entremêlent avec ces poëtes, qui furent, pour la plupart, des littérateurs distingués. Marsile Ficin et Paul Émile précèdent Guichardin, le Tite-Live de l'Italie moderne; Philippe de Nerli, Jacques Nardi, et ce Machiavel, dont le nom seul rappelle tout ce

---

(1) Je ne parle point de beaucoup d'autres également distingués par leurs talens dans le même genre, tels que les trois frères Capilupi de Mantoue; Honoré Fascitelli et Basile Zanchi, dont les poésies latines méritent d'être citées avec les meilleures productions de ce siècle; Benoît Lampridio, le seul qui ait obtenu quelques succès dans les hautes régions où s'est soutenu Pindare; Guido Posthumo, bon poëte et célèbre professeur de l'académie de Bologne: Jean Mazarello, distingué par la grâce et la facilité qu'on remarque dans ses poésies latines et italiennes, et dont l'enjouement et les talens lui concilièrent la bienveillance de Léon X, de ce même pape qui trouvait un singulier plaisir à entendre Brandolini, Maroni ou Querno, lui récitant des vers qu'ils composaient à l'instant sur des sujets qu'il leur donnait, et qui souvent prenait à ce divertissement plus de part encore, sans croire déroger à sa dignité. *Voyez* Roscoë, *Pontificat de Léon X.*

que la politique et l'histoire ont de plus sévère et de plus profond.

Les sciences ne vous offrent pas des hommes d'un moindre mérite : Celio Calcagnini, Gregorio Giraldi; Octavien Ferrari, célèbre professeur de philosophie à Padoue et à Milan; Latino Latini, critique d'une grande érudition; Paul Gallucci, savant astronome; Ambroise Calepin, dont le dictionnaire est une encyclopédie lexicologique; Alde Manuce, fameux imprimeur, plus savant peut-être que ceux dont il imprima les ouvrages, et chef de tous ces Aldes dont les éditions sont encore si estimées : voilà une partie des hommes célèbres dans les sciences et la littérature que le court espace d'un siècle offre à vos regards.

Si vous les tournez maintenant du côté de ceux qui ont acquis la plus haute renommée dans la culture des beaux-arts, et qui, à la même époque, se sont élevés à un tel degré de perfection et de supériorité, qu'on a regardé comme impossible de l'atteindre, vous verrez cette suite d'hommes de génie dont les ouvrages sont restés des modèles, et dont l'immense profusion enrichit encore nos temples et nos musées.

Ce Michel-Ange, ce Raphaël, que vous avez déjà vus, et qui tiennent le sceptre brillant des beaux-arts, sont précédés par André Verrochio, peintre fameux, aussi habile dans la sculpture et la gravure que dans la géométrie, la perspective et la musique; par Bramante, bon poëte, bon musicien et architecte célèbre, par Pietro Pérugin, dont Raphaël fut l'élève; et le Giorgion, chef renommé de l'école vénitienne. Ceux qui les suivent ne laissent que l'embarras du

choix sur les beautés de leurs ouvrages, riches monumens du génie, où la nature se retrouve avec toute la séduction de ses charmes, et cette vérité qui la rend si aimable, même quand on cesse de l'admirer. Reconnaissez à leurs traits différens, à leurs diverses manières, mais toujours parfaites et supérieures, Polydore de Caravage, André del Sarto; ce Corrége et ce Parmesan, qui furent les peintres des amours, de la décence et des grâces; et voyez quelle réunion de sublimes talens dans ce groupe où l'émulation et la gloire ont rapproché Jules Romain, le Titien, Véronèse, le Tintoret et les Carraches.

Quelle immense et superbe carrière l'esprit humain a parcourue dans un si court espace sous le beau ciel de l'Italie! Quels rapides progrès il a faits surtout dans la littérature et les arts! Les hommes de génie cessèrent alors d'être imitateurs pour être des originaux et des modèles, que le siècle de Louis XIV n'a point surpassés, et que les siècles suivans admireront encore.

Quelle délicieuse jouissance je puis vous promettre, lorsque, familiarisé avec l'idiome italien, si expressif et si harmonieux, vous pourrez lire dans leur propre langue les chefs-dœuvre du Tasse et de l'Arioste, et sentir leurs inimitables beautés! Ne croyez pas que la meilleure traduction puisse vous les rendre parfaitement; ce serait vous persuader que la froide correction de l'estampe peut remplacer le coloris, la chaleur et la vie d'un superbe tableau.

Tel est ce siècle illustre que les Italiens ont nommé *il Cinque cento* par excellence, qu'on appelle le siècle d'or, celui des Médicis, et sur-

tout celui de Léon X. Cependant, ainsi que l'observe M. Andrès, la cour de Ferrare était, à la même époque, le théâtre le plus glorieux de la littérature; et peut-être y aurait-il autant de raison de donner à ce siècle le nom des princes de la maison d'Est que celui de Léon X. Si les beaux-arts n'y ont pas réuni leurs chefs-d'œuvre, il faut convenir du moins que l'éloquence et la poésie doivent plus à la cour de Ferrare qu'à la protection de ce souverain pontife; et quand on n'aurait pas à produire, en faveur de cette préférence, les ouvrages des Strozzi, des Calcagnini, des Giraldi et des Guarini, le *Roland*, l'*Aminthe*, et la *Jérusalem délivrée* suffiraient pour la justifier.

L'Allemagne recueillit quelques rayons de cette lumière éclatante qui venait de se répandre sur l'Italie. Les sciences et la philologie surtout y firent de rapides progrès, dont elle fut peut-être redevable à l'établissement d'une nouvelle doctrine que Luther vint y prêcher. La nécessité de bien étudier les livres sacrés pour en tirer des argumens favorables à cette doctrine, l'usage qu'on pouvait faire, pour l'accréditer, des écrits des auteurs ecclésiastiques les plus estimés, déterminèrent à des recherches savantes qui donnèrent le goût de l'érudition; et les auteurs classiques trouvèrent bientôt des commentateurs dont la judicieuse critique sut vérifier les textes et démêler les erreurs des premiers copistes, trop peu instruits pour les découvrir. Le mouvement tumultueux des croisades avait favorisé l'ignorance, qui, mettant le zèle à la place de l'étude pour mieux servir la religion, en avait, pour ainsi dire, dérobé les fondemens

sacrés. La réforme, au contraire, favorisa l'étude; et le zèle, qui travaillait à détruire l'antique constitution de l'église catholique, devint la source de l'érudition et de la force de ses défenseurs.

Portez maintenant vos regards sur la suite des écrivains distingués et des hommes célèbres que les sciences et la littérature virent naître dans les différentes contrées de l'Europe, comme le fruit de cette reproduction spontanée qui venait de les multiplier en Italie. L'étude de la langue latine y avait repris toute sa vigueur; et peut-être faut-il remonter jusqu'à ce siècle pour retrouver les meilleurs ouvrages écrits en cette langue par les modernes. C'est dans cet idiome que se sont distingués, en écrivant l'histoire, parmi les Espagnols Mariana, et le célèbre de Thou parmi les Français. Vivès, Erasme et Pontanus écrivent des dialogues où l'on retrouve quelquefois la grâce et le style de Lucien, comme ceux de Sadolet et d'Osorio rappellent la manière de Cicéron. Presque partout la langue vulgaire est trop timide et trop imparfaite, pour que le talent ou le génie lui confient leurs pensées. Il ne faut excepter de cette observation que l'Italie, l'Espagne, et surtout le Portugal, où vous voyez le Camoëns présenter à sa patrie un poëme épique digne d'être comparé à l'Iliade et à l'Énéide (1).

(1) Camoëns, né en 1529, auteur de *la Lusiade*, le plus beau monument que le génie ait élevé à la gloire nationale, était gentilhomme, et fut bien mieux traité des Muses que de la fortune. Il passa plusieurs années en exil, perdit un œil en combattant, pensa se noyer en se sauvant à la nage à la suite d'une tempête, tenant

Tandis que le Danemarck nous offre Ticho-Brahé comme le rival de Copernic, et la Suède, Jean et Olaüs Magnus, deux frères également célèbres par leur érudition et leurs recherches sur les mœurs des peuples du Nord, l'Allemagne met sous vos yeux une foule d'écrivains de tout genre, heureux de pouvoir confier leurs pensées et le fruit de leurs études à un idiome tellement en crédit, qu'ils ont cru s'honorer en empruntant de lui jusqu'à la terminaison de leurs noms. Dans le nombre, je ne vous indiquerai que les plus distingués. C'est d'abord Helius Eobanus de Hesse, que ses contemporains ont généreusement appelé l'Homère d'Allemagne, comme ils ont nommé le Strabon allemand Sébastien Munsterus, à cause de ses vastes connaissances en géographie : c'est Cornélius Agrippa, qui, tout savant qu'il était, imagina de composer un livre sur la vanité des sciences. Viennent ensuite Herman Buschius, poëte et littérateur célèbre; Beatus Rhenanus, antiquaire d'un grand mérite; Joachim Camérarius, aussi savant dans la médecine que dans la botanique; Guillaume et Théod. Canter, infatigables com-

---

son poëme d'une main et une épée de l'autre, et mendia sa subsistance dans les rues de Lisbonne, par l'intermédiaire d'un esclave qu'il avait ramené des Indes. Passionné pour la gloire de sa patrie, il l'immortalisa par son génie. En échange d'un si noble dévouement, sa patrie et son roi le laissèrent mourir de misère et de douleur dans un hôpital, âgé de cinquante ans. A la vérité, seize ans après sa mort, on lui éleva un monument; mais les vers dans lesquels il se plaint d'une manière si touchante de l'ingratitude de ses contemporains, seront un monument bien autrement durable, que les siècles ne détruiront point.

mentateurs des auteurs anciens; Jérôme Wolfius, traducteur distingué des orateurs grecs; Hubert Goltzius, célèbre antiquaire, et précieux pour la numismatique; Jean Sambuc, d'un mérite égal dans le même genre; enfin Juste-Lipse, l'un des meilleurs critiques et des plus érudits que l'Allemagne ait produits.

La Hollande et la Suisse vous montrent, à la même époque, des auteurs peut-être moins nombreux, mais dont les noms ne sont pas moins illustres. A leur tête vous voyez cet Erasme d'un mérite si éminent, dont la correspondance fut recherchée par les princes les plus puissans de l'Europe, et qui contribua tant à la renaissance des lettres par sa critique judicieuse et son goût éclairé pour les beautés classiques de l'antiquité. La philosophie moderne lui doit peut-être quelques-uns de ses principes; mais, à coup sûr, il n'en eût pas adopté toutes les conséquences. Des talens dans un autre genre ont rendu célèbres les poésies légères de Jean Second, où l'on retrouve, non sans quelque surprise, les grâces et la facilité de Catulle. Puis, au milieu d'une quantité d'hommes de lettres, de savans et d'artistes, vous démêlez Paracelse, l'un des plus habiles médecins qui aient existé; Holbein, peintre fameux dont Bâle et Lucerne ont conservé les ouvrages avec un soin qui honore ce pays; et ces savans imprimeurs d'Anvers, les Plantin et les Commelin, dont les éditions si soignées et si précieuses sont encore l'ornement de nos plus belles bibliothéques; genre de mérite devenu bien rare, et qui a presque disparu avec ce XVIe. siècle si fécond en recherches laborieuses sur les auteurs qui ont illustré l'anti-

quité grecque et latine. Les savans modernes d'Allemagne ne sont peut-être pas moins érudits que ne l'étaient ces imprimeurs d'un si grand mérite ; mais certainement ceux-ci n'ont légué à leurs sucesseurs ni leur papier ni la pureté de leurs caractères.

La poésie, l'histoire et la philologie ont également trouvé en Espagne des écrivains dont le nom doit être inscrit avec éloge dans les fastes littéraires de cette nation. Garcilasso de la Vega fut un de ces poëtes célèbres en langue vulgaire, ainsi que Rodriguès Cota, qui, dans ses vers comme dans sa prose, se fit remarquer par la pureté et la noblesse de sa diction. Alvarès Gomès de Castro ajouta à ce double talent celui d'être un historien exact et élégant du cardinal Ximenès. Jean Surita s'exerça de même avec succès en littérature et en histoire. Jean Ginès Sepulveda et Ant. Perès ont laissé des traductions et des ouvrages qu'on lit encore avec intérêt : mais c'est à Ambroise Moralès surtout que l'Espagne a dû, dans ce siècle, le rétablissement du goût et le choix des bons modèles, qui devaient la conduire à de plus brillans succès.

L'Angleterre, qui, à cette époque, n'avait point de littérature encore, eut la même obligation au célèbre chancelier Thomas Morus, ami d'Erasme, l'un et l'autre également zélés pour la restauration des sciences et les progrès philosophiques de l'esprit humain. Quelques écrivains, aussi distingués par leurs talens que par leur savoir, précèdent et accompagnent ce grand homme. Ce sont des voyageurs, des savans et des poëtes : c'est Samuel Purchas, l'un des premiers qui firent connaître à l'Angleterre

les avantages de sa position à l'égard des deux Indes ; viennent ensuite, à quelque distance de ce voyageur, Thomas Eliot, puis Thomas Smith, dont les sciences ont plusieurs fois illustré le nom dans les siècles suivans ; et parmi les poëtes que celui-ci vous présente, vous distinguerez George Buchanan, écossais, l'un des meilleurs poëtes latins modernes ; Philippe Sidney et Edmond Spencer. Je pourrais vous en nommer d'autres ; mais l'éclat de Shakespear, que vous allez bientôt voir, les laisserait trop loin de lui.

C'est vers le milieu de ce xve. siècle, si fertile en chefs-d'œuvre de tout genre, qu'on vit reparaître en Asie ces rejetons de littérature orientale où les Arabes, en remontant jusqu'aux Hébreux, avaient conservé le charme inexprimable de l'antique naïveté. Quelques auteurs, presque inconnus jusqu'à nos jours, se représentent à vous dans les notices intéressantes et dans quelques traductions des savans orientalistes chargés du précieux dépôt des manuscrits arabes et persans de la bibliothéque du Roi, tels que les Langlès et les Chézy. Ce sont eux qui vous font connaître la grâce originale de ces narrateurs orientaux, de ces poëtes persans, de Ferdoussy, de Hafiz, de Djamy (1), de Sady et de tant d'autres, dont les aimables productions doivent bientôt enrichir notre littérature.

---

(1) M. Chézy a fait connaître, dans une excellente traduction, l'un des meilleurs petits poëmes de ce Djamy, sous le titre de *Medjnoun* et *Leyla*, ainsi que le charmant épisode de la *Mort de Yadjnadatta*, extrait du plus ancien poëme écrit en langue sanskrite par Valmiki, dont l'auteur promet la traduction tout entière. Ces deux morceaux sont deux perles orientales.

C'est la France qui, comme intermédiaire entre les contrées du midi et celles du nord de l'Europe, semble avoir reçu plus abondamment les heureuses influences du génie restaurateur des sciences et des arts. François Ier. les remit en honneur, et sut couvrir de son égide victorieuse leur renaissance, qui contribua si puissamment à la gloire de son règne. Tandis que l'Italie se repose comme une terre épuisée par une végétation trop forte, et que l'Allemagne dispute à l'Angleterre le mérite d'enrichir le dépôt des connaissances humaines, la France nourrit et développe le germe des productions qui doivent immortaliser le siècle de Louis XIV, après avoir, sous le règne de son prédécesseur, reçu la préparation qui devait les conduire à une maturité parfaite. Ce n'est donc que l'espace de temps qui se trouve entre le milieu du XVIe. siècle et l'avénement de Louis XIII en 1610, qui va mettre sous vos yeux la suite des hommes célèbres qui ont illustré cette époque.

VIe. ÉPOQUE. De 1550 à 1610.

La sévérité chronologique est moins nécessaire ici, que l'ordre des connaissances auxquelles chacun d'entre eux s'est appliqué. On dirait que cet ordre leur donne un costume qui les distingue, et presque une physionomie qui les fait reconnaître. Vous y voyez des savans dans tous les genres, des astronomes, des publicistes, des historiens, des philologues, dont la liste nombreuse doit être réservée pour l'histoire littéraire; vous ne trouverez ici que ceux dont les ouvrages sont encore dans les mains de tous les savans et de tous les gens de lettres : Galilée, si célèbre par ses découvertes et par la base qu'il a donnée au système de Copernic; Képler,

qui soumit l'astronomie à des lois dont Newton fit une application si étonnante ; Harvey, auquel on attribue la découverte de la circulation du sang ; Hobbes et Harrington, qui se distinguèrent dans la morale et la philosophie; Grotius, qui porta les plus vives lumières sur le droit public ; Petau et Usserius sur la chronologie ; Morin, Sirmond et Bochart, sur la critique et les antiquités sacrées ; Vossius, Marsham, Heinsius, Meursius et Mariana, sur l'histoire civile. Enfin les muses anglaises vous présentent Waller, et Cowley, qui se distingua par la finesse et la naïveté de ses pensées ; Donn le satirique, qui eut la force et le feu de Juvénal ; et Fairfax, qui traduisit le Tasse, tandis que Harrington traduisait l'Arioste. Vous les voyez marcher pêle-mêle et sans distinction de pays ; mais ceux qu'a produits la France doivent plus pécialement attirer vos regards.

Reconnaissez parmi eux Guillaume Budé, 'une érudition immense, et qu'on doit regarer comme le fondateur du collége royal pour s langues savantes ; Lazare Baïf, d'une érudiion également consommée ; Pierre Ramus, si onnu par les combats qu'il a livrés aux partisans d'Aristote, et qui méritait mieux de l'être par son ouvrage sur les mœurs des Gaulois ; Michel de l'Hôpital, dont le nom seul fait l'éloge, et qui au mérite d'un magistrat aussi sage que profond joignit celui d'être un très-bon poëte latin ; Pierre Danès, l'un des plus doctes professeurs de la langue grecque au collége royal de France ; Jacques Amyot, ce traducteur de Plutarque, si naïf et si vrai, qu'on le croirait original ; Michel de Montaigne, philosophe de tous les temps

et de tous les pays, et qui a peint les hommes de tous les siècles, en peignant ceux du sien et en se peignant lui-même; Pierre Pithou, bon littérateur et meilleur jurisconsulte; Claude Fauchet et Jean Passerat, tous deux savans antiquaires, l'un pour les antiquités gauloises et françaises, l'autre pour les antiquités romaines; François Viete, l'un des plus grands mathématiciens que la France ait produits; Pierre Morin, savant critique, mais moins profond littérateur que Joseph-Juste Scaliger, qui sembla ranger la chronologie sous ses lois; Papire Masson, du Haillan et Brantôme, tous trois estimés, recherchés, et dont le dernier se lit encore avec un si grand intérêt; enfin le célèbre et laborieux Etienne Pasquier, qui au mérite d'une rare érudition joignit encore celui d'être un poëte distingué.

Bernard Palissi, l'un des meilleurs naturalistes que la nature seule ait formés; Olivier de Serres, dont le *Théâtre d'agriculture*, malgré tant d'innovations tentées depuis lui, peut encore servir de règle aux cultivateurs; et Ambroise Paré, le premier et le plus illustre des chirurgiens français, sont des auteurs auxquels ont doit assigner la place la plus éminente.

Les muses françaises, dès avant cette époque, ainsi que nous l'avons vu, osaient à peine s'essayer dans une langue qui n'était pas encore formée; elles préférèrent, pendant quelque temps, de confier leurs pensées au latin, qui, plus abondant et plus sonore, servait mieux leur talent et les rapprochait davantage des bons modèles de l'antiquité : c'est le parti qu'avait pris le célèbre chancelier de l'Hôpi-

tal; ce fut celui que prirent Germain Brice d'Auxerre, Nicolas Bourbon, Rapin et plusieurs autres. Clément Marot fut le premier dont les pensées ingénieuses trouvèrent dans la langue française une expression et des tournures naïves qui, tout en bravant la rigueur grammaticale, donnèrent à son style ce naturel et cette grâce que la poésie moderne recherche encore quelquefois. Étienne Jodelle, qui, dans un autre genre, osa suivre une route tracée par des succès, fut aussi le premier qui essaya de donner des comédies et des tragédies selon la forme des anciens : faibles efforts, mais qu'on doit regarder comme heureux, puisqu'ils ouvrirent la carrière que Corneille, Racine et Molière devaient parcourir avec tant de gloire. Peut-être ces grands hommes eurent-ils aussi quelques obligations à Ronsard, qui commença à familiariser le génie avec la langue française, en lui donnant cette pureté, cette précision, cette clarté surtout qui ne l'abandonnèrent plus. Ronsard lui-même fut redevable à Remi-Belleau, son prédécesseur, qu'il appelait le peintre de la nature. Dans le nombre des poëtes qui accompagnent ou qui suivent ceux-ci, vous remarquez Louise Labbé, femme célèbre, dont les vers offrent encore de la grâce et de la facilité; Philippe Desportes, qui, comme Ronsard, a beaucoup contribué à la pureté de notre langue; Maynard et Racan, l'un connu par ses madrigaux, l'autre par ses bergeries; Guy du Faur de Pibrac, récitant ses quatrains moraux; et ce Mathurin Régnier, père fameux de la satire française, genre perdu depuis Gilbert, et dont notre siècle aurait

tant de besoin. Un mélange licencieux d'invectives grossières et de contes populaires vous fera remarquer le caractère cynique de ce Rabelais, dont l'imagination grotesque lui a valu plus de célébrité que sa science en médecine et ses œuvres comme curé de Meudon. Vous garderez votre estime pour des écrivains recommandables, tels que Jean Nicot, ambassadeur en Portugal, qui, non content de donner à sa patrie un bon traité sur la marine, lui fit connaître cette plante étrangère (le tabac) qui a plus enrichi l'état que toutes les productions du génie; Antoine du Verdier, dont la *Bibliothèque des auteurs français* est le recueil littéraire le plus utile que cette époque ait produit. Vous ajouterez à ces hommes d'un vrai mérite, des magistrats et des jurisconsultes célèbres, les Cujas, les Hotman, les Papon, les Pithou, les Coquille, les Arnauld, les Duranti, qui furent les oracles du barreau; et vous partagerez votre reconnaissance pour les belles éditions des classiques et de plusieurs ouvrages que ce siècle a vus naître, entre les Étienne père et fils, dont la réputation et le mérite s'accroissent encore malgré notre luxe typographique, bien plus avantageux à l'avidité commerciale qu'à la véritable instruction.

Au milieu de ces hommes si distingués dans les sciences et les belles-lettres, vous rendrez hommage à François Ier., qui les aima, qui les protégea, et qui, s'occupant de tous les encouragemens qui pouvaient les faire prospérer, leur confia une partie de sa renommée. Lui-même il cultiva la poésie, et montra dans ce genre autant d'esprit que Marguerite de Valois,

sa sœur, montra de grâces, d'imagination et de talent dans les contes qu'elle se permit d'écrire. Enfin vous conserverez un souvenir d'estime et de vénération pour un littérateur de ce temps, aussi savant que vertueux et modeste, pour ce Florent Chrétien, qui fut le précepteur d'Henri IV, et qui, en cultivant l'heureux naturel et les penchans héroïques de ce bon roi, a donné ainsi à sa patrie et à l'humanité le meilleur ouvrage qu'on ait jamais fait pour elles.

La bonne littérature est l'amie des beaux-arts ; et le souverain qui chérit la gloire n'est pas long-temps à sentir que, si l'éloquence et la poésie peuvent donner un grand éclat à son règne, il doit en recevoir un plus grand encore des talens qui se distinguent dans la peinture, la sculpture et l'architecture. Le génie existe toujours, mais il faut le découvrir, l'exercer et l'encourager. C'est ce que fit François Ier., et c'est là ce qui lui valut le titre de restaurateur des lettres et des arts en France. Aussi, dans le nombre des hommes célèbres que cette époque brillante fait passer sous vos yeux, vous remarquerez avec intérêt ceux qui, puisant dans les modèles de la Grèce et de l'Italie les principes de la véritable beauté et du sublime des arts, laissèrent dans leurs ouvrages les règles du goût, que les grands artistes du siècle de Louis XIV n'ont peut-être pas observées avec un égal succès. Tels sont Philibert de Lorme et Androuet du Cerceau, architectes d'un mérite supérieur ; Jean Cousin, le premier peintre français qui ait fait des tableaux d'histoire ; Germain Pilon, architecte habile et sculpteur excellent, mais surtout ce Jean Gougeon, dont

le génie n'a rien conçu que de grand, dont le ciseau n'a rien exécuté que de gracieux, dont les ouvrages, admirés depuis plus de deux siècles, le sont encore dans celui-ci.

VIIe. ÉPOQUE. De 1610 à 1650.

Les écrivains illustres et les hommes célèbres s'accumulent à mesure que le temps va dérouler devant vous l'époque du XVIIe. siècle que nous commençons avec le règne de Louis XIII, et dont la dernière moitié a donné son nom au beau siècle de Louis XIV.

Jetez d'abord un regard sur les richesses littéraires que produisit dans les nations éclairées l'immense bienfait de l'imprimerie, et sur les monumens du talent et du génie, dont la renaissance des lettres et des arts favorisa le développement.

L'art militaire, les lois de la chevalerie, les controverses de religion, sont alors les objets dont les nations du Nord s'occupent de préférence ; la science et la littérature y sont encore ignorées ; la Russie sort à peine des ténèbres et de la barbarie ; la Suède et le Danemarck promettent quelques hommes célèbres, et la Pologne quelques poëtes dont les dissensions politiques éteindront le talent.

L'Italie ne produit plus ni des fleurs aussi belles, ni des fruits aussi savoureux ; sa littérature dégénère ; ses poëtes et ses prosateurs s'abandonnent à l'enflure et au mauvais goût : mais les sciences et les beaux-arts lui conservent encore le rang qui fut une de ses plus belles conquêtes. Distinguez toutefois, parmi ses poëtes et ses littérateurs, ceux qu'un mérite supérieur met à l'abri des reproches qu'une juste critique doit à leurs contemporains : tels

sont, parmi les premiers, André Salvador; Alexandre Tassoni, inventeur d'un genre nouveau (*la Secchia rapita*); le lyrique Chiabrera, Redi, Filicaia, Guidi, Luigi Pulci, auteur du *Morgante maggiore*; le Berni, et Marini, auteur de l'*Adonis*: parmi les seconds, Fra Paolo Sarpi, défenseur intrépide du sénat de Venise contre les papes; Davila, si connu par son *Histoire des guerres civiles de France*, et si recommandable par son enthousiasme pour Henri IV; Bentivoglio, Vittorio Siri et Gregorio Leti, historiens élégans d'un rare mérite. Mais, au milieu de ces littérateurs et de ces savans, voyez quelle auréole de gloire environne les têtes illustres de Galilée, que vous avez déjà remarqué; de Toricelli, son disciple; de Dominique Cassini, astronome si favorisé du ciel, qu'il semble n'avoir point eu de secrets pour lui; et de cette célèbre Agnesi, dont Newton lui-même admira les profondes connaissances et proclama le mérite.

C'est avec une égale faveur que, dans un autre genre, la nature traita ces peintres célèbres dont les talens complétèrent la gloire de l'école italienne, ces grands artistes dont les chefs-d'œuvre n'ont trouvé dans les siècles suivans que de faibles imitateurs. Leur nom suffit à leur gloire, et la renommée, en ne faisant que le tracer, fait d'eux le plus éloquent éloge. Le Guide, le Dominiquin, le Guerchin, Piètre de Cortone, Salvator Rosa, le cavalier Bernin et Carle Maratte, seront éternellement des modèles pour toutes les écoles, et des maîtres dans tous les genres.

La Flandre et la Hollande produisirent à la

même époque des artistes d'un grand mérite, et qui, formant une école rivale, l'emportèrent par le nombre sur celle qui était si propre à exciter son émulation. Vous voyez alors successivement paraître Rubens et Van Dyck, dont la France conserve tant de chefs-d'œuvre ; Philippe de Champagne et Jacques Joordans ; Wauvermans et Vander Meulen, Berghem et Teniers ; puis ce fameux Edelinck, dont le burin savant réussit à conserver tout le moelleux et toute l'harmonie des couleurs. Ces derniers appartiennent plus particulièrement à la fin du dix-septième siècle ; mais leur naissance illustra l'époque dont nous nous occupons.

Les hautes sciences et la plus vaste érudition n'honorent pas moins ce pays par des productions distinguées, et vous concevrez une grande estime pour celles d'un Huyghens, que les mathématiques et l'astronomie réclament également ; d'un Schrevelius, si renommé par sa connaissance profonde de la langue grecque ; d'un Nieuwentit, d'un Swammerdam, philosophes et naturalistes du premier ordre ; d'un Adrien Reland, orientaliste fameux ; enfin, des Elzevirs, dont les presses célèbres nous ont transmis des éditions si précieuses de tout ce que l'ancienne littérature a de meilleur et de plus propre à entretenir le goût des lettres et des bonnes études.

L'Allemagne vous offre, à son tour, des hommes illustres que vous pouvez mettre en regard avec ceux que nous venons de voir, et qui ont laissé des ouvrages également chers aux sciences exactes et à l'érudition la plus consommée. La Hollande n'avait eu qu'un poëte du premier or-

dre, Josse Vondel, que la munificence de ses concitoyens gratifia du titre de Virgile hollandais ; l'Allemagne lui donne pour émule le célèbre Opitz, qu'elle regarde comme le créateur de sa poésie : mais combien elle se glorifie davantage d'avoir donné le jour au disciple du savant et ingénieux Képler, à ce fameux Kircher qui dédoubla le monde pour nous en faire admirer un autre (*Mundus subterraneus*); aux Bernoulli, aussi profonds en mathématiques que Puffendorf le fut en politique et en histoire ; aux Heinsius, aux Gronovius, aux Schœffer, aux Morhoff, aux savans chimistes Etmuller et Kunckel, et à tant d'autres qui, marchant sur les traces de ceux-ci, semblent n'avoir laissé à leurs successeurs que les fleurs de l'érudition, dont ils détournèrent si laborieusement les épines. Admirez enfin ce savant illustre, dont le nom, plus célèbre encore, semble avoir reporté sur l'Allemagne une partie de la gloire littéraire du siècle de Louis XIV ; c'est Leibnitz, l'un des plus beaux génies que la nature ait produits, et dont la véritable philosophie puisse s'enorgueillir. L'étendue de ses connaissances peut passer pour un prodige. Il fut mathématicien, historien et poëte, et, sans contestation, le plus savant et le premier littérateur de son siècle.

Au défaut de ce genre sévère de richesses, l'Espagne ne vous présentera, dans un ordre supérieur à la vérité, que des talens et des grâces : elle compensera toutes les profondeurs de l'érudition avec la riante imagination de Michel Cervantes, et tous les problèmes de la géométrie par les excellentes scènes de Lopez de Vega, mine féconde, dont notre théâtre s'est

enrichi sans beaucoup de scrupule, mais du moins avec succès pour nos plaisirs; par celles de Caldéron, d'un genre plus sérieux, mais non moins remarquable, et par celles d'Augustin Moreto, dont le talent fut peut-être supérieur à celui de Caldéron dans le genre vraiment comique, et qui se rapprocha le plus de la manière de Térence (1). La poésie vous montrera Boscan, qui introduisit le rhythme italien dans la poésie espagnole, et dont les sonnets rappellent ceux de Pétrarque; les deux Argensola, que leurs compatriotes ont appelés les deux Horaces de l'Espagne; les trois Figueroa, dont le premier, Francisco, fut surnommé par ses admirateurs le Pindare espagnol; Alonzo de Ercilla, connu par son *Araucana*, que Voltaire a qualifié de poëme épique, en reconnaissance de quelques beaux morceaux dont il a profité dans *Alzyre*; enfin, Estevan Manuel de Villegas, qui, donnant à la poésie moderne un caractère antique, fit revivre dans ses odes la raison d'Horace et les grâces d'Anacréon. L'histoire vous offrira Antoine Herrera et Antoine de Solis, l'un pour la connaissance générale des Indes, l'autre pour la conquête du Mexique. La littérature

(1) Parmi les nombreuses pièces de Caldéron, il s'en trouve une qui porte ce titre : *Dieu par raison d'état.* Dans cette espèce de drame, l'Esprit et la Pensée sont deux acteurs allégoriques. Ils vont chercher l'Athéisme en Amérique; l'Athéisme répond mal à leurs syllogismes, et, pour s'en débarrasser, la Pensée lui donne des coups de bâton....... Nos poëmes et nos romans du XVe. et du XVIe. siècle offrent plusieurs de ces personnages allégoriques; mais c'est dans un autre genre qu'ils sont ridicules.

vous présentera Quevedo de Villegas, dont les nombreux ouvrages lui assurent une place distinguée parmi les hommes d'un esprit supérieur; Mendoza, dont les épîtres sont pleines de grâces et de délicatesse, et dont l'*Histoire de la révolte des Maures* est un chef-d'œuvre; George de Montemayor, inventeur du roman pastoral; et le Jésuite Isla, qui, quelque temps après, dans son *Frère Gerundio*, avec autant d'esprit que de gaieté, osa reporter sur les moines le ridicule que Cervantes avait versé sur la chevalerie. Enfin les arts, avec orgueil, vous montreront l'Espagnolet et Balthasar Murillo (1).

L'Angleterre, sous le rapport des productions littéraires, peut être comparée à son climat ou à sa température sévère, nébuleuse et mélancolique. Si, d'après les idées établies dans un système moderne, c'est la mélancolie qui engendre le sublime, on ne peut disconvenir que sa végétation n'ait été fort belle à cette époque. Les rayons de l'aurore qui préparait le beau règne de Louis XIV, dissipèrent sans doute la brume qui pesait sur l'horizon de la Grande-Bretagne, et y firent éclore les beaux génies de Shakespear et de Bacon. C'est au commencement du dix-septième siècle que brillèrent ces deux phénomènes dans un genre différent : l'un, comme poëte tragique du premier ordre; l'autre, comme savant et philosophe du premier mérite. Bientôt vous les voyez suivis d'une foule de savans, de littérateurs et d'écrivains distingués,

(1) La période un peu plus que séculaire, qui comprend le règne des trois Philippes, de 1556 à 1665, peut être appelée l'âge d'or de la littérature espagnole.

qui placent, quoiqu'un peu tard, la nation anglaise au second rang dans l'ordre des hommes illustres de cette époque, auxquels les connaissances humaines doivent une partie de leurs progrès.

Si, pour mieux distinguer le mérite de chacun de ces hommes célèbres, nous les divisons en trois classes, les sciences, les lettres et les beaux-arts, la dernière n'offrira rien à notre curiosité ; car, à cet égard, l'Angleterre a laissé à la France toute la gloire qu'on en pouvait retirer. Mais, dans la première, et selon l'ordre des temps où leurs ouvrages ont paru, vous voyez Jacques Usher ou Usserius, l'un des plus savans chronologistes connus ; Walton, dont le prodigieux travail nous a donné la Bible polyglotte la plus estimée ; Jacques Marsham, pour qui la mystérieuse antiquité n'eut point de secrets ; Isaac Barrow et Jean Collins, mathématiciens également célèbres ; Edmond Castell et Édouard Pococke, profondément instruits dans les langues orientales ; Robert Boyle et Jean Wallis, Robert Cudworth et Thomas Burnet, noms fameux, dont toutes les sociétés savantes ont conservé la mémoire, et qu'on ne cite jamais sans reconnaissance et sans estime.

La seconde classe, en s'approchant de la fin du dix-septième siècle, vous en présente qui n'ont pas moins de droit à une juste célébrité. Parmi les poëtes, Waller fut le Malherbe de l'Angleterre ; Benjamin Johnson et Jacques Shirly approchent de Shakespear, mais ne le font point oublier ; Harrington et Jean Owen se distinguent dans le genre épigrammatique ; Thomson compose son poëme charmant des

Saisons, dont la France ne fait qu'une froide copie; Roscomon, Rochester, Sam. Butler, Th. Otway, J. Dryden, J. Philips et W. Wicherley, forment entre eux un cercle au milieu duquel vous voyez s'élever, sous un costume presque aussi beau que l'antique, le chantre immortel du *Paradis perdu*, ce Milton, la gloire de sa patrie, sous le rapport de ses talens, et dont l'ouvrage fut un trésor si long-temps caché pour elle. Parmi les littérateurs et les érudits d'un grand mérite, vous distinguez Jean Selden et Digby; Clarendon et Stanley; Th. Hobbes, si célèbre en philosophie et en politique; J. Locke, dont le livre sur l'*Entendement humain* est le chef-d'œuvre de la métaphysique; Guill. Temple, publiciste habile; Tillotson, grand orateur; Clarke, dont la dialectique est un modèle de précision; et Jos. Addisson, en même temps bon poëte et littérateur estimable, dont l'ouvrage principal (*le Spectateur*) réunit tant de légèreté, d'esprit et de grâce; qu'on le croirait sorti d'une plume française.

La nation qui se réveille pour produire dans l'espace d'un siècle des hommes tels que ceux que je viens de vous nommer; qui, loin de s'affaiblir en s'avançant dans cette époque, vous présente encore des Prideaux pour l'histoire, des Hamsted et des Buckingham, des Hamilton et des Prior, pour la poésie, l'érudition et la littérature, et qui termine cette honorable liste par le savant le plus illustre de l'Europe, par le grand Newton; cette nation, dis-je, a sans doute le droit de prétendre à un rang très-distingué dans la république des sciences et des

lettres. Mais quelque grand que soit le mérite des écrivains dont elle s'enorgueillit, il ne suffit pas pour justifier la prééminence qu'elle envie, et surtout l'espèce de dédain qu'elle affecte pour une nation qui, dans tous les genres de combats, n'a presque jamais été sa rivale que pour lui disputer et lui enlever noblement le prix de la victoire.

VIII[e]. ÉPOQUE. De 1650 à 1715. Siècle de Louis XIV.

Portez vos regards sur la foule brillante et nombreuse des hommes célèbres qui ont ouvert ou illustré le siècle de Louis XIV, et le parallèle que vous en pourrez faire faire sur-le-champ, suffira pour vous convaincre que la France a le droit incontestable à une supériorité que lui devait la justice et que la postérité a confirmée.

Ce siècle de Louis XIV, sous le rapport des sciences et des lettres, ne commence qu'avec le milieu du dix-septième. En remontant de l'époque où nous sommes jusqu'à la mort d'Henri IV, nous trouvons tout le règne de Louis XIII (de 1610 à 1642). C'est là que vous pouvez placer en regard, et comme contemporains, Descartes (1) avec Bacon, Malherbe avec Shakespear;

(1) Descartes est le plus illustre des philosophes français. Sa patrie lui refusa le dernier témoignage d'estime et d'admiration qu'il méritait à tant de titres. Un ordre de la cour empêcha de prononcer son oraison funèbre. « Il resta à ce Français célèbre, dit » M. Thomas, le mausolée qui fut élevé à Stockholm, » où il s'était retiré : il lui resta son nom, sa gloire, » l'admiration de l'Europe; et, ce qui dans la suite » l'honora encore plus, le silence de Newton, qui ja- » mais ne prononça son nom dans un ouvrage. » (*Essai sur les éloges.*)

et vous aurez, pour mettre en balance avec trois poëtes et deux savans anglais, les Scévole de Sainte-Marthe (1), littérateurs d'une érudition immense; Claude Saumaise et Pierre du Puy, l'un critique excellent, et l'autre profondément versé dans le droit et dans l'histoire; Petau, le plus habile chronologiste et le plus estimé; de Thou, l'historien le plus fidèle et le plus éloquent; Jeannin, l'un des plus grands hommes d'état que la France ait produits; Voiture, Vaugelas, Balzac; enfin, ce savant ingénieux, ce philosophe émule et rival de Descartes, Pierre Gassendi; et ce véridique Charron, dont le livre, par sa singularité, plutôt que par sa hardiesse, rappelle le mérite de Montaigne.

Suivez maintenant le cours des années qui commencent avec le règne de Louis XIV, et voyez combien d'hommes illustres et d'écrivains se pressent pour ajouter à la gloire militaire de son règne l'éclat plus doux, mais plus durable, des sciences, des lettres et des arts : il faudrait un cadre plus vaste que celui-ci pour vous les présenter tous, mais je vous nommerai du

(1) Le premier des six hommes célèbres de ce nom, Gaucher de Sainte-Marthe, a laissé des poésies latines et françaises d'une élégance soutenue. Son poëme sur la manière d'élever les enfans au berceau offre les images les plus douces et les plus riantes. Homme d'esprit aimable et négociateur profond, il sut se distinguer également par ses lumières et par son dévouement aux intérêts de la France. Les fastes littéraires ont dû le présenter pour modèle à ceux qui, de notre temps et dans de graves circonstances, ont su joindre à des talens du premier ordre l'activité laborieuse de l'homme d'état.

moins ceux que la postérité a distingués, et dont le mérite a recueilli les plus honorables suffrages.

Dans ce groupe de savans, vous voyez à la tête ce penseur religieux et profond, ce précoce génie qui devina ce que les autres sont obligés d'apprendre, Blaise Pascal, dont la plume savante sut fixer la clarté, la délicatesse et l'énergie de la langue française; Samuel Bochart, prodige d'érudition, qui répandit tant de lumières sur la géographie sacrée; puis Jean Picard, grand astronome; Jacques Spon, célèbre investigateur des antiquités de l'histoire; du Cange, dont la profonde science est devenue classique pour la connaissance des langues inusitées; d'Herbelot, le plus savant orientaliste de ce temps; Mabillon, dont les recherches laborieuses ont fourni tant de secours à la diplomatique et à l'histoire; le marquis de l'Hôpital, dont la sagacité sut étendre si loin le domaine des mathématiques; J. Barbeyrac et Amelot de la Houssaye, l'un et l'autre très-versés dans le droit public et l'histoire; Tournefort, aussi intéressant par ses voyages qu'il est illustre parmi les botanistes; Bernard Lami, bon mathématicien; La Hire, savant géomètre et astronome; enfin, Malebranche, qui a mis tant d'imagination et d'esprit dans la métaphysique, et que j'aurais dû vous nommer d'abord si Pascal ne se fût emparé de la première place que la renommée donne au génie.

Voyez ensuite cette foule d'auteurs célèbres, d'écrivains distingués, de poëtes et de littérateurs de tout genre, qui semblent disputer entre eux de talens, de mérite et de gloire. A. Ar-

nauld, Nicole et Labruyère, recevront vos premiers hommages : celui-ci ne vous offre que ses *Caractères*, mais l'ouvrage est d'une perfection inimitable ; les deux autres recevront une partie des éloges dus à l'école célèbre de Port-Royal, qui laissa tant de leçons importantes sur l'art de raisonner et d'écrire, tant de précieux modèles à la littérature nationale. Vous voyez naître le bel esprit et la sententieuse philosophie dans les productions ingénieuses de la Mothe-le-Vayer, du duc de la Rochefoucauld et de Saint-Évremond : le goût de l'érudition, d'heureux efforts pour naturaliser en France les beautés classiques de l'antiquité, conduisent la plume des d'Ablancourt, des Ménage, des Perrault, des Cousin, des Dacier, et des La Monnoye ; de laborieux et élégans écrivains tiennent les crayons de l'histoire : Tillemont trace avec fermeté le portrait des empereurs ; Saint-Réal écrit les révolutions de Venise ; Fleury élève ce vaste et beau monument de l'histoire de l'église, qui a la majesté et la simplicité d'un édifice antique, et que les efforts du temps ne sauraient détruire ; le sévère et véridique Mézerai grave sur l'airain les annales françaises ; l'histoire de l'académie fondée par Richelieu est confiée à Pélisson ; Félibien donne celle des peintres ; d'Orléans, celle d'Espagne ; et Rapin Thoiras celle d'Angleterre.

L'imagination, le goût et les grâces offrent ensuite à vos regards le cortége précurseur de ces talens illustres qui, dans leur ensemble, ont porté la littérature française à ce haut degré de perfection que le siècle suivant a pris le

parti d'abaisser un peu en désespérant de l'atteindre.

La poésie marche à la tête, les muses latines s'honorent d'avoir été cultivées par Santeuil et Commire, Rapin et La Rue. Ces poëtes, heureux imitateurs des modèles du siècle d'Auguste, semblaient se défier de la souplesse et de l'abondance d'un idiome déjà perfectionné par les écrivains du premier ordre ; ils abandonnèrent l'honneur de cet essai aux plumes élégantes et gracieuses des La Suze et des Deshoulières, des Racan et des Benserade, qui trouvèrent de dignes émules de leurs aimables talens dans Segrais et Boursault, Pavillon et Vergier, mais surtout dans La Fare et Chaulieu, ces deux favoris des Muses, si dénués de mélancolie, mais si riches de ce genre d'esprit, d'insouciance ou de gaieté, que nos écrivains du jour appelleraient la philosophie du plaisir.

En se rapprochant, autant qu'il est possible, des charmes de la poésie dans des ouvrages qui peignent avec décence les tendres émotions du cœur, vous voyez des plumes élégantes et pures entre les mains des La Fayette, des Scudéry et des La Sablière ; celle de Me. d'Aulnoy trace des esquisses qui sont encore les originaux de tant de jolis contes, tandis que Me. de Sévigné écrit ses lettres pleines de charmes, et qu'un naturel inimitable embellit de ce genre d'intérèt que les grâces mettent à l'abri des injures du temps (1).

---

(1) « Mme. de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait, sans y penser, un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque

L'éloquence, à son tour, attire vos regards sur des modèles dans tous les genres. Vous reconnaissez comme les représentans de tant d'hommes célèbres qui l'ont illustrée, les Lamoignon et les Bourdaloue, les Talon et les Fléchier, les Séguier et les Mascaron, et cet Olivier Patru qui joiguit à ses talens oratoires le genre de travail qui lui valut le nom de Quintilien français.

Déjà vous apercevez le faîte de ce temple de la Renommée, où vous allez voir Louis XIV tout rayonnant de la gloire que réfléchissent sur lui les hommes illustres dont il honora le mérite. C'est dans le rapprochement de la puissance avec le génie, qu'il est en effet majestueux et grand. Franchissez, en suivant ceux que je viens de vous nommer, ce beau péristyle qui se présente à vos yeux; entrez dans cette superbe rotonde, semblable à celle dont Raphaël conçut la noble architecture pour y placer tous les

---

une langue nouvelle. Elle jette, à tout moment, de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible peut seule trouver. Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrase sont des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Les momens qu'elle peint se fixe sous son pinceau, et on les voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! Comme sa joie est douce, et sa tristesse a de charmes! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse! S'il y avait un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité, à peu près comme il y a des aveugles et des sourds de naissance, et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudrait lui faire lire les lettres de Mme. de Sévigné. »

THOMAS, *Essai sur les éloges.*

grands hommes de l'école d'Athènes : voyez sur les estrades qui soutiennent le trône du monarque, d'un côté Bossuet et Fénélon, Corneille et Racine, Boileau, Molière, Quinault et La Fontaine; de l'autre, ces hommes illustres et ces héros que le génie conduisit à la gloire, Turenne et Colbert, Louvois et Condé, Villars et Catinat, Vauban et Vendôme, Duquesne et Tourville, Duguay-Trouin et Jean Bart : au milieu d'eux, Louis XIV, dont les regards dominent tous ces grands hommes ; son sourire encourage les beaux-arts, et ils ne produisent que des chefs-d'œuvre. La peinture lui montre Le Poussin, Le Brun, Mignard, Boulogne, La Fosse, le Sueur et Jouvenet ; la sculpture, Girardon, Pujet, Coysevox et Couston ; la gravure, Audran et Sébastien Leclerc ; l'architecture, Perrault, Mansard et Blondel. Tous les talens sont frères, et tous ces grands artistes sentirent et apprécièrent le mérite des Lulli et des Campra, qui faisaient renaître la musique en France, tandis que Le Nôtre lui donnait le plan du plus beau jardin de l'Europe, et peut-être de l'univers.

Si vous cherchez la cause qui rendit si brillante cette époque héroïque et littéraire de la France sous un prince qui la gouverna pendant un demi-siècle, vous la trouverez dans ce peu de mots : Louis XIV sut deviner le génie, encourager les talens, honorer tous les arts ; il n'accorda sa confiance qu'à la vertu, ses faveurs et son estime qu'au vrai mérite, et il trouva le moyen de tellement s'attacher la gloire, qu'elle ne l'abandonna, ni dans sa vieillesse, ni dans ses revers.

Représentez-vous maintenant plusieurs avenues à la suite de ce Panthéon littéraire, et toutes aboutissant à une immense galerie dans laquelle vont se placer successivement les savans, les hommes célèbres, les écrivains distingués qui ont partagé le brillant héritage du siècle de Louis XIV, et qui forment l'histoire littéraire du XVIIIe. Plusieurs de ceux qui survécurent à ce grand prince, conservèrent, sous la régence, les principes sages et la tradition du bon goût, qui bientôt ne se trouva plus d'accord avec les mœurs et les opinions du temps; ils semblent appartenir également à l'un et à l'autre siècle : tels sont Massillon, Louis Racine, J.-B. Rousseau, La Motte, Fontenelle, et beaucoup d'autres.

Mais avant d'entrer dans ce musée où nous verrons tous les hommes célèbres qui ont maintenu, d'une manière encore assez brillante, la supériorité de la littérature française, et qui, dans les sciences, ont fait faire de nouveaux progrès à l'esprit humain, considérons ceux que l'enthousiasme et peut-être l'émulation produisirent chez les nations contemporaines dans le XVIIIe. siècle, qu'il nous reste à parcourir : ceci nous servira d'introduction à la dernière époque de la littérature française.

Quelques rayons de la vive lumière qui brillait alors en Europe, pénétrèrent jusque dans l'Asie et dans l'Amérique. On vit naître des sociétés savantes à Batavia et à Philadelphie, et les noms de Davila, de Claviger, de Moline et de Franklin, les ont rendues célèbres.

La Russie, jadis regardée comme barbare, vit

s'élever l'académie de Saint-Pétersbourg, dont les mémoires sont maintenant l'un des plus riches recueils que les savans aiment à consulter; elle a d'ailleurs pour but la perfection de la poésie, de l'éloquence et des arts. Lomonosof, Platon, Soumarocof et Schovalof ont donné d'heureux essais, que la culture et l'étude des bons modèles peuvent perfectionner encore.

Les voyages de Pallas, et ses profondes connaissances en histoire naturelle feront honneur à son pays. En Suède, les académies d'Upsal et de Stockholm s'honorent des noms célèbres de Wallerius et de Linné; de celui-ci surtout, qui soumit toutes les productions du globe terrestre à sa méthode, comme Newton avait soumis tous les mouvemens célestes à son calcul.

L'Espagne continue de se distinguer par des ouvrages savans en mathématiques, en physique, en histoire naturelle, tels que ceux de Feijoo, de Juan d'Ulloa, d'Urtega; en philosophie et en littérature, par ceux de Luzan, de Montiano, de Perez Bayer, des Maians, des Moédans; et l'histoire de la poésie espagnole est complétée par Joseph Vélasquez et Sarmiento. La première moitié du XVIIIe. siècle n'a pas produit un seul poëte espagnol qui mérite d'être cité : mais la seconde vous dédommage en vous montrant Thomas Yriarte, dont les fables rappellent la grâce et la naïveté de notre La Fontaine; et Juan Melendez Valdès, le Théocrite et le Tibulle moderne de l'Espagne : ses églogues et ses poésies pastorales sont un modèle de délicatesse et de cette vérité de sentimens qui fait le principal mérite de ce genre.

La Hollande donne le jour à trois grands hom-

mes, auxquels elle doit la plus grande partie de sa célébrité littéraire ; s'Gravesande, Musschenbroeck et Boerhaave.

Les têtes allemandes, que de laborieuses et patientes méditations endurcissent à la science, multiplient les ouvrages qui l'étendent ou l'enrichissent. Stahl se rend célèbre en médecine et en chimie ; Albert Schultens, dans les langues orientales ; Jean Fabricius et P. Burman, par leurs savantes recherches sur les auteurs grecs et latins ; Christ. Wolf, par ses profondes connaissances en philosophie et en droit public ; Laurent Mosheim, par l'ingénieuse conception d'un système intellectuel ; Winckelmann, par un ouvrage classique sur les beaux-arts ; Euler enfin, par les lumières qu'il répandit sur les hautes sciences, et par les hommages que lui rendent tous ceux qui les cultivent.

Un autre temps dira tout ce qu'elles doivent et tout ce qu'elles devront encore au savant Humboldt, dont le zèle infatigable et une prodigieuse sagacité leur donnent l'espoir d'accumuler des conquêtes qui deviendront le patrimoine de la postérité.

La philosophie du célèbre Kant et les commentaires de ses nombreux sectateurs ne laisseront peut-être pas des traces aussi brillantes. L'Allemagne et tous ses cercles rendront justice aux travaux immenses des nombreux écrivains dont le savoir inouï et les facultés *font vraiment peur*, selon l'expression de Mad. de Staël (1) : on reconnaîtra avec plaisir dans Schiller, Muller

---

(1) Dans son ouvrage sur la littérature et la philosophie en Allemagne, 3 *vol. in*-8°.

et le baron Hormayr, des historiens profondément instruits; dans Herder et W. Schlegel, des critiques et des littérateurs du premier mérite; dans Haydn et Mosart, des musiciens célèbres et des compositeurs du premier ordre : mais la poésie s'enorgueillira d'avoir vu ses charmes se rajeunir sous les couleurs touchantes et naïves des Hagedorn, des Kronegh, des Kleist, et surtout des Haller, des Gessner, des Klopstock et des Lessing. Le genre dramatique et celui des romans présenteraient encore une liste plus nombreuse dont se remplissent les fastes littéraires de l'Allemagne : mais, d'après une réputation bien établie dans le pays sur des productions très-abondantes et très-variées, telles que celles de Gellert, de Goëthe, de Claudius et de Richter, je dois vous nommer Wieland, chargé de vous représenter tous les littérateurs de sa patrie, comme Voltaire, auquel on a jugé à propos de le comparer, pourrait vous représenter tous les littérateurs de France.

Portons maintenant nos regards sur l'Italie, cette terre classique des talens et des arts, où le repos du génie l'a fait changer de direction, en l'appliquant de préférence au genre sérieux des sciences, de l'histoire, de la politique et de la haute littérature. Le nombre en est grand : mais l'estime que dispense une renommée bien établie, distingue à vos yeux Maraldi, Bianchini, Marsigli, profondément versés dans les mathématiques et l'astronomie; Giannone et Muratori, élégans et laborieux historiens, modèles si heureusement imités par le savant Denina; Apostolo Zeno, Quirini, Gravina, Zanotti, Algarotti, qui se disputent entre eux le prix de

l'érudition la plus variée ; Passeri et Pacciaudi, dont les recherches curieuses s'appliquent à la critique et aux antiquités ; Filanghieri, l'un des plus célèbres publicistes de ce siècle; Tiraboschi, le plus étendu et le plus exact appréciateur des productions littéraires de l'Italie ; Beccaria dont le *Traité des délits et des peines* a été traduit dans toutes les langues comme un hommage à la justice et à l'humanité ; puis une foule de savans, dont les études et les observations ont si rapidement accéléré les progrès des sciences naturelles. A leur tête vous voyez l'illustre Vallisnieri, et sur ses traces, Fontana, Scopoli, Volta, Spallanzani, Malacarne, enfin Galvani avec Aldini son neveu, dont les précieuses découvertes, perfectionnées par l'expérience, pourront devenir un jour une source de bienfaits et de soulagement pour l'humanité souffrante.

Ce zèle pour l'accroissement des connaissances dans un genre scientifique ne fait qu'amortir, sans l'éteindre, le goût national, qui se porte toujours vers l'art dramatique, la musique et la poésie, depuis l'ode jusqu'au sonnet, qui est l'éternelle production du climat.

La poésie, dans le genre lyrique, vous a montré Chiabrera, celui de tous les Italiens qui a su le mieux rendre les grâces aimables d'Anacréon, et suivre le vol hardi de Pindare ; Filicaia, florentin, distingué par un élan de sentiment patriotique, et par les vers qu'il composa sur les malheurs de sa patrie : dans le genre épique, Alexandre Tassoni, dont l'imagination riante répandit dans son poëme du *Seau enlevé* moins de grâce et de gaieté peut-être que Carteromaco dans son poëme charmant

de *Richardet* (*Ricciardetto*), le dernier des poëmes chevaleresques dans le goût de l'Arioste; ajoutons Bracciolini, qui, dans le sien, tourna les dieux du paganisme en ridicule, et donna naissance à ceux de Lorenzo Lippi (*il Malmantile racquistate*) et de Paolo Minucci (*il Torrachione desolato*), qui sont du même genre.

La scène italienne vous présente Maffei, célèbre par sa *Mérope*, première tragédie italienne faite sur le modèle des Grecs; Metastasio, comme un modèle qu'aucun autre n'a pu imiter; Goldoni, qui a presque rendu Plaute et Térence à l'Italie; et cet Alfieri, si abondant, si original, et qui, ne consultant que la nature, s'est rapproché des anciens qu'il n'avait pas lus. Sa haine contre la tyrannie donne une même couleur à toutes ses tragédies, et son ardeur patriotique ressemble à de la fureur. Il fut à plaindre; il ne faisait pas cas de Racine.

Voyez ensuite, dans les genres différens de poésie, soit comme originaux, soit comme traducteurs, les Frugoni, les Bondi, les Parini, et, parmi ceux dont les écrits illustreront le dix-huitième siècle, Cesarotti, imitateur d'Homère et très-bon traducteur d'Ossian; Louis Savioli, dont les poésies charmantes rappellent celles d'Anacréon, et Vincenzio Monti : je laisse J. B. Casti sous un voile que la décence ne permet pas de lever. Vos regards se porteront avec plus d'intérêt sur les célèbres compositeurs qui ont porté la musique à sa perfection, Pergolèse, Sacchini, Cimarosa, Piccini, Paësiello, et tant d'autres dont le génie, naturalisé en France, y produit une exaltation dont l'Italie doit s'enorgueillir.

En Angleterre, vers cette époque, les hautes sciences furent portées à un degré de splendeur qu'elles n'avaient point encore atteint. Les Mémoires de l'académie royale de Londres, les célèbres universités d'Oxford, de Cambridge, et les Transactions philosophiques, sont des monumens qui l'attestent, en consacrant le nom de ceux qui ont si laborieusement enrichi le dépôt des connaissances humaines. Le plus éminent, sans doute, est Newton, dont le génie aurait suffi pour enorgueillir deux siècles, et que le dix-huitième peut bien réclamer en partie, puisqu'il n'est mort qu'en 1727. Les mathématiques, la physique et l'astronomie, s'honorent, après lui, d'avoir été cultivées par Halley, Simpson, Hales et Bradley ; la philosophie et la métaphysique, par Bolingbroke, Chesterfield et Wollaston ; l'histoire, par Laurent Échard, Robertson, Goldsmith, David Hume et Gibbon ; la médecine, par Sydenham, Willis, Buchan, Cullen, et l'immortel auteur de l'importante découverte de la vaccine (le D. Jenner) ; l'histoire naturelle, par Woodward et Priestley ; la chimie, par Cavendish ; l'astronomie, par Herschel ; la littérature, par Swift et Warton ; la poésie enfin, par Congrève, Jean Gay, Young, Macpherson, et Pope, le plus illustre de ceux qui parurent dans ce siècle, et dont l'érudition, le talent et le goût donnèrent à sa patrie deux chefs-d'œuvre, et un Homère anglais qui n'a rien perdu de son antique beauté.

Un succès qui tient à la gloire nationale, a fait distinguer les Anglais parmi tous les voyageurs, et l'Europe a recueilli une foule de con-

naissances des travaux continuels, du zèle infatigable et même des dangers de ces hommes que l'estime publique et que l'humanité honoreront d'une gratitude éternelle. A ces traits, vous reconnaissez les Cook, les Bruce, les Byron, les Wallis, les Vancouver, les Macartney, les Mackensie, les Anderson, les Mungo-Park, et tant d'autres dont les recherches, les récits et les aventures disséminent l'instruction avec ce charme de l'intérêt que ne présente aucune autre lecture.

Des goûts moins sérieux pourront donner la préférence à un autre genre, dans lequel le génie anglais a fourni des modèles que la France a peut-être trop cherché à imiter : ce sont les romans ; production de l'esprit frivole en apparence, mais dont la morale pouvait tirer tant de secours, si le respect qu'on lui doit avait toujours eu la préférence sur l'art de s'emparer de toutes les faiblesses du cœur, pour donner aux passions exagérées l'empire du sentiment et de la vertu. Vous excepterez cependant de cette improbation, que les Français ont dédaignée, les productions estimables de Richardson, de Fielding, de Sterne et de miss Burney : celles-ci du moins, offrant une peinture fidèle du caractère et des mœurs nationales, ont l'avantage de prêter au roman les couleurs de l'histoire, et de présenter, sous l'appât d'un touchant intérêt, d'excellentes maximes et d'importantes leçons.

Nous voici de retour à l'entrée de cette vaste galerie, où vos regards vont se porter sur les monumens littéraires, les savans et les hommes

XIe. ÉPOQUE. De 1715 à 1800.

XVIIIe. siècle.

illustres qu'a produits le dix-huitième siècle. La méthode que j'ai suivie pour les autres m'abandonne pour celui-ci. Deux révolutions littéraires s'y font remarquer : l'une, au milieu même de ce siècle, par l'envahissement de la philosophie moderne, ou du philosophisme, qui lui a donné son nom ; l'autre, à la fin, où les orages politiques ont menacé les sciences, les lettres et les arts, de toutes les suites funestes d'un naufrage. Afin de mieux distinguer les écrivains de tout genre qui ont rempli cette dernière époque, nous suivrons, de préférence, l'ordre des temps, en remontant jusqu'à la régence, où les auteurs, relativement à leur âge, semblent appartenir encore au siècle de Louis XIV.

Celui que vous apercevez le premier, tenant le sceptre de la poésie lyrique, est J.-B. Rousseau, dont la renommée a flétri le talent plutôt qu'elle n'a terni sa gloire. Une société religieuse et savante offre ensuite à vos regards quelques favoris des muses latines, que leur génie cultiva de préférence, tandis que d'autres s'appliquent à enrichir la langue française des plus belles productions du siècle d'Auguste et de Périclès. Sanadon et Brumoy, Vanière, Commire et Porée semblent préparer la plume brillante du cardinal de Polignac, et l'encourager au combat qu'il devait si heureusement soutenir contre Lucrèce. Houdar de la Motte, plus estimable peut-être par sa critique judicieuse que par ses talens pour la poésie ; Louis Racine, comme vous l'avez vu, et Le Franc de Pompignan, conservent religieusement les principes et le goût du beau siècle de la littérature française,

tandis que le célèbre Rollin, Dubos et Fontenelle s'occupent à les propager par des ouvrages judicieux, dont le mérite recueille encore tant d'hommages de la part de ceux qui savent l'apprécier.

Un mérite supérieur distingue Massillon, dont la douce et touchante éloquence néglige toutes les séductions de l'esprit pour ne maîtriser que les affections du cœur, et qui donne d'un ton si noble et si pur à l'enfance des rois ces grandes leçons de sagesse et de justice, que la religion devrait leur présenter toujours comme la morale du trône. Modèle des hommes d'état et des grands dignitaires de la magistrature, d'Aguesseau lègue à la postérité le résultat de ses veilles laborieuses, et laisse dans ses immortels ouvrages l'empreinte profonde de la gravité de son caractère, de la noblesse de son élocution, et de l'austérité de sa vertu. Le genre dramatique était alors porté au degré de perfection dont il est susceptible. Campistron fait d'inutiles efforts pour imiter Racine; Regnard, d'Ancourt et Dufresny marchent plus heureusement sur les traces de Molière. Ils peignent avec autant de gaieté que d'esprit les ridicules et les mœurs de leur temps. Le Sage, leur rival sur la scène comique, les surpasse dans la peinture du cœur humain, et donne à son *Gil Blas*, avec toute la candeur de la vérité, les grâces piquantes d'un naturel qui semble se jouer des caprices de la vanité et des revers de l'infortune.

Le goût pour les recherches savantes, historiques et littéraires, ne s'est point affaibli. Le jésuite Daniel refait péniblement l'histoire de

France; le savant bénédictin Montfaucon en recueille et en explique les antiquités; J. Lenfant s'attache à quelques parties de l'histoire ecclésiastique; Isaac de Beausobre donne celle du manichéisme; et, tandis que l'abbé de Vertot s'occupe, à son aise, des annales de Malte et des révolutions de Rome, de savans et pieux missionnaires, les Parennin et les Duhalde, transportent dans les grandes Indes les connaissances de l'Europe, et nous renvoient, en échange, de précieux renseignemens sur les productions et les mœurs de la Chine. Comptez encore parmi les savans du même genre les Fourmont et les Deguignes, dont les ouvrages sont si utiles pour l'étude des langues de l'Orient; dom Bouquet, que n'a point effrayé la difficile collection des historiens de France; et le chevalier de Folard, dont les militaires ne cesseront d'estimer les importantes productions et les commentaires sur Polybe.

Les sciences naturelles vous offriront Dufay, habile physicien, savant chimiste, et Bourguet, naturaliste d'un grand mérite; les sciences économiques et la littérature, le bon abbé de Saint-Pierre, dont le rêve chéri fut la paix universelle; le P. Niceron, barnabite, dont les volumineux mémoires sont des titres de famille pour tous les hommes illustres de France; le P. Bougeant, le P. Bouhours et le président Bouhier, également recommandables par les agrémens de leur esprit, la délicatesse de leur goût et la variété de leur érudition. Les arts enfin vous feront remarquer parmi les peintres, de Troy, Le Moine et Coypel; et parmi les graveurs, le célèbre Drevet, dont les gravures, si recherchées

encore par les connaisseurs, ont l'inappréciable avantage d'être l'imitation fidèle des tableaux des plus grands maîtres.

En parcourant aussi rapidement les noms de ceux qui, jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle, ont eu des droits légitimes à la célébrité, vous pensez bien que plusieurs auront échappé à vos regards; mais les mémoires littéraires, les notices des hommes illustres, les biographies qui se sont multipliées, répareront amplement une omission qui ne fait aucun tort à leur mérite.

L'Encyclopédie, comme un monument colossal de science et de littérature, s'élève au milieu de ce XVIIIe. siècle, pour le partager en deux parties, dont la dernière présente, sous plusieurs rapports, un aspect entièrement différent de l'autre. Jusqu'alors les savans et les hommes de lettres avaient respecté les limites que la sagesse impose à la curieuse témérité de l'esprit humain; ils s'étaient fait une loi religieuse d'honorer par leur soumission une doctrine que son antiquité et l'adhésion de tant de beaux génies rendaient plus respectable encore, et sur laquelle étaient également appuyées les bases de l'autorité légitime et de la félicité publique. Ils écartèrent de leurs études toutes les recherches oiseuses qui n'auraient pu que les embarrasser dans la route qu'ils se proposaient de parcourir; ils voulaient instruire et plaire, sans faire des prosélytes et des enthousiastes. Le désir de propager des opinions nouvelles, un zèle violent pour les répandre, déguisé sous le spécieux prétexte d'accroître les lumières et de faire triompher la raison humaine, trop long-

temps captive sous la tyrannie des préjugés, changèrent subitement l'esprit de ce siècle. Il se fit alors une telle refusion de l'opinion sur les mœurs et des mœurs sur l'opinion, que leur mélange aurait pu embarrasser l'observateur le plus habile et le plus profond politique. Toutefois le vulgaire ébloui prenait cette effervescence pour le progrès des lumières, et ne s'apercevait pas qu'on remplaçait par le fanatisme philosophique le fanatisme religieux, qu'il repoussait avec horreur.

Bayle, qui écrivait encore sous les dernières années de Louis XIV, fut le premier qui employa une vaste érudition à étayer le doute, et provoqua l'incertitude pour ébranler toutes les opinions. Le philosophe centenaire dont l'existence s'était partagée entre l'un et l'autre siècle, Fontenelle, n'est pas exempt du reproche que méritent ses attaques indirectes contre des vérités d'un ordre supérieur, et son apathique insouciance pour les autres.

Des hommes d'un génie plus étendu et d'un caractère dominateur et turbulent achevèrent un ouvrage dont d'astucieuses combinaisons avaient dirigé le plan. D'Alembert en prépara la fastueuse dédicace par un discours préliminaire, dont le mérite est indépendant de la vaste compilation qu'il précède. Le compas géométrique y renferme toute la méthode qui ne devait plus se trouver dans cette informe production. Diderot, moins savant, mais littérateur plus impétueux, rassemble des travailleurs de tout état, des écrivains de toutes les classes, devient l'ardent prédicateur de cette croisade philosophique, et, de toutes ces têtes de différens

avis, de principes opposés, forme une légion que sa masse entraîne, et qui devient également effrayante pour la saine littérature et pour la sagesse du gouvernement. Dans le nombre de ces écrivains, vous en remarquerez cependant quelques-uns d'un ordre supérieur, et dont les ouvrages ont recueilli l'honorable estime que cette association n'a point détruite. Tels sont ceux de Dumarsais, qui a si habilement développé les principes et les richesses de notre langue.

Bientôt vous verrez se développer avec vigueur les germes répandus dans cet amas confus d'élémens étrangers, réunis sans ordre et sans choix; et des écrivains qui pouvaient prétendre à la célébrité par leur science profonde, sacrifier l'estime qu'on devait à leurs talens sur l'autel d'une fallacieuse philosophie, et venir y déposer un hommage que la sagesse réfléchie et la religieuse vénération de nos pères avaient toujours réservé pour de plus dignes objets. Parmi les sectateurs d'une doctrine nouvelle, qui ne paraissait hardie que parce qu'elle n'était pas encore devenue populaire, vous remarquerez Boullenger, Condorcet, Raynal et quelques anonymes, dont les systèmes, poussés à l'absurde, inspirèrent de la défiance et donnèrent l'alarme sur un danger dont le secret se voilait sous la trompeuse apparence du libre développement de la raison et de l'esprit.

Quelque temps avant cette révolution littéraire, dont l'empreinte est si profonde dans nos annales, un homme qui devait en accélérer la marche, un de ces êtres privilégiés que la nature, en naissant, combla de ses plus beaux

dons, s'éleva, sur les ailes du talent et du génie, à une telle hauteur, qu'il sembla dominer tout le siècle, et réunir tous les rayons de la gloire littéraire qui pouvait l'illustrer. A ces traits vous reconnaissez Voltaire, qui, depuis les palmes dont se décora sa jeunesse jusqu'aux couronnes qui honorèrent sa tombe, offrit constamment l'image d'un prodige dont les siècles précédens n'avaient point fourni le modèle. Non le plus savant, non le plus sage, il fut le plus universel des hommes de lettres; il en eût été le plus grand, si la condamnable licence de quelques-uns de ses ouvrages, la triste ambition d'être un chef de secte, et la trop vive sensibilité de son âme, n'eussent déprimé quelques traits d'un si beau caractère. La poésie dans tous les genres, l'histoire, l'éloquence, la littérature tout entière, s'enrichirent, sous sa plume, de cette grâce d'esprit, de cette variété de tons et de couleurs, de cette abondance élégante et facile, de cette finesse de pensées, de ce charme de style en un mot, qui n'appartiennent qu'à lui. Une supériorité aussi décidée exalta l'émulation, qui n'obtint que quelques portions de sa gloire en lui laissant tous les honneurs de la célébrité. Et cependant, au sein de l'immortalité, le poids d'une accusation terrible s'appesantira sur sa mémoire. Il a rendu populaires les principes philosophiques qui ont *préparé* la révolution, et ce sont eux qui l'ont faite (1).

---

(1) Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'écrivait Chamfort, l'un de ses plus fervens prosélytes, le 6 août 1790, dans le *Mercure de France* : « C'est la pen» sée des sages qui prépare les révolutions; c'est le » bras du peuple qui les exécute. »

Les genres variés qu'il avait cultivés avec tant de succès, laissaient encore à recueillir quelques lauriers, qui devinrent le partage de ses contemporains, dont l'ambition devait se contenter d'une moins brillante fortune. Vous les voyez se grouper autour de lui et se placer sur les degrés du trône littéraire, où l'équitable postérité, malgré les vives atteintes de la critique, lui laisse la pleine jouissance de presque toutes ses conquêtes dans l'empire des lettres. Aucun d'eux ne lui disputa la palme de l'épopée : Melpomène, après lui, vous nomme Crébillon et Guimond de la Touche, Lemière, Ducis et de Belloy : Thalie vous indique Piron, Gresset, Boissy, Marivaux et Legrand, Destouches et La Chaussée ; puis, dans un genre plus léger, Collé, Saint-Foix, Pannard et Voisenon.

L'art plus heureux, peut-être, de plaire, d'amuser ou d'instruire par des productions fugitives, où se multiplient les grâces fines et délicates du sentiment et de l'esprit, vous désigne Bernard et Dorat, Desmahis et Malfilâtre, Saint-Lambert et Colardeau, Florian et Berquin ; tandis que la malignité piquante et la critique austère vous laisseront entrevoir Palissot, et Gilbert dont la mort prématurée nous priva d'un Juvénal. Dans l'art ingénieux de soumettre aux lois du rhythme et de la mesure les plus brillantes conceptions du talent et du génie, Voltaire ne laissa qu'un successeur, et ce successeur fut Jacques Delille. Si l'on conteste, avec trop peu de justice peut-être, un plus haut mérite à ses ouvrages, ils prouveront du moins jusqu'à quel point, dans notre langue, une plume féconde, élégante et facile, peut porter la souplesse et

les ressources qu'on avait méconnues avant lui.

Émule de Voltaire et son rival de gloire dans une plus noble carrière, Montesquieu envahit l'auguste empire des lois. Une imagination riche et brillante avait égaré ses premiers pas sur les traces d'une philosophie mensongère, que la mode recouvrait de toute sa séduction. Un long travail, des méditations profondes, d'utiles voyages, lui offrirent, sur l'organisation sociale, des principes plus lumineux et mieux combinés. Il les répandit sur les nations, comme le soleil répand ses rayons sur celles qu'il éclaire, et donna son *Esprit des lois*, ouvrage immortel comme le génie qui le dicta, et la sagesse qui le conçut. La même inspiration lui suggéra ces considérations savantes sur la grandeur et la décadence des Romains; production aussi belle qu'insuffisante pour le bonheur de l'humanité. Eh! qui pourra se flatter de donner un préservatif contre les révolutions, quand les réflexions et les avertissemens d'un aussi grand homme n'ont point empêché la nôtre?

Quelques écrivains se distinguent après lui. Ils discutent les meilleures formes de gouvernement, calquées sur les principes abstraits de l'économie politique, et se trouvent souvent fort embarrassés lorsqu'il s'agit de réduire en pratique la théorie de leurs systèmes. D'autres, tels que Mably, Duclos et Necker, saisissent un point de vue différent; ils s'occupent de la législation et des mœurs dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec l'ordre public: le dernier du moins veut bien que la religion y entre pour quelque chose. Mais l'ouvrage le plus estimble sur cet important objet, est celui

de la *Législation primitive*, par M. de Bonald, et son mérite, long-temps atténué par le mouvement et la discordance des opinions, doit reprendre aujourd'hui tout l'éclat qui leur appartient.

Des écrits sur cette matière si délicate rendent J.-J. Rousseau également malheureux et célèbre. Le feu qui brille dans ses regards coule de sa plume éloquente et se transmet à tout ce qu'elle trace. Enfant de l'enthousiasme et dupe de son esprit, il se voue à la vérité, dont l'erreur lui présente le fantôme, et, toujours médisant de la fortune et de la gloire, n'est abandonné de l'une que pour être comblé des faveurs de l'autre. Son âme fut sublime comme ses talens; sa tête ne put tenir contre les orages de son cœur et les accès de sa misanthropie: mais nul auteur ne plaida plus éloquemment la cause de la vertu, ne mit dans ses ouvrages plus de chaleur, de verve et d'originalité, enfin plus de ce charme que répand sur la langue française l'art d'en employer toutes les richesses et la douce énergie, sans affectation et sans effort. Ses paradoxes lui firent de nombreux adversaires, ses inconséquences de violens ennemis: mais la séduction de son style ne lui laissa que des admirateurs (1).

(1) Cet éloge toutefois ne peut lui appartenir que sous le rapport du beau talent dont on doit regretter qu'il n'ait pas fait un meilleur usage; car, malgré le faste de son épigraphe, *Vitam impendere vero*, on est obligé de convenir que, pour tout ce qui tient à la religion, à la morale et au bon ordre de la société, il a renouvelé plus de systèmes dangereux que propagé de vérités utiles.

Le grand écrivain ressemble au grand peintre, qui cherche dans la savante harmonie des couleurs le principal effet du tableau qu'il compose, et qui rend avec toutes les grâces et toute la vérité de la nature une imitation parfaite des beautés qu'elle offre à son génie. Tel fut l'art de Buffon : il conçut le vaste projet de représenter sous des traits fidèles le magnifique ensemble de tous les êtres doués de l'organisation et de la vie, de les animer une seconde fois par le feu de son talent comme le créateur les avait animés par un seul ordre de sa toute-puissance : de classer les immenses richesses du globe, d'en combiner les élémens, d'en sonder les mystérieuses profondeurs; en un mot, d'en tracer l'histoire depuis l'homme jusqu'à l'insecte, et depuis le grain de sable jusqu'à la masse de granit qui s'élève sur les Alpes; et ce tableau fut sublime parce que son style fut noble, imposant, majestueux, comme les objets qu'il voulut peindre, et qu'il sut en varier la nuance comme la nature varie l'expression de ses ouvrages. Vous ne trouverez chez les anciens et les modernes, aucune composition littéraire qui puisse être mise en parallèle, soit pour le fond, soit pour la forme, la grandeur et l'éclat, avec l'*Histoire naturelle* de Buffon; et ce que la critique a pu trouver de défectueux dans la partie systématique de ce bel ouvrage, ne fait aucun tort à sa gloire, car ses erreurs sont celles du génie.

Ce monument d'un travail parfait, élevé par le goût à l'honneur des sciences naturelles, servit de point de ralliement à toutes les autres qui y correspondent, et sembla présager les

heureux progrès de celles-ci dans cette époque du XVIIIe. siècle, si féconde pour elles. Nous y reviendrons lorsque nous aurons jeté un coup d'œil sur les érudits et les littérateurs contemporains qui s'y sont distingués.

Remarquez, dans ce vaste laboratoire, tous ces hommes d'un talent ou d'un genre d'esprit différent, livrés à des occupations diverses, et dont la constance laborieuse n'est soutenue que par l'espoir de la célébrité.

Helvétius, dans un livre où l'on croirait qu'il n'a voulu mettre que de l'esprit, veut établir toute la morale sur l'organisation physique; Condillac, recherchant, comme tant d'autres, et avec aussi peu de succès, la nature du lien mystérieux qui unit le corps avec l'âme prétend expliquer les opérations de celles-ci par la théorie des sensations; Bonnet développe cette théorie pour y chercher la connaissance intime de l'homme, et trouve dans la contemplation de la nature, sous la conduite de la religion, des lumières que la métaphysique lui refuse; Toussaint et Duclos écrivent sur les mœurs avec plus de finesse pour en développer l'influence, que de zèle pour les corriger; Vauvenargues, d'une plus douce et plus aimable philosophie, traite le même sujet avec autant de goût que d'esprit et de grâce : il vous laisse plus de pensées qu'il n'en exprime; c'est Bacon revêtu du style de Voltaire.

D'autres objets, où la méditation prend moins de temps que pour les recherches laborieuses, offrent au goût pour l'étude les fleurs choisies de l'érudition. Vous reconnaissez le savant abbé Barthélemy terminant avec le plus

heureux succès son *Voyage d'Anacharsis*, et répandant le coloris de l'Albane sur l'intéressant tableau des mœurs, des talens et de la littérature de l'ancienne Grèce, d'Anville, traçant, avec une exactitude qui tient du prodige, la géographie de l'univers, ouvrage précieux dont un nouvel éditeur très-instruit (M. De Manne, possesseur de ses cartes devenues classiques) doit bientôt faire jouir complétement l'Europe savante; le baron de Sainte-Croix, dont la profonde et judicieuse critique développe les mystères de l'antiquité avec cette lumineuse sagacité qui en rectifie l'histoire; Anquetil, savant orientaliste qui nous transmet, après vingt ans de recherches et d'études, les livres sacrés et religieux de l'Inde; Villoison, le plus célèbre helléniste; et Larcher, dont les veilles laborieuses nous procurent une traduction si correcte et si désirée d'Hérodote; du Theil, enrichissant notre langue des beautés de Callimaque et d'Euripide; Brumoy, faisant hommage à la scène française de presque tout le théâtre des Grecs; le savant président de Brosses, restaurant Salluste avec le style des premiers écrivains de Rome, et pénétrant avec une étonnante facilité l'obscure origine du langage, pour en découvrir le mécanisme; Rochefort et Bitaubé, donnant à l'envi d'élégantes traductions d'Homère, Mongault et d'Olivet, faisant passer dans la prose française l'harmonie du style et l'abondance de Cicéron; Desfontaines imitant Virgile, et Delille s'identifiant avec lui; Dotteville et la Bletterie, traduisant Tacite, et laissant à Dureau de Lamalle l'espoir de faire mieux encore; une foule de littérateurs implorant tout

l'esprit, toutes les grâces, tous les succès d'Horace, et les abandonnant aux soins du comte Daru, dont le talent supérieur devait s'en emparer dans une traduction en vers qui a réuni tous les suffrages. Ovide, complété par Bayeux, reparaît sous la plume de Saint-Ange; l'Arioste, sous celle du comte de Tressan; le Tasse, sous celle de Lebrun; le Dante, sous celle de Rivarol; et Milton, sous les pinceaux riches et brillans qui tracèrent le poëme de *l'Imagination*.

L'art d'écrire en prose et en vers avec tant de correction et d'élégance ne dut pas moins ses progrès à l'imitation des bons modèles du siècle de Louis XIV, qu'au travail délicat et profond de plusieurs hommes de lettres sur les propriétés du style et les valeurs synonymiques dont la langue française pouvait enrichir ses expressions. D'Olivet en découvrit la prosodie; Dumarsais en symétrisa les ornemens; Girard et Roubaud en distinguèrent les nuances délicates et d'excellens ouvrages sur la rhétorique et la grammaire, en fixèrent la clarté, l'élégance et la précision.

L'éloquence avait eu ses préceptes, qu'une critique sage et judicieuse avait consacrés. L'impuissance d'égaler tant d'écrivains du premier ordre qui avaient brillé dans la plus noble carrière, ouvrit une autre route, où l'affectation et la recherche de l'esprit finirent par égarer le goût. Les pensées devinrent si fines, qu'on eut peine à les saisir, ou même à les apercevoir; l'élévation s'échangea contre l'enflure, et l'on convint de trouver tout sublime, hormis ce qui serait simple et naturel. C'est ainsi qu'enor-

gueillie de ses succès, et toute surchargée de couronnes académiques, l'éloquence française se présenta pour proclamer les éloges des hommes illustres dont elle voulut consacrer la mémoire. Le temps ne me permet pas de vous nommer les nombreux disciples que cette nouvelle école a formés; et ce caprice littéraire fut de trop peu de durée pour arrêter plus long-temps vos regards.

L'éloquence de la chaire se défendit mieux contre l'influence du bel esprit et du mauvais goût. Fénélon, avec toute la modestie du vrai mérite, avait tracé les préceptes de l'éloquence sacrée; des orateurs d'un grand talent surent les mettre en usage. Griffet, La Rue, Beauregard, l'abbé Poule, peuvent être cités comme des modèles de ce genre, et les discours des évêques de Senez et de Lescar resteront en regard avec les compositions d'un siècle plus illustre; comme on voit, dans nos monumens sacrés, les tableaux des La Fosse et des Jouvenet arrêter encore l'attention et fixer les yeux qui viennent d'admirer Raphaël et les Carraches.

Une autre carrière, où l'estime distribuait aux talens supérieurs les palmes de la renommée, fut parcourue avec assez d'éclat. Cochin et Gerbier s'emparèrent de celles du barreau; et l'éloquence qui retentit dans son enceinte, reprit sa dignité, sa véhémence et sa chaleur dans les discours des Joly de Fleury, des Séguier, des Monclar, des Servan et des La Chalotais.

Les branches les plus importantes de la littérature étaient parcourues : elle attendait une main habile qui sut en réunir les principes et soumettre ses élémens aux lois de la raison et du

bon goût, sous l'autorité d'une saine et judicieuse critique. Batteux en indiqua la source; Marmontel en développa les préceptes, et La Harpe, dans son *Cours de littérature*, en déploya les richesses avec cette sagacité brillante qui semblait lui donner, en analysant un chef-d'œuvre, tout le talent qu'il eût fallu pour le produire. Je vous citerais comme l'introduction à ce bel ouvrage, le *Tableau historique de la littérature des anciens*, par Mad. Victorine de Chastenay, si l'époque à laquelle a paru cette composition d'un mérite si distingué, se trouvait renfermée dans les limites du siècle que nous parcourons.

Avant ces importans écrits, où se trouve le foyer de lumières qu'une impartiale et sage critique aurait toujours dû répandre, vos regards auront pu distinguer des auteurs occupés de ce genre de travail que la plume de La Harpe et de Marmontel n'a point dédaigné. *Le Journal des Savans*, imaginé par le président de Sallo, présentait un modèle dont la littérature s'empara pour former ses annales. L'abbé Goujet rédigea sa *Bibliothéque francaise*; Desfontaines, ses *Observations sur les écrits modernes*; Fréron, son *Année littéraire*; les deux Clément, quelques morceaux de critique pour lesquels on a conservé de l'estime; et le *Mercure*, dans sa décrépitude, laissa son obscur patrimoine à de nombreux héritiers qui devaient faire une plus brillante fortune. Toutes ces productions éphémères ne peuvent remplacer, ni les savantes recherches des bénédictins sur l'histoire littéraire de la France, ni les *Bibliothéques françaises* de La Croix du Maine et de Du Verdier; mais elles

ont peut-être donné naissance à quelques bons mémoires littéraires, tels que ceux de Palissot, *les trois Siècles de la littérature* par l'abbé Sabatier de Castres, et n'ont point obtenu la préférence sur les *Mélanges tirés d'une grande bibliothéque* par M. de Paulmy, dont l'érudition vaste et choisie doit attacher également l'intérêt et l'estime à cette volumineuse collection.

C'est maintenant sur les écrivains qui se sont occupés de l'histoire, de la chronologie et de toutes les recherches qui s'y rapportent, que votre attention va se porter. Vous voyez, sur les traces du savant Mabillon, ses laborieux confrères déchiffrer les antiques diplômes, les chartres gothiques, et publier cet *Art de vérifier les dates*, si utile par sa précision; prodige de patience, que l'amour obstiné de l'exactitude pouvait seul obtenir. D. Calmet, si célèbre par ses savantes dissertations sur la Bible, et D. Vaissette, non moins connu par son immense érudition, répandent de nouvelles lumières sur l'histoire universelle et la chronologie. Saint-Foix recherche les antiquités de Paris, et disserte sur les origines françaises, tandis que, dans ses intéressans mémoires, La Curne-Sainte-Palaye fait revivre les mœurs et les usages de l'ancienne chevalerie. Velly refait l'histoire de France sur un plan plus étendu que celui de ses prédécesseurs; Villaret et Garnier la continuent; Hénault en donne l'abrégé, et Millot, les élémens, ainsi que ceux de l'histoire générale et de l'histoire d'Angleterre; Anquetil écrit l'*Esprit de la ligue* et l'*Intrigue du cabinet;* Gaillard retrace les événemens du siècle de Charlemagne et de François I[er]. Levesque fait l'intéressant tableau de la Russie;

Rulhière, celui de la Pologne; et vous voyez une suite d'écrivains s'occupant, en masse ou en détail, de l'histoire de nos rois, de nos anciennes provinces, et même de nos villes les plus importantes et les plus célèbres.

Tels sont, parmi les principaux écrivains de ce genre, ceux que l'on peut distinguer dans la foule qui se présente, et dont les meilleurs historiographes, tels que M. Moreau, vous indiqueront suffisamment le nom et les ouvrages. Vous les verrez classés d'une manière plus spéciale dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, de Lenglet du Fresnoy, et plus récemment encore, dans les *Entretiens sur les sciences*, de M. Deleuze; ouvrage intéressant, que l'auteur semble avoir destiné surtout à ceux qui veulent ajouter à ce genre d'instruction toute l'utilité dont il est susceptible.

L'histoire s'associe volontiers avec les voyages; les écrivains qui les ont rédigés sont aussi nombreux et aussi variés que les différentes contrées qui en sont l'objet. Vous en ferez à loisir la revue dans une *Bibliothéque des voyages* en six volumes, où vous pensez bien que le moins important trouve sa place. Vous en conserverez une sur vos tablettes, pour les collections qu'ont données Prévôt, La Porte et La Harpe. Après avoir distingué tous ces voyageurs qui, depuis le milieu de ce siècle, ont prodigué les connaissances qu'ils avaient acquises en parcourant le monde, vous rendrez hommage à Bougainville, qui en a fait le tour; à ces intrépides savans qui s'exposèrent à mille dangers pour satisfaire le désir bien innocent de connaître la figure de la terre; à Maupertuis, Clairaut, Camus et Le

Monnier, s'enfonçant dans les glaces de la Laponie, tandis que La Condamine, Bouguer et Godin bravent les feux de la zone torride pour arriver à un résultat qui laisse encore quelque incertitude; au célèbre La Pérouse, dont les sciences ont déploré la destinée, ainsi qu'à l'intéressant et malheureux Péron, affrontant les dangers de la mer du Sud et les récifs de la Nouvelle-Hollande; au laborieux Adanson, à l'infatigable Anquetil, qui pénétrèrent, l'un dans le Sénégal, et l'autre dans l'Inde; à Le Vaillant, explorant l'Afrique encore inconnue; à Volney, restaurant l'intéressant tableau de l'Égypte; au baron de Tott, initié dans tous les secrets de l'empire ottoman; au comte de Choiseul-Gouffier, illustrant la Grèce sous l'égide savante de la critique et du goût; à beaucoup d'autres encore qui, comme M. A. de Laborde dans son récent *Itinéraire d'Espagne* et dans la riche description de ses plus beaux monumens, ont joint à l'étendue et à la variété des connaissances toute la séduction du style et tous les charmes de l'intérêt.

La série des sciences nécessaires aux navigateurs, aux antiquaires, aux naturalistes, à tous ceux qui devaient porter sous des latitudes éloignées les connaissances et les arts de l'Europe; cette série, dis-je, va vous offrir la réunion des hommes célèbres dont le mérite, dans la balance du XVIIIe. siècle, peut seule établir sa supériorité sur le précédent.

Suivez avec moi les occupations diverses de quelques-uns seulement de ces hommes utiles et laborieux dont l'Europe savante estime les ouvrages. Montucla donne l'*Histoire des ma-*

thématiques, récemment complétée par L. Bossut; et des premiers élémens remontant jusqu'aux divisions transcendantes, on les voit indiquer les traces qu'ont si glorieusement prolongées les Bouguer, les Clairaut, les d'Alembert, les Bélidor et les Prony : toutes les profondeurs de la géométrie sont abordées dans les savans ouvrages des Legendre et des Lacroix, des Laplace et des Lagrange.

L'illustre et infortuné Bailly écrit l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, et l'embellit de ce style élégant et correct que les savans avaient trop négligé jusqu'à lui. La science qui avait pris de grands accroissemens par les travaux ingénieux de Cassini, de Lacaille, de Chappe, de Camus, de Rochon, de Le Gentil, de Le Monnier, en prit de nouveaux et de plus brillans encore par ceux de Lalande et de Lambert, de Méchain et de Delambre. L'astronomie ne pourra que s'enrichir encore par les observations et le zèle soutenu des Messier, des Bouvard et des Arago.

Ici vous voyez Regnault et Nollet occupés à débrouiller le chaos de la physique, dont les progrès s'étendent sous les observations lumineuses des Maupertuis, des Mairan, des Berthollet, des Monge, des Romé de Lisle, des Haüy, et qui deviennent presque magiques sous les adroites mains de Charles et de Robert, heureux imitateurs du génie de Montgolfier. Là de savans chimistes consacrent leurs veilles laborieuses à rendre aux fabriques, ainsi qu'aux arts, cet éclat qui en fait la richesse et la gloire, et à l'humanité tous les bienfaits que leur déguisa la nature. Ils en divisent, en re-

composent, en voudraient même simplifier les élémens; et c'est par la combinaison des résultats de tant d'essais, renouvelés avec une patience infatigable, que se rendent utiles, et parviennent à se rendre célèbres les Lauraguais et les Rouelle, les Lavoisier et les Fourcroy, les Vauquelin et les Guyton, les Thénard et les Chaptal. Du laboratoire de la chimie vous n'auriez qu'un pas à faire pour entrer dans celui de la médecine, ou nous verrions inscrits les hommes d'un grand mérite qui s'y distinguent encore, et dont le désintéressement et les vertus partageraient notre considération et notre estime, si nous n'étions obligés de les reporter entièrement sur leurs ouvrages.

L'histoire naturelle vous a déjà présenté celui des hommes célèbres qui l'a le plus illustrée. Guenau de Montbeillard et Lacépède s'associent à sa gloire, l'un en donnant ses soins à quelques parties de son ouvrage, l'autre en y ajoutant les ovipares et les poissons qui manquaient à cette belle collection. Les branches entre lesquelles se subdivise l'étude de la nature, se rapportent toutes à trois classes principales, communément désignées sous les dénominations de *règne animal*, de *règne végétal*, et de *règne minéral*. Le premier vous offre les noms célèbres et les productions généralement estimées de Réaumur, de Daubenton, de Trembley, de Lyonnet, de Vicq-d'Azyr, de Brongniard de Latreille et de Cuvier; le second, ceux de Jussieu, de Lamarck, d'Adanson, de Desfontaines, de Ventenat, de Dupetit-Thouars, etc.; le troisième, de Saussure, de Ramond, de Desmarets,

de Dolomieu, de Deluc, de Humboldt, et de Sage, qui, le premier, forma cette belle collection dont le cabinet du roi imita l'ordre savant en doublant sa richesse.

Vous retrouverez ensuite l'origine et la marche des hautes sciences en rapport avec la littérature et les beaux-arts, dans les *Lettres sur les sciences*, et les recherches savantes dont est rempli *le Monde primitif* de Court de Gebelin, en vous tenant en garde toutefois contre la singularité de ses idées et la hardiesse de ses systèmes.

Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les auteurs qui ont traité différens sujets de science, de littérature et de morale; sur ceux qui en ont composé des mélanges; enfin sur ceux qui, préférant aux froides leçons de l'histoire le tableau des passions orageuses du cœur ou des égaremens de l'esprit, ont essayé de plaire en intéressant, et d'amuser pour instruire.

Les *Mélanges de littérature et d'histoire* de d'Alembert, ceux de Trublet et de Gaillard ont donné naissance à une foule d'ouvrages du même genre, mais qui tous, étant de la même couleur, ne sont intéressans que par des anecdotes littéraires ou quelques pièces fugitives, qu'on ne trouve que dans ces recueils. On en pourrait dire autant des *Esprits*, qui cependant ont le mérite de présenter en substance tout ce qu'il y a de bon à conserver dans les volumineux ouvrages des auteurs dont ils portent le nom; et de ces livres de maximes et de pensées, froides copies de celles de la Rochefoucault, dont les imitateurs se dispensent si

commodément aujourd'hui de mettre de la liaison dans leurs idées, pour donner l'abrégé de leur esprit. Les éloges que Fontenelle a publiés des académiciens célèbres, et ceux que l'on doit à Vicq-d'Azir, à Mairan et à Duclos, forment un recueil où l'instruction la plus variée se trouve ressortir des plus intéressantes analyses. Les œuvres inscrites sous tant de noms que les fastes littéraires ont conservés, ne sont qu'une immense addition à ces mélanges, et peuvent prouver que le mérite réel n'est pas toujours un attribut de l'abondance.

On voit s'élever au-dessus de cette masse quelques écrivains d'un ordre supérieur, tels que Moncrif, Cazotte, Bernardin de Saint-Pierre, et le comte de Tressan, qui, comme eux, amant favorisé des sciences et des lettres, fit revivre pour nous, dans un style plein de grâces et d'esprit, les nobles aventures et les brillans exploits de l'ancienne chevalerie.

Ce genre de romanesques écrits que la féconde plume de l'abbé Prévot avait mis à la mode, devint plus intéressant et plus agréable entre les mains de Caylus, de Marivaux, de Marmontel et de Florian; mais ce fut du brillant pinceau de madame Cottin qu'il reçut le plus profond intérêt, et c'est à la vive imagination de madame de Staël et au style élégant et pur de madame de Genlis, qu'il doit encore aujourd'hui ses charmes et ses succès. Ce n'est pas sous ce rapport seulement que les ouvrages de ces deux femmes célèbres font honneur à la littérature française; et, quelque genre d'opposition que la différence de leurs talens puisse former entre elles, la compensation qu'on pourrait établir

n'intéressera guère la postérité, quand celle-ci n'aura plus à s'occuper que des droits qui leur resteront à son estime. Elle leur associera des productions d'une autre espèce et non d'un moindre mérite, quand elle confirmera la justice qu'on rend aux œuvres poétiques de madame Dufresnoy, la Deshoulières de notre siècle, et de madame de Vannoz, dont les Muses peuvent offrir les ouvrages comme des modèles où le naturel le plus aimable unit aux charmes du sentiment toutes les grâces de l'esprit.

Déjà vous pouvez apercevoir la suite nombreuse de tous ces favoris de la Renommée, qui se pressent vers son temple, et dont les noms y sont inscrits d'avance en caractères que le temps n'effacera point. La divinité qui reçoit leurs hommages prépare la double couronne de la littérature et des sciences aux Châteaubriand, aux Beausset, aux Suard, aux Daru, aux Boufflers, aux Ségur, aux Guillard, ainsi qu'aux Silvestre de Sacy, aux Dacier, aux Gosselin, aux Boissonade, aux Millin, aux Langlès, aux Choiseul, aux Visconti, aux Michaud, à ce nombre d'élus, en un mot, qui composent l'Institut de France, où se trouvent réunis les lumières les plus variées, les talens de tout genre et l'érudition la plus profonde, comme dans un faisceau qui présente l'esprit de tous les temps et la science de tous les âges. Il me serait aisé de former une liste plus nombreuse encore, en rendant justice au mérite des productions de plusieurs auteurs modernes, si je ne croyais devoir confier à ceux qui travailleront aux fastes littéraires du XIXe. siècle l'heureux emploi de leur payer le tribut d'éloges que

l'on doit à leurs ouvrages. Il est juste de laisser se répandre sur le commencement de ce siècle les premiers rayons d'une gloire nationale qui concourt d'une manière si précise avec l'époque séculaire de la restauration de la France et de la félicité que lui promet le rétablissement des Bourbons sur le trône auguste de leurs pères (1).

La marche progressive des talens et du génie ne pouvait se terminer sous vos yeux d'une manière plus agréable que par le cortége des hommes célèbres dont les efforts constans et les études mieux dirigées ont maintenu dans les beaux-arts le degré d'illustration qu'ils étaient menacés de perdre. Les traces du bon goût en peinture commençaient à s'effacer sous les pinceaux maniérés de Boucher et de Vanloo; et peut-être l'école française eût-elle entièrement dégénéré, si le génie sage et les belles compositions de Vien, de Ménageot, de Vincent et de quelques autres, ne l'eussent ramenée aux règles nobles et judicieuses de la belle imitation de la nature. Le premier d'entre eux, par sa constance à les suivre et son zèle à les faire observer, mérita de la munificence royale les marques d'estime les plus flatteuses, et, comme Rubens, vit sa longue carrière se terminer dans les distinctions honorables qu'il ne dut qu'à ses talens et à ses vertus. Ceux qui furent ses élèves et ses amis, se félicitent de trouver parmi leurs successeurs les noms déjà célèbres des Girodet,

(1) C'est au mois de septembre 1815 que je traçais ces lignes, et c'est au mois de septembre 1715 qu'a fini le règne de Louis XIV.

des Guérin, des Vernet, des Gros, et des Gérard, etc.

La même restauration se fit remarquer dans la sculpture sous les ciseaux ingénieux et savans de Pigal, de Houdon, de Julien, de Dejoux, de Moitte, de Chaudet et de Lemot; et dans l'architecture, d'après les plans de Soufflot, de Perronet et de Chalgrin.

La musique avait eu Rameau, qui fut long-temps l'Orphée de la scène lyrique, et qui depuis, sous l'empire capricieux du goût, fut surpassé par les Philidor, les Monsigny, les Gluck, les Gossec, les Méhul, les Dalairac et les Grétry. De modernes productions renouvellent sans cesse la jeunesse de cet art charmant, le plus fugitif et peut-être le plus aimable de tous; et nous jouirons long-temps encore du plaisir qu'il prodigue, si les jeunes compositeurs qui le cultivent ne craignent pas de s'éloigner de la route tracée par de si bons modèles.

Finissons avec le dix-huitième siècle la longue énumération que les siècles précédens nous ont fournie. Je vous ai fait remarquer plusieurs fois que, dans cette espèce d'optique littéraire, je n'avais pu faire passer sous vos yeux que les objets les plus saillans de l'immense tableau des connaissances de l'esprit humain. Cette esquisse au simple trait n'en contient peut-être que la moindre partie; et vous aurez peine à croire que le nombre des auteurs ou des ouvrages que je vous ai cités, est peut-être vingt-cinq ou trente mille fois au-dessous de celui dont les catalogues de la bibliothéque du Roi se composent.

Le Pétrarque moderne qui aurait entrepris de retracer le caractère et la physionomie des plus

illustres parmi les grands hommes, eût sans doute employé les plus brillantes couleurs pour immortaliser dans leurs traits l'expression du génie : il eût signalé son repos et ses conquêtes ; et, rapprochant sous un même point de vue les intervalles et la distance qu'un grand nombre de siècles a séparés, il eût offert à l'attention du spectateur une remarque intéressante pour la littérature française : c'est que la marche triomphale de l'esprit humain commence par Homère et Confucius, et qu'elle se termine par Voltaire et Montesqieu.

L'instruction devant avoir pour but principal la connaissance des vérités utiles et l'amour des devoirs que prescrit la vertu, j'ai détourné vos regards, autant qu'il a été possible, de ces écrivains malheureusement célèbres, dont les ouvrages n'ont propagé que des erreurs, ou des principes également contraires à la religion, aux mœurs, et à la sagesse des institutions sociales. Si j'ai bien exprimé ma pensée, j'ai dû rendre compte de la dissémination des lumières dans le monde civilisé, depuis leur origine jusqu'à nos jours, comme on esquisserait le tableau du système céleste, en marquant avec précision la marche régulière des astres qui le composent, et laissant aux savans l'observation de ceux dont les aberrations semblent se soustraire à l'ordre général auquel fut soumis le plan de l'univers par l'éternelle TOUTE-PUISSANCE.

CHAPITRE III.

De la Composition originale; du Style, de ses qualités et de ses défauts.

La véritable source de la composition originale et de la perfection du style est dans le sentiment du beau et du bon, quel que soit le genre d'ouvrage qu'on veut écrire.

Ce sentiment, dans la littérature comme dans les arts, se confond avec la sensibilité du compositeur, et s'identifie avec la conscience intime de sa force morale et l'impulsion de son talent. C'est un don de la nature, mais que l'usage et l'étude peuvent rendre plus ou moins délicat, plus ou moins énergique. Il en est de ce sentiment comme de la vue pour les objets que la nature ou l'art présente à nos yeux, comme de l'ouïe pour la musique, ou du goût pour les saveurs. Il est des gens dont les sensations sont obtuses, des hommes qui jugent mal des couleurs, qui ne distinguent pas un ton faux d'une intonation juste. Toutes les leçons des plus grands maîtres, tous les soins, toute l'étude possible, ne feront jamais de ces hommes-là, ni un bon peintre, ni un bon musicien, ni un homme de goût.

Il en est de même pour l'art de composer et d'écrire. Si, dans toutes les pensées que la réflexion ou la lecture présente à votre esprit, vous n'avez pas ce don du sentiment qui vous

fasse préférer ce qui est beau et convenable à ce qui n'est que médiocre ou mauvais, vous ne ferez jamais un bon ouvrage.

Après nos propres méditations sur ce que nous pouvons puiser en nous-mêmes, les pensées des bons auteurs sont comme une semence qui fermente dans notre esprit, et qui en produit quelquefois de plus heureuses encore, lorsque le fonds est bien préparé pour les recevoir et que le feu du sentiment les développe.

Si l'on en excepte la poésie, les romans, et les productions de la littérature en tout genre qui prennent leur source dans l'imitation de la nature, tous les autres ouvrages ne sont que des collections de faits dont les premières traditions ont formé la chaîne, des additions faites aux premières découvertes de l'esprit humain, ou des recueils de pensées dont la lecture a fourni le fond au talent qui sait l'employer.

L'histoire a ses matériaux dans les faits; les sciences ont leur développemens, et le génie a ses modèles.

L'esprit humain ne pouvant vieillir par sa nature, on serait tenté de croire que ses progrès devraient toujours s'accroître à mesure que les siècles s'avancent; que les sciences, la littérature et les arts ne devraient avoir jamais rétrogradé, et qu'un siècle laissant toujours un plus riche dépôt de connaissances et de talens à celui qui le suit, le nôtre devrait être supérieur à ceux qui l'ont précédé.

Cependant les choses ne sont pas ainsi. L'esquisse que nous avons donné des révolutions de la littérature, contrarie par les faits historiques le système d'une perfectibilité qui ne peut être

réservée que pour les sciences : encore peut-on mettre en question si, dans quelques parties des sciences physiques, les anciens n'étaient pas plus avancés que nous. Quelques interruptions n'ont point empêché le progrès des autres, tandis que, dans la littérature et les beaux-arts, nous ne saurions nous dissimuler une déclinaison tellement sensible, que, pour en perdre l'idée, il faudrait perdre aussi les modèles que les siècles précédens nous ont transmis. Si nous nous en rapportons à ceux qui ont beaucoup réfléchi sur cette espèce de phénomène littéraire, nous verrons que les causes qui ont amené cette décadence, sont les mêmes que celles qui détruisent la source de toute composition originale, et qui changent les élémens propres à la favoriser. Tantôt ce sont des commotions et des bouleversemens politiques, qui ne laissent plus aux hommes le calme de la tête et le loisir de la pensée; tantôt c'est la disette ou la destruction des monumens littéraires de tout genre, effets malheureux et constans de l'ignorance et de la barbarie : peut-être, et plus positivement encore, est-ce, après de longues années de repos et de jouissances paisibles, la satiété même de ces jouissances, le goût de la mollesse, l'amour de l'aisance, la paresse de l'esprit, le dédain pour l'étude, causes réunies qui mènent insensiblement à la perte de tous les principes vertueux, de tous les sentimens élevés, et de l'austérité du génie.

Ajoutez à cela ces compilations volumineuses qui, en raison inverse, produisent le même effet que la disette; cette foule de dictionnaires et d'abrégés, ces tristes recueils de pensées sans

liaison et sans couleur, cet immense fatras dans lequel on noie la science sous prétexte de la rendre plus commode, et vous aurez trouvé, du moins en partie, la raison pour laquelle nos livres modernes sont si dépourvus de cette séve substantielle, de cette simplicité noble, de cette précieuse originalité qui fait le principal mérite des ouvrages classiques.

Un auteur très-sage et qui a écrit d'une manière distinguée sur les révolutions de la littérature (Denina), n'hésite pas à signaler cette cause comme l'une de celles qui ont le plus altéré ce caractère d'originalité que doivent présenter les ouvrages les plus estimables. « Il faut observer, » dit-il, que le seul usage général de mener une » vie délicieuse, délicate et molle, ne peut que » dérober une grande partie du temps que l'on » devrait employer à la lecture et à l'étude. Cependant on ne perd pas pour cela le désir de » paraître homme de lettres et bel-esprit. Il vaut » donc mieux laisser là l'étude des langues et » des ouvrages des anciens, et chercher des voies » abrégées pour apprendre ainsi sommairement » un peu de tout. Il ne manque pas d'écrivains » empressés à subvenir à ce nouveau besoin par » des ouvrages qui, d'un côté, font plaisir aux » lecteurs qui aiment à trouver de la brièveté et » très-peu de peine, et qui, d'autre part, n'exigent des auteurs ni un grand génie, ni une » grande imagination, ni une grande habileté..., » d'où l'on comprend aisément que la littérature » tombe et se perd précisément lorsqu'il semble » qu'il y a plus de littérateurs; et M. Racine a » eu bien raison de dire que *l'esprit devient commun quand le génie devient rare*; c'est-à-dire,

» qu'on abonde en demi-savans, quand on man-
» que de bons auteurs. »

On pousserait trop loin la conséquence de cette observation, si l'on en voulait conclure que le moment le moins favorable aux productions du génie est celui où un peuple sort d'une agitation violente pour goûter les douceurs de la paix et s'abandonner à toutes les jouissances du luxe et du bonheur qu'elle lui ramène. Il faut en conclure seulement que c'est lorsque l'esprit humain a joui lui-même avec excès des laborieuses faveurs du génie, qu'il en éprouve une sorte de satiété, une langueur funeste qui dénature son goût et pervertit son jugement. Il cherche alors des plaisirs plus faciles, n'est plus touché des vraies beautés de la nature, et n'a plus la vigueur ni le discernement qui pourrait éclairer son choix. Il n'est plus alors que l'étude des bons modèles qui puisse le ramener dans la route qu'il a quittée. Rappelez-vous l'état où se sont trouvées les lettres après les quatre plus brillantes époques de la littérature : en Grèce, après Démosthène, Platon, Xénophon, Sophocle ; à Rome, après Cicéron, César, Tite-Live, Virgile, Horace ; en Italie, après le Tasse et l'Arioste ; en France, après Louis XIV et cette foule de grands hommes qui ont illustré son siècle. D'obscurs intervalles séparent ces époques lumineuses ; et, malgré tous les efforts de nos Quintiliens modernes, nous nous tirerons avec peine des jours nébuleux qui nous menacent : il n'est cependant que leurs remontrances qui puissent nous sauver.

L'attention que l'on doit donner aux lois qu'ils prescrivent, nous ramène naturellement

à l'objet dont nous nous occupons ici. Lors donc que vous voudrez écrire sur un sujet quelconque, de manière que votre ouvrage soit vraiment le vôtre, méditez long-temps et revenez souvent sur les pensées qui se présentent à votre esprit : n'en rejetez aucune, jusqu'à ce que la sévérité contre vous-même vous fasse choisir celles qui conviennent le mieux. Cherchez l'abondance; mais que votre prédilection ne vous aveugle pas sur tout ce qui pourrait être faible, ou inutile, ou déplacé. Aimez votre ouvrage; mais que votre amour soit éclairé par le sentiment de la convenance, et toujours dominé par un dévouement entier à la vérité et à la vertu. Plein de votre sujet, la méditation fera bouillonner vos idées, elle en animera les expressions : c'est alors qu'il faut les confier au papier, abandonnant au calme de votre tête le soin de les arranger dans l'ordre le plus favorable et de les revêtir du style qui leur est propre. Observez toutefois que les expressions qui viennent dans le moment de la composition, sont presque toujours les meilleures, parce qu'elles ne flattent pas la pensée et qu'elles la représentent telle qu'elle est. C'est comme la draperie des statues antiques, où l'artiste laisse sentir la beauté des formes, et, pour ainsi dire, la grâce des mouvemens. Le feu du sentiment qui vivifie toutes les productions des beaux-arts, est aussi celui qui, dans l'art d'écrire, caractérise toutes les compositions originales; et ce que l'on entend par ce feu, n'est point une idée abstraite : c'est une agitation réelle, une réaction de l'âme sur tous les organes de la sensibilité, un mouvement imprimé au sang, au fluide ner-

veux, qui met l'homme de talent et de génie dans un véritable éréthisme. On pourrait s'en assurer en tâtant le pouls à un poëte, à un peintre, à un orateur, lorsqu'il laisse tomber de sa plume ou de son crayon les premiers traits de son esquisse. Si, dans le genre qui exige les grands mouvemens, les impressions fortes, vous n'éprouvez pas ce symptôme de l'inspiration; si même, dans le moment où se pressent dans votre esprit toutes les idées les plus propres à convaincre, à émouvoir, à communiquer l'enthousiasme qui vous domine, vous ne sentez pas s'accélérer le battement de votre cœur, quittez la plume; vous ne tracerez que des lignes sans effet et des phrases sans chaleur. Votre manière, votre style, pourront être bons pour disserter, pour écrire sur la morale, la politique ou l'histoire; peut-être pour obtenir les palmes de l'esprit et quelques faveurs des Muses : mais renoncez à la haute poésie qui transporte et arrache des larmes, à l'éloquence qui subjugue et qui entraîne, même à cette grâce de sensibilité qui touche et attendrit, en un mot à ce patrimoine du génie qui ne reçoit son mérite que de lui-même et du feu céleste qui l'alimente.

Ajoutez à ce puissant mobile cette noble passion de l'étude, qui fait qu'on l'aime pour elle-même, qu'on se croit heureux d'avoir eu des pensées propres à étendre les connaissances humaines, à fortifier les hommes dans l'amour du bien, à les éclairer sous tous les rapports qui peuvent contribuer à leur bonheur, et à rendre leur existence sociale plus agréable et mieux assurée; passion qu'aucun autre intérêt ne soutient que l'amour de son ouvrage, parce qu'on

le croit bon et utile, indépendamment de toute idée de célébrité, d'avancement ou de fortune. Pascal et Fénélon, Corneille et La Fontaine, Newton et Leibnitz, ont tous été conduits par ce pur enthousiasme, et ce sont bien les premiers parmi les grands hommes. Ils ne couraient point après la renommée, c'était elle qui s'emparait d'eux; et l'insouciance sur un autre produit que celui de quelque considération et de beaucoup d'estime, était leur caractère dominant. Le compositeur ne faisait point alors de spéculation sur l'utile résultat de son travail, et c'était l'auteur qui faisait la fortune du libraire. Saint-Évremont est peut-être le premier qui ait succombé à la tentation d'un ignoble calcul, dont ces grands hommes furent incapables. Fontenelle ne suivit point à cet égard l'exemple de son oncle; et Voltaire, qui voulut faire une révolution en librairie comme en littérature, trouva le moyen d'accumuler en solides propriétés les fonds immenses de réputation et de gloire qu'il dut à son génie moins encore qu'à ses talens.

Depuis cette époque, à quelques exceptions près, toute la littérature s'est mise en commerce, et la réputation de l'auteur s'est trouvée en balance avec le prix de sa marchandise. De là toutes ces compilations, tous ces abrégés, tous ces esprits en dictionnaires, tous ces dictionnaires sans esprit, toutes ces reventes et distributions de livres nouveaux faits sur de vieux livres, tous ces plagiats sans pudeur qui sont devenus la matière de l'ignominieuse application des lois de la police correctionnelle; de là enfin tant de papier noirci sous les plus belles presses,

fatiguées de reproduire ce qu'une impuissante avidité vient chercher sous la poussière des grandes bibliothèques. Rien n'annonce mieux une décadence totale de la littérature que ce délabrement de ses productions mises à l'encan par la médiocrité que la misère tourmente. C'est ainsi que, dépouillé de ses feuilles disséquées par mille et mille insectes dévorans, le plus bel arbre n'offre plus aux yeux qu'une triste image de la caducité.

La métaphysique glacée que quelques savans du Nord ont cherché nouvellement à introduire dans les élémens de la littérature et même des beaux-arts, ne les garantira pas plus que nous de ce dépérissement qui menace la composition originale dans ses différentes branches. Il est possible que l'imagination exaltée par l'excellence de l'infini, par la conception sublime du beau idéal, produise ce qu'il y a de plus ravissant pour les esprits qu'illuminent les célestes rayons de la raison pure; que ce soit là le moyen d'atteindre à la perfection dans les beaux-arts, la littérature et même la morale; tel est du moins le résultat des principes établis à ce sujet, vers la fin du dernier siècle, par les chefs les plus renommés de la philosophie et de la facture allemande: mais, jusqu'à ce que la méthode qu'ils enseignent ait donné à l'Allemagne des poëtes, des artistes, des hommes de génie, en un mot, comme la Grèce et l'Italie en ont produit, il est permis de croire que c'est en marchant sur les traces de ceux-ci qu'on peut arriver à ce point de perfection qui enlève et justifie tous les suffrages.

L'imitation des bons modèles ne détruit pas

l'originalité de la composition; car, en imitant les anciens, c'est toujours la nature qu'on imite, soit dans la description des beautés qu'elle offre à nos regards, soit dans la peinture des sentimens et des passions dont le cœur humain est agité. C'est la substitution d'un héritage que les anciens nous ont transmis, qui appartient à tous les descendans des hommes de génie, et dont les premiers ont mieux développé la richesse dans tous ses détails. Virgile a imité Homère; Horace a puisé chez les Grecs les beautés dont s'emparait Boileau; le Tasse se modelait sur Virgile, Racine sur Euripide : on retrouve dans le Télémaque le génie antique de l'Odyssée, Plaute et Térence dans Molière, Phèdre dans La Fontaine, et la sublimité de Bossuet dans toutes les pages des livres sacrés. C'est l'étude de la littérature grecque qui a donné de l'éclat à toute la littérature de l'Europe depuis deux cents ans; et le siècle brillant de Louis XIV semble avoir réuni dans un même foyer les beautés des trois siècles de Périclès, d'Auguste et des Médicis.

Il ne suffit pas d'avoir recueilli ses pensées, d'avoir médité sur ses lectures, d'avoir considéré sous tous les rapports le sujet qu'on veut traiter, d'avoir établi le plan de son ouvrage, d'en avoir ordonné l'ensemble, et d'en avoir tellement arrêté le résultat, que, par le fond même, il puisse être utile ou agréable, exciter et soutenir l'intérêt : il faut ensuite s'occuper de la forme, c'est-à-dire, du style, ou de la manière dont il doit être écrit. Il en est d'un ouvrage qui paraît au jour, comme d'une jeune femme qu'on présente dans le monde : elle peut

avoir le caractère le plus heureux, les qualités les plus précieuses, les connaissances les plus estimables; mais, si sa figure est commune, ses manières gauches, et sa conversation embarrassée, on sera peu tenté de risquer l'ennui d'un essai pour s'applaudir d'une découverte. L'art d'écrire ressemble à l'art de plaire; au fond, c'est la même chose avec des moyens différens.

Qu'est-ce donc que le style? Comment peut-on arriver à la sorte de perfection dont il est susceptible? Il est plus important qu'il ne le paraît d'abord de résoudre clairement ces questions. Plusieurs auteurs célèbres les ont traitées; mais leurs opinions et leurs principes sont si peu clairs et si divergens, qu'ils doivent laisser dans une sorte d'embarras ceux qui voudraient avoir des règles assez précises et des notions assez arrêtées pour arriver sans détour et sans méprise, au but qu'ils se proposent, et qu'on ne trouve pas dans les théories qui se contredisent.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur ce sujet et dont l'autorité est la mieux établie, on doit distinguer Buffon, Condillac et le docteur Blair.

Le premier, lors de sa réception à l'Académie française, prononça un discours sur le style. On convient que c'est un des morceaux les mieux écrits en notre langue. Pouvait-on attendre moins de celui dont tous les ouvrages sont si recommandables par la noblesse, la dignité, la correction et la beauté soutenue du style qui les caractérise? Mais il se contenta d'en offrir le modèle, et s'en réserva le secret, dont nous n'avons pu nous instruire que par les personnes qui vivaient dans son intimité. Buffon disserte sur le style, et ce n'était pas à l'académie française

qu'il eût été convenable d'en rappeler les préceptes. Tout ce qu'il dit sur la nécessité de méditer le fond de son ouvrage avant d'en tracer le plan, d'accorder les pensées accessoires avec les pensées principales, de subordonner toutes les parties de ce plan à un résultat unique, et de marcher vers ce but avec constance et sans écart; tout cela, dis-je, est essentiel pour constituer le mérite et la solidité d'un ouvrage et pour en former le tissu : mais il reste à lui donner ce que j'appellerais volontiers le mouvement et la vie, dont le principe tient à la pensée; mais dont l'effet tient à l'expression. Un artiste peut produire une figure dont les formes, les traits et l'ensemble seront dans les plus exactes proportions, et cependant cette figure restera froide et sans agrément, si la grâce et le goût ne terminent son ouvrage. Dans ceux de la nature, il n'y a pas de style, parce que tout ce qu'elle produit est parfait dans l'ensemble et dans les détails. Elle n'a qu'une seule expression, et toujours tellement bonne, qu'il n'y en a pas de meilleure. L'art, au contraire, a dans ses expressions différens degrés, depuis le plus faible jusqu'au plus parfait. Il faut qu'il compose lui-même sa palette, et qu'il choisisse sa couleur, et la nuance de cette couleur qui rendra le mieux ce que l'imagination ou la nature lui présente. C'est là qu'il trouve son style; et tel est aussi celui de l'écrivain qui, pour donner la noblesse ou la grâce à sa pensée, trouve dans le langage ce que l'artiste a trouvé dans son talent.

Ce n'est pas tout-à-fait ainsi que pensait Buffon; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que sa pratique n'était guère d'accord avec sa théorie

à cet égard. « Bien écrire, dit-il, c'est tout à la » fois bien penser, bien sentir et bien rendre; » c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme » et du goût. Le style suppose la réunion et » l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : » les idées seules forment le fond du style; *l'har-* » *monie des paroles n'en est que l'accessoire*, » *et ne dépend que de la sensibilité des organes*. » Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter la » dissonance des mots, et de l'avoir exercée, » perfectionnée par la lecture des poëtes et des » orateurs, pour que mécaniquement on soit » porté à l'imitation de la cadence poétique et » des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a » rien créé : aussi cette harmonie des mots ne » fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve » souvent dans des écrits vides d'idées. »

Si, pour bien écrire, *il faut avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût*, il ne suffit donc pas de dire, en principe général, comme le fait Buffon en commençant ce discours, que le style n'est que *l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées :* il faut y ajouter l'art de les exprimer avec noblesse, avec grâce ou élégance; et, quoiqu'il en dise, cet art est tellement une condition essentielle pour bien écrire, que toutes les critiques que l'on fait sur le style d'un ouvrage, ne tombent jamais que sur la manière dont il est écrit, et non sur sa contexture générale et sur la manière dont il est pensé.

Le fait est que Buffon était tellement persuadé de la nécessité de soigner ses expressions et le tour de ses phrases, c'est-à-dire, de travailler son style, qu'il y mettait plus de temps peut-être que n'en a jamais mis tout autre écrivain d'un

ordre supérieur. « Il écrivait difficilement, dit l'auteur d'un Essai fort exact sur Dijon et sur les hommes illustres de la Bourgogne (1); il ne craignait pas de passer quelquefois une matinée entière à l'arrangement d'une phrase; il faisait mettre au net ce qu'il avait composé, le revoyait le lendemain ou quelques jours après, y faisait quelques changemens qu'il croyait convenables, le redonnait à la copie, et le corrigeait encore jusqu'à ce qu'il n'y trouvât plus rien à reprendre. C'est ainsi qu'on assure qu'il écrivit jusqu'à dix-huit fois ses Époques de la nature. »

Si son objet eût donc été de donner dans son discours les vrais principes de l'art d'écrire, après avoir défini le style d'une manière plus claire et plus exacte, ses succès pouvaient l'autoriser secrètement à se proposer pour modèle et à conseiller aux autres de se conformer aux lois qu'il s'était faites à lui-même.

Condillac et le docteur Blair ont traité le même sujet avec plus d'étendue : le premier, dans le *Traité de l'art d'écrire*, qui forme le deuxième volume de son Cours d'études; et l'autre, dans ses *Leçons de rhétorique*, écrites en anglais. Condillac ramène toutes les qualités du style au principe unique de la plus grande liaison des idées; mais il n'en donne point la définition. Le docteur Blair définit le style, *la manière particulière que chaque individu emploie pour exprimer ses idées avec le secours du langage*, ou *la sorte d'expressions que nos pensées choisissent de préférence*.

En rendant justice à chacun de ces auteurs

---

(1) M. Girault, *Essai sur Dijon*, page 195.

sur la sagacité avec laquelle ils ont analysé les différens morceaux qu'ils citent pour établir les différentes qualités du style, on ne peut s'empêcher d'apercevoir que ni l'un ni l'autre n'a donné du style en général l'idée qu'on doit en avoir. Quant à ses propriétés, ils diffèrent encore en quelque chose. Condillac dit que les principales qualités d'un bon style sont *la netteté* et *le caractère*; expression trop vague, puisque le style mauvais ou médiocre porte un caractère aussi. Le docteur Blair réduit ces qualités également à deux, *la clarté* et *la grâce*.

Voyons d'abord si le principe ou la loi de la plus grande liaison des idées peut déterminer suffisamment le jugement que l'on doit porter sur le style d'un ouvrage ou d'un écrit quelconque.

Si Condillac eût établi ce principe comme fondamental pour la composition ou le tissu d'un discours ou d'un ouvrage de raisonnement, il me paraîtrait plus exact : mais en faire la règle du style de manière qu'on en puisse tirer les différentes qualités qu'il doit avoir selon les différens genres qu'on traite, c'est oublier qu'une phrase, une période seule peut être très-bien écrite sans qu'il y ait aucune liaison entre les idée qui précèdent ou qui suivent. Les pensées de Pascal, les maximes détachées, comme celles de la Rochefoucauld, n'auraient plus de style : les odes, les dithyrambes, les morceaux détachés, les lettres même les plus vantées, telles que celles de madame de Sévigné, n'en auraient pas non plus. Trop fidèle à l'esprit d'analyse, Condillac, pour juger de la bonté d'un ouvrage, s'est plus occupé du fond que de la forme,

et ne s'est pas aperçu que la loi qu'il établissait pour prononcer sur l'ensemble, ne pouvait plus suffire pour prononcer sur les détails. En voulant faire l'art d'écrire, il a fait l'art de penser.

Un ouvrage peut être un chef-d'œuvre sous le rapport de la plus grande liaison des idées, et ne présenter aucun mérite dans le style; d'autres, au contraire, peuvent présenter peu de rapports dans les idées, quelquefois même des disparates qu'une imagination exaltée ne sait point régulariser, et cependant intéresser et plaire par la manière dont ils sont écrits. Les poésies orientales, et même celles des livres sacrés, offrent plus de modèles de sublimité par la grandeur des images, la beauté des sentimens et de l'expression, que par la liaison des idées; et cette liaison, quoique observée jusqu'au scrupule dans quelques productions qu'on pourrait citer, n'empêche pas qu'elles ne soient très-peu estimées, uniquement parce qu'elles manquent du mérite essentiel à tout ouvrage qui doit rester. D'Alembert, dans son discours de réception à l'académie française, a dit un mot d'une vérité parfaite : *Le sublime se traduit toujours, presque jamais le style.* Cet adage suffirait pour faire comprendre que le style est, en quelque sorte, le vêtement de la pensée, et que son mérite consiste essentiellement dans l'expression.

Le docteur Blair nous dit que le style est la manière particulière que chaque individu emploie pour exprimer ses idées. Ceci ne peut s'appliquer qu'à chaque écrivain individuellement, et ne me dit pas en quoi consiste le style en général : c'est cependant ce qu'il est essen-

tiel de déterminer pour établir des préceptes. Dans un certain genre de composition seulement, la netteté et la grâce sont des conditions nécessaires à la perfection du style; mais, dans toute autre espèce d'ouvrages, elles ne sont pas les seules, et il est peut-être plus important d'en signaler les défauts que d'en prescrire les qualités.

Il me semble qu'on peut définir le style en général, l'art de rendre le sentiment et la pensée par le choix et la propriété de l'expression. Il n'y a que la comparaison entre l'art de peindre et l'art d'écrire qui puisse bien établir la justesse de cette définition; et j'y reviens encore, parce que cette comparaison me paraît la plus naturelle et la plus sensible.

Soit dans une petite ou dans une grande composition, le sentiment et la pensée sont le fonds sur lequel travaille le peintre. Le dessin en ordonne l'ensemble et les détails, le coloris en fait ressortir toutes les harmonies et les beautés naturelles. Le coloris est pour le peintre, du moins en plus grande partie, ce qu'est le style pour l'écrivain. L'artiste qui dessine parfaitement, peut être un faible coloriste; celui qui dessine faiblement, peut briller par la magie des couleurs. De même, l'auteur qui n'est pas fort par le sentiment et la pensée, peut plaire par l'élégance de ses expressions; et celui qui, au contraire, a de la vigueur dans la pensée et de l'énergie dans le sentiment, peut ne donner à l'un et à l'autre qu'une expression commune, affaiblie par le défaut de précision, ou tomber dans un inconvénient opposé par une affectation ridicule des termes qu'il emploie. « On a enfin compris,

» dit Fénélon (1), qu'il faut écrire comme les
» Raphaël, les Carraches et les Poussin ont
» peint, non pour chercher de merveilleux
» caprices et pour faire admirer leur imagination
» en se jouant du pinceau, mais pour peindre
» d'après nature. »

Il résulte de là qu'un bel ouvrage est celui qui est bien pensé et bien écrit, comme un beau tableau est celui qui est bien conçu et bien exécuté. L'unité dans le plan, la richesse dans les détails, la correction dans les termes, sont le mérite du premier, comme la pureté du dessin, la sagesse de l'ordonnance et la vérité du coloris sont le mérite du second. Toutes ces qualités doivent avoir un rapport intime entre elles; et je crois qu'on peut assurer que ce n'est pas de la plus grande liaison des idées que résulte la beauté du style, mais du plus intime rapport entre les pensées et les termes dont on se sert pour les exprimer. C'est pour cela que l'étude approfondie de sa langue doit être la première de tout écrivain qui ambitionne quelque célébrité. Le choix des mots, leur arrangement harmonique dans la construction des phrases, est ce qui donne au style la force, l'élégance et la grâce, comme le mépris de ces premières lois lui donne de la rudesse, de l'incorrection ou de la bizarrerie.

On peut même remarquer, à l'appui de cette observation, que les plus belles pensées ou les plus beaux mouvemens, soit en vers, soit en prose, deviendraient presque insipides, dé-

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française, en 1693.

pouillés du charme ou de la vigueur de l'expression.

On a cité, avec raison, comme un mouvement sublime, cette belle exclamation de Bossuet, dans l'oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre : « O nuit désastreuse, » ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, » comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, *Madame se meurt; madame* » *est morte!* »

La voulez-vous rendre commune, faites-lui dire : « Dieux! quelle affreuse nuit que celle où » l'on entendit, sans s'y attendre, des voix retentissantes s'écrier : *Madame est bien mal;* » *on dit qu'elle est morte.* »

Dans une vieille tragédie (*la Guisiade*), attribuée à Pierre Mathieu, historiographe de France, on trouve ce vers :

Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute.

C'est la même pensée que celle de Racine dans ce beau vers d'*Athalie :*

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Dans la même tragédie de Mathieu, on trouve encore :

Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père :
Il ouvre à tous la main ; il nourrit les corbeaux ;
Il donne la viande aux petits passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes :
Tout vit de sa bonté. . . . .

Racine fait dire à Joas :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pature,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Les images et les pensées sont les mêmes, le style seul est changé. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffisent pour prouver quelle vigueur, quel coloris ou quelle grâce la pensée reçoit de l'expression, et combien le choix qu'on en doit faire est indispensable.

Sans doute c'est la netteté des idées qui donne de la clarté au style, comme c'est leur confusion qui le rend obscur.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais c'est l'ordre et l'arrangement de ces idées, ainsi que la disposition symétrique et cadencée des tours de phrases qui donnent au style son caractère et sa physionomie. Lorsque les idées se pressent, la diction est serrée et rapide, le style est plein et nerveux; lorsque la diction les délaye, il est lâche et diffus, et ainsi de suite. « L'appropriation des termes aux idées, dit un » écrivain moderne (1), étant le véritable secret » du style, elle doit être le principal motif de » sa diversité; mais le caractère de chaque écri- » vain y influe encore d'une manière si forte, » qu'on peut dire qu'un écrivain qui n'a point » de style propre, n'a point de caractère propre. » C'est dans ce sens seulement qu'il est vrai que les idées forment le fond du style : il semble tenir du tempérament de l'écrivain. Il y a lieu de croire que, sous ce rapport, Tacite ne ressemblait pas à Cicéron, non plus qu'Ovide à Juvénal; et probablement la même différence

(1) *Question de littérature légale*, par M. N.......

existait entre Bossuet et Fénélon, comme entre Quinault et Pierre Corneille (1).

Quelqu'un a dit que le style était tout l'hom-

---

(1) « La vivacité du style se mesure au degré de » chaleur que nous avons dans le sang. Un homme » qui se fait un tempérament de tisanne et d'eau de » poulet, met dans ses discours les pâles couleurs de » son teint. On connaît quand un auteur est en pointe, » et qu'il se livre à la course de sa plume..........

» Les écrivains qui pensent beaucoup ont un style » *fort de choses*, comme dit M. de Fontenelle, qui » cause souvent des obstructions dans les esprits fai- » bles..... ... Le style en est plus léger lorsqu'on a » moins de vues. Combien ne pourrait-on pas nom- » mer aujourd'hui d'auteurs dont les écrits sont une » espèce de mousse de vin de Champagne! De même » que l'on mâche quelquefois à vide, on dirait avec » quelque sorte de raison qu'on lit à vide.

» Le style est une empreinte de l'âme où l'on voit » les divers caractères de ses passions. Le langage des » dogmatiques est fastueux; celui des pyrrhoniens, » modeste et circonspect. Platon parlait avec enflure : » Socrate était toujours modéré, et penchait vers la » raillerie; Malebranche écrit avec enthousiasme; Le- » clerc et Leibnitz, moins vifs sur l'intérêt d'une opi- » nion, ou peut-être moins persuadés, disent les mê- » mes choses avec sang froid. Le contraste si marqué » entre ces quatre hommes célèbres, MM. Arnauld, » Claude, Nicole et Jurieu, est l'effet de la contrariété de » leurs humeurs; car la même opinion est soutenue » avec douceur et avec emportement, etc. » Cartaud de la Villate, *Essai historique et Philosophique sur le goût;* la Haye, 1737.

Je cite ces observations, parce que j'y trouve quelque chose de vrai; mais je ne crois pas qu'elles doivent être admises sans restriction. Je reste persuadé que si le style prend nécessairement, soit dans le langage, soit dans la composition, la teinte des affections de l'âme, les sentimens et les passions exercent bien plus d'influence sur le fond des pensées que sur la manière de les exprimer.

me : cette pensée n'est pas claire. Il me semble qu'il serait plus exact de dire que le style est la physionomie de l'écrivain. Le style est en effet l'expression des sentimens et des pensées, comme la physionomie est l'expression des passions, des sentimens et des mouvemens intérieurs de l'homme ; et l'on peut regarder comme certain que la figure humaine qui n'a pas été façonnée par la contrainte qu'impose la société, représente naturellement, non-seulement le caractère de l'individu, mais tout ce qui se passe dans son âme, comme le style naturel est l'image de tout ce qui affecte l'âme de l'écrivain. Il est donc, comme la physionomie, le véritable miroir de l'âme ; et pour des yeux exercés, cette comparaison ne présente aucun doute : il y a des physionomies très-communes et très-insignifiantes en grand nombre, comme il y a beaucoup d'écrivains dont le style est très-commun. Mais, parmi les êtres distingués, le genre d'esprit, le génie et toutes les qualités de l'âme se peignent sur leur physionomie comme dans leurs écrits. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la perversité présente les mêmes observations en sens contraire.

De quelque manière donc que l'on s'y prenne pour donner une exacte définition du style, ou pour fixer précisément la signification de ce mot, il en faudra toujours revenir à penser que le style n'est que l'expression des idées, ou la peinture des sentimens qui affectent notre âme, et que le caractère de ces idées et de ces sentimens est ce qui donne le caractère au style. Si l'on veut le distinguer de l'élocution, on finit bientôt par les confondre, et par en revenir à ce point de

comparaison du style avec la peinture. C'est ce qui est arrivé à Thomas dans ce beau morceau de son *Essai sur les éloges*, en parlant des oraisons funèbres de Bossuet : « Comme le style, » dit-il, n'est que la représentation des mouve- » mens de l'âme, son élocution est rapide et » forte : il crée ses expressions comme ses idées ; » il force impérieusement la langue à le suivre; » et, au lieu de se plier à elle, il la domine et » l'entraîne ; elle devient l'esclave de son génie, » mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui » seul a le secret de sa langue ; elle a je ne sais » quoi d'antique et de fier, et d'une nature in- » culte, mais hardie. Quelquefois il attire même » les choses communes à la hauteur de son âme, » et les élève par la vigueur de l'expression : » plus souvent il joint une expression familière » à une idée grande, et alors il étonne davan- » tage, parce qu'il semble même au-dessus de » la hauteur des pensées. *Son style est une suite* » *de tableaux* ; on pourrait peindre ses idées, » si la peinture était aussi féconde que son lan- » gage. *Toutes ses images sont des sensations* » *vives ou terribles* ; il les emprunte des objets les » plus grands de la nature, et presque toujours » d'objets en mouvement, etc. »

La langue est le premier instrument de l'éloquence, elle est donc aussi celui qui détermine le caractère du style ; et l'on doit regarder comme une vérité du premier ordre, qu'il ne peut y avoir de style parfait que dans une langue entièrement formée et sous la plume de ceux qui en connaissent toute l'énergie, toute la délicatesse et toutes les nuances, comme un peintre connaît celles des couleurs qui couvrent sa pa-

lette. Croira-t-on, parce que *le style n'est que la représentation des mouvemens de l'âme*, que ces connaissances arrivent sans beaucoup d'étude, de soins et de corrections? et à qui persuadera-t-on que les chefs-d'œuvre de notre langue, tels que les Oraisons de Bossuet, ou le Télémaque de Fénélon, ont coulé du premier jet de leur plume, sans changement et sans rature? Quand l'inspection de leurs premiers manuscrits ne prouverait pas le contraire, il suffirait de penser que ces immortels écrivains étaient bien pénétrés de ce précepte d'Horace, auquel on ne peut pas donner d'autre sens que celui que lui a donné Boileau :

Sœpè stylum vertas, iterùm quœ digna legi sint
Scripturus; neque, te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus.........

Sat. x, l. 1.

Je n'emploie ici, comme autorité favorable à mon opinion, que la première moitié de ce passage : la seconde est une leçon qui eût servi beaucoup à la gloire de notre littérature moderne, si l'on avait eu le courage d'en profiter.

Sans doute c'est du fond de la pensée que le style emprunte son caractère; et de là vient que, dans les bons auteurs, le style paraît être plutôt un tissu d'idées qu'une suite d'expressions : mais c'est le soin qu'on prend de sa pensée qui la met en valeur, et ce soin n'est autre chose que le travail ou l'art du style. Lorsqu'un écrivain met au net sa composition, ce n'est plus de sa pensée qu'il s'occupe, mais du soin de la bien rendre. Le style est alors pour la pensée ce qu'est le jour ou la lumière pour un tableau.

Si le jour est mauvais, ou faible, ou incertain, le tableau perd de son prix, et la plus belle composition n'est plus ni sentie, ni appréciée. Enfin, si l'on veut admettre qu'il y ait deux sortes de style, ou donner à ce mot deux acceptions différentes, il faudra dire qu'il y a un style de pensées et un style d'expressions : mais, si l'on s'en tient à ce qu'il signifie en littérature, il faut regarder le style comme l'art de celui qui écrit, et non comme l'art de celui qui pense.

D'après cette explication, que j'ai crue nécessaire pour accorder quelques opinions qui paraissent un peu divergentes à cet égard, je dois insister sur le choix des expressions, d'où résulte l'harmonie du style. C'est une loi que les plus beaux talens et les écrivains les plus distingués ont toujours observée. Elle domine également dans la prose et la poésie; et quoique les règles de la construction ne soient pas les mêmes pour l'une et pour l'autre, quoiqu'il faille même éviter dans la prose les consonnances, les inversions et le rhythme des vers, il n'en est pas moins vrai que, dans un discours soutenu, l'harmonie de la phrase donne à la pensée le charme ou la grâce qui plaisent à l'esprit, et que son analogie naturelle avec le son de la voix lui laisse un grand empire sur les nobles passions et les plus doux sentimens du cœur.

Le style des Grecs était une sorte de musique. Les odes de Pindare et d'Horace avaient les modulations du chant; et l'on sent à combien d'intonations différentes se prêtait l'éloquence de Cicéron. Notre langue même, quoi qu'on en dise, a une prosodie, puisqu'elle est

imitative par les sons qu'elle emploie, ainsi que par les syllabes longues et brèves qui, pour nous, suppléent aux accens.

L'espèce de loi musicale qui presse l'écrivain de donner à sa phrase la perfection à laquelle toutes les souplesses de la langue peuvent atteindre, ne lui laisse point de repos jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'expression qui peint le mieux son sentiment ou sa pensée : il ne calcule point avec le temps ; et ce genre de travail, qui peut paraître minutieux à l'esprit médiocre, est une condition que l'oreille impose au génie. J.-J. Rousseau passait des heures dans la nuit à chercher la construction la plus correcte et la plus harmonique de ses phrases ; Buffon récitait et déclamait les siennes ; Racine enfin, l'inimitable Racine, mettait près de deux ans pour écrire sa *Phèdre*, tandis que Pradon achevait la sienne en trois mois.

Sous le rapport de l'harmonie, l'imitation peut contribuer beaucoup à la perfection du style : mais cette imitation, toujours mauvaise quand elle est servile, doit être dirigée par le goût ; c'est la manière et le faire d'un bon modèle qu'on finit par s'approprier, sans être pour cela ni son copiste, ni son plagiaire. Une phrase bien écrite, une période bien soignée, soit en prose, soit en vers, est comme le motif d'un chant que le musicien peut placer sur différentes mesures et sur différens tons, sans que la ressemblance puisse ôter le mérite de l'invention. La syntaxe, la prosodie, l'arrangement des mots et des phrases, la contexture du discours enfin, ressemblent beaucoup à une opération de mécanisme et doivent en produire l'effet. Qu_a.

qu'en lisant bas, l'oreille et les yeux indiquent tellement l'harmonie, qu'elle se présente naturellement à l'esprit qui veut disposer ses idées de manière à renouveler la même sensation ; on retient l'impression qu'elle a faite, comme la phrase musicale d'un air qui nous plaît ou nous émeut. C'est comme un accent qui se communique par la fréquentation ; et tel qui abonderait en idées, et qui aurait une grande connaissance de sa langue et beaucoup de facilité à s'exprimer, finirait par ne parler qu'en vers, s'il n'entendait ou ne lisait jamais que des vers. Tel est le secret des improvisateurs italiens. C'est pour cela peut-être que Démosthène avait relu Thucydide jusqu'à huit fois ; que de très-bons littérateurs sont parvenus à écrire quelques pages en latin aussi bien que Cicéron : c'est ainsi que Bossuet devint sublime à force de lire les Prophètes, et que Fénélon transmit à son Télémaque le style de l'Odyssée.

Cette consonnance harmonique et grammaticale, aussi parfaite que la langue peut le permettre, cette représentation fidèle de la pensée par le choix de l'expression, sont tellement le secret de l'art de bien écrire, que tous les genres de style, bons ou mauvais, en tirent leur caractère ou leur dénomination. Ainsi le style est clair ou obscur, correct ou négligé, énergique ou diffus, élégant ou sans grâce, naturel ou ampoulé, noble ou commun, lâche ou serré, simple ou affecté, selon que la manière d'exprimer sa pensée, ou le style de chaque écrivain, présente ou ces qualités ou ces défauts.

Sans doute il est possible d'acquérir les uns et d'éviter les autres. L'art d'écrire, n'étant que

l'emploi d'un talent, doit être guidé par le sentiment et l'imitation de ce qui est bien. La nature a fait à quelques individus le don précieux d'une extrême facilité à rendre, soit en parlant, soit en écrivant, toutes les idées qui leur viennent à l'esprit : mais, pour le grand nombre, l'usage et l'étude peuvent seuls suppléer à cette facilité, qui ne présente pas toujours les grâces de l'abandon et de la négligence. Rien n'apprend mieux à bien parler que d'écouter avec beaucoup d'attention ceux qui parlent bien. Il en est de même du style : le vrai moyen de le former est l'étude des bons modèles. C'était le secret d'Horace et de tous les bons écrivains du siècle d'Auguste, qui se nourrissaient assidûment de la lecture des auteurs grecs :

Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
Horat. Ars poet. v. 268.

Les fruits immortels qu'ils ont recueillis de cette méthode, en prouvent la bonté ; et, quoique la langue fût différente, toutes les règles du style n'en pouvaient pas moins être appliquées à celle que parlaient les Romains. Combien cette méthode devient plus facile, quand on a dans sa propre langue d'excellens modèles à imiter (1) !

(1) . . . . Les véritables gens de lettres gémissent, en voyant cette nuée de jeunes auteurs qui auraient peut-être du talent s'ils avaient quelques études. Il faudrait se souvenir que Boileau lisait Longin dans l'original, et que Racine savait par cœur le Sophocle et l'Euripide grec. Dieu nous ramène au siècle des pédans !

De Châteaubriant, *Itinéraire de Jérusalem*, tom. 3, pag. 318.

Le modèle est donc la règle la plus importante ; et, pour en faire l'application, il ne s'agit que de lire très-attentivement, et à plusieurs reprises, des ouvrages bien faits et bien écrits dans le même genre, si l'on veut se former un style dans le même goût, comme un élève en peinture étudie long-temps le maître de l'école qui lui plaît le plus, et dont il veut s'approprier le style et la manière.

Quelques personnes conseillent, pour se modeler sur les auteurs qui ont le mieux écrit, de faire des extraits, ou de copier les meilleurs morceaux de leurs ouvrages, soit en prose, soit en vers ; je préférerais de les apprendre par cœur. Non-seulement la méthode d'extraire prend beaucoup de temps et devient une fatigue, mais elle accoutume à resserrer des pensées qui demandent certains développemens. On procède alors comme le botaniste qui sépare de sa tige une fleur charmante et la dessèche pour la placer dans son herbier. L'impression harmonique de la phrase perd tout son effet en la transcrivant ; cette impression se conserve, au contraire, par les sons accentués de la déclamation ou du récit, et l'on y trouve encore l'avantage important de cultiver la mémoire. Il est d'ailleurs de ces ouvrages que l'on ne pourrait extraire sans les gâter ; il faut les avoir sous les yeux quand on ne les a pas dans l'esprit. Racine savait par cœur l'ingénieux roman de *Théagène et Chariclée*, et Voltaire avait toujours sur son bureau *les Provinciales* et *le Petit Carême* de Massillon.

Lorsque nous engageons les jeunes auteurs qui veulent se former un style, à lire et relire souvent les ouvrages bien écrits, nous devons

les éclairer sur ceux dont la célébrité ne les garantit pas, quoique très-estimables d'ailleurs, du reproche de néologisme, qu'une critique judicieuse réprouve avec raison. C'est un défaut d'autant plus contagieux, qu'il a plus de partisans qui l'admirent, et que, pour s'en défendre, il faut peut-être plus de talent qu'il n'en faudrait pour l'imiter. La plupart des ouvrages modernes qui ont joui de quelque réputation, sont généralement bien écrits; la pureté, la correction, l'élégance du style, ne sont, pour ainsi dire, plus un mérite : mais, en voulant faire mieux, on a dépassé la limite de ce qui était bien; et, si l'opinion publique avait le malheur d'accorder son estime à ce mauvais genre, on en viendrait bientôt au point de méconnaître la véritable beauté du style dans les ouvrages de notre langue qui font l'honneur et la gloire du plus beau siècle de la littérature. Qu'il me soit donc permis de répandre quelque défaveur sur cette espèce de schisme littéraire, dont les progrès, en nous menaçant du retour vers la barbarie, affligent tous les gens de goût.

Le néologisme, ou cette affectation des termes impropres et désordonnés, cette manie d'attacher des expressions hyperboliques à des idées qu'on croirait rendre imparfaitement par des mots usités, sont de véritables délits contre la langue, des erreurs ambitieuses, que l'orgueil prend pour de la hardiesse, et que favorise la prétention d'être plus distingué ou plus original. On cherche à donner au style l'esprit qui manque à la pensée, et il résulte de là un langage qui séduit l'imagination sans rien dire à l'entendement. Le caractère distinctif et

dominant de la langue française est la clarté. Cette qualité précieuse est tout-à-fait dédaignée par les coryphées du nouveau style. Une phrase intelligible leur paraît une condescendance pour le commun des lecteurs; il faut un travail d'esprit pour traduire ou démêler ce qu'ils ont voulu dire, et l'attention la plus soutenue n'est pas toujours dédommagée de la fatigue par la découverte qu'elle produit. On a l'air de faire péniblement un mélange de termes étrangers avec ceux de sa propre langue; on les prend de force pour les attacher à des idées qui ne leur conviennent pas; et ces associations de mots qui ne devaient jamais se rencontrer, ressemblent à ces unions mal assorties où l'on s'imagine trouver la richesse aux dépens du ridicule.

Il y aurait toutefois une manière de justifier les auteurs qui emploient cette ressource pour donner à leurs productions un caractère qu'ils croient propre à les illustrer; ce serait en accusant la langue française tantôt d'une pauvreté qui met le génie dans des entraves continuelles, et ne lui permet pas de rendre ou l'énergie ou la nuance délicate de la pensée qu'il conçoit; tantôt d'une fierté, d'une pruderie déplacées qui l'obligent à délayer dans une froide périphrase le tableau naïf ou le sentiment profond qu'il voudrait peindre avec les couleurs de la nature. Voyez, disent-ils, quels avantages ont sur nous les Italiens, les Anglais, les Allemands surtout. Ont-ils besoin d'un nouveau mot, ils le composent; d'une expression qui puisse rendre avec plus de finesse ou de précision la nuance de leur pensée, ils l'inventent; ils n'ont

ni dictionnaire ni académie qui mettent des bornes à leur liberté de s'exprimer, et ils sont souvent assez heureux pour que la nation à laquelle ils appartiennent regarde cette audace comme une conquête; tandis que la langue française, comme le disait Voltaire, est une gueuse fière qu'il faut enrichir malgré elle.

Si l'on veut réduire ces observations à leur juste valeur, on conviendra sans doute qu'il serait à désirer que notre langue n'eût pas dédaigné d'accueillir plusieurs expressions très-énergiques qu'on retrouve encore dans quelques-uns de nos anciens auteurs, et dans Montaigne surtout. Mais, puisque la langue française s'est trouvée assez riche pour abandonner quelque portion de son ancien domaine, et dès qu'avec ce qui lui restait elle a pu produire des écrivains tels que ceux du siècle de Louis XIV, on doit penser que ceux qui veulent faire mieux ne sont pas même en état de faire aussi bien, et que c'est une tentative bien périlleuse que celle d'aspirer à de plus grands succès, en s'éloignant de semblables modèles. Voltaire lui-même, qui se plaignait de la pénurie de la langue française, et qui avait pu voir en Angleterre des exemples d'une liberté dont celle-ci ne jouissait point, n'a cependant hasardé, dans ses nombreux ouvrages, aucun terme qui n'eût déjà été employé dans le même sens par nos bons auteurs; et l'on remarquera que les écrivains du XVIII[e]. siècle, tels que Montesquieu, Buffon, Rousseau, etc., n'ont jamais pris de semblables licences, quoiqu'ils eussent pu dire que le dénûment de la langue française ne leur permettait pas de donner à leurs pensées toutes

les nuances de finesse, de grâce ou d'énergie, dont ils avaient le sentiment. Sans doute les écrits de Pascal, de Bossuet, de Fénélon, de Boileau, de Racine, de Molière, de La Bruyère et de tant d'autres, avaient montré que les plus beaux génies pouvaient trouver dans la langue française des moyens suffisans pour exprimer toutes leurs conceptions; et c'est ainsi qu'ils ont fait de ces écrits des ouvrages classiques, dont le mérite est depuis long-temps à l'abri des efforts qui tenteraient de l'atténuer.

Cet avantage important de dénomination d'*ouvrage classique* sera toujours refusé aux auteurs dont le style présente des défauts de goût, tels que ceux que je viens d'indiquer. « Quelquefois un grand talent suit le cours de son époque, et, ne se croyant pas la puissance de ramener son siècle en arrière, s'abandonne à des défauts accrédités, qu'il accrédite encore, qu'il autorise et qu'il illustre par le mélange des plus hautes qualités. Il fait *école* sans être *classique* (1). » Cet arrêt sage et judicieux, tracé par une plume très-exercée en littérature, et qu'on croirait extrait de Rollin ou de Quintilien, se trouve dans un journal qui n'a pas toujours si doucement traité les chefs de ces nouvelles écoles. Ce n'est sans doute que le danger de l'exemple qui détermine les critiques à sévir contre ceux qui le donnent; et leurs remontrances n'ont de véritable valeur que parce qu'en réprouvant l'excès qu'ils blâment, ils ne peuvent donner le talent qui semble l'autoriser. Je me

(1) *Journal des débats*, du 23 décembre 1814, article de M. Dussault.

sers de cet adoucissement, parce qu'il faut être vrai en toute chose, et qu'il serait fâcheux qu'un zèle exagéré prît la couleur du pédantisme, ou de cette impuissance jalouse qui, sous le masque de l'indignation, ne déguise que de la mauvaise humeur.

Le génie demande quelque condescendance, et c'est en sa faveur que je dois ajouter ce que je pense relativement aux innovations dont la licence ne sera pas dangereuse, si on ne la permet qu'aux écrivains que la nature a donés de ce beau présent. La véritable beauté du style, soit dans le genre élevé, soit dans le genre gracieux, ne consiste pas seulement dans la tournure de quelques phrases ou le choix de quelques expressions disséminées dans le cours d'un ouvrage, mais dans le caractère noble ou majestueux, élégant et naturel, qui en colore tout le tissu : c'est l'uniformité qui en fait le mérite. L'affectation qui choisit habituellement des expressions inusitées ou singulières, est l'indice certain d'un esprit médiocre, qui s'occupe bien moins du fond de sa pensée que de la manière peu commune de l'exprimer, et qui cherche dans le mot un éclat d'emprunt dont l'illusion éblouit le lecteur sans le satisfaire. Cependant le génie qui s'exhale ou se produit avec franchise, peut quelquefois substituer à l'exactitude grammaticale des expressions qui ne semblent s'en éloigner que pour donner à l'image ou au sentiment toute la vérité et toute l'énergie dont il est pénétré lui-même; et si la critique, par devoir inflexible, abandonne quelquefois la sévérité pour se permettre l'indulgence, ce ne peut être qu'en faveur du génie qui, de son

plein pouvoir, franchit la barrière de l'usage et de la loi, quand l'un et l'autre sont insuffisans pour laisser à la pensée tout ce qu'elle a de brillant ou d'ingénieux.

Après avoir signalé l'écueil où pourraient échouer de jeunes écrivains entraînés vers la célébrité par d'illustres et trop séduisans exemples, il ne me reste qu'à leur indiquer ceux des moyens que je crois les plus sûrs pour acquérir autant de perfection qu'il est possible dans l'art d'écrire. Ces moyens se réduisent à deux : traduire et versifier. L'expression de la pensée ne devient facile et correcte que lorsqu'on connaît bien sa langue, la valeur de tous les termes, la nuance de tous les synonymes et les différences de mots qui peuvent caractériser les sentimens et les idées. La traduction oblige à faire ce choix et à passer en revue tous les termes qui peuvent le mieux se calquer sur l'original. Ce travail conduit nécessairement à une grande connaissance non-seulement des termes, mais des tournures de phrases qui ont le plus d'analogie avec celles de l'auteur que l'on traduit (1). De même la construction du vers, la nécessité de la rime et de

---

(1) « Lorsqu'une pensée se présente à nous dans » notre langue, dit M. Deleuze, elle est revêtue des » mots qui doivent la peindre. Lorsque nous la voyons » dans une langue étrangère, il faut faire des efforts » pour la rendre d'une manière différente, sans l'affaiblir ni l'altérer; et cette lutte continuelle à laquelle » on se livre en traduisant un excellent auteur, est le » meilleur moyen d'apprendre à écrire. » (*Entretiens sur l'étude des sciences*, tom. I, page 142.)

Ce moyen est le même qu'indiquait l'ami de Tacite et de Quintilien, Pline le jeune, à Fuscus, qui lui demandait ses conseils à ce sujet. (Voyez ses *Lettres*.)

la mesure, sont des lois qui obligent à une recherche de mots les plus propres à satisfaire en même temps l'esprit et l'oreille. Il en résulte une telle facilité, que, lorsqu'ensuite on écrit en prose, on est, pour ainsi dire, plus à l'aise; la pensée semble s'épanouir plus librement; on connaît mieux ses propres richesses, et l'on y joint l'avantage d'une cadence harmonique qui s'attache comme involontairement à tout ce qui coule de la plume.

Il serait superflu d'entrer dans de plus longs détails sur un objet déjà traité, avec toute l'étendue qu'il mérite, dans plusieurs ouvrages estimables sur la rhétorique et l'art oratoire, et notamment dans ceux que j'indique à la division qui les concerne.

J'ai tâché de fixer l'idée qu'on devait avoir du style en général; j'ai dit quels étaient les moyens qui me paraissaient les meilleurs pour approcher de la perfection autant qu'il est possible; j'ai cru devoir prémunir l'amour de la célébrité contre des défauts qui ne méritent plus d'indulgence, dès que le génie cesse de les autoriser : je n'ai plus qu'à recueillir quelques observations sur la convenance et le bon ton du style, ainsi que sur les principes les plus propres à former le goût.

CHAPITRE IV.

Du Goût, et de la Convenance du Style.

Le goût, en matière de littérature et de beaux-arts, est un sentiment exquis de ce qui doit plaire. Ce n'est ni le talent, ni l'esprit, ni le génie; mais c'est un associé qui les dirige, un surveillant qui leur donne des lois, un ami sûr qui leur choisit des modèles, et qui ne permet pas qu'on le néglige ou qu'on l'offense.

Il n'y a rien de neuf à dire sur ce sujet, qui a été traité fort au long dans plusieurs ouvrages très-estimables; mais, comme il est intéressant pour de jeunes compositeurs d'avoir, à cet égard, des notions exactes et des principes fixes, j'ai pensé qu'en réunissant les idées éparses de plusieurs bons auteurs, on pourrait en former une sorte de poétique du goût, qui serait plus utile et mieux faite que ce que je pourrais tirer de mes propres réflexions. Je suis sûr, d'après cela, que ce chapitre sera le meilleur de cet ouvrage, puisque je l'aurai emprunté presque entièrement des idées et des expressions de ceux que l'estime générale a mis en droit de prononcer sur cette matière.

Le goût étant un sentiment vif et raisonné des beautés de l'art et de la nature, il est nécessairement inégal parmi les hommes, parce qu'ils sont différemment organisés : mais, s'il s'égare, il y a des moyens de le rectifier, en recher-

chant dans la nature elle-même et dans les œuvres du génie le régulateur auquel on doit le soumettre. Ce qui est vraiment beau sera toujours trouvé tel par la grande majorité de ceux chez lesquels une grande sensibilité de l'âme se trouve unie à une organisation parfaite.

— « Quoique le goût ait la sensibilité pour base, on ne doit pas le considérer purement comme une sensibilité d'instinct. La raison et le bon sens ont une influence si étendue sur toutes les opérations et les décisions du goût, qu'on peut regarder sa perfection comme le résultat d'une sensibilité naturelle pour le beau, réunie au discernement d'un esprit très-cultivé. Pour en être convaincu, il suffit d'observer que presque toutes les productions du génie ne sont que des imitations de la nature, des représentations de caractères ou d'actions. Le goût est la source du plaisir que ces imitations ou représentations nous font éprouver ; mais c'est le discernement de l'esprit qui juge de l'exécution, en comparant ensemble l'original et la copie. Le sentiment du beau produit naturellement le plaisir, et le jugement ou la raison nous fait découvrir comment et pourquoi il le produit.» (Le D^r^. Blair, *Leçons de rhétorique et belles-lettres*.)

— « Dans l'ordre des vérités ou de la beauté morale, le sentiment s'appelle conscience : c'est une suite de la loi naturelle et de l'idée que nous avons du bien et du mal ; et on pourrait le nommer évidence du cœur, parce que, tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. Une autre espèce de sentiment est particulièrement affectée à l'imitation de la

belle nature, et à ce qu'on appelle beauté d'expression. Il saisit avec transport les beautés sublimes et frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, et proscrit ce qui n'en a que l'apparence : souvent même il prononce des arrêts sévères, sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées difficiles à développer sur le champ, et plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espèce de sentiment que nous devons le goût et le génie, distingués l'un de l'autre, en ce que le génie est le sentiment qui crée, et le goût le sentiment qui juge. » (D'Alembert.)

— « Les beautés morales ne sont pas intrinsèquement supérieures à toutes les autres : mais elles ont une influence plus ou moins directe sur une infinité d'autres objets du goût pour tout ce qui concerne les affections, le caractère ou les actions des hommes ; et tels sont les principaux objets des plus sublimes œuvres du génie : il est impossible de composer une description juste ou frappante, et il est également impossible de bien sentir les beautés d'une telle description, si l'on n'a pas le cœur vertueux et sensible. L'homme dénué de délicatesse et de sensibilité, que les sentimens et les actions d'une générosité extraordinaire ne frappent point vivement d'admiration, sentira toujours très-imparfaitement les beautés de l'éloquence et de la poésie....

» En établissant une mesure qui puisse servir de règle pour distinguer le bon goût du mauvais, il faut observer d'abord que, si cette règle n'existait pas, il s'ensuivrait que tous les goûts

sont également bons ; ce qui est absurde : ensuite, que la diversité de goût parmi les hommes n'est pas toujours la preuve de sa corruption. Sans se tromper, ils peuvent différer considérablement dans leurs goûts relativement aux objets ; l'un ne prendra plaisir qu'à la lecture des poésies, et l'autre n'aimera que celle de l'histoire, etc. Quoique leurs goûts soient différens, ils ont tous en vue quelques beautés analogues à leur caractère, et aucun d'eux n'est fondé à blâmer le choix des autres. Il n'en est point des questions du goût comme de celles de la raison, où il ne peut y avoir qu'une conclusion juste, et tout le reste est nécessairement faux. La vérité, qui est l'objet de la raison, est une ; mais la beauté, qui est l'objet du goût, est de plusieurs espèces très-différentes et très-multipliées. Le goût peut donc admettre une grande latitude ou diversité d'objets, sans rien perdre de sa bonté et de sa justesse ; et, pour accorder quelque préférence à cet égard, il n'existe d'autre autorité que celle du goût de la nature, lorsqu'il est possible de la constater. Ce que tous les hommes s'accordent à trouver beau, doit l'être en effet. Le goût qui sympathise avec celui du plus grand nombre, doit être considéré comme le plus juste et mériter la préférence. Il faut s'en tenir à cette règle : c'est l'opinion ou le sentiment général qui doit décider toutes les questions du goût en dernier ressort.

» Mais, pour juger de ce qui est ou n'est pas beau, n'y a-t-il pas, dira-t-on, d'autre règle que l'approbation du plus grand nombre? Faudra-t-il recueillir les voix avant de déterminer notre jugement personnel des beautés de l'élo-

quence et de la poésie? Non, sans doute. Il y des principes fondés sur la raison, qu'on peut appliquer aux décisions du goût, comme à tout autre objet des sciences et de la philosophie.

» Le goût n'est donc pas un principe arbitraire, sujet à varier avec le caprice de tous les individus, et dénué de toute règle qui puisse faire distinguer le faux du véritable : sa base est la même dans l'esprit de tous les hommes ; il est fondé sur les sentimens qui font partie de la nature humaine, et qui opèrent, en général, avec la même conformité que nos autres principes intellectuels. Lorsque les préjugés ou l'ignorance ont dépravé ces sentimens, la raison peut les épurer et les rétablir ; et c'est en les comparant avec le goût général qu'on peut juger s'ils sont ou ne sont pas dans leur état de pureté naturelle. Que des hommes dissertent autant qu'il leur plaira sur les caprices du goût et sur son incertitude, l'expérience démontre évidemment qu'il existe des beautés qui enlèvent infailliblement l'admiration générale, lorsqu'elles sont présentées dans leur véritable jour. Dans toutes les compositions, ce qui intéresse l'imagination, ou ce qui touche le cœur, a, dans tous les temps et chez toutes les nations, le don de plaire. Il y a une certaine corde à laquelle le cœur ne manque jamais de répondre, lorsqu'on la touche habilement.

» C'est ainsi que, depuis une longue suite de siècles, toutes les nations éclairées ont eu la même opinion de quelques chefs-d'œuvre du génie, tels que l'Iliade d'Homère et l'Énéide de Virgile ; c'est ainsi que l'autorité de ces chefs-d'œuvre s'est établie, et qu'ils ont servi de rè-

gle aux compositions de la poésie, en indiquant les beautés auxquelles les hommes s'accordent à donner la préférence. » (Blair.)

Il en est de même de toutes les autres productions du talent ou du génie qui peuvent être soumises aux décisions du goût. Les principes qui le dirigent ne lui laissent rien d'arbitraire. — « La raison se développe sans effort, tant que nous l'exerçons sur des objets peu compliqués; mais, impuissante par elle seule à manier les autres, elle est comme nos faibles bras, elle a besoin de leviers. Ce n'est qu'à force de méthode qu'elle nous élève à des connaissances; et si elle ne s'en fait pas, nous nous égarons d'autant plus que l'erreur a souvent pour nous plus d'attraits que la vérité. Voilà pourquoi les progrès de l'art de raisonner ne peuvent être que fort lents. Il n'en est pas de même du goût; il se développe aussitôt qu'un peuple commence à s'éclairer. Il est proprement l'aurore du jour qui va luire; il prépare l'entier développement de toutes les facultés de l'âme : c'est que les choses dont il s'occupe nous intéressent par l'attrait du plaisir; c'est qu'on ne nous trompe pas sur ce que nous jugeons agréable, comme on ne peut nous tromper sur ce que nous jugeons vrai; c'est que le beau une fois saisi devient un objet de comparaison pour le saisir encore et toujours plus sûrement. Nous en observons mieux les sentimens que nous éprouvons, nous en observons mieux les causes qui les produisent; et, nous faisant une habitude de juger du beau d'après les observations qui nous sont familières, nous arrivons enfin à juger si rapidement que nous croyons ne faire que sentir. Ainsi le goût est un juge-

ment rapide qui, joignant la finesse à la sagacité, se fait comme à notre insu : c'est l'instinct d'un esprit éclairé. » (Condillac, *Discours de réception à l'Académie francaise*, *en* 1768.)

Il ne faut pas croire toutefois que cette délicatesse du goût puisse se former sans une étude constante des bons modèles. — « Ce n'est point à la première lecture d'un ouvrage que l'on en discerne toutes les beautés ou les défauts, surtout lorsqu'on n'a point exercé long-temps son jugement sur les productions de l'esprit. Il faut revenir souvent sur les mêmes choses ; un second examen développe ce qu'on n'avait senti que légèrement dans le premier, et l'on s'accoutume enfin par l'usage à apercevoir du premier coup d'œil ce caractère de vrai et de naturel qui produit le beau dans un style simple ou sublime, grave ou badin, ce que ces divers styles ont de propre ou de commun, la force ou la finesse des expressions, le choix des mots et l'harmonie qui résulte de leur arrangement, les grâces et la naïveté des images et des autres ornemens qui naissent, soit du fond même des choses, soit du tour des expressions qui les énoncent. Lorsqu'à cet égard on s'est formé des idées exactes par des lectures réfléchies, on voit, pour ainsi dire, du même coup d'œil, les défauts qui produisent un effet contraire ; on sait en quoi ils consistent, jusqu'où ils s'écartent des règles : on connaît ce qui caractérise l'enflure, l'affectation, le faux brillant, les ornemens déplacés ; en un mot, tout ce qui s'éloigne du bon goût et de la belle nature. » (*Essai sur l'étude des belles-lettres.*)

Tous les principes établis pour juger les productions littéraires peuvent s'appliquer aux

beaux-arts ; mais le jugement qui suffit pour prononcer sur le mérite des unes, demande un nouveau suffrage pour les autres. — « Il fallait, pour ces nobles enfans du génie, un amant plutôt qu'un juge ; et cet amant, c'est le goût : car le jugement se contente d'approuver et de condamner ; mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité ; ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. L'honneur est tendre et se blesse de peu : tel est le goût ; et tandis que le jugement se mesure avec son objet, ou le pèse dans sa balance, il ne faut au goût qu'un coup d'œil pour décider son suffrage ou sa répugnance ; je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation, tant il est sensible, exquis et prompt : aussi les gens de goût sont-ils les hauts-justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre ; il connaît des délits contre le goût, et les porte au tribunal du ridicule ; car le rire est souvent l'expression de sa colère, et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit qu'un homme a reçu l'esprit de critique, lorsqu'il a reçu du ciel, non-seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite des autres ; une âme que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains, et l'accable de son ennui. »

C'est encore le goût qui, sous un autre rapport, met en valeur les œuvres de l'esprit et du talent, qui ne sont point la même chose, quoique

on les confonde souvent. « Il y a cette différence entre ces deux présens de la nature, que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter; le talent, plus jaloux d'exprimer et d'orner. L'esprit s'occupe du fond, qu'il creuse sans cesse; le talent s'attache à la forme, qu'il embellit toujours : car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses; ou des idées neuves, ou de nouvelles tournures. Il exprime l'inconnu clairement pour se faire entendre, et il relève le connu par l'expression pour se faire remarquer. L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent; c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie : or les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit. L'homme qui n'aurait strictement que de l'esprit, ne laisserait que ses idées : mais l'homme à talent ne peut rien céder de ce qu'il fait; il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. On dirait, en effet, que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.... » (Rivarol, *de l'Homme intellectuel et moral.*)

Son succès alors ne dépend pas seulement de l'inspiration qui le guide ou le maîtrise, mais encore de sa soumission à la règle, qui oblige également et le talent et l'esprit. L'art de bien dire et de bien écrire consiste surtout à faire naître dans l'âme de ceux qui vous lisent ou qui vous écoutent, les sentimens qui doivent sortir

du sujet que l'on traite. Cet accord des moyens avec la fin qu'on se propose, et de l'expression avec la pensée, est ce qui forme la convenance du style. — « Tous les sujets qu'on traite appartiennent ou à la mémoire, ou à la raison, ou au sentiment, ou à l'imagination. Dans ceux qui appartiennent à la mémoire, l'écrivain expose, raconte; il faut que son style soit uni, facile, naturel et rapide. Dans les sujets qui appartiennent à la raison, l'écrivain se propose d'instruire; il faut que son style soit grave, méthodique, précis, ferme, énergique. Dans les sujets qui appartiennent au sentiment, l'écrivain veut toucher; il faut que son style soit doux, insinuant, vif, animé, pathétique. Dans les sujets qui appartiennent à l'imagination, l'écrivain cherche à plaire; il faut que son style soit fin, gracieux, élégant et varié. Il cherche à plaire par l'imitation; il faut que son style soit riche, brillant, fleuri, nombreux et pittoresque. (Domairon, *Principes généraux de belles-lettres.*)

Quel que soit le sujet que l'on traite, ces conditions sont essentielles à la perfection du style: mais, dans les compositions littéraires les plus élevées comme les plus légères, le goût exige quelque chose de plus encore; c'est la grâce. On se tient naturellement en garde contre un style ambitieux qui cherche le succès dans un brillant étalage, tandis qu'une modeste réserve nous séduit et nous entraîne. La grâce peut se peindre, mais on ne saurait la définir: c'est la souplesse unie à l'élégance, sans recherche et sans effort; c'est un secret dérobé à l'art de plaire, un abandon naturel qui prête à l'esprit tous les charmes de l'ingénuité. Cette nuance

dans le coloris du style est d'autant plus difficile à saisir, qu'elle est très-fugitive, et que sa délicatesse tient à la continuelle mobilité du langage et à la valeur convenue des expressions en usage dans les meilleures sociétés. — « Dans une nation ou règne une communication continuelle des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite celui de plaire; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires sont continuellement en présence les unes des autres, il faut contenir sans cesse les mouvemens de l'esprit comme ceux du corps, et observer les regards de ceux devant qui l'on parle, pour affaiblir dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour-propre.

» De là s'est formé ce ton du monde qui consiste à parler des choses familières avec noblesse, et des choses grandes avec simplicité; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances; à mettre dans ses discours comme dans ses manières une gradation délicate d'égards, relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui l'on parle.

» Les gens de lettres, ou les savans, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talens dans le monde; ils y ont porté leurs connaissances et leurs lumières. Les discussions les plus subtiles sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences sont devenues des objets de conversation; et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles

et peu appliqués, il a fallu, pour ainsi dire, leur composer un langage nouveau, où la grâce fût unie à la plus grande clarté.

» De ce concours d'efforts réunis, on sent qu'il a dû résulter une langue simple dans ses formes et précise dans ses expressions, plus variée dans ses tours que dans ses mouvemens; exprimant avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que le sentiment a de de plus délicat, et ce que les convenances de la société ont de plus fugitif.....

» C'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui connaissent les principes de la langue et qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde où ils vivent, les outrages que notre langue peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une vaine affectation. » (M. Suard, *Discours prononcé à l'Académie francaise, à la réception de M. de Montesquiou, en* 1784.)

Former son goût afin de soigner son style, voilà tout le secret de l'art d'écrire : mais ce secret ne se devine pas ; il est le fruit d'une attention suivie et d'une étude constante des meilleurs modèles.

C'est avoir profité, que de savoir s'y plaire.

Je ne serais pas étonné d'entendre dire à l'auteur même qui, depuis plusieurs années, a écrit les glus belles pages françaises, que l'épisode touchant de *Paul et Virginie* a donné naissance à celui d'*Atala*; et les *Études de la nature*, au *Génie du christianisme*, comme le style et la manière de Michel-Ange avaient formé le Corrége.

Le langage le plus épuré vient naturellement se placer sous la plume de l'écrivain dont l'oreille en a senti le charme. Il trouve, pour ainsi dire, sans le chercher, ce ton d'élégance, de politesse et de correction, qui ajoute infiniment de prix aux ouvrages les plus intéressans et les mieux conçus; il n'a plus qu'à se garantir de cette recherche ennemie du naturel et de la grâce, ou de cette pruderie qui ne sait pardonner ni une négligence, ni le moindre écart ; mais la littérature moderne a beaucoup moins à se plaindre de cette sévérité, que de la liberté peu scrupuleuse qui met le respect qu'on doit à l'innocence et aux bonnes mœurs, au rang de ces usages surannés qu'on abandonne à la pédanterie.

La convenance du style ne s'entend guère que de l'accord qui doit exister entre le fond des pensées et la manière de les exprimer : mais il est une autre convenance qui préside aux pensées elles-mêmes, et qui devient une loi pour tout écrivain jaloux de l'estime publique; c'est le respect que les talens doivent aux mœurs et à l'innocence. Sur l'infraction de cette loi nulle excuse ne peut être admise, nul exemple ne peut la justifier. La licence est la flétrissure du génie et le plus criminel abus de l'esprit. Les Grâces ne sont plus dignes de ce nom, quand elles perdent la décence; et c'est les insulter, que de les faire rougir.

Jeune écrivain, défiez-vous du piége que vous présentera la trompeuse renommée, en vous faisant prendre la célébrité pour la gloire. Voyez les écueils qu'elle a préparés au triomphe de ceux même qu'elle a comblés de ses faveurs.

Tous les lauriers du patriarche de notre littérature moderne ne couvrent pas la honte imprimée à son nom par un ouvrage licencieux, et le Tibulle de notre siècle a déshonoré la fin de sa carrière par l'alliance sacrilége de l'impudeur et de l'irréligion.

Une âme honnête et pure ne connaît pas le langage de la dépravation. Son expression est toujours vierge ; et la pudeur est si délicate, que la gaze la plus adroite ne suffit pas pour la garantir des alarmes qu'elle redoute.

Ne perdez jamais de vue que le respect pour les mœurs, et l'estime de soi-même, ont toujours conduit la plume de nos meilleurs écrivains ; que le cilice que porta si long-temps La Fontaine, n'a pu l'absoudre encore des écarts dont il eut de si profonds repentirs ; que les principes religieux sont la sauvegarde de l'honnêteté publique ; et que, d'accord avec eux, celle-ci, sans égard pour le talent et le génie, ne pardonne jamais les outrages qu'elle a reçus.

La postérité a, comme le Dante, son élysée et son enfer. Elle place pour toujours dans le premier les êtres distingués dont le génie n'a jamais dévié des voies de l'honneur et de la vertu ; le second est l'éternel partage de ceux qui ont sacrifié la morale et la pudeur à la licence et à l'impiété.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
Horat. lib. I, epist. I, v. II.

CHAPITRE V.

De l'Influence de la Mode sur les Sciences, la Littérature et les Beaux-Arts.

L'HISTOIRE des progrès de l'esprit humain, dans le système des connaissances dont sa perfectibilité le rend susceptible, présente une observation singulière; c'est que la mode en a presque toujours dirigé la marche, et que ses variations en ont constamment marqué les époques.

Dans les sciences, la littérature et les arts, la mode a vivifié toutes les recherches et dirigé tous les esprits. Il n'y a peut-être que l'art de la guerre qui ait échappé à ses vicissitudes. La mode de tuer et de se battre remonte à l'origine des sociétés, et durera probablement jusqu'à la fin du monde : encore la tactique militaire, ou cet art de détruire l'espèce humaine, surtout depuis l'invention de la poudre, a-t-il subi beaucoup de variations où l'on pourrait dire que la mode a fait sentir son influence, si l'association de ces deux mots, *la mode* et *la guerre*, ne causait pas une sorte d'effroi.

Pour ce qui concerne les sciences, nous ne pouvons guère remonter qu'aux Égyptiens, qui mirent à la mode la philosophie mystérieuse et la morale énigmatique. Elle se perdit, lorsqu'à force de secret il ne fut plus possible d'y rien entendre; et les Grecs qui voulurent s'en in-

struire, dégoûtés par l'incertitude, lui préférèrent la philosophie raisonneuse. Ils voulurent connaître la nature des choses, les causes de tout, et devinèrent assez mal, au lieu d'observer. Platon est peut-être le seul qui ait raisonné juste : il donna des bases à la morale ; mais il mit tellement en vogue la manie d'alambiquer les idées, qu'elle se conserva dans les écrits philosophiques jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident. La mode alors fut de dédaigner les sciences que la barbarie avait effrayées ; et la nuit de l'ignorance couvrit l'Europe presque entière jusqu'au XIVe. siècle, où la mode remit Aristote sur le trône de la philosophie: Ses disciples furent long-temps, comme des généraux d'armée, chargés de conquérir pour ses opinions les défenseurs les plus intrépides ; et il s'en trouva dans toutes les classes. Florence avait été le lieu de ses premiers triomphes dans le XVe. siècle ; et dans le XVIe., on vit l'université de Paris accumuler tous les trophées de sa gloire. Les parlemens et la justice en firent une affaire d'état, ce qui peut-être fut la cause de sa défaite ; car la mode n'aime pas la violence, et elle s'effarouche quand on lui présente des chaînes.

En s'apercevant qu'on s'était occupé beaucoup plus des mots que des choses, et que l'observation et l'expérience avaient été singulièrement négligées dans toutes les disputes, on en revint à soumettre le raisonnement à la lumière que présente la nature dans une route où c'est elle seule qu'il faut étudier. Bacon et Descartes parurent, et tout prit une autre face dans l'empire des connaissances humaines. Les sciences naturelles occupèrent tous les bons esprits : les

mathématiques, la physique, l'anatomie, l'histoire naturelle, prirent l'essor en même temps, et la certitude ne fut admise qu'au flambeau de l'expérience. La mode de tout scruter, de tout connaître, de ne rien admettre que d'évident, amena le doute sur ce qui paraissait surpasser l'intelligence humaine; et la mode de ne croire à rien remplaça la mode de tout examiner. Le XVIIIe. siècle fut atteint de cette maladie, dont la révolution l'a guéri; et la mode qui domine aujourd'hui est celle des sciences exactes, de l'histoire naturelle, et surtout de la politique. Peut-on deviner celle qui lui succédera? Telle était aussi la réflexion du baron de Grimm dans sa *Correspondance littéraire*, qui offre assez souvent le combat de son bon sens contre son engouement philosophique. « En étudiant, dit-» il, les révolutions de l'esprit humain, on remar-» que que les instans de lumière ont été exces-» sivement courts; qu'ils ont été comme l'effet de » quelque effort heureux et merveilleux de la » nature, et l'ouvrage d'un très-petit nombre » d'hommes de génie, d'abord contredits, ca-» lomniés et persécutés, ensuite approuvés, » adoptés et exaltés, souvent sans meilleure » connaissance de cause, et bientôt après défi-» gurés par ceux qui se disaient leurs sectateurs » et leurs disciples.... Tout est périodique en » ce monde, tout est mode parmi les hommes : » je crains qu'il ne vienne un temps où les ter-» mes favoris de la philosophie moderne soient » aussi absurdes que le jargon de l'école péri-» patéticienne. Il ne faut pour cela que du temps » et des commentateurs, et peut-être sommes-» nous moins éloignés de cette époque que nous

» ne le croyons. Alors notre gravitation, notre
» attraction, nos forces centrifuges et centri-
» pètes, pourront paraître aussi barbares que
» les quiddités et les entéléchies de la philoso-
» phie scolastique; et le mot d'esprit, que nous
» mettons à toute sauce, jouera un aussi beau
» rôle que les facultés occultes. Ce sera alors la
» tâche d'un nouveau Descartes, dé profiter à
» propos de la satiété de notre jargon pour le
» battre en ruine, de remettre pour un petit
» moment les choses à la place des mots, et
» d'obliger les subalternes, d'abord d'arrêter un
» peu le cours de leurs sottises, et puis de les
» reproduire en les parant d'un dictionnaire à
» la mode (1).

La littérature offre des variations semblables à celles qu'on observe dans les sciences. Les premiers écrits portent le caractère d'une simplicité et d'une naïveté qui les rend sublimes : c'est l'empreinte du sentiment et de la pensée dans sa pureté originale; c'est du génie sans esprit, dont les recherches et l'affectation ont fait par la suite de l'esprit sans génie; c'est la nature dans sa primitive beauté, peinte avec plus de vérité que d'enthousiasme; c'est dans les cercles enchaînés du premier âge, le tableau du bonheur que donnent l'innocence des mœurs et les vertus domestiques; c'est la bible, c'est Homère, Orphée ou Hésiode. La poésie, si favorable à l'expression des sentimens élevés et des grandes pensées, a long-temps joui de la prérogative de les propager dans la mémoire

(1) Voyez sa *Correspondance*, vers 1765, tom. V, pag. 27.

des hommes ; et la langue des Grecs, étant éminemment poétique, semble avoir conservé dans la prose même un charme d'harmonie que les orateurs s'empressèrent de s'attribuer. Longtemps la mode distribua des couronnes dans les jeux olympiques : les Muses tragiques devinrent l'objet de ses faveurs ; et l'odieuse licence qui fit périr Socrate sous la verge satirique d'Aristophane, fut peut-être la cause qui fit hériter les philosophes et les orateurs des succès dont la poésie avait fait un si funeste usage.

Le penchant des Grecs pour la subtilité métaphysique mit alors en vogue cette dialectique dont le maître et le dominateur absolu fut ce même Aristote, ce génie si profond, si étonnant par l'étendue de ses connaissances, et qui n'a pas fait un seul vers.

Tandis que les Romains, enrichis des dépouilles de l'Orient et de l'Asie, prenaient du goût pour les productions de l'esprit dont la littérature s'enorgueillit, tandis que les encouragemens et les éloges des maîtres de l'Empire faisaient naître ces chefs-d'œuvre de poésie qui font encore nos délices et sont restés nos modèles, la littérature grecque s'évanouissait en Occident : il n'y restait que ce penchant à disputer sur des matières philosophiques, lequel, se reportant ensuite sur des discussions de l'école, se propagea jusqu'au moment où des guerriers ignorans s'emparèrent de Byzance, qui n'était plus défendue que par des théologiens.

Pétrarque remit en honneur les bonnes études, et l'érudition devint à la mode. L'imprimerie n'était point encore : mais des manuscrits précieux furent multipliés par ses soins ; son

zèle et ses recherches rendirent au jour les plus beaux monumens littéraires de l'antiquité, ensevelis sous les décombres de la barbarie, comme ces belles statues grecques si long-temps enfouies sous le sol qui les avait portées. Des mœurs, des usages, des circonstances différentes, des gouvernemens plus paisibles, des souverains plus éclairés, formèrent d'autres talens, et donnèrent au monde littéraire le Dante et Boccace, le Tasse et l'Arioste.

La France, déchirée par ses dissensions intestines et par l'ambition de ses ennemis, s'apercevait à peine qu'elle avait eu une académie sous Charlemagne, et une université sous Louis IX. La mode était alors de ne savoir pas lire; et quand on l'eut appris de nouveau, la mode fut de s'entre-tuer pour des opinions. *Enfin Malherbe vint*, dont les successeurs nous donnèrent des poëtes que le génie rendit célèbres au théâtre, et que la mode relègue aujourd'hui dans le genre descriptif; comme après avoir fait des philosophes raisonnables, elle en a fait depuis des raisonneurs dangereux. Aujourd'hui ils sont absorbés dans l'idéalisme, et la littérature tout entière va bientôt se trouver en proie à la raison pure des Allemands. Dieu nous préserve cependant d'une pareille mode! car il n'y a rien de plus vide et de plus vaporeux. L'empire de ce purisme est sérieux et triste; ses partisans prennent cette teinte qui ne s'accorde guère avec le caractère français. Celui qui court à la célébrité s'accommode mieux d'une facilité qui l'entraîne que d'une sévérité qui le repousse; il se laisse aller, et l'opinion est la souveraine à laquelle il obéit comme tant d'autres.

La mode est presque toujours en opposition avec le bon sens, et c'est peut-être pour cela qu'elle plaît et qu'elle séduit. C'est néanmoins le bon sens qui donne l'immortalité dans le temple de la gloire. Ses gardiens et ses ministres peuvent s'abuser quelquefois sur les titres qu'on lui présente pour y prendre place ; mais il est impossible de corrompre la postérité, qui les rejette ou les confirme.

L'esprit lui-même, quelque supérieur qu'il soit, et dans sa véritable acception, n'est autre chose que le bon sens revêtu des expressions les plus énergiques, les plus fines ou les plus gracieuses. Lorsque Bossuet disait de Fénélon, *Il a plus d'esprit que moi, il en a à faire peur*, c'était cela même qu'il voulait exprimer ; car Fénélon n'avait point encore fait Télémaque. La mémoire et la lecture ne donnent pas de l'esprit : mais le bon sens et le bon goût mettent à contribution l'une et l'autre pour contrefaire l'homme d'esprit ; il n'est même pas très-rare de rencontrer de l'esprit dans une classe d'individus dont la lecture n'a jamais fatigué la mémoire. « Ce qui fait précisément la puissance de » l'esprit, dit Rivarol, c'est d'exprimer d'une » manière neuve et piquante les pensées les plus » communes ; car les pensées de cet ordre se » composent des sensations premières souvent » répétées, fondées sur le besoin, fortifiées par » l'usage, et conséquemment fondamentales dans » l'homme (1). »

On trouvera peut-être singulier que je regarde le bon sens comme une puissance qui

(1) *De l'homme intellectuel et moral*, page 138.

doit assigner la place aux ouvrages les plus distingués : cependant c'est une vérité de fait, et que l'histoire littéraire confirme sous tous les rapports. Il ne faut pas, pour s'en convaincre, entrer dans un long détail. Quels sont les auteurs auxquels, parmi nous, la prééminence est assurée, depuis que nous avons une littérature ? Boileau, Corneille, Racine, Bossuet, Fénélon, Pascal, Montesquieu, Buffon, et deux ou trois autres. Il est incontestable que ce n'est qu'à la sagesse des pensées, à la raison parfaite revêtue de toute son énergie et de toute sa force, en un mot au bon sens dans toute sa vigueur et tout son éclat, que ces écrivains doivent toute la gloire qu'ils ont répandue sur le siècle qui les a vus naître. La mode a souri de leurs manières antiques, comme elle souriait de l'ampleur surannée de leurs costumes, et avec eux a disparu le génie.

Le style étant de mode comme le fond d'un ouvrage, il est vraiment triste de penser que, parce que ce style ressemble beaucoup à celui des bons écrivains du siècle de Louis XIV, on craindra d'en parler avec éloge ; et que, si quelques personnes de ce goût ancien en pensent du bien, elles n'oseront le dire qu'avec précaution et n'en parler qu'avec une sorte de réticence qui n'inspire pas une grande estime pour ceux qui sont capables de faire, contre leurs propres lumières, un tel sacrifice à l'opinion dominante. Un auteur qui écrirait aujourd'hui un ouvrage entier du style de La Bruyère ou de Fénélon, exciterait autant d'étonnement et de curiosité qu'une jeune femme qui paraîtrait dans un salon ou aux promenades publiques dans le costume

de madame de la Fayette ou de madame de Sévigné.

Puisqu'il est permis à la mode d'exercer tous ses caprices, il faut convenir que ce doit être plutôt dans le domaine des beaux-arts que dans celui des sciences et de la littérature; au moins faudrait-il qu'elle respectât toujours les règles et le bon goût : mais si, dans les objets sérieux, elle se donne de si fortes licences, doit-on s'étonner de celles qu'elle se permet dans un autre genre?

La peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, sont des arts aussi anciens que le monde. La mode les a dirigés comme le reste; et quoique les règles et les principes de ces arts soient puisés dans l'imitation de la nature, les yeux les ont vus d'une manière si différente, le goût a tant varié sur ce qui les concerne, leur enfance a été si longue, leur adolescence si faible, leur bel âge si contrarié, qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient été souvent exposés à des vicissitudes dont la singularité ne cesse de paraître ridicule que pour les usages et les costumes qui semblent n'avoir aucune règle fixe dans la nature et l'opinion.

La peinture et la sculpture, quant au fond, ne peuvent guère être en proie aux caprices de la mode, puisqu'elles ne sont que l'imitation de la nature et l'expression de la vérité : mais, dans la méthode ou la manière, elles ont dû en éprouver beaucoup, et l'on peut voir combien elles en éprouvent encore. Les peintres grecs avaient sûrement une manière différente de la nôtre. Les premiers sculpteurs ou statuaires, à en juger par les monumens égyptiens qui nous

restent, semblent avoir voulu refuser le mouvement et la vie à tout ce qui sortait de leurs mains, tandis que le ciseau des Grecs prodiguait l'un et l'autre à leurs chefs-d'œuvre. Les statuaires d'Italie n'ont-ils pas eu une mode qu'ils préféraient aux ouvrages de Phidias et de Praxitèle? Et le Bernin n'a-t-il pas balancé Michel-Ange? Les écoles différentes ont toutes des caractères différens, qui ne sont autre chose que des sacrifices à la mode introduite par quelque artiste célèbre. Le style de Gérard et de Girodet ne ressemble point à celui de Van-Dyck et de Le Brun. Le caprice couronne une tentative nouvelle, et le vétéran qui repose sous de modestes lauriers, n'est pas mis en honneur. Est-ce aux progrès de l'art, ou à la mode, qu'il doit s'en prendre?

L'architecture n'est pas exempte de cette inconstance dans le goût et l'opinion : il serait aisé de le faire voir. A la vérité, l'architecte n'est pas toujours le maître de l'exécution de ses plans : mille considérations peuvent entraver son génie ; et trop souvent de prétendues connaissances de la part de ceux qui ordonnent, laissent retomber sur l'art des défauts qu'on ne doit qu'à la complaisance de l'artiste. Mais qui est-ce qui fascine les yeux et pervertit le goût de l'homme même qui se croit le plus instruit, si ce n'est la mode? Il n'est point de règle pour ce qui plaît à une tête absurde; et si elle est secondée par la fortune, elle gâtera plus de talens que l'étude n'en formera de supérieurs.

La musique est dans le même genre, et ce n'est pas en France qu'on pourrait renouveler des discussions à ce sujet; elles ne seraient

qu'une preuve de plus en faveur de l'influence très-impérieuse que je me borne à signaler sans l'approfondir. Les œuvres si justement célèbres de Lulli, de Rameau, de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Mozart et de tant d'autres, ont donné lieu à de vives contestations. Est-il besoin de dire à quel tribunal elles ont été jugées en dernier ressort ?

Quant à la danse, on peut l'abandonner à tous les caprices de la mode ; et Vestris, *le dieu de la danse*, aurait fait à ce sujet une dissertation d'autant plus convaincante, qu'elle aurait été celle d'une victime célèbre dont l'amour-propre ne craignait pas de comparer ses talens et sa gloire à ceux de Voltaire et de Frédéric-le-Grand. En cela du moins rendait-il hommage à la fantasque divinité qui gouverne l'esprit humain, et qui, comme la fortune, ne se plaît que dans l'inconstance et les plus bizarres révolutions.

J'ai donné très-peu d'étendue à ce chapitre, qu'on pourrait regarder comme un hors-d'œuvre, s'il ne me paraissait pas nécessaire comme un complément des principes du goût, et un préservatif contre toutes les influences qui pourraient le corrompre. Quoique l'accroissement successif des lumières, l'attrait de la nouveauté, le besoin de changement, la satiété de ce qui est bien, et l'instabilité de toutes choses, donnent au torrent de la mode une force contre laquelle il est fort difficile de lutter, cependant la raison et le bon sens peuvent lui opposer quelque résistance ; et ce n'est qu'en signalant les écueils que la sagesse et l'expérience les font éviter. Il est dans l'esprit humain une recti-

tude naturelle, qui ne se pervertit que par les mauvais exemples; et l'instruction, dégagée de leur influence, peut donner le courage de s'y soustraire. Ce n'est point la satire qui produira cet effet, mais la douceur d'une critique raisonnée et l'éloquence des bons modèles. Je dis une critique raisonnée; car ce qu'il y a de plus pernicieux pour ceux qui veulent se former un goût pur, indépendant de tout système et de tout préjugé, c'est l'engouement de certains esprits pour les productions que l'enthousiasme porte ridiculement jusqu'aux nues, et le dédain moqueur de certains autres pour des talens que trop de sévérité décourage, et qui mériteraient de l'indulgence. « La critique, » dit le docteur Blair, a passé dans l'opinion » d'un grand nombre pour l'art de trouver des » défauts en pratiquant l'insignifiante application de quelques termes techniques au moyen » desquels on apprend à chicaner, à pointiller » d'une manière scientifique : mais cette espèce » de critique n'est en usage que parmi les pédans. La véritable critique est un art libéral » et indulgent; elle est la fille du bon goût et » du bons sens; elle tend à évaluer judicieusement le mérite réel des auteurs; elle nous » fait sentir vivement leurs beautés, et nous » garantit en même temps de l'absurde prévention qui confond trop souvent leurs défauts » et leurs beautés dans son estime; elle nous » enseigne enfin à n'admirer ou blâmer qu'après un examen réfléchi, et à ne pas suivre » machinalement la foule. »

Il serait bien à désirer que de telles maxi-

mes fussent toujours la règle de nos juges littéraires. La mode en a singulièrement augmenté le nombre : *en conseillers la cour abonde* , et les plaideurs n'en sont pas plus contens.

CHAPITRE VI.

De la Manière de varier ses Lectures; des Livres inutiles ou dangereux.

L'ENNUI *naquit un jour de l'uniformité.* C'est elle qui cause ce dégoût, cet état de peine et de malheur qu'on éprouve dans les premières études des colléges, et dont on se ressouvient encore dans un âge avancé. La tendre jeunesse, ainsi que l'enfance, aime à changer d'objet comme de place. L'amusement même est dominé par ce besoin de la nature : elle ordonne le mouvement, et les lois qui lui soumettent le corps, n'en exemptent pas l'esprit.

Si de meilleures institutions savaient varier les premières études, on ne laisserait pas languir et pleurer pendant plusieurs années un enfant sur une grammaire ou sur un dictionnaire, pour lui apprendre mal dans cet espace de temps ce qu'il pourrait savoir en six mois, on ne tourmenterait pas sa mémoire pour y faire entrer de force ce qu'il ne comprend pas; on ne lui donnerait point par ce moyen une aversion involontaire pour des auteurs qui feraient ses délices s'il pouvait les comprendre; on n'exigerait point de lui qu'il s'exténuât pour apprendre une ou deux langues qu'il faut qu'il entende, mais qu'il n'écrira ou ne parlera jamais.

Ce n'est pas aux professeurs qu'il faut s'en prendre, mais à la méthode qu'ils sont obligés

de suivre, et qu'il serait bien à propos de réformer. Il y a sur cet objet quelques bons ouvrages dont on vante le style et qui ne servent à rien. Lorsque Catherine II, impératrice de Russie, voulut créer dans ses états des établissemens d'instruction publique, ce ne sont point des phrases qu'elle demanda aux gens de lettres, mais des règlemens.

En entremêlant, dans les premières classes, aux élémens des langues anciennes ceux de la langue nationale, en exerçant la mémoire par de bons morceaux d'histoire et de littérature française, en faisant marcher de front l'histoire de nos grands hommes avec celle des Grecs et des Romains, en choisissant pour des lectures publiques, ou pour celles dont les jeunes élèves rendraient compte, les traits de vertu qui pourraient en même temps former leur esprit et leur cœur, on les amènerait sans ennui à donner leur attention à de plus graves études. La géométrie et les mathématiques pourraient s'allier avec la rhétorique et les belles-lettres; l'histoire se développerait alors concurremment avec la morale; la physique et l'histoire naturelle trouveraient un aimable délassement dans l'étude des poëtes tant anciens que modernes : la philosophie ne serait pas une répétition triste et monotone de ce que l'école a produit de plus incertain et de plus absurde, elle serait surtout l'art de connaître tout ce qu'il est bon et utile de savoir; elle s'occuperait de tout ce qui peut former le jugement et modeler la conduite d'un honnête homme; elle insisterait enfin sur la nécessité d'avoir des principes religieux, comme

étant la base de tout ordre social et la sauvegarde des moeurs.

Je pense que, sans déranger l'ordre de lectures que je vais tracer, et afin d'éviter la fatigue qui suit une même application trop prolongée, il est à propos de les varier sans leur nuire. Ainsi, pour ne pas trop se fatiguer d'une étude principale, je donnerais quelques heures par jour à des lectures d'histoire naturelle, de physique ou de chimie, d'histoire littéraire ou de poésie, de romans ou de voyages, ou enfin de quelques ouvrages bien écrits sur la morale, la politique ou la littérature.

Dans la foule des ouvrages dont une bibliothéque se compose, il en est beaucoup d'inutiles : il me suffit alors de dire que ceux-là ne se trouveront pas au nombre de ceux dont j'ai donné le titre ; le jeune homme qui cherche une véritable et solide instruction, n'a pas de temps à perdre. Le mérite du style peut seul le tenter : c'est un appât dont la littérature moderne a fait de trop fréquens abus pour s'y livrer sans précaution.

On formerait une collection volumineuse de toutes les productions philosophiques qui se sont multipliées dans la dernière moitié du XVIII[e]. siècle. Quelques-unes d'entre elles ont pour auteurs des hommes célèbres dans les sciences et les lettres, qui n'ont pas craint de profaner leurs talens en livrant à la dérision et au ridicule ce que la religion et l'ordre social ont de plus imposant et de plus respectable, ou dont l'éloquence laborieuse a fourni des armes envenimées à la dépravation et à l'indépendance. S'il était utile de jeter les yeux sur de sembla-

bles ouvrages, qui sont décriés aujourd'hui, ce ne serait que pour se mettre en garde contre les écueils où peuvent conduire les égaremens de l'esprit : on n'y trouverait que de fastidieuses redites dont le dégoût a fait justice. Mais ceux qui voudront en concevoir l'opinion qu'ils méritent, pourront les juger par l'affreux résultat de la révolution, qu'ils ont en grande partie déterminée. Raynal et Rousseau auraient effacé de leurs larmes, en 1793, les écrits qu'ils n'avaient pas craint de publier long-temps auparavant.

Quant aux livres dangereux d'une autre espèce, je ne dis pas seulement ceux qui présentent des tableaux cyniques de la corruption des mœurs, et dont la licence dédaigne même le voile grossier qui pourrait les couvrir, mais ceux qui, sous l'appât d'une fable bien conduite, rendent complices de la séduction la délicatesse du sentiment et les grâces de l'esprit, je ne puis qu'en inspirer la crainte comme d'un mortel ennemi qu'il faut éviter. Un jeune homme qui n'aura pris du goût que pour les livres bons et utiles, n'ouvrira pas un de ceux-ci sans avoir consulté le mentor auquel il a confiance, et je suis sûr qu'il ne regardera pas sa déférence comme un sacrifice. Il y aurait trop de risque à vouloir juger par soi-même; car ce genre d'imprudence laisse des traces que n'efface jamais le repentir.

Supposons maintenant que mon jeune élève a suivi cet ordre d'occupations et de lectures que je lui indique, et voyons le fruit qu'il aura retiré, en trois ou quatre ans, de l'étude qu'il aura suivie régulièrement, non-seulement sans fatigue, mais même avec plaisir.

La géographie, plus complète qu'on ne l'apprend ordinairement dans les instructions du premier âge, lui a fait parcourir d'avance ce monde dont il doit connaître l'histoire.

La chronologie, qui classe dans sa mémoire les faits et les événemens les plus importans, lui a servi de différens points d'appui pour les attacher sans confusion aux différentes époques où ils doivent être placés.

L'histoire sainte a d'abord attiré ses regards. Il y a trouvé la religion dans sa source; et l'étude qu'il en a faite dans les bons ouvrages qui en établissent la vérité, a réuni dans son esprit tous les principes qui doivent le prémunir contre les systèmes de l'incrédule et la morale du libertin.

De là il a passé à la connaissance de l'histoire profane ancienne et moderne; il a mis à contribution les relations les plus intéressantes sur les différens pays qu'elle offre à ses regards. Semblable au voyageur qui a parcouru tout le globe et visité tous les peuples connus, il demeure convaincu qu'il n'y a de bon et d'utile que ce qui est conforme au bon sens et à la droite raison; que les principes d'honneur, d'humanité, de bonne foi, sont préférables aux qualités les plus brillantes; que la gloire acquise aux dépens du bonheur public n'est qu'une fumée qui noircit tous les trophées de la victoire; que les hommes, quelque climat qu'ils habitent, ne sont heureux que sous un gouvernement sage et respecté, et que cette sagesse ne peut exister que lorsque les lois sont appuyées sur les principes de la justice et de l'équité, qui sont les mêmes que ceux de la morale et de la religion.

Ces réflexions auront commencé à former son esprit, et il aura senti la nécessité de donner toute la rectitude possible à son jugement.

La connaissance préliminaire des langues qu'on ne parle plus, lui a coûté bien des larmes dans sa première jeunesse, et n'a pu le dispenser d'y revenir pour les apprendre mieux : il a dû joindre à une étude raisonnée de sa propre langue celle de l'italien et de l'anglais, qui ont donné aux lettres tant d'excellens et d'intéressans ouvrages.

Bientôt s'est ouvert devant lui le sanctuaire des sciences. De l'étude des faits il a passé aux principes et à l'art du raisonnement. La logique l'a mis en garde contre ce que l'erreur a de plus spécieux; la métaphysique l'a introduit dans la connaissance de Dieu et de soi-même; les systèmes philosophiques ont étonné sa raison; la morale a formé son cœur en lui traçant ses devoirs et la politique lui a indiqué tous les élémens de la société, tous les principes de la législation. Obligé de vivre sous les lois et de s'y soumettre, il en a connu du moins les bases principales et l'application qu'on peut en faire pour ses propres intérêts.

Ces sciences de raisonnement, ainsi que celles que l'on appelle sciences de la nature, sont les ouvrages des hommes; et pour bien connaître, sous l'un et l'autre de ces rapports, les dévelopmens de l'esprit humain, mon jeune élève aura pu placer ici la lecture des livres qui traitent de l'histoire littéraire de tous les temps et de tous les genres.

Cette lecture, qui demande moins de contention d'esprit que l'étude des sciences de premier

ordre, l'aura disposé à se former une idée vraie de ce qu'on appelle en général philosophie, bien différente du philosophisme moderne, et qui n'est, dans sa plus juste acception, que le composé des différentes sciences considérées dans leurs principes généraux et dans les rapports qu'elles ont entre elles et avec le bonheur public. Elles ont toutes un lien qui les unit secrètement; et c'est ce lien qui forme la véritable théorie et l'ordre purement philosophique de toutes les connaissances des hommes.

Dominé par le goût qu'elles inspirent pour tout ce qui est le plus propre à illustrer le génie, destiné peut-être aux honorables fonctions de la carrière militaire, il a voulu ne rien ignorer de ce qui pouvait la lui faire parcourir avec distinction. La géométrie et toutes les parties des mathématiques lui sont connues, et l'ont mis en état d'en faire par la suite une profonde étude. L'astronomie, la géologie, la physique générale et particulière, sont alors devenues pour lui un délassement plutôt qu'une fatigante application.

L'histoire de la nature s'est offerte à son empressement avec le détail immense de ses ravissantes beautés. Il s'est livré à sa *contemplation*, en a saisi toutes les *harmonies*, et a béni la Providence, qui a tout disposé dans un si bel ordre pour le bonheur des êtres sensibles. Pouvait-il voir, sans un sentiment religieux, cette correspondance établie entre toutes les parties d'un plan qui enserre tant de merveilles, exalte l'imagination, commande le plus grand intérêt et pénètre le cœur humain d'admiration et de reconnaissance?

Le désir de connaître la substance et les pro-

priétés des corps que la nature met sous ses regards, en a fait un amateur de la chimie; mais il a distingué soigneusement ce que l'application de cette science pouvait avoir d'utile, d'avec ce qu'elle offrait de systématique ou de pure curiosité.

Tout ce qu'il y a de plus agréable dans l'étude, tout ce qui peut plaire, amuser, intéresser, est devenu la récompense de sa constante application. Il a puisé les principes de la littérature dans les sources les plus estimées; il est devenu en état de juger et de distinguer le mérite des poëtes et des orateurs de tous les âges et de tous les genres. Les épistolaires, les théâtres, les mélanges, les romans, peuvent le distraire sans le corrompre; et le spectacle des beaux-arts, l'étude de leurs chefs-d'œuvre en peinture, sculpture, architecture, musique, etc., terminent par de vrais plaisirs les occupations sérieuses qui n'auront pas toujours été pour lui sans fatigue et sans épines. Afin de s'en dédommager mieux encore, il a vu les cabinets curieux, les ateliers et les musées; il a suivi les cours publics; il a recherché l'entretien des savans, des hommes les plus habiles, des artistes les plus distingués; et ce genre de recherches lui a peut-être procuré une instruction plus exacte et plus raisonnée que celle qu'il avait puisée dans les livres.

Tant de connaissances variées ne sont point entassées sans ordre dans son esprit : il sait en faire usage à propos, sans prétention et sans fausse modestie. Il n'a pas meublé sa mémoire de ce que le discernement oublie. Il écoute encore plus qu'il ne parle; et, quand il le fait, il

raconte avec grâce et avec un choix d'expressions qui ne sentent point la recherche. Il n'est point étranger aux conversations qui ont pour objet les sciences, la littérature et les arts; et son opinion, toujours réservée, annonce plus de sens, d'esprit et de goût, que cette assurance qui tient du pédantisme et qui n'est que le masque du faux savoir.

Encouragé par l'étude des bons modèles, il a essayé de se rendre compte à lui-même de ses lectures; il en a fait des extraits qui ont gravé dans sa tête les matériaux élémentaires de l'instruction dans tous les genres. Il a réfléchi sur les principes de l'art d'écrire et la manière de composer; les productions qui réunissent tous les suffrages ont éclairé son jugement et formé son goût : bientôt il saura juger le mérite ou les défauts de celles qui sont accueillies avec le plus de faveur. Il ne sera point l'admirateur de la nouveauté, se défiera de l'enthousiasme, et ne regardera celui que commande la mode que comme une servitude qui tient à l'inconstance de l'esprit humain, et dont le mouvement le rapproche et l'éloigne sans cesse du point fixe que lui montrent la raison et la vérité.

Ces différentes occupations ne sont que l'aliment de l'esprit : mais l'étude des sciences et de la littérature ne doit tenir que le tiers des momens de l'existence; et, pour être continuée avec profit, elle a besoin d'être entretenue par tout ce qui peut contribuer à fortifier le corps et à maintenir la santé. Les heures laborieuses semblent arrêter le temps, que des distractions variées laissent fuir avec une extrême rapidité : mais l'application à des objets sérieux devien-

drait plus nuisible qu'avantageuse, si on ne l'entremêlait par des exercices que la jeunesse demande, et par la culture de ces talens qui deviennent le charme de la vie et l'agrément de la société. La musique instrumentale et le dessin surtout sont ceux qui doivent succéder à tous les autres, et particulièrement à ceux qui peuvent développer les grâces naturelles ou mériter l'intérêt et la bienveillance que le monde le plus difficile accorde toujours aux utiles progrès d'une éducation distinguée. C'est l'arbre qui se couvre de fleurs au printemps, et qui promet pour l'automne des fruits délicieux.

Voilà mon élève : si ce n'est pas un homme de génie, je doute qu'il y en ait un plus honnête, plus aimable, et plus digne d'estime. Si la fortune le favorise assez pour seconder le désir qu'il doit avoir de s'instruire par lui-même des lois, des mœurs, des usages, de l'état des sciences et des arts chez les nations les plus polies et les plus éclairées, il ne lui reste plus qu'à voyager; il a de quoi plaire et profiter partout.

FRAGMENT

D'un chapitre qui ne se trouve point dans la première édition.

Ce chapitre présentait un résumé chronologique des établissemens d'instruction depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, et principalement en Europe. L'auteur, après les avoir indiqués successivement, terminē ainsi......

...... En réfléchissant sur ce tableau littéraire du monde civilisé, on se fait naturellement cette question : Quelle est la cause qui a le plus contribué au développement et aux progrès des connaissances humaines, et qui a déterminé les variations que nous y avons observées? Tient-elle au genre de gouvernement, à la température des climats, à la qualité du sol? Serait-elle le produit des relations d'un peuple avec un autre, ou le résultat de l'organisation physique des individus et de leur aptitude plus ou moins grande, selon que cette organisation est plus ou moins parfaite? Peut-être cette cause emprunte-t-elle son influence de la combinaison de tous ces élémens. Il faut convenir cependant que tout ce qui est marqué au coin du génie créateur, tient plus directement à l'inspiration qui le commande en quelque sorte et le soumet à ce sentiment du beau qu'il imprime à tous ses ouvrages. Homère, Sophocle, Théocrite, ainsi que Milton, Corneille, Shakespear et

La Fontaine eussent produit leurs chefs-d'œuvre à toutes les époques. La nature fait les géomètres comme les mécaniciens ; et c'est le hasard qui a donné les plus belles découvertes. Mais tout ce qui tient à la fatigue de l'esprit, tout ce qui demande de l'application et du travail, suppose des connaissances acquises et par conséquent l'instruction, l'étude et l'émulation des succès. Ce foyer d'émulation ne doit son activité qu'aux circonstances qui l'entretiennent et le conservent ; et de là vient que les sciences et les lettres n'ont réuni les productions du plus grand mérite que dans les siècles où l'on en a soigné la culture, chez les peuples qui en ont connu le prix, et sous les gouvernemens qui en ont senti toute l'importance. Il ne restera guère de doute à ce sujet lorsqu'on aura comparé les âges les plus brillans de la littérature avec ce résumé chronologique des établissemens d'instruction, qui doit fixer mieux encore dans la mémoire les époques dans lesquelles ont paru les ouvrages les plus remarquables et les écrivains les plus illustres.....

Depuis trente ans il a paru une grande quantité d'écrits sur la réforme du mode d'instruction que l'on suivait obstinément dans les colléges et les universités, en se plaignant surtout du temps immense que perdait la jeunesse dans l'étude du grec et du latin ; sur l'emploi qu'on pourrait faire de ce temps pour donner une connaissance plus approfondie de la langue et de la littérature française ; sur le pédantisme religieux qui laissait les élèves dans une ignorance presqu'absolue de l'histoire nationale et de la bonne

philosophie, etc., etc.; on pourrait en quelques lignes répondre à tous les volumes qu'on a écrits à ce sujet. Pense-t-on que nous puissions avoir des hommes d'un plus grand mérite ou des écrivains supérieurs aux de Thou, aux Bossuet, aux Fénélon, aux Montesquieu, aux La Bruyère, aux Daguesseau, à Racine, à Buffon, à Voltaire, etc., etc.? non! En ce cas le mode d'instruction que ces hommes ont suivi est incontestablement le meilléur : or, c'est dans les universités et dans les colléges qui leur étaient associés qu'ils ont fait leurs études. Celles qu'on suit aujourd'hui sont dirigées, quant au fond, sur le même plan; de tels succès doivent prouver suffisamment qu'il n'en est point de préférable. Tout ce qu'on peut ajouter de raisonnable, c'est que, dans le changement ou l'amélioration qu'on a cru devoir y faire, on a voulu pousser loin les sciences exactes comme plus utiles à l'état, ce qui fait que nous aurons plus de savans; et qu'on a fort négligé la morale et la religion, d'où il résultera que nous aurons moins de vertu (1). Toute prévention à part, il faut convenir cependant que les sentimens religieux ne sont pas incompatibles avec les plus beaux talens et la hauteur du génie. Tant de grands hommes en offrent la preuve qu'il est inutile de citer ceux qu'a produits l'école célèbre de Port-Royal, et

(1) L'institution des écoles normales est peut-être la conception la plus heureuse pour l'accroissement et l'amélioration de l'instruction publique; et cet établissement pourrait devenir le plus important et le plus utile, si l'on daignait enfin s'occuper de donner des bases pures et éprouvées à l'enseignement dans tous les genres.

de mettre en compte ces missionnaires de l'Inde que leur robe seule empêchait d'être de l'académie des sciences.

C'est l'éducation publique qui façonne les hommes de toutes les nations. Tous les législateurs se sont occupés de ce point comme de première importance. Nous avons vu en France les universités chargées de l'enseignement public. Le dix-huitième siècle a produit d'excellens ouvrages sur cet objet. Il n'en est pas de meilleur que celui du vertueux et célèbre Rollin. Les bases en sont parfaites, et la méthode en est excellente : peut-être y aurait-il quelques modifications à y apporter relativement à la marche de l'esprit humain et au changement des circonstances ; quelques moyens de perfectionner les méthodes, de varier l'objet des études et de mieux diriger l'emploi du temps. Il existe encore plusieurs anciens professeurs qui seraient bien en état de fournir de très-bonnes réflexions à ce sujet. Les fruits de l'éducation publique donnent une récolte annuelle et nationale qu'on peut assimiler à celle des fruits de la terre : celle-ci est toujours plus ou moins abondante en raison composée de la qualité du terrain, du soin de la culture, du choix de la semence et des observations du cultivateur : pour en assurer l'avantage, c'est l'expérience qu'il faut consulter et non les académies.

Je ne saurais terminer ce chapitre sans dire nettement ma pensée sur l'importance et la nécessité de donner à tous les établissemens d'instruction la seule base qui puisse garantir à l'ordre social et à la félicité publique une véritable stabilité. Cette base est la morale forte-

ment cimentée par les principes religieux. Rivarol a dit, en une seule phrase qui est en même temps une très-belle image, ce qu'on peut dire de plus profond et de plus judicieux à ce sujet : « Le corps politique est comme un arbre ; à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que » de la terre. »

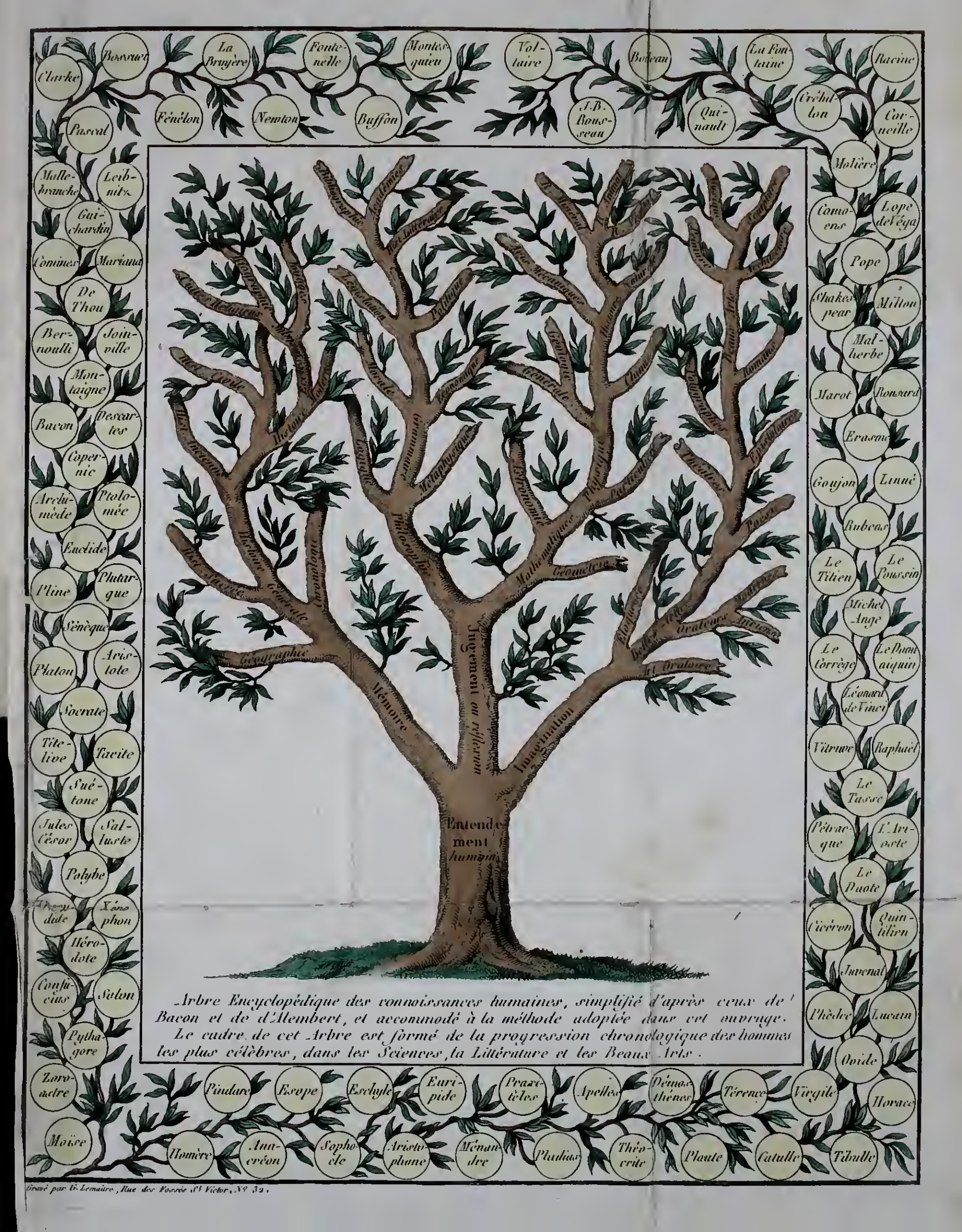
Tout ce que nous avons vu de déplorable tient à l'oubli de ce principe, et la philosophie moderne qui tendait ouvertement à la destruction de toute autorité, a bien senti que, pour la renverser, il ne s'agissait que d'affaiblir d'abord sourdement et de rompre ensuite avec effort les liens qui semblaient l'attacher et la maintenir avec plus de solidité : vers le milieu du dix-huitième siècle cette manœuvre a commencé ; la fin en a vu la catastrophe épouvantable....... Mais l'esprit philosophique suit constamment sa marche et travaille sans rétrograder. En accordant qu'il lui faut un siècle pour venir à bout de son ouvrage, on peut calculer que, dans cinquante ans, ce qu'on appelle aujourd'hui la France aura cessé d'être ce qu'elle était,... si le retour aux vrais principes ne ramène pas l'ancien ordre dans les établissemens d'instruction et dans l'éducation publique.

Les progrès dans les sciences n'y font rien du tout ; ce ne sont pas les sciences qui soutiennent un gouvernement. Les lumières peuvent éclairer un désastre, mais ne l'empêchent pas.

L'effet des grandes révolutions politiques ressemble à celui des éruptions de volcans : il se fait sentir à d'énormes distances, et renverse ou déplace tous les ouvrages des hommes. Les monumens littéraires sont entraînés par ces ef-

froyables bouleversemens, et les muses dispersées cherchent un climat tranquille et un ciel protecteur. Si les connaissances que l'esprit humain peut réunir dans tous les genres doivent être successivement le partage de toutes les nations civilisées; si, comme nous l'avons remarqué, tel est l'ordre de leurs destinées sur ce globe, le tour du nouveau monde doit enfin arriver; et, vu l'état actuel des choses, on peut conjecturer, sans beaucoup se compromettre, qu'avant quelques siècles nous aurons l'avantage d'être regardés comme anciens par les habitans des deux Amériques, et que nos productions littéraires seront à leur égard ce que sont pour nous celles des Grecs et des Romains.

ARBRE ENCYCLOPÉDIQUE.



Arbre Encyclopédique des connoissances humaines, simplifié d'après ceux de Bacon et de d'Alembert, et accommodé à la méthode adoptée dans cet ouvrage.
Le cadre de cet Arbre est formé de la progression chronologique des hommes les plus célèbres, dans les Sciences, la Littérature et les Beaux Arts.

Gravé par G. Lemaire, Rue des Fossés St Victor, No 32.

CHAPITRE VII.

De l'Ordre des Lectures, conformément à la division des Facultés de l'Esprit et des Connaissances humaines qui s'y rapportent.

Nous avons vu que les trois facultés de l'esprit, auxquelles on pouvait rapporter toutes les connaissances humaines, étaient la mémoire, le jugement et l'imagination. Il s'agit de classer toutes ces connaissances selon l'ordre de filiation avec chacune de ces facultés : c'est, en d'autres termes, tracer la marche de l'instruction sur le développement naturel auquel ces facultés sont soumises.

La mémoire est la première et la plus importante; elle est le grand réservoir de toutes les idées. Toutes ces idées sont appuyées sur des faits, et ces faits sont les matériaux de l'histoire, dont l'étude doit être précédée par des notions exactes sur la géographie et la chronologie. La religion s'y rattache tout naturellement, son origine remontant sans interruption jusqu'au berceau même du genre humain. Elle est elle-même un fait consacré dans son histoire; et cette histoire doit être étudiée avec d'autant plus de soin, qu'elle présente un plus grand intérêt, et que le tableau de cette religion si pure et si bienfaisante, soutenu par les bons ouvrages qui la défendent, est le meilleur préservatif contre les dangereux systèmes qui la combattent.

A l'étude de l'histoire religieuse succède celle de l'histoire profane, tant ancienne que moderne. Viennent ensuite les mémoires particuliers, les biographes et les voyages. Rien n'est plus propre à étendre les idées et à donner une connaissance exacte des hommes, que de les observer dans tous les climats et sous tous les gouvernemens. Cette étude d'ailleurs est aussi agréable qu'intéressante, et doit accoutumer à la réflexion, si nécessaire ensuite pour une application à des sciences plus sérieuses.

Celles-ci se divisent en sciences de raisonnement et sciences de la nature. Presque tout ce qu'on appelle philosophie, sous la véritable acception de ce mot, se trouve compris dans ces deux classes.

Dans la première, on comprend la grammaire, la logique, la métaphysique, les systèmes philosophiques de tous les temps, la morale, la législation, la politique, l'économique et l'histoire littéraire.

Dans la seconde, se placent la géométrie et toutes les parties des mathématiques; la physique générale, qui comprend l'astronomie; la géologie ou l'histoire de notre globe en particulier; l'histoire naturelle avec toutes ses branches; la chimie et tous les détails de la physique particulière; enfin les arts mécaniques. Je ne parle point de la médecine et de l'anatomie, qui doivent être l'objet d'une étude spéciale, avec tout ce qui y a rapport.

Sous la troisième division se trouvent compris tous les talens et tous les arts qui tiennent à l'imagination : les principes généraux de littérature, l'art oratoire et la rhétorique; la poé-

sie ancienne et moderne; les polygraphes; les épistolaires; les romans, et les arts libéraux, peinture, sculpture, architecture, musique, etc. Nous comprenons les théâtres sous l'article de la poésie, non-seulement parce que le plus grand nombre des pièces de théâtre, soit anciennes, soit modernes, est en vers, mais parce que le genre en lui-même tient à l'imagination et à l'imitation de la nature, ainsi que les autres arts d'agrément.

C'est conformément au plan de ces trois principales divisions que nous donnons la notice des ouvrages les plus estimés sur chacun des objets qu'elles comprennent, en indiquant d'abord les plus élémentaires, et ensuite ceux où l'on pourra trouver une instruction plus approfondie. Dans cette distribution, nous avons tâché de suivre l'ordre encyclopédique que nous avons tracé, quoiqu'on ne puisse pas tout-à-fait modeler un catalogue de livres sur un plan strictement méthodique des connaissances humaines.

Il serait superflu de répéter ici ce que tant de bons auteurs ont écrit sur l'importance et l'utilité de chacune de ces connaissances; mais, comme l'étude de l'histoire peut être susceptible de différentes méthodes, et que l'ordre des lectures doit être assujetti à celle de ces méthodes qui paraît la plus facile et la plus claire, j'ai pensé que l'on pouvait donner la préférence à celle que conseille M. Moreau dans la carte historique qu'il a mise à la tête de sa *Bibliothèque de Madame la Dauphine*. C'est un tableau chronologique dont je ne fais que présenter ici l'esquisse, comme un guide nécessaire pour classer tous les faits importans dans la mémoire.

et pour embrasser en même temps, comme d'un seul coup d'œil, tous les événemens dont l'histoire se compose.

Elle se divise d'abord en histoire ancienne et en histoire moderne.

L'histoire ancienne se subdivise en histoire sainte et en histoire profane. L'une et l'autre comprennent tout ce qui s'est passé depuis les premiers temps connus jusqu'à l'ère vulgaire ou l'ère chrétienne.

Depuis cette époque, l'histoire moderne se partage encore en histoire ecclésiastique et en histoire civile générale ou particulière; et chacune de ces parties doit se diviser encore en autant de sections qu'il y a de peuples ou de nations qui, selon l'ordre chronologique, ont successivement figuré sur ce globe.

Histoire ancienne.

Selon l'opinion la plus généralement adoptée, le monde existe depuis environ six mille ans. Nous ne savons que par l'Écriture sainte ce qui s'y est passé jusqu'au déluge. Depuis cette époque, l'histoire sainte nous conduit jusqu'à la cent trente-cinquième année avant J.-C. Hérodote, le plus ancien des historiens grecs, ne composait son histoire que vers le temps où Néhémie, le dernier des écrivains sacrés, finissait la sienne.

Egypte.

Après l'histoire sainte, la plus ancienne qui soit connue, est celle de l'Égypte. Ce pays, dont les colonies ont peuplé l'Asie, paraît avoir eu, le premier, des arts et une constitution politique. L'Égypte fut gouvernée par ses rois jusqu'à la conquête qu'en firent les Perses, et depuis cette époque elle a toujours été soumise à des maîtres étrangers.

Indépendamment de cette monarchie, on voit paraître successivement quatre grands empires, dont la suite et les différentes révolutions font le corps de l'histoire ancienne.

Le premier est celui des Assyriens, qui se divisa ensuite en deux monarchies; celle des Assyriens de Ninive, et celle des Assyriens de Babylone.

Empire des Assyriens.

Ces deux royaumes se réunirent bientôt à l'empire des Mèdes, sous Cyrus, roi de Perse, qui mit fin à celui des Assyriens par la prise de Babylone, et forma de ces trois monarchies réunies en sa personne le grand empire des Perses. Les successeurs de Cyrus gouvernèrent la plus grande partie de l'Asie, ainsi que l'Égypte, environ deux cents ans. Pendant ce temps se formait en Europe une puissance qui devait détruire l'empire des Perses. La Grèce, féconde en grands hommes, résiste avec succès aux efforts que font les Perses pour l'asservir. Les fameuses républiques d'Athènes, de Lacédémone et de Thèbes, immortalisent leur gloire et celle de leurs défenseurs : mais cette liberté qu'elles surent maintenir contre les armes de Darius, de Xerxès et de ses successeurs, ne put tenir contre les sourdes attaques d'un prince grec, aussi ambitieux que politique. Philippe, roi de Macédoine, profita des mésintelligences qui, depuis quelque temps, divisaient les républiques de la Grèce, leur fit la loi lui-même, et son fils Alexandre acheva l'ouvrage qu'il avait commencé.

Empire des Perses.

Ce conquérant célèbre, après avoir soumis les Grecs sous prétexte de les défendre, eut la folle ambition d'asservir tous les peuples dont on

Empire des Grecs

avait alors quelque idée. Il commença ses conquêtes par la ruine de l'empire des Perses, dont le dernier roi, Darius Codoman, fut tué trois cent trente ans avant J.-C. Maître de la Perse, Alexandre voulut conquérir tout l'Orient. Babylone fut le tombeau où tant de prospérités vinrent s'ensevelir : Alexandre y périt après douze ans de victoires. Depuis la mort de ce prince, l'empire des Grecs fut divisé en quatre parties qui formèrent autant de royaumes gouvernés par les généraux grecs qui avaient suivi le conquérant macédonien. Ces quatre royaumes furent celui d'Égypte ; celui de Syrie, qui comprit toutes les provinces d'Orient ; celui de Macédoine, dont la Grèce dépendait, et enfin celui de Thrace.

Empire romain.

Ils finirent tous les uns après les autres, et devinrent successivement la proie des Romains, dont la puissance s'était prodigieusement accrue depuis la mort d'Alexandre. L'Égypte fut le dernier état dont ils s'emparèrent. Auguste en fit la conquête trente ans avant l'ère vulgaire. Ainsi Rome se vit alors maîtresse de presque tout le monde connu. Outre les états des successeurs d'Alexandre, elle possédait par droit de conquête les côtes d'Afrique que baigne la Méditerranée, l'Espagne, toute l'Italie, les Gaules et une partie de la Grande Bretagne.

Histoire moderne.

C'est sous Auguste, fils adoptif de César, que Jésus-Christ vint au monde, environ l'an 4000 de la création ; et c'est ici que commence l'histoire moderne. Elle est celle de la décadence de l'empire romain et de l'établissement de toutes les monarchies qui se sont élevées sur ses ruines. Les successeurs d'Auguste persécutèrent

l'église, qui, malgré les efforts de toutes les puissances du monde, s'étendit en peu de temps bien au-delà des bornes de l'empire. Constantin-le-Grand fit cesser les persécutions et embrassa la foi chrétienne l'an 311 de J.-C. Constantinople, qu'il bâtit à l'extrémité de l'Europe, fut appelée une seconde Rome, et devint, par le séjour qu'y firent les empereurs, la capitale de tout l'empire.

Partage de l'Empire.

Il se partagea, sous les successeurs de Constantin, en empire d'Occident et en empire d'Orient. Des fils de Théodose-le-Grand, Honorius eut le premier, et Arcadius le second. C'est sous le faible Honorius que commence la destruction de l'empire d'Occident, dont Rome était restée le centre. Stilicon, général de ses armées, appelle les peuples du Nord et de la Germanie; et bientôt les Gaules, l'Espagne, l'Italie, sont inondées de barbares. Les Goths ravagent les rives du Pô; les Vandales traversent les Gaules, s'établissent dans les provinces méridionales de cette partie de l'empire : mais ensuite les Visigoths les chassent devant eux, et obtiennent d'Honorius la cession du pays qu'ils les forcent d'abandonner. Alaric et son fils prennent et pillent Rome, obligent les Vandales de reculer en Espagne jusqu'à la Méditerranée, d'où ils passent ensuite en Afrique. Les Bourguignons s'établissent dans le voisinage du Rhin. Les Français poussent tous ces barbares, et fondent également sur eux et sur les Romains. Enfin Attila conduit les Huns des Palus-Méotides en Europe, et ce fléau de Dieu, à la tête d'une armée innombrable, désole toutes les contrées où il passe. A la suite de cet épou-

vantable tumulte, on voit Odoacre, roi des Hérules, qui furent à leur tour chassés d'Italie par les Ostrogoths, enlever le sceptre au dernier prince (Augustule) qui ait porté le titre d'empereur; et c'est à cet événement, arrivé l'an 476 de l'ère chrétienne, qu'on place la fin de l'empire d'Occident.

Royaumes de France, d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre.

Ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin du ve. siècle, se formèrent en Europe trois puissantes monarchies : celle des Visigoths en Espagne et dans la partie des Gaules la plus voisine des Pyrénées, celle des Français dans les Gaules, celle des Ostrogoths en Italie. Tels furent, en Occident, les premiers successeurs des Césars.

L'empire d'Orient subsista beaucoup plus long-temps. Les Bulgares, les Sarrasins et les Turcs lui enlevèrent successivement la plus grande partie de ses provinces ; mais il ne fut entièrement détruit qu'en 1453 par Mahomet II, sultan des Turcs, qui, ayant pris Constantinople, s'empara de tout ce qui restait aux empereurs, et acheva d'établir sur les ruines de l'empire la formidable monarchie des Ottomans.

Pendant que l'empire d'Orient lutta contre les peuples barbares qui l'attaquaient, on vit se fortifier et s'étendre en Europe les différens états qui la partagent aujourd'hui. Clovis, que l'on compte pour le cinquième roi des Français, fut véritablement le fondateur de la monarchie. Ses conquêtes, ainsi que celles de ses fils, les rendirent entièrement maîtres des Gaules avant le milieu du vi^e^. siècle.

Les peuples de la Grande-Bretagne, après la destruction de l'empire romain, se trouvèrent

perpétuellement aux prises avec les Pictes et les Écossais qui habitaient au nord de l'île. Vers le milieu du ve. siècle, ils avaient appelé à leur secours les Anglo-Saxons, qui d'auxiliaires, devinrent usurpateurs. Leurs chefs se partagèrent le pays, et il se forma sept royaumes, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de l'*heptarchie anglaise*, et qui dans la suite ne furent réunis que sous Ecbert-le-Grand.

L'Italie, conquise en 530 sur les Ostrogoths, auxquels, pendant ce temps-là, les Français avaient enlevé la Provence, devint la proie des Lombards. Alboin, leur premier roi, fut couronné à Milan; et cette monarchie, fondée en 568, ne fut éteinte que par Charlemagne.

Mahomet et les califes.

Le VIIe. siècle voit les Sarrasins se rendre maître de l'Afrique. Ces peuples arabes avaient de tout temps conservé chez eux les arts, les sciences, et une police qui devait tôt ou tard leur assujettir leurs voisins. Mahomet, secondé par l'enthousiasme et le fanatisme, établit sa nouvelle religion par des victoires (630). En neuf ans toute l'Arabie est soumise, et l'on voit commencer l'empire des califes, qui, peu de temps après, pénètrent dans l'empire grec, s'emparent de la Syrie et de la Palestine, se rendent maîtres de la sainte cité, font la conquête entière de la Perse, soumettent l'île de Chypre, et finissent par enlever aux Grecs l'Afrique, d'où ils menacent l'Europe. Cinquante ans après, ils entrent en Espagne; ils y portent une guerre longue et désastreuse, qui ne se termine qu'à leur expulsion vers le milieu du XVe. siècle.

L'empire renouvelé d'Occident

La France eut à Charlemagne l'obligation de voir les Sarrasins vaincus et repoussés. Les ta-

L'Allemagne.

lens et l'activité de ce prince furent une digue qui empêcha ce torrent d'inonder l'Europe. Conquérant rapide, il dompte la Germanie, achève de détruire la puissance des Lombards, soumet le reste de l'Italie, et se fait couronner à Rome empereur d'Occident en 800. Si le nouvel empereur ne possédait pas tous les états qui avaient autrefois été soumis à la monarchie romaine, ses propres conquêtes lui assujettirent de vastes contrées où les Romains n'avaient jamais porté leurs armes. Indépendamment de l'Italie et de la France, la plupart des provinces qui sont aujourd'hui comprises sous le nom général d'Allemagne, obéissaient à Charlemagne; et ce fut sous ce prince que les bords du Danube, qu'il subjugua, commencèrent à porter le nom d'Autriche. Six ou sept descendans de Charlemagne, dont quatre furent héritiers de son sceptre, portèrent successivement le titre d'empereur : mais, tandis que la couronne de France flottait chancelante sur la tête des derniers rejetons de cette race illustre, l'empire devint électif et passa aux Germains.

La postérité de Charlemagne avait déjà perdu le sceptre des Césars; elle perdit encore la couronne de Clovis. En 987, Hugues Capet fut placé sur le trône par des vassaux puissans, dont il fut obligé de ménager les prétentions.

Royaumes de Danemarck et de Suède.

Ce n'est que depuis Charlemagne qu'on commence à apercevoir les faibles lueurs qui éclairent le berceau de l'histoire du Nord. Les victoires de ce prince l'approchèrent beaucoup de ces pays, qui étaient encore alors à demi sauvages. Il envoya des missionnaires en Suède au commencement du IXe. siècle. Là régnait un

prince que les historiens nomment Biorn III, et depuis lequel on compte une longue suite de rois. Les Danois avaient aussi des chefs ; mais ce n'est qu'avec Hérold IV (en 930) que l'on y voit commencer une suite de princes chrétiens. Jusque-là on ne connaissait ces peuples que par ces terribles émigrations qui désolèrent si long-temps l'Europe.

Rois normands en Angleterre.

Depuis l'époque où Ecbert réunit les sept royaumes qui composaient l'heptarchie, l'Angleterre ne présente plus qu'une monarchie long-temps déchirée par les Anglais et les Danois, qui se la disputent. Les Danois ont enfin l'avantage. Ces peuples, que l'on nommait aussi Normands, s'étaient fait céder par Charles-le-Simple une belle province de France, à laquelle ils avaient donné leur nom. Le duc de Normandie, Guillaume-le-Conquérant, vassal de nos rois, se prétend appelé au trône d'Angleterre après la mort d'Édouard-le-Confesseur, et soutient ses prétentions par des victoires. À cette époque (1086), l'histoire de la Grande-Bretagne commence à devenir intéressante par ses relations avec celle de France. L'Écosse, ainsi que l'Irlande, réunies à l'Angleterre, se rattachent par la suite à son histoire.

Rois de Bohême, de Pologne et de Hongrie. Russie.

Les Russes et les Bohémiens embrassent la foi chrétienne sur la fin du IXe. siècle. Ceux-ci, dès le XIIe. avaient des rois ; mais ce n'est que dans le XIIIe. qu'ils commencent à figurer avec les autres souverains. Les Polonais, long-temps gouvernés par des ducs, reconnurent Boleslas pour leur premier roi en 999, titre que l'empereur Othon III lui confirma. Un an après, les Hongrois, qui, venus de la Grande-Tar-

tarie, s'étaient établis vers l'an 900 dans la Pannonie, virent Etienne, leur premier roi, recevoir du pape Silvestre II la couronne, qui, après cinq cent vingt-six ans, est passée dans la maison d'Autriche, après la mort de Louis, roi de Bohême et de Hongrie, dont la sœur, Anne Jagellon, avait épousé Ferdinand Ier., frère de Charles-Quint.

Vers la fin du xe. siècle (998), on aperçoit les commencemens du vaste empire de Russie, dont Wladimir-le-Grand fut le premier grand-duc et le premier prince chrétien. Il avait épousé la sœur de l'empereur de Constantinople; et la princesse Anne, sa petite-fille, épousa Henri Ier., roi de France. Cette princesse russe fut la mère commune de tous les rois et princes de notre troisième dynastie.

Ainsi, avant le XIIe. siècle, s'étaient déjà formées en Europe la plupart des monarchies que nous y voyons encore subsister.

Croisades. Sur la fin du XIe., les chrétiens d'Europe portèrent leurs armes en Asie, et y fondèrent des états qui y eurent plus de célébrité que de durée. Leur objet était de délivrer la Terre-Sainte du joug des Sarrasins. Telle fut pendant plus de deux cents ans la dévotion de l'Europe. De là ces guerres fameuses que l'on appelle *croisades*, parce que tous les guerriers qui passaient en Orient, se faisaient attacher une croix sur l'épaule. La première fut prêchée en France au concile de Clermont en 1092. La dernière fut celle qui coûta la vie à Saint-Louis, en 1269.

Empire des Latins à Constantinople. Godefroi de Bouillon, le libérateur de la Terre-Sainte, fut élu roi de Jérusalem en 1099; mais cette petite monarchie, qui ne dura que

quatre-vingt-huit ans, fut détruite par Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, qui reprit Jérusalem sur le vieux Lusignan, son dernier roi. Les guerriers qu'avait réunis la quatrième croisade, conquirent l'empire grec. Maîtres de Constantinople en 1204, ils élurent pour empereur Baudoin, comte de Flandre, dont les successeurs régnèrent environ cinquante-huit ans : c'est ce qu'on appelle l'empire des Latins en Orient. Il finit par la révolte des Grecs, qui, mécontens de Baudoin II, élurent Michel Paléologue, et, avec lui, les Génois reprirent Constantinople.

Au milieu du siècle des croisades, temps fécond en aventures guerrières, il s'était formé en Italie une nouvelle monarchie qui avait été uniquement le prix de la valeur, celle de Naples et de Sicile. Ces riches contrées étaient encore, au commencement du XIe. siècle, regardées comme faisant partie de l'empire grec : mais, dans le fait, les petits princes qui habitaient ce pays, devenus presque indépendans de leurs faibles souverains, luttaient avec désavantage contre les Sarrasins, qui, maîtres de l'Afrique et de l'Espagne, venaient de s'emparer de la Sicile, et voulaient joindre à cette conquête l'extrémité de l'Italie. Quarante gentilshommes normands, venant de la Terre-Sainte, arrivent devant Salerne au moment où ces infidèles en commencent le siége : leur courage délivre cette place, et donne aux Grecs le temps de respirer. On leur offre des établissemens ; ils les refusent, et retournent dans leur patrie. La gloire de leurs succès excite l'émulation et réveille l'ambition de plusieurs guerriers. Tancrède de Hauteville,

Royaumes de Naples et de Sicile.

père de douze enfans, passe avec eux en Italie. Cette famille chasse les Sarrasins, soumet les Grecs, et partage les provinces que ceux-ci ne peuvent plus défendre. Roger I[er]. fait la conquête de la Sicile, et prend, en 1129, le titre de roi. Son fils Roger II réunit les deux Siciles. Mais cette nombreuse famille de héros, avant la fin même de ce siècle, n'avait plus qu'une fille qui, en épousant l'empereur Henri VI, porta dans la maison de Souabe ses droits sur la Sicile, inutilement réclamés par le fils de Tancrède, bâtard de Roger II. Après la mort sanglante du malheureux Conradin, dernier mâle de cette maison de Souabe, la France donna sept rois à Naples et à la Sicile : mais la maison d'Aragon, héritière de celle de Souabe par les femmes, soutint dans tous les temps ses prétentions à ce trône, et sut les faire valoir avec succès, dès qu'elle en trouva l'occasion.

Royaume de Portugal.

La même année (1139) que Roger se faisait reconnaître pour roi de Sicile, Alfonse Henriquès prenait le titre de roi de Portugal. Petit-fils d'Alfonse VI, roi de Castille et gouvernant l'ancienne Lusitanie, il ne crut rien usurper en mettant sur sa tête, au moment d'une bataille, une couronne qu'il honora sur-le-champ par une grande victoire contre cinq rois maures qui furent tous tués dans la bataille d'Urique.

République de Venise.

C'est dans ce siècle des croisades que l'histoire de Venise commence à se trouver mêlée avec les autres histoires de l'Europe. Jusque-là cette république est isolée, et n'excite l'intérêt que par le spectacle de sa liberté conservée au milieu des troubles et des désordres qui environnent son berceau. Son antiquité remonte

aussi haut que notre monarchie. Les Vénitiens, poussés par les armes d'Attila, se cantonnent sur les bords du golfe Adriatique; ils commencent à se gouverner par leurs lois, et à se défendre par leurs propres forces; ils se créent des ducs; et lorsque Pepin, père de Charlemagne, passe en Italie, il respecte leur liberté. Enfin, en 810, deux palais bâtis dans deux petites îles du golfe, l'un pour le duc, l'autre pour l'évêque, donnèrent naissance à cette ville fameuse qui, au bout de deux siècles, extrêmement enrichie par le commerce, se vit en état de vendre à tous les princes de l'Europe le secours de sa marine. Sur la fin du siècle des croisades, les Génois commencèrent à être ses rivaux.

En 1305, Albert, fils de Rodolphe de Hapsbourg, lequel monta sur le trône de l'empire trois ans après la mort de Saint Louis, vit enlever à sa maison une partie des pays que possèdent aujourd'hui les Suisses. Trois cantons se confédérèrent pour se soustraire à la tyrannie d'un gouverneur qui abusait de son pouvoir. Le courage, la liberté, la pauvreté, donnèrent naissance au corps helvétique, qui s'est accru jusqu'au point où nous le voyons aujourd'hui. République des Suisses.

Au commencement du XVIe. siècle, les troubles de religion deviennent, soit en France, soit en Allemagne, le prétexte des guerres les plus sanglantes. On voit par la suite, dans ce dernier pays, ainsi que dans l'Espagne, les deux branches de la maison d'Autriche, unies d'intérêt, exciter les craintes et la jalousie du reste de l'Europe. Le nouveau monde leur est soumis; mais, dans l'ancien, tout se réunit pour démembrer leur puissance. Les Pays-Bas viennent République des Provinces-Unies.

à bout de se soustraire à la domination espagnole, et, après avoir combattu pour leur liberté avec un courage indomptable, sont enfin reconnus, par la maison d'Autriche elle-même, pour une république indépendante.

Ce succès engagea les princes d'Allemagne à travailler de plus en plus, avec l'aide de la France et de la Suède, à restreindre les prérogatives de l'empereur. Aux traités de Westphalie, l'équilibre parut rétabli entre les puissances; mais le prétexte de sa conservation fit encore verser beaucoup de sang. On avait craint la maison d'Autriche sous Louis XIII; on craignit la maison de France sous Louis XIV. L'Europe se ligua contre lui, mais ne put empêcher que les droits de son petit-fils sur l'Espagne ne fussent reconnus.

Royaume de Prusse.

En 1701, et pendant que Philippe V montait sur le trône d'Espagne, Frédéric, électeur de Brandebourg, se faisait proclamer roi de Prusse, et affranchissait cet état des liens féodaux qui l'attachaient à la Pologne.

Royaume de Sardaigne.

Dix-huit ou vingt ans après, tous les princes de l'Europe donnèrent aussi le titre de royaume à l'île de Sardaigne, qui, par la quadruple alliance, fut cédée au duc de Savoie en indemnité de la Sicile, qu'il rendait après l'avoir possédée depuis le traité d'Utrecht.

Cette esquisse ne fait que présenter l'origine des états dont l'histoire développe les révolutions successives. Celle des nations hors de l'Europe, et depuis la découverte du nouveau monde, se lira séparément, et cette lecture peut être très-agréablement et très-utilement variée par celle des voyages qui y ont rapport. Il sera néan-

moins fort avantageux de la faire concourir, autant qu'il sera possible, avec les cinq époques suivantes, qui peuvent partager toute l'histoire moderne, et de manière à faire marcher parallèlement avec elles les événemens les plus remarquables des histoires étrangères :

La première, depuis Auguste jusqu'à la fin de l'empire d'Occident (en 476), qui correspond à la fondation de la monarchie française ;

La deuxième, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne (en 800);

La troisième, depuis Charlemagne jusqu'à Saint-Louis (1250);

La quatrième, depuis la dernière croisade jusqu'à François Ier. (1550) : cette époque présente les événemens les plus remarquables, tels que la découverte du nouveau monde, celle de l'imprimerie, l'Italie sous Léon X, et l'empire sous Charles-Quint;

La cinquième, depuis le milieu du xvie. siècle jusqu'à la fin du xviiie. : cette dernière est la plus intéressante de notre histoire, et celle à laquelle se rattachent les événemens les plus importans de notre pays.

L'histoire ecclésiastique peut être étudiée séparément. Depuis le xe. siècle surtout, elle se trouve liée avec l'histoire des principales puissances de l'Europe : mais depuis le xvie., elle est tellement mêlée avec les événemens politiques occasionés par l'établissement de la réforme, qu'on peut en lire les différentes parties concurremment avec l'histoire des trois grandes puissances qui l'ont ou reçue ou rejetée ; je veux dire l'Allemagne, l'Angleterre et la France.

Il existe plusieurs ouvrages qu'on peut re-

garder comme des prolégomènes historiques, tels que les *Méthodes pour étudier la géographie et l'histoire, par Lenglet du Fresnoy* (1), les *Élémens de Vallemont*, etc. Mais, indépendamment de ce qu'ils sont déjà surannés, ils sont tellement volumineux, qu'ils sont moins propres à être lus de suite qu'à être consultés. J'indique, en remplacement de ces ouvrages, celui de M. Deleuze, intitulé *Eudoxe, ou Entretiens sur l'étude des sciences*, etc. (Paris, 1810, 2 vol. *in*-8°.), dont le second volume est consacré en très-grande partie à une méthode pour établir un ordre chronologique et philosophique dans l'étude de l'histoire; et celui de *Née de la Rochelle*, intitulé *le Guide de l'histoire*. Paris, 1803, 3 vol. *in*-8°. Ce recueil élémentaire, très-bien fait, contient les traités des écrivains les plus distingués sur l'étude et l'utilité de l'histoire, sur la chronologie et sur le mérite des principaux historiographes; le tableau de l'histoire universelle ancienne et moderne jusqu'en 1802; et une bibliothéque choisie des meilleurs livres de géographie, de chronologie, d'histoire et de droit public, composés ou traduits en français.

Les trois sections suivantes offrent un choix de livres dans tous les genres, à l'exception de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine, qui demandent des études spéciales. On en trouvera les élémens dans toutes les bibliographies.

---

(1) Une édition de la Méthode pour étudier l'histoire, revue, corrigée et considérablement augmentée par Drouet, est en 15 vol. in-12; *Paris, Debure*, 1772.

J'ai cru convenable, pour toutes les personnes qui aiment la lecture, de ne citer que les traductions des ouvrages écrits en grec ou en langues étrangères, et j'indique, autant qu'il est possible, les éditions les meilleures et les plus récentes. Quant aux ouvrages écrits en latin, je suppose qu'on les connaît en grande partie, et d'ailleurs je désigne les bibliographes qui en ont indiqué les meilleures collections.

On trouvera dans cette liste plusieurs livres élémentaires du même genre et à peu près du même mérite. J'aurais pu n'en indiquer qu'un ou deux; mais j'ai pensé qu'au défaut de l'un, on pourrait se procurer l'autre.

Je prie d'observer de nouveau que le but de cet ouvrage n'est pas de former un savant, mais seulement un homme instruit, en le mettant sur la voie de prendre de plus amples connaissances dans le genre pour lequel il se sentira le plus d'attrait. J'ai marqué d'un astérisque quelques-uns des ouvrages où l'on peut les puiser, ainsi que ceux qu'il peut suffire de parcourir ou de consulter.

On présume bien que, forcé de me restreindre dans les limites du plan que je me suis tracé, je n'ai pu indiquer qu'un certain nombre d'auteurs vivans. Ma réticence ne saurait préjuger rien de défavorable sur le mérite des ouvrages des autres; et j'ai lieu de croire qu'ils n'auront point à se plaindre de cette omission, si je leur fais observer que je me suis refusé à moi-même la préférence que peut-être j'aurais pu m'attribuer.

SECTION Ire.

Des Connaissances qui dépendent de la Mémoire.

GÉOGRAPHIE. — CHRONOLOGIE. — HISTOIRE. — BIOGRAPHIE. — VOYAGES.

GÉOGRAPHIE.

1. Mappemonde géographique et historique, donnant les premières connaissances de la géographie, de l'histoire, des voyages, etc.; par Maclot. *Paris*, 1778, 2 *vol. in*-12.

2. Concorde de la géographie des différens âges, par Pluche. *Paris*, 1765, *in*-12.

3. Élémens de géographie, ou Introduction à la géographie universelle, exposée dans une suite de lettres adressées à un jeune élève; traduit de l'anglais de R. Turner, sur la 9e. édition, par D. F. Donnant. *Paris*, 1803, *in*-12.

4. Géographie élémentaire ancienne et moderne, par Buache de la Neuville. *Paris*, 1772, 2 *vol. in*-12.

5. Abrégé de la nouvelle Géographie universelle de W. Guthrie, 8e. édition, avec cartes. *Paris*, 1813, *grand in*-8o.

6. Nouvelle Géographie, par M. Munier. *Paris*, 1805, 2 *vol. in*-8o. — On préfère aujourd'hui celle-ci, qui n'est ni trop abrégée ni trop étendue, à celle de l'abbé Nicole

de la Croix, qui a eu tant d'éditions, et dont la meilleure est celle qui a été revue par l'abbé de Fontenay en 1814, 2 *vol in*-12.

7. * Géographie ancienne abrégée de d'Anville. 1768, 3 *vol in*-12. — Les cartes réduites jointes à cette édition sont fautives. Il faut préférer l'édition *in-fol.* publiée l'année suivante avec les véritables cartes, en attendant la belle édition *in*-4°. que prépare M. De Manne.

8. * Recherches sur la géographie des anciens, pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne, par M. Gossellin. *Paris*, 2 *vol in*-4°., 1799 *et* 2 *autres vol.* 1813. — *Atlas contenant* 75 *cartes*

9. * On cite, comme l'ouvrage le plus étendu et le plus complet, la Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde, rédigée par MM. Mentelle et Malte-Brun. *Paris*, 1803-1807, 16 *vol. in*-8°. *et atlas in-fol.* Le 16e. vol contient la table faite par M. Moreau, qui est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage.

10. Dictionnaire géographique, par Vosgien, augmenté et entièrement refondu, par A. L. (Letronne). *Paris*, 1813, *in*-12. très-portatif.

11. Dictionnaire de géographie ancienne et moderne, par Aynès. *Lyon*, 1804, 3 *vol. in*-8°. Ibid. 1813 *en un seul vol.* — L'atlas de Lapie est le meilleur des atlas portatifs.

CHRONOLOGIE.

12. Leçons élémentaires d'histoire et de chronologie, par Chaudon. *Caen*, 1781, 2 *vol. in*-12.

13. Tablettes chronologiques de l'histoire universelle sacrée et profane, ecclésiastique et civile, par l'abbé Lenglet du Fresnoy. — Il faut avoir l'édition de ce livre très-utile qui a été donnée par Barbeau de la Bruyère en 1778, 2 *vol in*-8°. M. Picot en a publié une nouvelle édition, avec des augmentations qui conduisent l'histoire jusqu'en 1807, 3 *vol. in*-8°.

14. * L'art de vérifier les dates des faits historiques,

depuis la naissance de J.-C. jusqu'à présent; ouvrage refait de nouveau par D. Clément et autres Bénédictins. *Paris*, 1783, *etc.* 3 *vol. in-fol.* — Ouvrage excellent, terminé en 1791.

HISTOIRE.

Histoire générale.

15. L'atlas historique, connu sous le nom de Lesage et qui est de M. de las Casas, jouit d'une grande réputation. Il est en 32 cartes *in-fol.*, qui contiennent l'histoire du monde et la représentent comme un tableau. Tous les faits importans, les dates, les noms illustres, les grandes généalogies s'y trouvent avec des explications qui rendent cette méthode aussi instructive qu'amusante.

On peut comparer avec cet atlas la carte historique et chronologique publiée par M. Fréd. Strass en 1809, sous le titre de *Cours du temps, ou Tableau de l'histoire universelle depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.* Cette carte présente parallèlement et par colonnes l'origine et la descendance des nations et des empires, depuis les Egyptiens jusqu'à nous : très-claire et très-ingénieuse dans ses subdivisions, elle fait embrasser d'un seul coup d'œil l'état ancien et moderne de tous les peuples du monde, en descendant des premiers temps connus jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle. Elle se trouve, avec l'explication *in*-8°., chez Saintin, libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.

16. Elémens de chronologie historique par F. Schœll. *Paris*, 1812, 2 *vol. in*-18.

17. Le Guide de l'histoire, par J. Fr. Née de la Rochelle. *Paris*, 1803, 3 *vol. in*-8°. — Le premier contient les traités les plus courts et des meilleurs auteurs sur l'étude et l'utilité de l'histoire; le deuxième, un tableau de l'histoire universelle avec un jugement sur les historiens; et le troisième, une bibliothèque historique.

17 *bis*. Traité des preuves de l'histoire par le P. Griffet. *Liége*, 1770, *in*-12.

18. Les Élémens de l'histoire, par l'abbé de Vallemont; 5e. édition. *Paris*, 1758, 5 *vol in*-12. — Le premier volume traite de la chronologie, de la géographie et du blason.

19. Histoire universelle de Diodore de Sicile, servant d'introduction à l'histoire de l'origine des peuples et des anciens empires; traduite par l'abbé Terrasson. *Paris*, *Debure*, 1758, 7 *vol. in*-12.

20. Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet. — Le même, avec la continuation jusqu'à l'an 1700. *Lyon*, 1811, 2 *vol. in*-12. — Il en a paru en 1812 une fort belle édition, à Lyon, chez Ballanche, avec un beau portrait d'après Rigaud. 1 *vol. in*-8°., sans la continuation.

21. Précis de l'histoire universelle, par Anquetil. *Paris*, 1802, 12 *vol. in*-12. — C'est un abrégé de la grande Histoire universelle des Anglais, en 126 vol. *in*-8°. Ce laborieux écrivain n'y a omis rien d'essentiel. Il faut préférer cette édition à celle qui a été publiée en 1807, et qui a été *revue* de manière à n'être plus reconnaissable.

22. Abrégé chronologique de l'histoire ancienne des empires et des républiques, par Lacombe. *Paris*, 1857, *in*-8°.

23. Les Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressans de l'histoire universelle, par M. l'abbé Gérard; 3e. édition, revue et corrigée. *Paris*, 1813, 11 *vol. in*-12.

24. Les traits de l'histoire universelle représentés en figures par l'abbé Aubert. *Paris*, 1759 *et suiv.*, 6 *vol. in*-8°.

Histoire ancienne.

25. Élémens de l'histoire ancienne, par l'abbé Millot. *Paris*, 1772, 4 *vol. in*-12.

26. Histoire ancienne de Rollin. *Paris*, 1740, 14 *vol. in*-12.

27. Histoire des empires et des républiques, depuis le

déluge jusqu'à Jésus-Christ, par l'abbé Guyon; 12 *vol. in*-12. — Les auteurs de la Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût donnent à cette histoire la préférence sur celle de Rollin, et assurent qu'elle a fini par l'obtenir généralement.

Histoire sainte.

28. La Géographie sacrée et les Monumens de l'histoire sainte, par le P. Romain Joly, avec des planches et des cartes; nouvelle édition. *Paris*, *Jombert*, 1784, *in*-4°.

29. La Sainte Bible en latin et en français, traduction de Le Maistre de Sacy. *Paris*, 1711, 8 *vol. in*-12, et *Paris*, *Didot*, 1801, 12 *vol. grand in*-8°. — Cette dernière édition, qui est très-belle, est accompagnée de figures gravées d'après les desseins de Marillier.

30. Histoire du peuple de Dieu, par le P. Berruyer, avec un supplément. *Paris*, 1733, 10 *vol. in*-12. — Suite de cette histoire jusqu'à la fin de la synagogue, par le même. *La Haye*, 1755, 8 *vol. in*-12. — Histoire du peuple de Dieu, 3e. partie par le même. *Padoue*, 5 *vol. in*-12.

31. Histoire sainte de l'ancien et du nouveau Testament, par Dom Calmet. 1725, 7 *vol. in*-12. — Cette histoire n'est pas si agréablement écrite que l'Histoire du peuple de Dieu, par le P. Berruyer; mais le ton en est plus convenable. C'est celle que doivent préférer les personnes qui craignent d'entreprendre la lecture entière de la Bible.

32. Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, représentée en figures, avec les explications par l'abbé Bassinet. *Paris*, 1804, 8 *vol. in*-8°. — Ce livre peut suppléer à la Bible de Royaumont, dont les bonnes éditions sont très-rares.

33. Antiquités judaïques, par Josèphe, traduction d'Arnauld d'Andilly. *Paris*, 6 *vol. in*-12.

34. Histoire des Juifs et des peuples contemporains, *Paris*, 1742, 6 *vol. in*-12.

35. La République des Hébreux, contenant l'origine

de ce peuple, ses lois, sa religion, son gouvernement, par Goérée. *Amsterdam*, 1713, 3 *vol. in*-8°.

36. Antiquités judaïques, ou Remarques critiques sur la République des Hébreux, par Jac. Basnage. *Amsterdam*, 1713, 2 *vol. in*-8°., *fig.*

37. Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury. *Paris*, 1727, *in*-12. — Livre souvent réimprimé.

38. Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire, par l'abbé Guénée; 7e. édition. *Paris*, 1815, 4 *vol. in*-12. Il y en a une édition plus récente; 1817. — C'est un ouvrage excellent, entrepris pour répondre à tout ce que Voltaire s'est permis d'écrire contre le peuple Juif.

39. Le Nouveau Testament latin et français, de la traduction de Le Maistre de Sacy. *Paris*, *Didot le jeune*, 1793, 4 *vol in*-8°. Belle édition avec fig.

40. Histoire de la vie de Jésus-Christ, par le P. de Ligny, de la compagnie de Jésus; ornée de gravures. *Paris*, *Crapelet*, 1804, 2 *vol. in*-4°. — Il y a de cet ouvrage une édition précédente en 3 *vol. in*-8°. ou *in*-12 sans gravures.

41. L'Imitation de Jésus-Christ, traduite en français par le sieur de Beuil (Le Maistre de Sacy.) *Paris*, 1663, *in*-8°. — C'est l'édition la plus recherchée de la traduction de ce livre, dont Fontenelle disait qu'il était le meilleur qui fût sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en était pas. La première édition est de 1662.

42. On peut citer encore la traduction dite de Gonnelieu, *Paris*, 1712, *in*-8°., et celle de Beauzée, *Paris*, 1788, *in*-12. Mais j'indique, comme l'une des moins paraphrasées, des plus fidèles et des plus correctes, une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, par le savant J. B. M. Gence, faite d'après un texte revu sur les manuscrits les plus authentiques et principalement sur le plus ancien manuscrit où se trouvent les quatre livres, et qui est conservé à la bibliothèque du Roi. *Paris*, 1819, *in*-18 et *in*-12.

43. Catéchisme historique, contenant en abrégé l'histoire sainte et la doctrine chrétienne, par l'abbé Fleury. *Paris*, 2 *vol. in*-12.

44. Les deux derniers volumes du spectacle de la nature de Pluche, la Préparation et la Démonstration évangélique. *Paris*, *Estienne*, 1755, 2 *vol. in*-12.

45. Traité de la vérité de la religion chrétienne, par Abbadie. 3 *vol. in*-12.

46. La Religion chrétienne prouvée par les faits, par l'abbé Houteville. *Paris*, 1740, 4 *vol. in*-12.

47. Traité des principes de la foi chrétienne, par Duguet. *Paris*, 1736, 3 *vol. in*-12.

48. Pensées sur la religion, par Pascal (plusieurs éditions.) *La première est de Paris*, 1670, *in*-12.

49. Exposition de la doctrine catholique, par Bossuet. *Paris*, 1686, *in*-12.

50. Le Christianisme raisonnable, tel qu'il nous est représenté dans l'Écriture sainte, traduit de l'anglais de Locke, par Coste; 3e. édition. *Amsterdam*, 1731, 2 *vol. in*-8°.

51. Défense de la religion tant naturelle que révélée, par Burnet et autres auteurs; traduction de l'anglais. *La Haye*, 1738, 6 *vol. in*-12.

52. Apologie de la religion chrétienne, par Bergier. *Paris*, 1769, 2 *vol. in*-12.

53. Dissertation sur la vérité de la religion, par M. de la Luzerne, évêque de Langres. 1802, 2 *vol. in*-12.

54. De l'incrédulité, où l'on examine les motifs qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne, par Jean Leclerc. *Amtterdam*, *in*-8°.

55. Le Génie du christianisme, par M. de Châteaubriand. *Paris*, 1809, 5 *vol. in*-8°. (Plusieurs éditions.)

L'histoire de l'établissement du christianisme et celle de l'Église faisant suite à l'étude de la religion, il faut passer au n°. 105.

Histoire ancienne profane.

56. Élémens d'histoire générale ancienne et moderne, par l'abbé Millot. 9 *vol. in*-12. — Cet excellent ouvrage,

quoiqu'on en ait dit, offre, dans les quatre premiers volumes, un précis très-exact et très-sagement écrit de ce que contiennent les 30 volumes de Rollin sur l'histoire ancienne et l'histoire romaine.

57. Les rudimens de l'histoire par Domairon. 4e. édition. 1817. *Paris*, *Déterville*, 3 *vol. in*-12.

Histoire grecque.

58. Histoire de la Grèce, traduite de l'anglais de Temple Stanyan. *Paris*, 1744, 3 *vol. in*-12.

59. Histoire de la Grèce, extraite des écrivains anglais Mitford, Gillies et Gast, par M. Berton; destinée aux jeunes gens. *Paris*, *Schœll*, 18 *vol. in*-18, avec cartes.

60. Histoire de la Grèce, traduite de l'anglais de Goldsmith, etc. *Paris*, 1807, 2 *vol. in*-8°.

61. Abrégé de l'histoire grecque, depuis les temps héroïques jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine, par Alletz. *Paris*, 1795, *in*-8°. — Ouvrage souvent réimprimé.

62. Observation sur l'histoire de la Grèce, ou les causes de la prospérité et des malheurs des Grecs, par l'abbé de Mably. *Paris*, 1766, *in*-12.

63. Mœurs et Usages des Grecs, par Ménard. *Lyon*, 1743, *in*-12.

64. Thucydide, de la guerre du Péloponnèse, avec l'histoire grecque de Xénophon, traduit par Perrot d'Ablancourt. *Amsterdam*, 3 *vol. in*-12. — Histoire grecque de Thucydide, traduite par P. C Lévesque. *Paris*, 1795, 4 *vol. in*-8°. — La même histoire, par Gail. 12 *vol. in*-8°. grec, latin et français, avec notes et variantes.

65. Quinte-Curce, de la vie et des actions d'Alexandre-le-Grand, traduit par Vaugelas; avec les supplémens de Freinshemius, traduits par du Ryer. *La Haye*, 1727, 2 *vol in*-8°.

66. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J. J. Barthélemy. *Paris*, *Debure*, 1790, 7 *vol. in*-8°. avec un atlas. — Ce voyage est l'analyse de ce que les auteurs anciens

présentent de plus certain sur l'histoire, la politique, la religion, les lois et les arts des anciens Grecs.

67. * Athénée, philosophe qui vivait du temps de Commode, a composé en grec un ouvrage sous le titre de *Déipnosophistes*, c'est-à-dire, *Banquet des savans*, plein de recherches curieuses sur les antiquités grecques. M. Lefebvre de Villebrune en a donné une traduction en 5 volumes *in*-4°., qui n'a pas satisfait les savans. Il serait bien à désirer qu'une main habile refondît cette traduction avec les corrections nombreuses dont M. du Theil a rempli son exemplaire, et qui seules pourraient fournir la matière de 2 volumes *in*-4°. (*Voyez* la nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût.)

Histoire romaine ; —
de la République, de l'Empire et des Empereurs.

AUTEURS ANCIENS.

68. Histoire romaine de Tite-Live, avec les supplémens, par Guérin; dernière édition, revue par Cosson. *Paris*, 1779, 10 *vol. in*-12. — Cette traduction est plus estimée que celle de du Ryer. — Il y en a une nouvelle par Dureau de la Malle. 15 *vol. in*-8°.

69. * Histoire de la république romaine, par Salluste, traduite du latin, en partie rétablie et composée sur les fragmens qui sont restés, par le président de Brosses. *Dijon*, 1777, 3 *vol. in*-4°. *fig.*

70. Nouvelle Traduction de Salluste, par le P. Dotteville. *Paris*, 1749, *in*-12.

71. Les Commentaires de César, avec des notes historiques, critiques et militaires, par Turpin de Crissé. *Amsterdam*, 1787, 3 *vol. in*-8°.

72. Les mêmes, traduction nouvelle, le texte en regard, avec des notes critiques, etc.; par M. Le Deist de Botidoux. *Paris*, 1809, 5 *vol. in*-8°.

73. La traduction de Tacite, par le P. Dotteville, réimprimée plusieurs fois, avec le texte, en 7 *vol. in*-8°.

ou *in*-12, est peut-être la meilleure. Celle qui a été donnée plus récemment par Dureau de Lamalle, paraît préférable à quelques personnes. Elle est également avec le texte. *Paris*, 1803, 5 *vol. in*-8°.

74 Les mœurs des Germains et la vie d'Agricola, traduction de Tacite, par l'abbé de la Bletterie. *Paris*, *Duchesne*, 1755, 2 *vol. in*-12.

75. Les Douze Césars, traduit du latin de Suétone, avec des notes et des réflexions, par La Harpe. *Paris*, 1770, 2 *vol. in*-8°. — On en a donné une nouvelle édition corrigée, en 1806.

76. Histoire des empereurs romains, traduite du latin de Suétone, par H. Ophellot de la Pause. *Paris*, 1771, 4 *vol. in*-8°. — Histoire des empereurs romains, par Crévier, nouvelle édition. *Paris*, 1818, 6 *vol. in*-8°. *et un atlas.*

AUTEURS MODERNES.

77. Élémens de l'histoire romaine, avec des cartes, des tableaux analytiques et une géographie ancienne de l'Italie, par Mentelle. *Paris*, 1773, 2 *vol. in*-12.

78. Histoire romaine de Rollin, avec la continuation de Crevier. *Paris*, *Saillant*, 16 *vol. in*-12.

79. Histoire romaine, traduite de l'anglais de Laurent Échard. *Paris*, *Desaint*, 1744, 16 *vol. in*-12.

80. Abrégé de l'histoire romaine à l'usage des jeunes gens, par l'abbé Tailhié. *Paris*, 1784, 5 *vol. in*-12. — C'est l'abrégé de l'ouvrage de Rollin. On préfère celui de Royou.

81. Abrégé de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire romain en Occident; par Goldsmith, traduit de l'anglais par V. D. Musset Pathay. *Paris*, 1801, *in*-8°. — Ouvrage classique en Angleterre. Le même a composé en anglais une histoire grecque, ainsi qu'une histoire romaine, dont cet ouvrage-ci est un abrégé. — M. Musset a également traduit l'abrégé de l'histoire grecque de Goldsmith.

82. Histoire raisonnée des premiers siècles de Rome,

depuis sa fondation jusqu'à la république, par Palissot. *Paris*, 1756, *in*-12.

83. Révolutions de la république romaine, par l'abbé de Vertot. *Paris*, 1767, 3 *vol. in*-12. *Voy.* ses œuvres N°. 871.

84. Considérations sur l'origine et les révolutions du gouvernement des Romains, par l'abbé du Bignon. 1778, 2 *vol. in*-12.

85. Histoire des révolutions de l'Empire romain, pour servir de suite à celle des révolutions de la république, par Linguet. 1766, 2 *vol. in*-12.

86. Histoire critique de la république romaine, par Pierre-Charles Lévesque. *Paris*, 1807, 3 *vol. in*-8°

87. Histoire du tribunat de Rome depuis sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste, par Seran de la Tour. *Paris*, 1774, 2 *vol. in*-8°.

88. Histoire des deux triumvirats, par Citry de la Guette; augmentée de la Vie d'Auguste, par Larrey. *Amsterdam*, 1720, 2 *vol. in*-12.

89. Considérations sur la cause de la grandeur et de la décadence des Romains, par Montesquieu. *Dijon*, 1795, 2 *vol. in*-8°.

90. Histoire de Cicéron, tirée de ses écrits, traduite de l'anglais de Middleton, par l'abbé Prévost. *Paris*, 1743, 4 *vol. in*-12.

91. Histoire de la vie de Jules-César, par M. de Bury. *Paris*, 1758, 2 *vol. in*-12. — Ouvrage fort estimé, comme offrant le portrait le plus exact et le plus ressemblant du héros qui en est l'objet.

92. Histoire des Vestales, avec un Traité du luxe des dames romaines, par l'abbé Nadal. *Paris*, 1725, *in*-12.

93. Mœurs et Coutumes des Romains, par Bridault. *Paris*, 1757, 2 *vol. in*-12.

94. Vie privée, politique et militaire des Romains sous Auguste et sous Tibère; traduit de l'anglais. *Paris*, *Buisson*, 1801, *in*-8°.

Voyez la suite, art. 136, etc.

ANTIQUITÉ.

95. Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme, par le baron de Sainte-Croix. *Paris*, 1784, *in*-8°.

96. * Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines, avec des explications par le comte de Caylus. *Paris*, 1752, 7 *vol. in*-4°. *fig.*

97. Monumens antiques inédits, nouvellement expliqués par M. Millin. *Paris*, 1803, 2 *vol. in*-4°.

98. Recueil général, historique et critique de tout ce qui a été publié de plus rare sur la ville d'Herculanum, (par M. Requier.) *Paris*, 1754, *in*-12.

99. Observations sur les antiquités de la ville d'Herculanum, etc., par Cochin le fils et Bellicard. *Paris*, 1754, *in*-12.

100. * Antiquités d'Herculanum, gravées par David. *Recueil de* 9 *à* 10 *vol. in*-8°.

101. Abrégé des antiquités romaines, pour l'utilité des jeunes gens qui étudient les auteurs latins et l'histoire de Rome; nouvelle édition. *Paris*, 1810, *in*-12.

102. Abrégé de l'histoire et des antiquités romaines, coutumes et cérémonies des anciens Romains; ouvrage corrigé et augmenté par M. Boinvilliers. *Paris*, 1810, *in*-12.

103. Introduction à l'étude des monumens antiques, par M. Millin; — à l'étude des médailles et des pierres gravées, par le même. *Paris*, 1796-1797, 3 *vol. in*-8°.

104. Pour ce qui concerne les mœurs et usages des anciens, les médailles et les monnaies, on consultera le catalogue de la bibliothèque historique qui termine le tome III. du Guide de l'histoire, depuis le n°. 751 jusqu'au n°. 804. Il donne l'indication des meilleurs livres sur cet objet. J'y ajouterai seulement, comme ayant plus récemment paru, le savant ouvrage de M. Visconti, *in-fol.*

et celui de M. Mionnet sur les médailles et les pierres gravées du Cabinet du Roi, en 7 *vol. in*-8°.

Histoire moderne ecclésiastique.

105. * Histoire ecclésiastique, par l'abbé Fleury. *Paris*, 1691 *et suiv.*, 37 *vol. in*-4°. ou 49 *vol. in*-12. — Il y en a d'autres éditions.

106. Discours sur l'histoire ecclésiastique, par le même. *Paris*, 1750, 2 *vol. in*-12 ; et 1763, 1 *vol. in*-12.

107. L'Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, par l'abbé Racine, comprend tout ce qu'il y a d'essentiel dans celle de Fleury et de son continuateur Fabre; en ajoutant à cet ouvrage de Racine en 13 *vol. in*-12, les discours de Fleury sur les différentes époques de cette histoire, on aura toute l'instruction nécessaire sur cet objet, et surtout celle que doit avoir un homme du monde.

108. A côté de ces historiens, on peut placer l'abbé Bérault de Bercastel. Son Histoire de l'église va jusqu'à la mort de Clément XI, en 1721. Elle est en 24 *vol. in*-12 ; réimprimée à Paris en 1819. L'auteur y a ajouté des discours à la manière de l'abbé Fleury, mais qui n'ont pas le même mérite.

109. Les siècles chrétiens, ou Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès jusqu'à nos jours, par l'abbé Ducreux. *Paris*, 1775, 9 *vol. in*-12.

110. * Histoire de l'établissement du christianime par Bullet. *Lyon*, 1764, *in*-4°.

111. Vies des Pères des déserts d'Orient, avec leur doctrine spirituelle et leurs disciplines monastiques, par le P. Marin. 3 *vol. in*-4°. ou 9 *vol. in*-12. Ouvrage plus complet et plus intéressant que celui d'Arnaud d'Andilly sur le même sujet.

112. Abrégé des Vies des Pères, des Martyrs et autres principaux Saints, par l'abbé Godescard. *Lyon*, 1814, et *Avignon*, 1815, 4 *vol. in*-12.

113. Mœurs des Chrétiens, par l'abbé Fleury. *Paris*, 1691, *in*-12.

114. Vies des Papes, depuis S. Pierre jusqu'à Clément XIV, par Alletz. *Paris*, 1776, 2 *vol. in*-12.

115. L'histoire du pontificat de Léon X a été donnée en anglais par William Roscoe, et traduite en français. *Paris*, 1818 et 1819, 4 *vol. in*-8°.; mais elle appartient peut-être plus à l'histoire littéraire qu'à l'histoire ecclésiastique.

116. Dictionnaire historique des ordres religieux et militaires, des congrégations régulières et séculières qui ont existé jusqu'à nos jours. *Avignon*, 1769, *in*-8°.

117. Histoire des ordres militaires, des chevaliers et des milices séculières. *Amsterdam*, 1721, 4 *vol. in*-8°. *fig.*

118. Histoire de l'ordre militaire des Templiers, par Pierre du Puy; édition revue et augmentée. *Bruxelles*, 1751, *in*-4°. — M Raynouard a fait sur cette histoire des recherches fort intéressantes et qu'il a ajoutées à sa tragédie des *Templiers*. Elles suffisent pour l'instruction qu'on peut désirer sur les causes de leur destruction.—Le même auteur a publié, en 1813, les monumens historiques relatifs à la condamnation des Templiers. 1 *vol. in*-8°.

119. Histoire des chevaliers de Malte, par l'abbé Vertot. *Paris*, 1726, 7 *vol. in*-12. — On en a donné d'autres éditions.

120. Histoire impartiale des Jésuites, par Linguet. 1774, 2 *vol. in*-12 (non finie). — C'est la seule histoire *impartiale* de cet ordre, qui a eu tant d'illustres partisans et de si violens ennemis.

121. * Histoire des ordres monastiques religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, par le P. Hélyot. 8 *vol. in*-4°. — Ouvrage intérressant par les recherches, et qui le devient bien plus encore par la destruction récente de tous ces ordres.

122. Histoire critique de Manichée et du Manichéisme, par Isaac de Beausobre. *Amsterdam*, 1734, 2 *vol. in*-4°. — Très-estimée, et remplie de recherches intéressantes sur les connaissances philosophiques de l'antiquité.

123. Abrégé de l'histoire des plus fameux hérésiarques

qui ont paru en Europe depuis l'an 1040. *Rouen*, 1700, *in*-12.

124. Mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne, ou Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes, par l'abbé Pluquet. 1762, 2 *vol. in*-8°. — Livre bien fait, très-curieux et très-utile.

Histoire des Cultes religieux.

125. Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savans, par le P. Lebrun. *Paris*, 1750, 4 *vol. in*-12.

126. Histoire de la philosophie payenne, ou Théologie payenne, par M. de Burigny. *La Haye*, 1754, 2 *vol. in*-12.

127. Histoire de l'Alcoran, par Turpin. *Paris*, 1775, 2 *vol. in*-12.

128. La Religion des Mahométans, tirée du latin de Reland, par David Durand. *La Haye*, 1721, *in*-12, *fig.*

129. Zoroastre, Confucius et Mahomet, comparés comme législateurs et moralistes, par M. de Pastoret. *Paris*, 1787, *in*-8°.

130. Histoire de la religion des Banians, recueillie de leurs bramines, et tirée du Shaster; avec un Traité de la religion des anciens Persans, extrait du Zunda Wastew, par Henry Lord; traduit de l'anglais. *Paris*, 1667, *in*-12.

131. * Parallèle des religions, par le P. Brunet. 5 *vol. in*-4°.

132. * Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce législateur; traduit en français sur l'original, avec des remarques, et précédé de la relation d'un voyage dans l'Inde, par Anquetil du Perron. *Paris*, 1769, 3 *vol. in*-4°.

133. L'Ezour-Vedam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens, traduit du sanscretan par un Brame, avec des notes; par le baron de Sainte-Croix. *Yverdun*, 1778, 2 *vol. in*-12.

134. Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde, par M. de la Croix. *Paris*, 1775, 3 *vol. in*-8°.

135. * Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde. *Amsterdam*, 1723, 8 *tom. en* 9 *vol. in-fol.*

Histoire moderne civile générale ; — de l'Empire depuis Auguste

136. Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin, par Crevier. *Paris*, 1747, 6 *vol. in*-4°. ou 12 *vol. in*-12.

137. Histoire de l'empereur Julien, par l'abbé de la Bletterie. 1 *vol. in*-12. — On joint ordinairement à ce bon ouvrage la Vie de l'empereur Jovien par le même, avec la traduction de quelques écrits de l'empereur Julien. 2 *vol. in*-12.

138. Les Impératrices romaines, ou Vies et intrigues des femmes des douze Césars, par de Serviez. *Paris*, 1744, 3 *vol. in*-12.

139. Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain; traduite de l'anglais de Gibbon, par Le Clerc de Septchênes, Démeunier et Cantwel. *Paris*, 1788 *et suiv.* 18 *vol. in*-8°. — Une nouvelle traduction de cette histoire, à laquelle on a joint des notes, a été publiée par M. Guizot en 13 *vol. in*-8°. *Paris*, Lefèvre, 1819. C'est à celle-ci qu'on doit la préférence.

140. Histoire des révolutions de Constantinople, par M. de Burigny, 1750, 3 *vol. in*-12. — Cette histoire peut tenir lieu de divers ouvrages publiés sur l'histoire byzantine.

141. * Histoire du Bas-Empire, depuis Constantin-le-Grand, par Le Beau; continuée par Ameilhon. *Paris*, 1757 *et suiv.*, 28 *vol. in*-12.

142. Histoire du Bas-Empire abrégée, par J. Corentin Royou. *Paris*, 1814, 4 *vol. in*-8°.

143. Abrégé de l'histoire des empereurs romains, grecs et allemands, depuis Jules-César jusqu'à François II,

ouvrage qui peut faire suite aux Révolutions romaines de l'abbé de Vertot. *Paris*, 1803, *in*-12.

144. Tableau de l'histoire moderne, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie, par le chevalier de Méhégan. *Paris*, 1778, 3 *vol. in*-12.

145. Tableau des révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident jusqu'à nos jours, précédé d'une introduction sur l'histoire, et orné de cartes géographiques et chronologiques, par M. Koch; nouvelle édition. *Paris*, *Schœll*, 1813, 4 *vol. in*-8°.

146. Esprit de l'histoire générale de l'Europe, depuis l'an 476 jusqu'à la paix de Westphalie. *Londres*, 1783, *in*-8°.

147. Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, de 1600 à 1716, par le P. d'Avrigny. *Paris*, 1757, 5 *vol. in*-12.

148. Histoire générale de l'état présent de l'Europe. *Paris*, 1806, 7 *vol. in*-12.

149. Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du xve. siècle, par M. Ancillon. *Paris*, 1774, 2 *vol. in*-12.

150. Tableau historique et politique de l'Europe depuis 1786 à 1796, par L. P. Ségur l'aîné; 3e. édition. *Paris*, 1803, 3 *vol. in*-8°.

Histoire moderne particulière.

HISTOIRE DE FRANCE.

151. Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains, par d'Anville. *Paris*, 1760, *in*-4°., avec une carte de la Gaule.

152. Abrégé élémentaire de la géographie universelle de la France, par Masson de Morvilliers. *Paris*, 1774, 2 *vol. in*-12, avec deux cartes.

153. Statistique générale et particulière de la France, par Herbin. 1803, 7 *vol. in*-8°. — Statistique élémentaire de la France, par Peuchet. 1805, *in*-8°.

154. * Carte générale de France, publiée par MM. de Cassini et autres membres de l'Académie des sciences, en 181 *feuilles.* — Description géométrique de la France, par le même. *Paris*, 1783, *in*-4°.

155. Description de la France, par Piganiol de la Force. *Paris*, 1752 *et suiv.*, 15 *vol. in*-12.

156. Nouvelle Description de la France, d'après sa nouvelle division, par Deck. 1791, *in*-8°., avec cartes.

157. Autre, par Dugour. *Paris*, 1791, *in*-12. — Il faut y joindre son Coup-d'œil sur l'histoire de France, qui sert d'introduction à cette géographie. La 4e. et dernière édition de cet ouvrage porte le titre de Géographie historique et littéraire de la France, par La Mesangère. *Paris*, 1795, 4 *vol. in*-12.

158. * Dictionnaire géographique, historique et politique de la France, par l'abbé Expilly. *Avignon*, 1763 *et suiv.*, 6 *vol. in-fol.* Cet ouvrage n'est pas fini.

159. Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules; ouvrage inédit du président Hénault. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°.

160. Histoire des Gaulois, par M. Picot de Genève. 1804, 3 *vol. in*-8°.

161. Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France, par J. Ch. Laveaux. *Paris*, 1799, 3 *vol. in*-8°.

162. Élémens de l'histoire de France, par l'abbé Millot. — Ils ont été réimprimés en 1801, avec une continuation jusqu'à la mort de Louis XVI, par M. Millon. 3 *vol. in*-12.

163. Histoire de France, par l'abbé Velly; continuée par Villaret et Garnier. *Paris*, 1770 *et suiv.* 30 *vol. in*-12. — La table publiée en 1804 est en 3 *vol. in*-12. — La continuation de cette histoire jusqu'à la mort de Louis XVI, a été publiée par M. Fantin Desodoards, en 26 *vol.* — Cette suite, avec les 33 vol. précédens, forme 59 *vol. in*-12.

164. M. Anquetil a donné, à plus de quatre-vingts ans, un Précis de l'histoire de France, qui va jusqu'à la fin

du XVIIIe. siècle et au-delà, en 14 *vol. in*-12. — C'est son plus faible ouvrage.

165. Abrégé de l'histoire de France de Mézeray, jusqu'à la fin du règne de Henri IV, et les règnes de Louis XIII et Louis XIV, par de Limiers. *Amsterdam et Paris*, 1755, 14 *vol. in*-12.

166. Abrégé de l'histoire de France jusqu'en 1715, par Daniel. *Paris*, 1751, 12 *vol. in*-12.

167. Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII, par Claude Chalon. *Paris*, 1754, 3 *vol. in*-12.

168. Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France, par le président Hénault. *Paris*, 1775, 3 *vol. petit in*-8°.—Il y en a d'autres éditions *in*-4°. ou en 2 *vol. in*-8°.; mais la plus recherchée est la première en 1 *vol. in*-8°.

169. Portraits des rois de France jusqu'à Louis XIII inclusivement, par Mercier. *Paris*, 1783, 4 *vol. in*-8°.

170. Vies des reines et régentes de France, par Dreux du Radier. La 2e. édition a été imprimée sous le titre de *Mémoires historiques, critiques et anecdotes de France*, 1776, 6 *vol. in*-12.

171. Principes de morale, de politique et de droit public, puisés dans l'histoire de notre monarchie, ou Nouveau Plan d'étude de l'histoire de France, par Moreau. *Paris*, 1777, *in*-8°. — Le même auteur a donné 21 vol. de Discours sur l'histoire de France, en 1777 *et suiv. in*-8°.

172. Usages et Mœurs des Français, par Poullin de Lumina. 1769, 2 *vol. in*-12. — L'auteur, dans cet ouvrage, qu'on lit avec intérêt, a tâché de tenir un juste milieu entre le système de M. de Boulainvilliers et celui de l'abbé Dubos. M. de Montlosier, de son côté, a traité de l'origine de la féodalité et de tout ce qui y a rapport, dans un ouvrage publié récemment, et plein de recherches savantes.

173. Essais historiques sur Paris, par de Saint-Foix. 7 *vol. in*-12. — Ce livre intéresse, non-seulement par les anecdotes curieuses dont il est rempli, mais encore par le rapprochement des mœurs actuelles avec celles des

Francs et des Gaulois, dont l'auteur a fait le début de son ouvrage. Il y a deux supplémens à cet ouvrage; l'un par un anonyme (le chevalier du Coudray), 1781. 4 *vol. in*-12 : l'autre par M. Poulain de Saint-Foix, neveu de l'auteur. Paris, 1806, 2 *vol. in*-12.

174. Observations sur l'histoire de France, par l'abbé de Mably. 6 *vol. in*-12. — C'est surtout aux publicistes qu'il convient de méditer cet ouvrage, qui a donné naissance à beaucoup d'autres.

175. Histoire de Charlemagne, par Gaillard. 1782, 4 *vol. in*-12, et *Paris*, 1818, 2 *vol in*-8°.

176. M. Bourgoing a donné la traduction d'une autre Histoire de Charlemagne, écrite en allemand par M. Hegewichs, où l'on trouve éclaircies plusieurs questions historiques qui étaient restées indécises. *Paris*, 1805, *in*-8°.

177. Histoire de saint Louis, par Jean sire de Joinville, avec des remarques de Du Cange, augmentée des Annales du même règne par Guillaume de Nangis, etc.; *Paris*, *Impr. royale*. — Autre, publiée par Capperonnier et l'abbé Sallier. *Ibid.* 1761, *in-fol.*

178. Histoire des croisades, par M. Michaud. *Paris*, 1813, 3 *vol. in*-8°. L'ouvrage entier doit former 5 vol., dont les deux derniers sont sous presse.

179. Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI, par l'abbé de Choisy. 1750, 4 *vol. in*-12

180. Histoire de Charles V, par Christine de Pisan. *in*-12. — Cette histoire est extraite d'un manuscrit de la Bibliothéque du Roi, et se trouve dans le 3e. volume des Dissertations sur l'histoire de Paris, suivies de plusieurs éclaircissemens sur l'histoire de France, par l'abbé Le Bœuf. *Paris*, 1743, 3 *vol. in*-12.

181. Histoire de Charles VI, par Mlle. de Lussan et Baudot de Jully. *Paris*, 1753, 9 *vol. in*-12.

182. Histoire de Bertrand du Guesclin, par Guyard de Berville. *Paris*, 1767, 2 *vol. in*-12.

183. Histoire de Charles VII, par Baudot de Jully. *Paris*, 1754, 2 *vol. in*-12.

184. Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, par Lenglet du Fresnoy. *Paris*, 1753, *in*-12.

185. Histoire des guerres d'Italie (qui commencent sous Charles VIII), traduite de l'italien de François Guichardin. *Paris*, 1738, 3 *vol. in*-4°.

186. * On peut placer ici les Mémoires de Philippe de Commines, où l'on trouve l'histoire des rois de France Charles VIII et Louis XI; nouvelle édition, augmentée par l'abbé Lenglet du Fresnoy. 1747, 4 *vol. in*-4°.

187. Histoire de Louis XI, par Varillas. *Paris*, 1689, 2 *vol. in*-4°.

188. Duclos et Mlle. de Lussan ont donné l'un et l'autre une Histoire de Louis XI. On sera plus satisfait et plus instruit en faisant succéder à cette lecture celle d'un Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI, par l'abbé Brizard. *Paris*, 1790, *in*-8°.

189. Histoire du règne de Louis XII, par l'abbé Tailhié. *Paris*, 1755, 3 *vol. in*-12.

190. Histoire de Pierre du Terrail, dit le Chevalier Bayard, par Guyard de Berville. *Paris*, 1768, *in*-12.

191. Histoire de François Ier., par Gaillard. *Paris*, 1769, 8 *vol. in*-12. La même, *Paris* 1819, 4 *vol. in*-12.

192. On peut lire d'abord l'Histoire de Charles-Quint par Robertson, traduite de l'anglais, 6 *vol. in*-12, à cause de l'introduction, qui est excellente, et qui fait connaître l'etat de l'Europe à cette époque.

193. Histoire de la vie et du règne de Henri II, par l'abbé Lambert. *Paris*, 1755, 2 *vol. in*-8°.

194. Histoire de François II, par madame d'Arconville. *Paris*, 1783, 2 *vol. in*-8°.

195. Vie de Michel de l'Hôpital, chancelier de France, par Lévesque de Pouilly. 1764, *in*-12. — L'abbé Talbert a composé un très-bon éloge de ce grand homme. *Besançon*, 1776, *in*-8°.

196. Histoire de Charles IX, depuis 1560 jusqu'à 1574, par Varillas. *Paris, Barbin*, 2 *vol. in*-4°.

197. Journal du règne de Henri III, par Pierre de l'Étoile, avec des remarques par l'abbé Lenglet du Fresnoy. *Paris*, 1744, 5 *vol. in*-8°. — Le même a donné le Journal de Henri IV. 1741, 4 *vol. in*-8°.

198. L'Esprit de la ligue, par Anquetil. *Paris*, 1779, 3 *vol. in*-12. La dernière édition est de 1818. *Paris*, 2 *vol. in*-8°. — Ce bon livre peut tenir lieu d'une quantité d'ouvrages sur l'histoire de ce temps.

199. Histoire de France pendant les guerres de religion, par Ch. Lacretelle. 1814 — 1816. 4 *vol. in*-8°.

200. Histoire de Henri IV, par Hardouin de Péréfixe. La meilleure édition est celle de Paris, 1749, *in*-12. — M. de Bury a donné une Histoire de Henri IV en 4 *vol. in*-12, qui n'a point fait oublier la précédente.

201. Histoire de Henri-le-Grand, par madame de Genlis (*a*). *Paris*, 1814, 2 *vol. in*-8°. — C'est l'un de ses meilleurs ouvrages; le style en est correct et facile. Il y a peut-être un peu trop de réflexions; mais on sait gré à

(a) N'est-il pas très-remarquable que le nom des monstres qui ont attenté aux jours de ce bon roi, soit très connu, et que l'histoire laisse dans un profond oubli le nom du brave capitaine qui lui sauva la vie?

Henri IV avait près de quinze ans, lorsque sa mère le conduisit à La Rochelle. Dans l'histoire de cette ville, composée d'après les titres originaux par M. Arcère, imprimée à La Rochelle en 1756. 2 vol. in-4°, on lit ce qui suit :

« Ce jeune prince se promenant un jour (1568) sur la mer, en-deçà
» de la digue, tomba dans l'eau et disparut entraîné par le courant.
» La France, gémissante et affaiblie par les horreurs des guerres
» civiles, allait périr avec lui, lorsque le ciel qui le destinait à ce
» royaume infortuné pour sa dernière ressource, le sauva du danger
» par la main de Jacques Lardeau. (*) Ce capitaine de marine plonge
» à l'instant, cherche le prince sous les eaux, l'atteint et le ramène en
» nageant après l'avoir mis sur ses épaules. »

(*) « Jacques Lardeau était aïeul maternel de Gargot, rochellois, lequel » a fait passer dans ses mémoires ce fait intéressant. »

Histoire de La Rochelle, tom. 1er., pag. 370.

l'auteur de celles qui concernent la manière dont les philosophes du XVIIIe. siècle ont dénaturé toutes les idées politiques et religieuses.

202. Vie du brave Crillon, par Mlle. de Lussan. 1781, 1 *vol. in*-12.

203. Histoire de Louis XIII, par Le Vassor, 20 *vol. in*-12; — ou par de Bury, 1768, 4 *vol. in*-12.

204. L'Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde; par Anquetil. *Paris*, 1780, 4 *vol. in*-12.

205. La Vie du cardinal de Richelieu, par Leclerc. *Amsterdam*, 1753, 5 *vol. in*-12.

206. Histoire du règne de Louis XIV, par Reboulet. *Avignon*, 1744, 9 *vol. in*-12. — On pourrait citer le siècle de Louis XIV par Voltaire, s'il eût écrit cette histoire comme celle du roi de Suède.

207. Louis XIV, sa Cour et le Régent, par Anquetil. *Paris*, 1789, 4 *vol. in*-12. — Le même auteur a donné la Vie du maréchal de Villars. *Voyez* n°. 211.

208. Histoire du vicomte de Turenne, depuis 1611 jusqu'en 1675, par Ramsay. *Paris*, 1771, 4 *vol. in*-12.

209. Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé, par Désormeaux. *Paris*, 1768, 4 *vol. in*-12.

210. Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat, maréchal de France. *Paris*, 1775, *in*-12.

211. Vie du maréchal de Villars, par Anquetil. *Paris*, 1792, 4 *vol. in*-12.

212. L'Esprit de la Fronde, ou Histoire des troubles de France pendant la minorité de Louis XIV, par Mailly. *Paris*, 1772, 5 *vol. in*-12.

213. Galerie de l'ancienne cour, ou Mémoires et anecdotes des règnes de Louis XIV et de Louis XV, par Anquetil. *Paris*, 1786, 8 *vol. in*-12.

214. Mémoires de la régence du duc d'Orléans durant la minorité de Louis XV (par le chevalier de Piossens; édition augmentée par Lenglet du Fresnoy). 1749, 5 *vol. in*-12.

215. Vie de Philippe d'Orléans, régent pendant la minorité de Louis XV, jusqu'en 1724, par le M. de M... *Londres*, 1736, 2 *vol. in*-12.

216. Le siècle de Louis XV, contenant tous les événemens qui ont eu lieu en France et en Europe depuis 1715-1774, ouvrage posthume de Laffrey. *Paris*, 1796, 2 *vol. in*-8°.

217. Histoire de Maurice comte de Saxe, par le baron d'Espagnac. *Paris*, 1773, 2 *vol. in*-12.

218. Mémoires du duc de Choiseul, ministre de Louis XV. *Paris*, 1790, 2 *vol. in*-8°.

219. Mémoires pour servir à l'histoire de Louis Dauphin de France, fils de Louis XV, par le P. Griffet. *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-12.

220. Louis XV et Louis XVI, par Ant. Fantin-Desodoards. *Paris*, 1798, 5 *vol. in*-8°., et dans les derniers volumes de l'Histoire de France, qu'il a continuée.

221. Histoire de France pendant le XVIIIe. siècle, par Ch. Lacretelle. *Paris*, 1813, 6 *vol. in*-8°.

222. Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI, par François Hüe; 2e. édition. 1816, *in*-8°.

223. Histoire de la révolution de France, jusqu'en 1797, par M. Bertrand de Molleville. *Paris*, 1801-1803, 14 *vol. in*-8°. — Mémoires du même, sur la fin du règne de Louis XVI. *Paris*, 1816, 2 *vol. in*-8°.

224. Histoire de la révolution de France, jusqu'en 1801, par Fantin-Desodoards; nouvelle édition. *Paris*, 1806, 10 *vol. in*-8°.

225. Histoire de la guerre de la Vendée et des Chouans, par Alphonse de Beauchamp. *Paris*, 1807, 3 *vol. in*-8°.

226. Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, par Barruel. *Lyon*, 1803, 5 *vol. in*-8°.

On ne peut avoir une connaissance un peu approfondie de notre histoire, si l'on ne fait pas succéder à la lecture des événemens de chaque règne celle des mémoires contemporains.

227. On a donné une collection de ces Mémoires

relatifs à l'histoire de France, en 67 *vol. in*-8°., avec 2 vol. de tables. Les derniers volumes, dont on promet la suite, contiennent les Mémoires de Brantôme.

A mesure qu'on descendra vers des époques plus rapprochées de nous, on lira avec le plus grand intérêt,

Les Mémoires du duc de Sully, avec des remarques par l'abbé de Lécluse. *Paris*, 8 *vol. in*-12;

Ceux de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, par l'abbé Mongez. *Paris*, 1777, *in*-8°.;

Les Mémoires pour servir à l'histoire de France sous les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIII, où l'on trouve ceux assez rares du duc d'Angoulême et du duc d'Orléans, frère de Louis XIII. *Paris*, 1756, 4 *vol. in*-12;

Ceux de madame de Motteville, pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, 6 *vol. in*-12;

De M. de Montpensier, depuis 1627 jusqu'en 1688, 8 *vol. in*-12;

Du cardinal de Retz, de Joly et de la duchesse de Nemours, pour les premières années du règne de Louis XIV, 6 *vol. in*-12;

Ceux de La Rochefoucauld et de la Châtre, 2 *vol. in*-12;

Les Lettres et Mémoires de madame de Maintenon, par La Beaumelle, 15 *vol. in*-12, avec les Souvenirs de madame de Caylus;

Les Mémoires du duc de Saint-Simon sur le règne de Louis XIV, et les premières années de celui de Louis XV, 3 *vol. in*-8°., et dans ses OEuvres complètes, en 13 *vol. in*-8°.;

Les Mémoires secrets de Duclos sur les règnes de Louis XIV et Louis XV, qui vont jusqu'au ministère du cardinal de Fleury, 2 *vol. in*-8°.;

Ceux de Marmontel, pour la régence du duc d'Orléans, 2 *vol. in*-8;

Ceux de Choisy, de Bussy-Rabutin, de Massillon, du maréchal de Richelieu, et de plusieurs autres dont on trouvera la notice dans le tome IV de la Nouvelle Bibliothéque d'un homme de goût.

228. Collection complète de Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe Auguste, jusqu'au commencement du XVIIe. siècle, avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage, par M. Petitot. *Paris*, 1819, tom. 1 et 2, *in*-8°. On annonce qu'il y aura 40 ou 42 *vol.*

Histoire particulière à différentes époques. — Antiquités, etc., etc.

229. * Histoire universelle de Jacques-Aug. de Thou, traduite en français et publiée par l'abbé Guyot des Fontaines. *Paris*, 1734, 16 *vol. in*-4°.

230. Histoire des guerres civiles de France sous les règnes de François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, traduite de Davila par l'abbé Mallet. *Paris*, 1758, 3 *vol. in*-4°.

231. Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, par Gaillard. *Paris*, 1771, 7 *vol. in*-12.

232. Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Édouard III, suite de la précédente; par le même. *Paris*, 1774, 4 *vol. in*-12.

233. Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne, par le même. *Paris*, 1801, 8 *vol. in*-12.

234. Histoire de l'ordre du Saint-Esprit, par M. de Saint-Foix. *Paris*, 1769, 3 *vol. in*-12.

235. Dictionnaire héraldique, contenant tout ce qui a rapport à la science du blason, par Gastellier de la Tour. *Paris*, 1774, *in*-8°.

236. Pour l'histoire générale des provinces et des villes; — l'histoire politique, le gouvernement intérieur, le cérémonial, le droit public; — l'histoire généalogique des familles de France; — les grands officiers de la couronne, la pairie, les parlemens, les cours souveraines; — les finances, les monnaies, le commerce, etc., il faut consulter la bibliothéque historique, depuis le n°. 1079 jusqu'au n°. 1258, tome III de l'ouvrage de M. Née de

La Rochelle que j'ai déjà cité, et qui est intitulé *le Guide de l'histoire*;

Et la Bibliothéque historique de la France, par le P. Lelong, dernière édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par Fevret de Fontette. *Paris*, 1768-1778, 5 *vol. in-fol.*

237. * Les Monumens de la monarchie française, par D. B. de Montfaucon. *Paris*, 1729, 5 *vol. in-fol.*

238. Les Antiquités de la nation et de la monarchie française, par G. Ch. Le Gendre. *Paris*, 1741, *in*-4°.

239. * Antiquités nationales, par M. Millin. *Paris*, 1790, 5 *vol. in*-4°.

240. Musée des monumens français, par Alex. Le Noir. *Paris*, 1800, 6 *vol. in*-8°.

241. * Les Monumens de la France, classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts, par le comte Alex. de Laborde. *In-fol. grav.* 8 *livraisons.* 1819.

242. Mœurs et Coutumes des Français, par l'abbé Le Gendre. *Paris*, 1753, *in*-12.

243. Histoire de la vie privée des Français, par Le Grand d'Aussy. *Paris*, 1783, 3 *vol. in* 8°.

HISTOIRE D'ITALIE.

244. Les Révolutions d'Italie; trad. de l'italien de Denina, par Jardin. *Paris*, 1771, 8 *vol. in*-12.

245. Histoire des républiques italiennes du moyen âge, par M. Simonde-Sismondi, Genevois. *Paris*, 1810 et 1814, 11 *vol. in*-8°.

246. Description historique et critique de l'Italie, par l'abbé Richard. *Paris*, 1769, 6 *vol. in*-12.

247. Tableau politique, moral et religieux de Rome et des états ecclésiastiques, par Maurice Lévêque. *Paris*, 1791, *in*-8°.

248. Histoire de Florence, traduite de N. Machiavel. *Amsterdam*, 1694, 2 *vol. in*-12 (et dans ses OEuvres).

249. Vie de Laurent de Médicis, traduite de l'anglais

de W. Roscoë, par Fr. Thurot. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°.

250. Histoire civile du royaume de Naples, traduite de l'italien de Pierre Giannone en français. *La Haye*, 1742, 4 *vol. in*-4°.

251. Histoire générale de Sicile jusqu'à la dernière paix entre la maison de France et la maison d'Autriche, par Lévesque de Burigny. *La Haye*, 1745, 2 *vol. in*-4°.

252. Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France, par d'Égly. *Paris*, 1741, 4 *vol. in*-12.

253. Histoire de la révolution de Naples en 1647 et 1648, par Mlle. de Lussan. *Paris*, 1757, 4 *vol. in*-12.

254. Histoire de la dernière conjuration de Naples en 1701, par du Perrier. *Paris*, 1706, *in*-12.

255. Histoire de la république de Venise, depuis sa fondation jusqu'à présent, par l'abbé Laugier. *Paris*, 1759 à 1768, 12 *vol. in*-12.

256. Histoire du gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaie. *Lyon*, 1758, 3 *vol. in*-12.

257. Histoire de la république de Venise, par P. Daru. *Paris*, 1819. 7 forts *vol. in*-8°. Les cinq premiers volumes traitent de l'histoire de Venise et de son gouvernement, depuis son origine jusqu'à nos jours. Ouvrage très-bien écrit et recommandable, surtout pour l'exactitude et la vérité des faits dont l'auteur donne pour garantie les documens historiques qu'une défense très-sévère empêchait de consulter, jusqu'à la catastrophe qui a mis fin à cette république. Chacun sait que l'auteur a pu être très-instruit de ces détails, qui se sont pour ainsi dire déroulés sous ses yeux. L'écrivain qui, d'après ces cinq premiers volumes, oserait tracer le tableau des révolutions de la république de Venise, en trois petits volumes in-12, donnerait un ouvrage aussi recherché, et non moins intéressant que les Révolutions romaines de l'abbé de Vertot. Les deux derniers volumes sont des pièces justificatives, et des notices des manuscrits des grandes bibliothèques relatifs à cette histoire.

258. Conjuration des Espagnols contre Venise, par

l'abbé de Saint-Réal. *Paris*, 1781, *in*-12 (et dans ses Œuvres).

259. Histoire des révolutions de Gênes, jusqu'en 1748, par M. de Bréquigny. *Paris*, 1752, 3 *vol. in*-12.

260. Histoire de la dernière révolution de Gênes. *Genève*, 1758, 2 *vol. in*-12.

261. Essai sur l'histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne, par Azuni; traduit en français. *Paris*, 1799, *in*-8°., et 1802, nouvelle édition en 2 *vol. in*-8°.

262. Mémoires historiques sur la maison de Savoie, par le comte de Costa. 1816, 3 *vol. in*-8°.

263. Histoire des révolutions de Corse, par l'abbé Germanes. *Paris*, 1771, 3 *vol. in*-12.

264. Essai chronologique, historique et politique sur la Corse, par Ferrand-Dupuy. *Paris*, 1776, *in*-12.

HISTOIRE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

265. * Histoire générale d'Espagne, par Jean Mariana; traduite du latin en français, avec des notes, par le P. Charenton. *Paris*, 1725, 6 *vol. in*-4°.

266. Histoire générale d'Espagne, tirée de Mariana et des auteurs les plus célèbres, par l'abbé de Vayrac. *Paris*, 1723, 9 *vol. in*-12.

267. Histoire des révolutions d'Espagne depuis l'an 711, par le P. d'Orléans. *Paris*, 1737, 5 *vol. in*-12.

268. Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal, par Macquer et Lacombe. *Paris*, 1765, 2 *vol. in*-8°.

269. Histoire de la conquête d'Espagne par les Maures, traduite de l'espagnol de Michel de Luna, par Lobineau. *Paris*, 1708, *in*-12.

270. Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, par l'abbé Mignot. *Paris*, 1766, 2 *vol. in*-12.

271. Histoire de l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, par Targe. *Paris*, 1772, 6 *vol. in*-12.

272. Histoire de Philippe II, par Watson; traduite de l'anglais, par Mirabeau et Durival. *Amsterdam*, 1778, 4 *vol. in*-12.

273. Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V; traduits de l'espagnol du marquis de Saint-Philippe, par de Mandave. *Paris*, 1756, 4 *vol. in*-12.

274. Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie, par M. Bourgoing. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°.

275. Itinéraire descriptif de l'Espagne, par M. Alexandre de Laborde. *Paris*, 1808, 5 *vol. in*-8°. *et atlas*.

276. Histoire des révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot. *Paris*, 1728, *in*-12.

277. Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais. *Paris*, 1771, *in*-12.

278. Mémoires historiques, politiques et littéraires concernant le Portugal et ses dépendances, avec la Bibliothéque des écrivains et des historiens de cet état, par le chevalier d'Oliveyra. *La Haye*, 1743, 3 *vol. in*-8°.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE, DE PRUSSE, DE HOLLANDE ET DE SUISSE.

279. Élémens de l'histoire d'Allemagne, publiés sous le nom de l'abbé Millot. *Paris*, 1807, 3 *vol. in*-12.

280. Histoire de l'Empire et de ses révolutions, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. *Paris*, 1771, 8 *vol. in*-12 (attribuée à Fréron).

281. Histoire de l'empereur Charles-Quint, traduite de l'anglais de Robertson, par M. Suard. *Paris*, 1771, 6 *vol. in* 12.

282. Histoire de l'empereur Charles VI, avec le différend survenu entre la reine de Hongrie et le roi de Prusse au sujet de la Silésie, par P. Massuet. *Paris*, 1740, 2 *vol. in*-12.

283. Annales du règne de Marie-Thérèse, par l'abbé Fromageot. *Paris*, 1755, *in*-8°.

284. Histoire de la guerre et des négociations qui ont précédé le traité de Teschen. 1783, *in*-8°.

285. Histoire du prince Eugène de Savoie, par P. Massuet. *Amsterdam*, 1750, 5 *vol. in*-12.

286. Histoire de Guillaume Ier., roi de Prusse, par M. de Mauvillon, *Amsterdam*, 1741, *in*-12.

287. Vie de Frédéric II, roi de Prusse, par M. Lavaux. *Strasbourg*, 1789-1790, 7 *vol. in*-8°.

288. Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou Frédéric-le-Grand, sa famille, etc., par Dieudonné Thiébault. 1804. — Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions et des corrections en 1814 en 4 *vol. in*-8°.

289. De la monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand, par le comte de Mirabeau. *Paris*, 1788, 8 *vol. in*-8°.

290. Histoire secrète de la cour de Berlin, par le même. 1789, 2 *vol. in*-8°.

291. Histoire abrégée de la Hollande et des Provinces-Unies, depuis les temps les plus anciens jusqu'à présent, par M. Kerroux. *Leyde*, 1778, 4 *vol. in*-8°.

292. Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution des Provinces-Unies en 1787, par M. J. Mandrillon. *Paris*, 1791, *in*-8°.

293. Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande, par Favier. *Londres*, 1748, *in*-12.

294. Histoire du stathoudérat, depuis son origine jusqu'à présent, par l'abbé Raynal. *La Haye*, 1750, 2 *vol. in*-12.

295. Dictionnaire historique, politique et géographique de la Suisse, par Tscharner et Mallet, contenant une description de ce qu'il y a de plus remarquable dans les cantons suisses, leur constitution et un précis de leur histoire. *Genève*, 1788, 3 *vol. in*-8°.

296. Histoire des Suisses, par Muller; traduite de l'allemand en français, et continuée par M. Mallet. 1797 et 1801, 11 *vol. in*-8°.

297. Lettres sur l'état politique de la Suisse, par Will.

Coxe; traduites de l'anglais par M. Ramond. *Paris*, 1781, 2 *vol. in*-8°.

298. Histoire de Genève, par M. Béranger. 1773, 6 *vol in*-12.

299. Tableau historique et politique des révolutions de Genève dans le XVIIIe. siècle; par M. d'Yvernois. *Genève*, 1782, *in*-8°.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

300. Élémens de l'histoire d'Angleterre, par l'abbé Millot. *Paris*, 1773, 3 *vol. in*-12.

301. Histoire des maisons de Plantagenet, de Tudor et de Stuart, par David Hume; traduite par l'abbé Prévost, etc. *Paris*, 1783, 18 *vol. in*-12.

302. Histoire d'Angleterre, depuis 1748 jusqu'en 1763, pour servir de continuation aux Histoires de Smollett et de Hume, par Targe. *Paris*, 1768, 5 *vol. in*-12. — Ces 5 volumes ne sont que la suite de l'Histoire de Smollett, dont la traduction forme 19 *vol. in*-12.

303. Histoire d'Angleterre par madame Macaulay; traduite de l'anglais en français, avec des notes. *Paris*, 1792, 5 *vol. in*-8°. (Le comte de Mirabeau y a mis une préface.)

304. Abrégé de l'histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à l'expédition d'Égypte par les Français et au combat naval d'Aboukir, par Goldsmith. *Paris*, 1801, 3 *vol. in*-12.

305. L'Histoire d'Angleterre par le docteur Henry, ministre d'Édimbourg, annonce une grande érudition et une exactitude extrême. La mort de l'auteur, en 1790, a laissé cet ouvrage imparfait : il se termine au règne de Henri VII. On en a 6 volumes, qui ont été traduits en français par MM. Boulard et Cantwel. Le dernier a paru en 1796.

306. Histoire de Henri VII, par l'abbé Marsolier, 1727, 2 *vol. in*-12.

307. Histoire du divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, par l'abbé Iraill. *Paris*, 1763, *in*-12.

308. Histoire d'Élisabeth, reine d'Angleterre, par Mlle. de Kéralio. *Paris*, 1786, 5 *vol. in*-8°.

309. Histoire de la rébellion ou des guerres civiles d'Angleterre, depuis 1641 jusqu'au rétablissement de Charles II; traduite de l'anglais du comte de Clarendon. *La Haye*, 1714, 6 *vol. in*-12.

310. Vie d'Olivier Cromwel, traduite de l'italien de Gregorio Leti. *Amsterdam*, 1744, 2 *vol. in*-12.

311. Histoire de Cromwel d'après les mémoires du temps, par Villemain. *Paris*, 1819, 2 *vol. in*-8°. Il est vraisemblable qu'il y aura de cet ouvrage une édition revue et augmentée, qui justifiera pleinement l'opinion qu'on avait conçue des talens de l'auteur.

312. Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, depuis la dissolution du dernier parlement de Charles II jusqu'à la bataille de la Hogue; traduits de l'anglais de Dalrymple, par l'abbé Blavet. *Londres*, 1776, 2 *vol. in*-8°.

313. Histoire du parlement d'Angleterre depuis 1066, par l'abbé Raynal. *Paris*, 1751, 2 *vol. in*-12.

314. Tableau de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde, par M. Baert. *Paris*, 1801, 4 *vol. in*-8°. — C'est un des ouvrages les plus détaillés, les plus exacts et les plus complets qui existent sur la Grande-Bretagne. On y désirerait seulement une esquisse de la littérature, telle que l'a donnée M. Ferri de Saint-Constant, dans son livre intitulé *Londres et les Anglais*.

315. Histoire de Marie-Stuart, par Fréron et l'abbé de Marsy. *Paris*, 1742, 2 *vol. in*-12.

316. Histoire d'Écosse sous les règnes de Marie-Stuart et de Jacques VI, traduite de l'anglais de Guill. Robertson. *Paris*, 1772, 4 *vol. in*-12.

HISTOIRE DES ÉTATS DU NORD, DE POLOGNE, DE SUÈDE, DE DANEMARCK ET DE RUSSIE.

317. Histoire des gouvernemens du Nord, traduite de l'anglais de Williams, par Démeunier. *Amsterdam*, 1780, 4 *vol. in*-12.

318. Histoire générale de Pologne, par le chevalier de de Solignac. *Paris*, 1750, 5 *vol. in*-12.

319. Histoire des révolutions de Pologne, depuis la mort d'Auguste III jusqu'en 1775, par l'abbé Joubert. *Paris*, 1775, 2 *vol. in*-8°.

320. Histoire de l'anarchie de Pologne, par M. de Rulhières. *Paris*, 1807, 4 *vol. in*-8°.

Voyez ses œuvres, n°. 872.

321. Histoire de J. Sobieski, roi de Pologne, par l'abbé Coyer. *Paris*, 1761, 3 *vol. in*-12.

---

322. Histoire des révolutions de Suède jusqu'en 1560, par l'abbé de Vertot. *Paris*, 1736, 2 *vol. in*-12 (souvent réimprimée).

323. Histoire de Charles XII, par M. de Voltaire. *Amsterdam*, 1760. *in*-8°. (et dans ses OEuvres).

324. Histoire de Christine, reine de Suède, par Catteau de Calleville. 1815. 2 *vol. in*-8°.

325. Histoire de la dernière révolution de Suède opérée en 1772, traduite de l'anglais de Sheridan, par M. Bruyset. *Londres*, 1783, *in*-8°.

---

326. Introduction à l'histoire de Danemarck, où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et usages des anciens Danois; par P. H. Mallet. *Copenhague*, 1755, *in*-4°. et 4 *vol. in*-12.

327. Histoire de Danemarck, jusqu'à l'avénement de

la maison d'Oldenbourg au trône, par le même. *Genève*, 1763, 6 *vol. in*-12.

---

328. * Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne, par Leclerc. *Paris*, 1780-1783, 6 *vol in*-4°., avec portraits et un recueil de cartes grand *in-folio*.

329. Histoire de Russie, tirée des chroniques originales et des meilleurs historiens de la nation, par Lévesque. *Paris*, 1782, 5 *vol. in*-8°. (réimprimée en 1814).

330. * Histoire de Russie, depuis l'an 862 jusqu'au règne de Paul Ier., représentée en figures gravées par David, accompagnée d'un précis historique par Blin de Sainmore. *Paris*, 1799 *et* 1800, 2 *vol. in*-4°.

331. Histoire de l'empire de Russie sous le czar Pierre-le-Grand, depuis 1682 jusqu'en 1710, par M. de Voltaire. *Paris*, 1760, 2 *vol. in*-12 (et dans ses OEuvres).

332. Histoire de Catherine II, impératrice de Russie, par J. Castéra. *Paris*, 1800, 3 *vol. in*-8°.

333. Mémoires secrets sur la Russie et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul Ier., par Masson. 1800-1803, 4 *vol. in*-8°. — On a soupçonné d'inexactitude cet ouvrage, qui a fait beaucoup de sensation.

334. Histoire de Pierre III, empereur de Russie, imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de M. de Montmorin, et composé par un agent secret de Louis XV à la cour de Pétersbourg (attribuée à M. Laveaux). *Paris*, 1799, 3 *vol. in*-8°. *fig*.

On a imprimé, en 1797, un ouvrage de M. de Rulhières sous le titre d'*Histoire ou Anecdotes sur la révolution de Russie en* 1762, *in*-8°. On l'a réimprimé, en 1807, à la suite de l'Histoire de l'anarchie de Pologne.

ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE.

335. * La Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel de tout ce qui concerne l'histoire, les religions, la

politique, les gouvernemens, les lois, les mœurs, coutumes, etc., des peuples de l'Orient, par d'Herbelot; augmentée d'un supplément, par Visdelou et Galland. *La Haye*, 1774-1779, 4 *vol. in*-4°., ou *Paris*, 1781, 6 *vol. in*-8°.

336. Histoire des Sarrasins et de leurs conquêtes sur les onze premiers califes successeurs de Mahomet, traduite de l'anglais de Simon Ockley, par Jault. *Paris*, 1748, 2 *vol. in*-12.

337. Histoire des Arabes sous le gouvernement des califes, par l'abbé de Marigny. *Paris*, 1750, 4 *vol. in*-12.

338. Histoire des révolutions de l'empire des Arabes, par le même. *Paris*, 1752, 5 *vol. in*-12.

339. Histoire de l'empire ottoman jusqu'en 1740, par l'abbé Mignot. *Paris*, 1771, 4 *vol. in*-12. — Il y en a une plus récente, qui a pour auteur M. de Salaberry, dont la 2e. édition est de 1817. 4 *vol. in*-8°.

340. Tableau historique, politique et moderne de l'empire ottoman; traduit de l'anglais de Will. Éton, par Lefebvre. *Paris*, 1799, 2 *vol. in*-8°.

341. Mémoires sur les Turcs et les Tartares, par le baron de Tott. *Paris*, 1785, 2 *vol. in*-4°.

342. * Histoire générale des royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie et d'Égypte, depuis 1321 jusqu'en 1571, par Dominique Jauna. *Leyde*, 1747, 2 *vol. in*-4°.

343. Histoire des révolutions de Perse depuis le commencement de ce siècle, par le P. du Cerceau. *Paris*, 1742, 2 *vol. in*-12. — Il en a paru une plus moderne, qui est de M. Picot. *Paris*, 1808, 2 *vol. in*-8°.

344. Histoire de Thamas-Kouli-Kan, par l'abbé de Claustre. 1742, *in*-12.

345. Nouvelle Histoire de Gengis-Kan, empereur des Mogols. *Paris*, 1716, *in*-12.

346. Histoire de Tamerlan, empereur des Mogols et conquérant de l'Asie, par le P. Margat. *Paris*, 1739, 2 *vol. in*-12.

347. Histoire des Indes orientales anciennes et modernes, par l'abbé Guyon. *Paris*, 1744, 3 *vol. in*-12.

348. Histoire de la dernière révolution des Indes orientales, par l'abbé Le Mascrier. *Paris*, 1757, 2 *vol. in*-12.

349. Tableau historique de l'Inde, contenant un abrégé de la mythologie et des mœurs indiennes, avec une description de leur politique et de leur religion. *Bouillon*, 1771, *in*-12.

350. Description historique et géographique de l'Indoustan, par James Rennell, traduite de l'anglais par J. B. Boucheseiche; avec des mélanges historiques et statistiques sur l'Inde, par J. Castéra. *Paris*, 1800, 3 *vol. in*-8°. *et atlas.*

351. Histoire du progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes d'Hyder-Ali-Kan et de Typoo-Saïb, par J. Michaud. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°.

352. Description générale de l'empire de la Chine, ou Tableau de l'état actuel de cet empire, redigé par l'abbé Grosier. *Paris*, 1785, *in*-4°.

353. Histoire de l'Amérique, traduite de l'anglais de Robertson, par M. Suard. *Paris*, 1780, 4 *vol. in*-12.

354. Histoire du Brésil, depuis sa découverte en 1500 jusqu'en 1810, par M. Alphonse de Beauchamp. *Paris*, 1815, 3 *vol. in*-8°. — Histoire du Pérou, par le même, 1807, 2 *vol. in*-8°.

Pour ce qui concerne la Chine, Siam, le Tunquin, le Japon, etc., on consultera la Bibliothéque historique, depuis le n°. 1764 jusqu'au n°. 1795; pour les parties septentrionales et méridionales de l'Amérique, depuis le n°. 1853 jusqu'à 1911, et les articles des voyages indiqués ci-après qui correspondent à ces histoires.

VOYAGES.

Collections.

355. L'Histoire générale des voyages, connue sous le nom de l'abbé Prévost, en 19 *vol. in*-4°., ou 76 *vol. in*-12,

se retrouve, en abrégé, dans celle qu'a publiée La Harpe en 23 *vol. in*-8°. M Comeyras a continué cet ouvrage, et a donné 9 vol. faisant suite aux Voyages d'Afrique, d'Asie et du Levant, en 1798 et ann. suiv. — Cette collection est la meilleure pour les voyages hors l'Europe.

356. Le Voyageur français, par l'abbé de la Porte, continué par l'abbé de Fontenay et Domairon, en 42 *vol. in*-12, est une collection fort estimée. Cependant on fait plus de cas des continuateurs que du premier auteur, qui a donné les 26 premiers volumes.

357. M. Langlès a donné une Collection portative de voyages traduits de différentes langues orientales et européennes. *Paris*, 1797-1806, 5 *vol. in*-18.

358. Les Voyages amusans, mêlés de prose et de vers, tels que ceux de Chapelle et Bachaumont, de Desmahis, d'Hamilton, de Gresset, etc., se trouvent dans un nouveau recueil de voyages en France et autres pays, qui a paru en 1808, 5 *vol. in*-18.

359. Annales des voyages, etc., ouvrage publié récemment par M. Malte-Brun, en 20 *vol. in*-8°.

360. * Bibliothéque géographique : recueil de voyages dans les quatre parties du monde, par Campe; traduit de l'allemand et de l'anglais par M. de B*** en six séries de 12 volumes *in*-18 chacune : ce qui forme 72 *vol. Paris*, Dufour, 1818.

Ce recueil est principalement destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse. Il est très-bien fait, sagement écrit et d'après les meilleurs principes. L'auteur allemand (M. Campe) a publié plusieurs autres ouvrages pour l'instruction de la jeunesse. M. Berquin, autre ami des enfans, avait eu le projet de ce recueil, et n'a pas eu le temps de remplir cette tâche, dont l'entreprise fait également honneur à l'auteur allemand et à son traducteur.

Voyages autour du monde.

361. Abrégé chronologique ou Histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du

monde; traduit de l'anglais de J. Barrow, par Targe. *Paris*, 1766, 12 *vol. in*-12.

362. Les Voyages autour du monde, par Anson, Pagès, Bougainville, etc., ont été abrégés par M. Béranger dans une collection imprimée à Lausanne en 1795, 10 *vol. in*-8°.

363. Les Voyages et Découvertes à l'Océan pacifique du Nord et autour du monde depuis 1790 jusqu'à 1794, par le capitaine George Vancouver, ont été traduits, quant à ce qu'il y a de plus intéressant, par M. Henry. *Paris*, 5 *vol. in*-8°. *et atlas.*

364. Il faut joindre à la relation du voyage de la Pérouse autour du monde, faite par M. Milet-Mureau, et imprimée en 1798, 4 *vol. in*-4°. *avec l'atlas in-fol.*, la relation du voyage de M. d'Entrecasteaux à la recherche de la Pérouse, par M. La Billardière. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°. *et atlas in-fol.*, et par M. de Rossel, 2 *vol. in*-4°. 1808, *avec un atlas.*

365. La relation des voyages entrepris pour faire des découvertes dans l'hémisphère austral offre le plus grand intérêt. Elle se trouve dans les trois Voyages de Cook, trad. par MM. Suard et Démeunier. On en a donné une édition en 18 volumes *in*-8°. avec l'atlas *in*-4°.

366. Voyage de découvertes aux terres australes, par M. Péron. 1808, 2 *vol. in*-4°. *et atlas.*

Voyages en Europe.

367. Lettres d'un voyageur anglais sur la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, trad. de l'anglais de feu M. Moore, par M. Henri Riou. *Genève*, 1781, 4 *vol. in*-8°. — Ces lettres ont eu beaucoup de succès; l'auteur, mort en 1802, est considéré comme un auteur classique en Angleterre.

368. Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale, par Sinner. *Neufchâtel*, 1781, 2 *vol. in*-8°.

369. Description des vallées de glace et des hautes montagnes des Alpes, par Bourrit. *Genève*, 1783, 2 *vol. in*-8°. — Description des glacières et des glaciers de Savoie, par le même. *Genève*, 1785, *in*-8°.

370. * Voyages dans les Alpes, etc., par M. de Saussure. *Genève*, 1787-96, 8 *vol. in*-8°.

Voyez les Lettres de W. Coxe sur la Suisse, n°. 297.

371. Voyage d'Italie, par M. de Lalande, fort augmenté dans l'édition de 1786, en 9 *vol. in*-12. — Il ressemble beaucoup à celui du président de Brosses et à la Description de l'abbé Richard.

372. Voyage en Sicile et dans la grande Grèce, traduit de l'allemand du baron de Riedesel. *Lausanne*, 1773, *in*-12. Il a été réimprimé à Paris en 1802. — Ce voyage, en forme de lettres adressées au célèbre Winckelmann, est le premier qui nous ait fait connaître les restes des anciens monumens de la Sicile.

373. Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglais de Brydone, par Démeunier. *Paris*, 1775, 2 *vol. in*-8°.

374. Voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles, en 1778-79 et 1780, traduit de l'anglais par Laborde; suivi du Voyage de M. Denon en Sicile et à Malte. *Paris*, 1785, 5 *vol. in*-8°. — Intéressant pour ce qui concerne les antiquités.

375. * Voyage pittoresque ou Description des royaumes de Naples et de Sicile, par l'abbé de Saint-Non. *Paris*, 1781 *et suiv.*, 5 *vol. in-fol.*

376. * Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari, par M. Houel. *Paris*, 1782-87, 4 *vol. grand in-fol.*

377. Le Voyage en Espagne, par M. Bourgoing, qui avait paru en 1789. *Paris*, 3 *vol. in*-8°., a été réimprimé, pour la quatrième fois, sous le titre de *Tableau de l'Espagne moderne*, en 1807.

378. * Voyage pittoresque de l'Espagne, par M. Alex. de Laborde. *Paris*, 1807, etc. 4 *vol. grand in-fol.* avec de belles gravures. — Cet ouvrage n'est pas fini.

379. Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark, traduit de l'anglais de Will. Coxe, et augmenté d'un Voyage en Norwége, par M. Mallet. *Genève*, 1786, 4 *vol. in*-8°.

380. Voyage du même auteur dans le nord de l'Allemagne, traduit de l'anglais. *Paris*, 1791, 2 *vol. in*-8°., *cartes et fig.*

381. Voyage en Norwége, en Danemark et en Russie, en 1788, 1789 et 1790, par Swinton, traduit de l'anglais par M. Henry. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°.

382. Voyage en Sibérie, traduit de l'allemand de Gmelin, par de Kéralio. *Paris*, 1767, 2 *vol. in*-12.

383. Voyage en Islande, traduit du danois, par Gauthier de la Peyronie. *Paris*, 1802, 5 *vol. in*-8°. *et atlas in*-4°.

384. Voyage en Angleterre, Écosse et Irlande, en 1788 et 1789, par Chantreau. *Paris*, 1792, 3 *vol. in*-8°.

385. Voyage dans les montagnes d'Écosse et les Hébrides, fait en 1786, par J. Knox. *Paris*, 1790, 2 *vol. in*-8°.

386. Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides, par M. Faujas de Saint-Fond. *Paris*, 1797, 2 *vol. in*-8°.

On trouvera plusieurs ouvrages écrits en anglais, sur l'intérieur de l'Angleterre, etc. dans la Bibliothéque historique, depuis le n°. 319 jusqu'au n°. 8340.

Voyages en Asie, Afrique et Amérique.

387. Voyages de J. Thévenot en Europe, Asie et Afrique. *Amsterdam*, 1729. 5 *vol. in*-12.

388. Voyage en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour ottomane, par C. S. Sonnini. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°. *et atlas.*

389. Voyage de Xavier Scrofani en Grèce, fait en 1794 et 1795; traduit de l'italien. *Paris*, 1801, 3 *vol. in*-8°.

390. Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie, etc., par M. Pouqueville. *Paris*, 1805, 3 *vol. in*-8°.

391. Voyage littéraire de la Grèce, par Guys. *Paris*, 1783, 4 *vol in*-8°.

392. Lettres sur la Grèce, par Savary. *Paris*, 1800, *in*-8°.

393. * Voyage pittoresque de la Grèce, par M. de Choiseul-Gouffier. *Paris*, 1782, 2 *vol. gr. in-fol.*

394. Voyage dans la Troade, ou Tableau de la plaine de Troie dans son état actuel, par M. Le Chevalier, 3e. édit. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°. *avec atlas in*-4°. — Le même auteur a donné un Voyage dans la Propontide ou le Pont-Euxin, en 1800, 2 *vol. in*-8°.

395. Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie, rédigé d'après l'itinéraire de M. L. F. Cassas, peintre, par M. J. Lavallée. *Paris*, 1802, *gr. in-fol.*

396. Voyage en Arabie et autres pays circonvoisins, par Niebuhr; traduit de l'allemand. *Amsterdam*, 1780, 2 *vol. in*-4°., *cartes et fig.*

397. Voyage de Syrie et du mont Liban, par de la Roque. *Amsterdam*, 1723, 2 *vol. in*-12.

398. Voyage dans la haute et basse Égypte, par Sonnini. *Paris*, 1800, 3 *vol. in*-8°. *et atlas in*-4°.

399. * Voyage d'Égypte et de Nubie, par Norden; trad. du danois en anglais, par Templeman. M. Langlès en a donné, en 1801, une nouvelle édition, très-recherchée, en 3 *vol. in*-4°.

400. Voyage en Égypte et en Abyssinie jusqu'aux sources du Nil, par James Bruce; traduit de l'anglais par Castéra. *Paris*, 1791, 10 *vol. in*-8°.

401. * Voyage dans la basse et haute Égypte pendant la campagne du général Bonaparte, par Denon. *Paris*, 1802, 2 *vol. gr. in-fol.* — Le texte a été imprimé en 2 *vol. in*-4°. et 1 *vol. in-fol. de planches*, et en 3 *vol. in*-12, *sans figures.*

402. Lettres sur l'Égypte, par Savary. *Paris*, 1786, 3 *vol. in*-8°.

403. Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783-1785, par Ch. F. Volney. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°.

404. Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, par F. A. Châteaubriand. *Paris*, Le Normant, 1811, 3 *vol. in*-8°. Parmi les *Voyages dans le Levant*, il faut distinguer celui-ci; ouvrage précieux, rempli d'érudition sans pédanterie, de tableaux d'une grande vérité et d'un intérêt plus grand encore. Ses froides copies, bien que soutenues par l'intrigue et la lithographie, ne serviront qu'à en rehausser le mérite.

405. Voyage de F. Bernier, contenant la description des états du Grand-Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire, etc. *Amsterdam*, 1711, 2 *vol. in*-12.

406. Voyage de Jean Chardin en Perse et autres lieux. *Amsterdam*, 1711 et 1735, 4 *vol. in*-4°. — Il y en a une réimpression, avec des notes de M. Langlès, en 10 *vol. in*-8°. *avec atlas in-fol.*

407. Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde; traduit de l'anglais de George Forster, par M. Langlès. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°.

408. Les Voyages du capitaine Meares, de la Chine à la côte nord-ouest de l'Amérique, faits en 1788 et 1789, ont été traduits de l'anglais par M. Billecocq. *Paris*, 1795, 3 *vol. in*-8°. *et atlas in*-4°. Ils doivent faire suite à la collection des Voyages de Cook.

409. Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait depuis 1774 jusqu'en 1781, par M. Sonnerat. *Paris*, 3 *vol. in*-8°.

410. Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par le lord Macartney; traduit de l'anglais, avec des notes, par Castéra. *Paris*, 1800, 5 *vol. in*-8°., *et atlas.* — Le Voyage en Chine de John Barrow forme le complément du précédent. Il a été traduit par le même en 1805, 3 *vol. in*-8°.

411. John Barrow, le plus infatigable des voyageurs anglais, a donné des relations de ses voyages en Afrique, en Chine, en Amérique, et, plus récemment, à la Co-

chinchine. Celui-ci a été traduit, avec des notes, par M. Malte-Brun, en 2 *vol. in*-8°., *Paris*, 1807. — Le style du traducteur n'ôte rien à l'intérêt de l'ouvrage.

412. Voyage en Chine, ou journal de la dernière ambassade anglaise à la Cour de Pékin, par M. H. Ellis; traduit de l'anglais par J. Mac-Carthy. *Paris*, 1818, 2 *vol. in*-8°.

413. L'empire des Birmans ou d'Ava confine à la Chine et au royaume de Siam. Le major Simes a donné la relation de l'ambassade anglaise envoyée dans ce pays en 1790. Elle a été traduite par Castéra en 1801, 2 *vol. in*-8°. et *atlas in*-4°.

414. La relation très-intéressante de Samuel Turner sur le Thibet a été traduite par le même. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°. *et atlas in*-4°.

415. Voyage de C. P. Thunberg au Japon par le cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, etc.; traduit par M. Langlès. *Paris*, 1796, 4 *vol. in*-8°.

416. William Marsden a donné une bonne histoire de l'île de Sumatra, qui a été traduite de l'anglais par M. Parraud. *Paris*, 1788, 2 *vol. in*-8°.

417. Relation des îles Pelew, situées dans la partie occidentale de l'Océan pacifique, par George Keate; traduite de l'anglais. *Paris*, 1793, 2 *vol. in*-8°., *cartes et fig.*

418. Voyage dans l'île de Ceylan, fait dans les années 1797 à 1800, par Robert Percival, officier anglais; traduit par M. Henry. *Paris*, 1803, 2 *vol. in*-8°.

---

419. Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, de 1780 à 1785, par Le Vaillant. *Paris*, 1790, 2 *vol. in*-8°. — Second Voyage du même *Paris*, 1795, 3 *vol. in*-8°.

420. Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, fait en 1795, 1796 et 1797, par Mungo-Park; traduit de l'anglais par Castéra. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°.

421. MM. Ledyard et Lucas ont donné des détails intéressans sur quelques parties de l'intérieur de l'Afrique. Leurs Voyages ont été traduits par M. Lallemand en 1804, 2 *vol. in*-8°.

422. Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique, fait en 1797 et 1798 par John Barow; traduit de l'anglais par Grandpré. *Paris*, 1801, 2 *vol. in*-8°. — M. Walckenaer a donné la traduction de la partie de ce voyage qui contient la description du cap de Bonne-Espérance. *Paris*, 1806, 2 *vol. in*-8°.

423. Voyage au cap de Bonne-Espérance, et principalement dans le pays des Hottentots et des Caffres, par André Sparrman; traduit de l'anglais, par Le Tourneur. *Paris*, 1787, 3 *vol. in*-8°.

424. Voyage à l'île de France, à l'île de Bourbon et au cap de Bonne-Espérance, par Bernardin de Saint-Pierre. *Paris*, 1773, 2 *vol. in*-8°.

---

425. Voyage aux îles de l'Amérique, par le P. Labat. *Paris*, 1742, 6 *vol. in*-12.

426. Voyage dans l'Amérique septentrionale, par M. de Chastellux. *Paris*, 1786, 2 *vol. in*-8°.

427. Lettres d'un cultivateur américain sur l'état de l'Amérique septentrionale, par M. de Crevecœur. *Paris*, 1754, 3 *vol. in*-8°.

428. Voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1795, 1796 et 1797, par M. de la Rochefoucauld-Liancourt. *Paris*, 1800, 8 *vol. in*-8°.

429. Voyage dans l'Amérique méridionale, par D. Félix d'Azara, publié par M. Walckenaer, avec des notes par M. Cuvier. *Paris*, 1809, 4 *vol. in*-8°. *et atlas in*-4°.

Si l'on désire se procurer des connaissances plus étendues sur les voyages et sur le mérite des voyageurs, on les trouvera dans un ouvrage dont l'étendue donne lieu de croire que les omissions sont très-peu nombreuses; il porte pour titre :

430. * Bibliothéque universelle des voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les quatre parties du monde, publiés tant en langue française qu'en langue étrangère; par M. Boucher de la Richardière. *Paris*, 1808, 6 *vol. in*-8°. Cet ouvrage doit être consulté avec précaution, à cause des inexactitudes qui s'y sont glissées.

BIOGRAPHIE.

430 *bis*. Cornelius Nepos, de la vie des grands capitaines grecs et romains; traduit en français avec des notes. *Paris*, 1771, *in*-12.

431. Vies des hommes illustres grecs et romains de Plutarque. — M. Bastien a réimprimé la traduction d'Amyot en 18 *vol. in*-8°. L'édition donnée par Cussac, qui contient plusieurs autres ouvrages de Plutarque, est préférable. 1801, 22 *vol. in*-8°. — L'abbé Ricard a remis Plutarque en français pour les personnes que fatigue le vieux style d'Amyot. Cette nouvelle version est fort estimée. Les Vies ont 13 *vol.;* les OEuvres morales, 17; en tout, 30 *vol. in*-8°. (*Paris*, 1783-1798.)

432. Histoire des philosophes anciens, jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs portraits, par Saverien. *Paris*, 1773, 5 *vol. in*-12.

433. Histoire des philosophes modernes, par le même. *Paris*, 1773, 8 *vol. in*-12.

434. Les Vies des hommes et femmes illustres français et étrangers, des grands capitaines, etc., par Brantôme (dans ses OEuvres). *Paris*, *Bastien*, 1787, 8 *vol. in*-8°.

435. La France illustre, ou le Plutarque français, par Turpin; avec portraits. *Paris*, 1775-1777, 3 *vol. in*-4°.

436. L'Europe illustre, contenant l'histoire abrégée des hommes célèbres, par Dreux du Radier; avec leurs portraits. 1777, 6 *vol gr. in*-8°.

437. Histoire de Fénélon, composée sur les manuscrits originaux, par M. de Beausset, ancien évêque d'Alais, 2e. édition. *Paris*, 1809, 3 *vol. in*-8°. — Le même a donné, en 1814, l'Histoire de Bossuet, en 4 *vol. in*-8°.

438. Les Vies des femmes illustres de France, par M. de Maubuy. *Paris*, 1762 *et* 1764, 6 *vol. in*-12.

439. Dictionnaire des femmes célèbres, par Lacroix. 1769, 2 *vol. in*-8°.

440. Le Plutarque anglais, contenant les vies des hommes illustres de l'Angleterre et de l'Irlande; traduit en français par madame de Wasse. *Paris*, 1785 *et suiv.* 12 *vol. in*-8°.

441. Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, contenant leurs portraits gravés au trait par Landon; avec l'abrégé de leurs vies et des observations sur leurs caractères et leurs ouvrages, par une société de gens de lettres. *Paris*, 1811, 13 *vol. in*-12.

442. * Le grand dictionnaire historique de Moréri, revu et augmenté par Goujet et Drouet. *Paris*, 1759, 10 *vol. in-fol.*

443. Dictionnaire historique et critique tiré de Bayle et de Chaufepié, par de Bonnegarde. *Lyon*, 1771, 4 *vol. in*-8°.

444. Le Dictionnaire historique de Dom Chaudon, revu ensuite par Feller, puis par Delandine, a été réimprimé à Paris en 1819. 8 *vol. in*-8°.

445. Nouveau Dictionnaire historique des grands hommes, par une société de gens de lettres; d'abord, en 4, puis en 6, puis en 8 *vol. in*-8°.; ensuite, en 1789, en 9 *vol.* La dernière édition de Lyon, 1804, est en 13 *vol. in*-8°.

446. * Une société plus nombreuse de littérateurs, de savans, et d'amateurs de littérature, s'occupe d'un dictionnaire du même genre, sous le titre de *Biographie uni-*

verselle, qui s'imprime chez Michaud. Il se composera sans doute de plus de 40 volumes; car on n'est pas encore aux deux tiers de l'alphabet, et il en a paru 24 volumes.

SECTION II.

Des Connaissances qui dépendent du Jugement ou de la réflexion.

SCIENCES.

GRAMMAIRE. — PHILOSOPHIE. — LOGIQUE. — MÉTAPHYSIQUE. — MORALE. — LÉGISLATION. —BIBLIOGRAPHIE. — HISTOIRE LITTÉRAIRE.

MATHÉMATIQUES. — ASTRONOMIE. —PHYSIQUE. — CHIMIE. — HISTOIRE NATURELLE, ETC.

ARTS MÉCANIQUES.

GRAMMAIRE.

447. TRAITÉ de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie, par le président de Brosses (et non Desbrosses, comme l'écrivent presque tous les bibliographes); nouvelle édition. *Paris*, 1801, *in*-12.

448. De l'universalité de la langue française, par Rivarol. *Paris*, 1784, *in*-12. (et dans ses Œuvres)

449. Discours préliminaire du nouveau Dictionnaire de la langue française, par le même. *Paris*, 1797, *in*-4°. — Les lettres ont à regretter que ce dictionnaire n'ait point paru, et que l'auteur n'ait pas eu le temps de l'achever.

450. De la manière d'apprendre les langues, par l'abbé de Radonvilliers. *Paris*, 1768 *et* 1807, *in*-8°.

451. Les trois ouvrages les plus estimés sur la grammaire générale sont : la Grammaire générale et raisonnée de Lancelot, à laquelle le célèbre Arnauld a travaillé (M. Petitot en a donné une nouvelle édition en 1803, *in*-8°., avec quelques additions et un commentaire de Duclos);

Celle de Condillac, 1798, *in*-8°. ou *in*-12, et qu'on a jointe à ses OEuvres;

Celle de Beauzée, où il y a beaucoup de notions générales. La dernière édition est *Paris*, 1819, *in*-8°.

Celle de M. Silvestre de Sacy, dont il faut se procurer la 2e. édition, qui a paru en 1803.

452. Quoique la Méthode pour étudier la langue latine, connue sous le nom de *Port-Royal*, soit excellente, surtout pour les colléges, on peut préférer, pour son usage particulier et pour faire des progrès plus rapides, celle de Dumarsais, qui a été réimprimée en 1795, *in*-12, et celle de l'abbé de Radonvilliers. — M. Gueroult, ancien et très-savant professeur de l'Université, qui d'abord avait combattu les principes de ces deux auteurs, a fini par leur rendre hommage, en publiant sa Nouvelle Méthode. 1800 *et* 1805, *in*-12. C'est un aveu des succès que le temps et l'usage ont confirmés.

453. Logique et principes de grammaire, par Dumarsais; nouvelle édition augmentée du traité de l'Inversion. *Paris*, 1818, *in*-12.

454. L'art de parler et d'écrire correctement la langue française, ou grammaire de l'abbé de Lévizac, 6e. édition, revue par A. Drevet. *Paris*, 1818, 2 *vol. in*-8°.

455. Une grammaire française est plutôt un ouvrage à consulter qu'à lire de suite. Il y en a plusieurs de bonnes; mais une seule suffit, et l'on peut s'en tenir à celle de Wailly, qui parut pour la première fois en 1754, *in*-12. Elle a été réimprimée, pour la onzième fois, en 1800, avec des corrections.

456. On doit citer avec éloge et comme plus récente, la Grammaire des grammaires, par M. Girault Duvivier, 2e. édition. *Paris*, 1814, 2 *vol. in*-8°.;

La Grammaire française, simplifiée par J. N. Blondin, 6e. édition. *Paris*, 1808, *in*-8°.;

Et la Grammaire des gens du monde, ou la Grammaire française enseignée par l'usage, par M. Philippon de la Madelaine. *Paris*, 1807, *in*-12.

457. L'art de bien parler et surtout de bien écrire ne peut s'apprendre qu'en étudiant avec soin les ressources, les richesses, les tours variés, le génie de sa propre langue. On lira donc avec beaucoup de profit, sous ce rapport, les Synonymes français de l'abbé Girard, dont Beauzée a donné une nouvelle édition en 2 *vol. in*-12; ceux de l'abbé Roubaud, en 4 *vol. in*-8°., et le Traité des tropes de Dumarsais, qui est un des meilleurs ouvrages de cet homme célèbre.

Pour les langues italienne et anglaise, les ouvrages suivans peuvent suffire.

458. La Grammaire italienne de Veneroni, dont il y a plusieurs éditions, *in*-12.

459. Grammaire italienne, simplifiée et réduite à vingt leçons, par M. A Vergani; 6e. édition. *Paris*, 1811, *in*-12.

460. Cours de langue italienne, par Luneau de Boisgermain. *Paris*, 1783, 3 *vol. in*-8°. — Le même a donné un Cours de langue anglaise. 2 *vol. in*-8°.

461. Élémens de la langue anglaise, par Siret; nouvelle édition, augmentée par M. A. Poppleton. *Paris*, 1816, *in*-8°.

462. Précis de la langue anglaise, par Blondin. *Paris*, 1793, *in*-8°.

463. Guide pratique pour rendre le français en bon anglais, au moyen d'une traduction interlinéaire des idiotismes et des mots difficiles, par Poppleton; 2e. édition. *Paris*, 1804, *in*-8°. —Le Maître d'Anglais, ou grammaire raisonnée, etc; par W. Cobbett, revue et corri-

gée par Louis Fain, et augmentée par Poppleton; nouvelle édition. *Paris*, 1817, *in*-12.

DICTIONNAIRES.

464. Dictionnaire grec et français, par MM. Thory et Quenon. *Paris*, 1807, *in*-8°. Il en a paru un depuis également estimé; celui de Planche, 1809, *in*-8°.; la 2e. édition est de 1817.

465. Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec, par J. B. Morin. *Paris*, 1809, 2 *vol. in*-8°.

466. Dictionnaire grec moderne, français et italien; français, grec moderne et italien, etc., par Bendoti. *Vienne*, 1790, 3 *vol. in*-4°.

467. Dictionnaire grec moderne, allemand et italien. *Leipsick*, 1796, 2 *vol. in*-8°.

468. Nouveau dictionnaire latin et français, par monsieur Noël. *Paris*, 1807, *in*-8°.; et français-latin, 1808, *in*-8°.

469. L'édition la plus ample du dictionnaire de l'Académie française, est celle de Moutardier et Leclère, en 1802, 2 *vol in*-4°., par J. Ch. Laveaux. Elle a, sous le rapport des mots techniques qui s'y trouvent joints, un avantage sur l'édition de Smith, revue par MM. Wailly père, de Vaucel et Gence. *Paris*, 1798, 2 *vol. in*-4°.

470. Le Dictionnaire universel de la langue française, par M. Boiste, est plus complet, quoique moins volumineux que le précédent; il est très-estimé, et peut tenir lieu de l'autre. La 2e. édition a paru, en 1803, en 1 *vol. in*-4°. ou 2 *vol. in*-8°. *oblong*. Il y a une nouvelle édition de ce dictionnaire, avec le latin et les étymologies, etc. *Paris*, 1819.

471. Glossaire de la langue romane, par J. B. Roquefort. *Paris*, 1808, 2 *vol. in*-8°.

472. Dictionnaire italien et français, français et italien, par Alberti. 2 *vol. in*-4°.

473. Dictionnaire italien, anglais et français, avec une grammaire italienne, par Botarelli. *Londres*, 1778, 3 *vol. in*-8°. — Très-commode pour les lectures courantes.

474. Dictionnaire anglais-français, français-anglais, par Boyer, Chambaud, Garner et des Carrières; nouvelle édition, revue et corrigée par L. Fain. *Paris*, 1817, 2 *vol. in*-4°.

PHILOSOPHIE.

475. Histoire comparée des systèmes de philosophie, par M. Degérando. *Paris*, 1804, 3 *vol. in*-8°.

476. Précis de la philosophie de Bacon, par J. A. Deluc. *Paris*, *Nyon*, 1802, 2 *vol. in*-8°.

477. OEuvres philosophiques de Leibnitz. *Amsterdam*, 1765, *in*-4°.

LOGIQUE.

478. La Logique, ou Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances, par J. P. de Crouzas; 3e. édition. *Amsterdam*, 1725, 4 *vol. in*-12.

479. La Logique, ou l'Art de bien penser, par MM. de Port-Royal (Arnauld et Nicole). *Paris*, 1775, *in*-12.

480. Logique, ou Réflexions sur les opérations de l'esprit, par Dumarsais. *Paris*, 1769, *in*-8°.

481. Logique de Condillac. *Paris*, 1789, *in*-12 (et dans ses OEuvres).

MÉTAPHYSIQUE.

482. De la connaissance de Dieu et de soi-même; ouvrage posthume de Bossuet. *Paris*, 1741, *in*-12.

483. De la recherche de la vérité, par le P. Malebranche. *Paris*, 4 *vol. in*-12.

484. Introduction à la connaissance de l'esprit humain, par M. de Vauvenargue. *Paris*, 1746, *in*-12 (ou dans ses OEuvres, 1806, 2 *vol. in*-8°.).

485. Des signes et de l'art de penser, considérés dans leurs rapports mutuels, par M. Degérando. *Paris*, 1800, 4 *vol. in*-8°.

486. Essai analytique sur les facultés de l'âme, par Ch. Bonnet. 1769, 2 *vol. in*-8°.

MORALE.

487. Collection des moralistes anciens. *Paris*, *Didot l'aîné*, 1782 à 1795, 18 *vol. in*-18.

488. Les Offices de Cicéron, traduits avec des notes, par M. de Barett; 5e. édition. *Paris*, 1807, *in*-12. — Pensées de Cicéron, par l'abbé d'Olivet; nouvelle édition. *Paris*, 1766, *in*-12.

489. L'Art de se connaître soi-même, ou la Recherche des sources de la morale, par Jac. Abbadie. *Rotterdam*, 1692, *in*-8°.

490. Essais de morale contenus en divers traités sur plusieurs devoirs importans, par Nicole; 10e. édition. *La Haye*, 1709, 10 *vol. in*-12.

491. Essais de morale, ou Recherches sur les principes de la morale; traduits de l'anglais de Hume. *Amsterdam*, 1760, *in*-12 (et dans le tome V de ses OEuvres).

492. Élémens de morale, ou Devoirs de l'homme et du citoyen, par Wandelaincourt. *Paris*, 1782, *in*-12.

493. Dialogues des morts anciens et modernes, avec quelques fables, par Fénelon. *Paris*, 1810, *in*-12.

494. Les caractères de la Bruyère, avec de nouvelles notes critiques, et une notice historique sur la Bruyère, par madame de Genlis. *Paris*, 1812, *in*-12.

495. Réflexions ou Sentences et Maximes morales du duc de la Rochefoucauld, avec des observations de l'abbé Brottier. *Paris*, 1789, *in*8°.—Les mêmes, avec des notes de l'abbé de la Roche; 11e. édition. *Paris*, 1737, *in*-12.

496. Considérations sur les mœurs de ce siècle, par Duclos; 6e. édition. *Paris*, 1767, *in*-12.

497. Essais sur la nécessité et les moyens de plaire, par de Moncrif. *Paris*, 1738, *in*-8°.

498. Le Temple du bonheur, ou Recueil des plus excellens traités sur le bonheur, extraits des meilleurs auteurs anciens et modernes; nouvelle édition. *Bouillon*, 1770, 4 *vol. in*-12.

499. Le Comte de Valmont, ou les Égaremens de la

raison, par l'abbé Gérard; 12e. édition. *Paris*, 1807, 5 *vol. in*-8°. Un sixième volume, intitulé *la Théorie du bonheur*, se joint à cet ouvrage excellent. — Presque tous les bibliographes, trompés par le titre de ce livre, le mettent parmi les romans. C'est un traité, en forme de lettres, sur les principes de la morale et la vérité de la religion, dans lequel on trouve les meilleures réponses aux incrédules.

500. L'École des mœurs, ou Réflexions morales et historiques sur les maximes de la sagesse, par l'abbé Blanchard; nouvelle édition. *Lyon*, 1790, 3 *vol. in*-12.

501. Lettres et Réflexions sur la fureur du jeu, auxquelles on a joint une autre lettre morale, par Dusaulx. *Paris*, 1775, *in*-8°. — La Passion du jeu, par le même, 1779, *in*-8°.

502. Le Spectateur, ou le Socrate moderne, traduit de l'anglais; 6e. édition. *Amsterdam*, 1754, 7 *vol. in*-12.

503. De l'éducation des filles, par Fénelon. *Paris*, 1729, *in*-12.

504. Leçons de Fénelon, extraites de ses ouvrages, pour l'éducation de l'enfance, par M. de Lévizac; 2e. édition. *Paris*, 1819, *in*-12. — De l'Éducation, ou Tableaux des plus doux sentimens de la nature, par M. l'abbé Caron. *Paris*, 1819, 2 *vol. in*-18.

505. Avis d'une mère à son fils, par madame de Lambert. *Paris*, 1804, *in*-12. — D'une mère à sa fille, par la même. *Paris*, 1811, *in*-16 (et dans ses Œuvres).

506. Les Conversations d'Émilie (ouvrage attribué à madame d'Épinay); nouvelle édition. *Paris*, *Didot*, 1775, *in*-12. — La 5e. édition, donnée par Émilie de Belzunce, est de 1788, 2 *vol. in*-12.

507. Eugénie et ses élèves, ou Lettres et Dialogues à l'usage des jeunes personnes, par madame de Lafite. *Amsterdam*, 1787, 2 *vol. in*-12.

508. Étrennes à ma fille, ou Soirées amusantes de la jeunesse, par madame Dufresnoy. *Paris*, 1814, *in*-12.

509. Conversations maternelles, par la même. *Paris*, 1817, 2 *vol. in*-18.

510. L'Ami des enfans, par Berquin; nouvelle édition. *Paris*, 1818, 12 *vol. in*-18.

511. Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation, par madame de Genlis. *Paris*, 1782, 3 *vol. in*-8°.

512. Les Veillées du château, ou Cours de morale à l'usage des enfans, par la même; nouvelle édition. *Paris*, *Maradan*, 1812, 3 *vol. in*-12.

513. Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes, dans les différens siècles, par Thomas; nouvelle édition. *Paris*, 1803, *in*-8°. (et dans ses OEuvres). — Cet ouvrage peut appartenir aussi à l'histoire littéraire.

LÉGISLATION.

Politique. — Droit français.

514. Traité des lois de Cicéron, traduit avec des notes par Morabin; nouvelle édition. *Paris*, 1807, *in*-12.

515. Essai philosophique sur le gouvernement civil, où l'on traite de la nécessité, de l'origine, des bornes et des différentes formes de la souveraineté, selon les principes de M. de Fénelon; 2ᵉ. édition. *Londres*, 1721, *in*-8°.

516. La Science de la législation, par Filangieri, traduite de l'italien. *Paris*, 1786, 6 *vol. in*-8°.

517. Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile, démontrée par le raisonnement et par l'histoire; par M. de Bonald. 1796, 3 *vol. in*-8°.

518. Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques; par le même. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°.

519. Les Devoirs de l'homme et du citoyen, tels qu'ils sont prescrits par la loi naturelle, traduits du latin de Puffendorf, par Jean Barbeyrac; nouvelle édition. *Amsterdam*, 1756, 2 *vol. in*-12.

520. De l'esprit des lois, par Montesquieu; nouvelle

édition, augmentée par l'auteur. *Londres*, 1757, 4 *vol. in*-12, et dans ses OEuvres, n°. 869.

521. L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques (par M. de la Rivière). *Londres*, 1767, 2 *vol. in*-12.

522. Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, par L. P. Ségur l'aîné; 3e. édition. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°.

523. Histoire du droit français, par l'abbé Fleury. *Paris*, 1674, *in*-12. — Histoire du droit public ecclésiastique français, par M. du Boulay. *Londres*, 1740, 2 *vol. in*-12.

524. Esprit du Code civil, tiré de la discussion, par M. Locré. *Paris*, 1814, 6 *vol. in*-8°.

525. L'Annotateur judiciaire, ou le Code de procédure civile, expliqué par ses auteurs, etc., par Debouis. *Rouen*, 1813, 3 *vol. in*-8°.

BIBLIOGRAPHIE.

Journaux.

526. Dictionnaire portatif de bibliographie, suivi du Catalogue des éditions *cum notis variorum, ad usum Delphini*, des Elzevirs, etc., par Fournier. *Paris*, 1809, *in*-8°.

527. Manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant un nouveau Dictionnaire bibliographique, et une table en forme de catalogue raisonné, par J. C. Brunet fils. *Paris*, 1814, 4 *vol. in*-8°.

528. Bibliothèque historique à l'usage des dames; nouvelle édition. *Paris*, 1785, 2 *vol. in*-8°.

529. Plan de lecture pour une jeune dame, par M. Lezay-Marnesia; 2e. édition, augmentée. *Paris*, 1800, *in*-8°.

530. Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût, par MM. Barbier et Desessarts. *Paris*, 1810, 5 *vol. in*-8°. — Nous avons emprunté plusieurs bons renseignemens de cet estimable ouvrage, qui laisse à désirer un supplément pour les bons livres modernes et les ouvrages sur les sciences.

531. * Nouvelles de la république des lettres, par Bayle, etc. *Amsterdam*, 1684 à 1718, 56 *vol. petit in*-12.

532. * Bibliothèque choisie, par J. Leclerc. *Amsterdam*, 1703 à 1713, 27 *vol. petit in*-12.

533. * Bibliothèque française, par Camusat, Granet, etc. *Amsterdam*, 1723, *et ann. suiv.* 50 *vol. in*-12.

534. Les Cinq Années littéraires, ou Nouvelles littéraires des années 1748 à 1752, par Clément. *La Haye*, 1754, 4 *vol. in*-8°.

535. * Année littéraire, par Fréron. *Paris*, 1754 à 1790, 292 *vol. in*-12.

536. Annales littéraires, ou choix chronologique des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault dans le journal des Débats, depuis 1800 jusqu'à 1817 inclusivement. *Paris*, 1818, 4 *vol. in*-8°.

537. * Esprit des journaux français et étrangers, de 1772 à 1809, 402 *vol. in*-12. Il a cessé de paraître en 1813.

538. * Bibliothèque britannique, rédigée par Cl. Pictet, etc., de 1796 à 1808, 91 *vol. in*-8°.—Continuée sous un titre différent.

Les autres journaux politiques ou littéraires sont tellement connus et répandus, qu'il serait superflu de les indiquer ici.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

539. De l'origine des lois, des sciences, des arts et de leurs progrès chez les anciens peuples, par Goguet. *Paris*, 1778, 6 *vol. in*-12.

540. Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie, par Bailly. *Londres*, 1777, *in*-8°.

541. Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce, traduite de l'allemand de Christ. Meiners, par J. Ch. Laveaux. *Paris*, 1799, 5 *vol. in*-12.

542. Considérations sur l'origine et le progrès des belles-lettres chez les Romains, et les causes de leur dé-

cadence, par l'abbé Lemoine d'Orgival. *Paris*, 1749, *in*-12.

543. Du génie des peuples anciens, ou Tableau historique du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers temps connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, par madame Victorine de Chastenay. *Paris*, *Maradan*, 1808, 4 *vol. in*-8°.

544. De l'état des lettres en Europe, depuis la fin du siècle qui a suivi celui d'Auguste, jusqu'au règne de Louis XIV, par La Harpe; 2e. édition. *Paris*, *Migneret*, 1797, *in*-8°.

545. Histoire littéraire du moyen âge, traduite de l'anglais de Harris, par M. Boulard. *Paris*, 1785, *in*-12.

546. Histoire critique de la philosophie, par Deslandes. *Amsterdam*, 1756, 4 *vol. in*-12.

547. Histoire universelle des théâtres de toutes les nations, jusqu'à nos jours, par MM. Coupé, Desfontaines et autres. *Paris*, 1779 *et ann. suiv.* 12 *vol. in*-12.

548. Les Vies des plus illustres philosophes de l'antiquité, avec leurs dogmes, leurs systèmes, leur morale, traduites du grec de Diogène Laërce; nouvelle édition. *Amsterdam*, 1761, 3 *vol. in*-12; ou *Paris*, 1796, 2 *vol. in*-8°. — *Voyez* les nos. 432 et 433.

549. Abrégé des vies des anciens philosophes, par Fénelon. *Paris*, 1726, *in*-12.

550. Essai sur l'histoire des belles-lettres, des sciences et des arts, par Juvenel de Carlencas. *Lyon*, 1757, 4 *vol. in*-8°.

551. De la décadence des lettres et des mœurs, depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours, par Rigoley de Juvigny. *Paris*, 1787, *in*-8°.

552. Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne, par l'abbé de Cournand. *Paris*, 1786, *in*-8°.

553. Essai d'une histoire des révolutions arrivées dans les sciences et les beaux-arts, depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours, par M. de Roujoux. *Paris*, 1811, 3 *vol. in*-8°.

554. De la littérature française pendant le XVIIIe. siècle, par M. de Barente; 2e. édition. *Paris*, 1810, *in*-8°.

555. Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs, par Belin de Ballu. *Paris*, 1813, 2 *vol. in*-8°.

---

556. * Histoire littéraire de la France, par D. Rivet, D. Clémencet et autres religieux bénédictins. *Paris*, 1733 *et ann. suiv.* 12 *vol. in*-4°. — On y joint, comme tome 13, l'Histoire littéraire de saint Bernard, par D. Clément. *Paris*, 1773, *in*-4°.

557. * Bibliothèque française de La Croix du Maine et de Du Verdier, avec des notes de Rigoley de Juvigny. *Paris*, 1772, 6 *vol. in*-4°.

558. * Bibliothèque française, ou Histoire de la littérature française, par l'abbé Goujet. *Paris*, 1741 *et ann. suiv.* 18 *vol. in*-12.

559. * Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages, par le P. Niceron. *Paris*, 1731 à 1741, 43 *vol. in*-12.

560. Tableau historique des gens de lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, par l'abbé de Longchamp. 1767 à 1770, 6 *vol. in*-12.

561. Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature, par Palissot. *Paris*, 1803, 2 *vol. in*-8°.

562. Histoire littéraire des femmes qui se sont distinguées dans la littérature française, par une société de gens de lettres. *Paris*, 1769, 5 *vol. in*-8°.—M. de Ségur et madame de Genlis ont écrit sur le même sujet. *Voyez* aussi le n°. 513.

563. Anecdotes littéraires, ou Histoire de ce qui est arrivé aux écrivains français, depuis François Ier. jusqu'à nos jours. *La Haye*, 1756, 3 *vol. in*-12.

564. Querelles littéraires pour servir à l'histoire des révolutions de la république des lettres, depuis Homère

jusqu'à nos jours; par l'abbé Iraille. *Paris*, 1761, 4 *vol. in*-12.

565. Les Siècles littéraires de la France, ou Nouveau Dictionnaire historique, critique et bibliographique, jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle, par N. L. M. Desessarts. *Paris*, 1804, 7 *vol. in*-8°.

On ne peut guère avoir des notions exactes sur ce que renferme l'histoire littéraire de France, sans consulter les auteurs qui ont écrit sur l'origine de la langue et de la poésie françaises.

566. L'ouvrage le plus moderne, rempli de recherches curieuses et savantes sur ce sujet, est le Mémoire intitulé : *De l'état de la poésie française dans les* XIIe. et XIIIe. *siècles*, par M. de Roquefort. 1815, *in*-8°. Les sources dans lesquelles il a puisé, sont, indépendamment des ouvrages déjà cités, les Recherches de la France, de Pasquier; les Mémoires de La Curne-Sainte-Palaye, dans le recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions; la Bibliothèque des auteurs chartrains, par Dom Liron, bénédictin; les Singularités historiques du même auteur; Huet, sur l'origine des romans; Fauchet, de la langue et de la poésie françaises; l'Histoire de la poésie française, par Massieu; les Fabliaux, par Le Grand d'Aussy; l'Histoire littéraire des troubadours, par l'abbé Millot, etc., etc.

---

567. Histoire de l'Académie française, par Pelisson et d'Olivet. *Paris*, 1743, 2 *vol. in*-12.

568. Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'à 1771, par d'Alembert. *Paris*, 1787, 6 *vol. in*-12.

569. Histoire du renouvellement de l'Académie des sciences en 1699, et les Éloges historiques des académiciens morts jusqu'à 1733, par Fontenelle. *Paris*, 3 *vol. in*-12. Il y en a une nouvelle édition, *Paris*, 1766, 2 *vol. in*-12.

570. * Histoire et Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, depuis son établissement en 1666 jusqu'en 1770. *Paris*, 1733 *et ann. suiv.* 108 *vol in*-4°. — Table des matières jusqu'en 1780. *Paris*, 1734 *et ann. suiv.* 9 *vol. in*-4°. Le P. Cotte a publié un 10e. volume.

571. * Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis 1701 jusqu'à 1790, 50 *vol. in*-4°. — On y joint le Tableau général des ouvrages contenus dans ce Recueil, par M. de Laverdy, Paris, *Didot*, 1791, *in*-4°.; et les Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. *Paris*, 1787 *et ann. suiv.* 10 *vol. in*-4°. — Les Mémoires de l'Institut de France font suite à ce Recueil.

---

572. Histoire de la littérature d'Italie, tirée de Tiraboschi, et abrégée par Ant. Landi. *Berne*, 1785, 5 *vol. in*-8°.

573. * De l'origine, des progrès et de l'état actuel de la littérature entière, par l'abbé Jean Andrès (en italien). *Venise*, 1783, 22 *vol. in*-8°.; et *Parme*, 2e. édition, 7 *vol. in*-4°.—Cet ouvrage a été traduit en espagnol, par D. Carlos Andrès, de 1784 à 1799. *Madrid*, 8 *vol. in*-4°. — Le premier volume seulement a été traduit en français, en 1805, *in*-8°.

574. Histoire littéraire d'Italie, par M. Ginguené. *Paris*, 1811-1819. 9 *vol. in*-8°.

575. Essai historique et critique sur les dernières révolutions de la littérature, par Charles Denina (en italien). 1811, 4 *vol. in*-12.—Cet ouvrage a été traduit en français.

576. Histoire de la littérature espagnole, traduite de l'allemand de M. Boutterweck. *Paris*, 1812, 2 *vol. in*-8°. — Le même auteur a donné une Histoire de la littérature italienne.

577. Littérature du midi de l'Europe, par Sismondi. *Paris*, 1813, 4 *vol. in*-8°

578. * Transactions philosophiques de la société royale

de Londres, traduites par Bremond et Demours, avec la table des Mémoires depuis 1665 jusqu'en 1735. *Paris*, 1739 *et ann. suiv.* 8 *vol. in*-4°.

579. Abrégé des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, traduit et rédigé par Gibelin. *Paris*, 1787, 14 *vol. in*-8°.

580. Coup-d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne : rapport fait à la 3e. classe de l'Institut de France, par Charles Villers, en 1809, *in*-8°.

581. De l'Allemagne : ouvrage sur la littérature, la philosophie, les poëtes et les hommes célèbres de ce pays, par madame la baronne de Staël-Holstein. *Paris*, 1814, 3 *vol. in*-8°.

582. La Prusse littéraire sous Frédéric II, par Denina. *Berlin*, 1791, 3 *vol. in*-8°.

583. Essai sur l'histoire de la Pologne, par J. B. Dubois. *Berlin*, 1778, *in*-8°.

584. Histoire littéraire de Genève, par Senebier. *Genève*, 1786, 5 *vol. in*-8°.

MATHÉMATIQUES.

585. * Histoire des mathématiques, par J. Fr. Montucla. *Paris*, 1758, 2 *vol. in*-4°.—De Lalande en a donné une nouvelle édition, en 1799, en 4 *vol. in*-4°.

586. Histoire générale des mathématiques depuis l'origine jusqu'à l'année 1808, par Charles Bossut. *Paris*, 1810, 2 *vol. in*-8°.

587. Cours de mathématiques, par le même. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°.

588. Leçons élémentaires de mathématiques, ou Élémens d'Algèbre et de géométrie, par l'abbé de la Caille; nouvelle édition, augmentée par l'abbé Marie. *Paris*, 1778, *in*-8°.

589. Cours de mathématiques, par M. Lacroix. *Paris*, 1808, 7 *vol. in*-8°.

590. Élémens de géométrie, avec des notes, par A. M. Legendre; 3e. édition. *Paris*, 1800, *in*-8°.

591. Traité élémentaire d'arithmétique, par M. Lacroix; 12e. édition. *Paris*, 1812, *in*-8°.

592. Récréations mathématiques et physiques, par Ozanam; nouvelle édition, augmentée par Montucla. *Paris*, 1778, 4 *vol. in*-8°.

593. Nouvelles Récréations physiques et mathématiques, par M. Guyot; nouvelle édition. *Paris*, 1799, 3 *vol. in*-8°.

ASTRONOMIE.

594. Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'école d'Alexandrie, par Bailly. *Paris*, 1781, *in*-4°.

595. Histoire de l'astronomie moderne, par le même. *Paris*, 1779 *et ann. suiv.* 3 *vol. in*-4°.

596. Traité de la sphère et du calendrier, par Rivard; revu et augmenté par Jérôme de Lalande; 6e. édition. *Paris*, 1804, *in*-8°.

597. Histoire du ciel, où l'on recherche l'origine de l'idolâtrie, par Pluche; nouvelle édition. *Paris*, 1757, 2 *vol. in*-12.

598. Institutions astronomiques, par Le Monnier. *Paris*, 1746, *in*-4°.

599. Abrégé de l'Astronomie de Lalande. *Paris*, 1795, *in*-8°.

600. Uranographie, ou Traité élémentaire d'astronomie, accompagné de planisphères, par L. B. Francœur; 2e. édition, revue et augmentée. *Paris*, 1818, *in*-8°.

601. Traité élémentaire d'astronomie physique, par M. Biot. *Paris*, 1805, 2 *vol. in*-8°.

602. Analyse du Traité de mécanique céleste de P. S. Laplace, par M. Biot. *Paris*, 1801, *in*-8°.

603. Entretiens sur la pluralité des mondes, par Fontenelle. *Paris*, *in*-12 (et dans ses Œuvres).

PHYSIQUE.

604. Traité complet et élémentaire de physique d'après les découvertes modernes, par Libes; 2e. édition. *Paris*, 1813, 3 *vol. in*-8°.

605. Traité de physique, par Brisson. *Paris*, 1803, 3 *vol. in*-8°.

606. Traité élémentaire de physique, par M. Haüy. *Paris*, 1806, 2 *vol. in*-8°.

607. Précis élémentaire de physique expérimentale, par J. B. Biot. *Paris*, 1817, 2 *vol. in*-8°.

608. Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie; nouvelle édition. *Paris*, 1812, 2 *vol. in*-8°.

609. Dictionnaire de physique de Brisson. *Paris*, 1800, 6 *vol. in*-8°.

610. Description et Usage d'un cabinet de physique expérimentale, par Sigaud de Lafond; 2e. édition. *Paris*, 1784, 2 *vol. in*-8°., *fig.*

611. Précis historique et expérimental des phénomènes électriques, par le même. *Paris*, 1785, *in*-8°.

CHIMIE.

612. Traité élémentaire de chimie et Opuscules chimiques, par Lavoisier. *Paris*, 1800, 3 *vol. in*-8°.— Élémens de chimie, par Adet. 1804, 1 *vol. in*-8°.

613. * Système des connaissances chimiques, par Fourcroy. *Paris*, 1801, 6 *vol. in*-4°. et 10 *vol. in*-8°.

614. Manuel d'un cours de chimie, par Bouillon-Lagrange. *Paris*, 1808, 3 *vol. in*-8°.

615. Lettres sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle, par Louis-Aimé Martin, avec des notes par Patrin. *Paris*, 1810, 2 *vol. in*-8°.

616. * Annales de chimie, etc., par Guyton de Morveau, etc. *Paris*, 1789 à 1815, 93 *vol. in*-8°.

HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE, ET GÉOLOGIE.

617. Le Spectacle de la nature, par Pluche; 8e. édition. *Paris*, 1749 et 1750, 9 *vol. in*-12, *fig.*

618. Lettres sur l'histoire naturelle de la terre, etc., par Deluc. *La Haye*, 1779, 6 *vol. in*-8°.

619. Nouveaux principes de géologie minéralogique, géographie physique, par Pierre Bertrand; 2e. édition. *Paris, Maradan*, 1803, *in*-8°.

620. Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Pline, par Gueroult; nouvelle édition, avec le texte en regard. *Paris*, 1809, 2 *vol. in*-8°. — Traité élémentaire d'histoire naturelle, par M. Duméril. *Paris*, 1807, 2 *vol. in*-8°.

621. Histoire naturelle, générale et particulière, par le comte Buffon, etc., avec les additions. *Paris, imprim. royale*, 1749, 42 *vol. in*-4°. *fig.*

La même. *Paris, imprim. royale*, 1752 à 1802, 85 *vol. in*-12.

La même, mise dans un nouvel ordre, par M. de Lacépède. 1799 à 1802, 66 *vol. in*-18.

La même, rédigée par Sonnini. *Paris*, 1799 *et ann. suiv.* 124 *vol. in*-8°. et 3 de tables, par Sue.

La même, réduite à ce qu'elle a de plus instructif, par P. Bernard. *Paris*, 10 *vol. in*-8°., *fig. coloriées.*

622. Contemplation de la nature, par Ch. Bonnet. *Hambourg*, 1782, 3 *vol. in*-8°. (et dans ses Œuvres).

623. Les Études de la nature, par Bernardin de Saint-Pierre. *Paris*, 1804, 5 *vol. in*-12.

624. Harmonies de la nature, par le même, publiées par L. Aimé Martin. *Paris*, 1815, 3 *vol. in*-8°. *Voyez* ses Œuvres, n°. 870.

625. Tableaux de la nature et des bienfaits de la Providence, par Fénelon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Barthélemy, etc., publiés par P. Blanchard. *Paris*, 1812 *in*-12.

626. Dictionnaire d'histoire naturelle, par Valmont de Bomare. *Lyon*, 1791, 15 *vol. in*-8°.

627. Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts et à l'agriculture, par une société de naturalistes et d'agriculteurs. *Paris*, 1819 (jusqu'à présent 33 *vol. in*-8°.)

Règne animal.

628. Histoire naturelle des animaux, par Pline; traduction nouvelle, avec le texte en regard, par Gueroult. *Paris*, 1802, 3 *vol. in*-8°.

629. Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux, par George Cuvier. *Paris*, 1798, *in*-8°.; nouvelle édition, sous le titre de *Règne animal*, etc., 4 *vol. in*-8°. dont les deux premiers terminés en 1816.

630. Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, par M. Leroy; nouvelle édition. *Paris*, 1802, *in*-8°.

631. Élémens de zoographie, ou Histoire des animaux considérés relativement au degré d'étendue des régions que chaque espèce occupe sur la surface du globe, par L. F. Jauffret. *Paris*, 2 *vol. in*-12.

632. Le Cabinet du naturaliste, ou Tableau intéressant de l'histoire des animaux; traduit de l'anglais de Thomas Smith. *Paris*, 1806, 6 *vol. in*-12, *fig.*

633. Élémens de l'art vétérinaire, 4e. édition, augmentée du Traité des haras, par C. Bourgelat; publiée par J. B. Huzard. *Paris*, 1797, *in*-8°.

634. La Connaissance parfaite des chevaux, augmentée d'un nouveau dictionnaire de manége. *Paris*, 1802, *in*-8°.

635. Système des animaux sans vertèbres, ou Tableau général des classes, des ordres et des genres de ces animaux, etc., par J. B. Lamarck. *Paris*, 1801, *in*-8°.

636. * Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, par Réaumur. *Paris*, 1734, 6 *vol. in*-4°.

637. Abrégé de l'histoire des insectes, extrait des Mé-

moires de Réaumur, par Bazin. *Paris*, 1747, 4 *vol. in*-12.

638. Traité d'insectologie, par Ch. Bonnet. *Paris*, 1745, 2 *vol. in*-8°.

639. Traité anatomique de la chenille, etc., par Lyonnet. *La Haye*, 1760, *in*-4°.

640. Histoire naturelle des fourmis, et Recueil d'observations sur les abeilles, les araignées, les faucheurs, par P. A. Latreille. *Paris*, 1802, *in*-8°., *fig.*

641. Considérations générales snr l'ordre naturel des animaux, composant les classes des crustacées, des arachnides et des insectes, par le même. *Paris*, 1810, *in*-8°.

642. Histoire abrégée des insectes des environs de Paris, par Étienne-Louis Geoffroy; nouvelle édition. *Paris*, 1799, 2 *vol. in*-4°., *fig.*

643. Faune parisienne, ou Histoire abrégée des insectes des environs de Paris, par C. A. Walckenaer. *Paris*, 1802, 2 *vol. in*-8°.

644. Histoire naturelle des poissons, par M. de Lacépède. *Paris*, 1798, 11 *vol. in*-12.

645. Traité des coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris, par É. L. Geoffroy. *Paris*, 1767, *in*-12, *fig.*

Règne minéral.

646. Tableau méthodique des minéraux suivant leurs différentes natures, par Daubenton. *Paris*, 1788, *in*-8°.

647. Cours de minéralogie rapporté au Tableau donné par Daubenton, ou Démonstrations élémentaires et naturelles de minéralogie, par N. Jolyclerc. *Paris*, 1802, *in*-8°.

648. Traité de minéralogie, par L. Haüy. *Paris*, 1801, 5 *vol. in*-8°., *fig.* — Un livre moins profond que celui-ci est la Minéralogie à l'usage des gens du monde, par J. B. Pujoulx. *Paris*, 1813, *in*-8°. — Cet ouvrage, orné de beaucoup de planches gravées, peut suffire pour donner une connaissance fort exacte de tout ce qui compose les collections minéralogiques.

649. Minéralogie, ou Nouvelle Exposition du règne minéral; ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les individus de ce règne, et où l'on expose leurs propriétés et usages mécaniques; avec un dictionnaire nomenclateur et des tables synoptiques, par Valmont de Bomare. *Paris*, 1762, 2 *vol. in*-8°.

650. Élémens de minéralogie docimastique, par Sage; 2ᵉ. édition. *Paris*, 1777, 2 *vol. in*-8°.

651. Manuel du cristallographe, ou Abrégé de la cristallographie de Romé de l'Isle, par M. Swebach-Desfontaines. *Paris*, 1792, *in*-8°.

652. Voyage et Observations faites dans les Pyrénées, par M. Ramond de Carbonnières. *Liége*, 1792, *in*-8°. — Voyage au Mont-Perdu, par le même. *Paris*, 1801, *in*-8°. — Les Voyages de Pallas, de Saussure, de Humboldt et de plusieurs autres, sont très-instructifs sous le rapport minéralogique.

Règne végétal.

653. Tableau du règne végétal selon la méthode de Jussieu, par E. P. Ventenat. *Paris*, 1799, 4 *vol. in*-8°. — Théorie élémentaire de botanique, par M. de Candolle. *Paris*, 1813, 1 *vol. in*-8°.

654. Flore française, ou Description des plantes qui croissent naturellement en France, par J. B. de Lamarck. *Paris*, 1778, 3 *vol. in*-8°., *fig.*

655. La Botanique de J.-J. Rousseau, contenant ce qu'il a écrit sur cette science; l'Exposition de la méthode botanique de M. de Jussieu; la manière de former les herbiers, par M. Haüy. *Paris*, 1802, *in*-12.

656. Le Calendrier de Flore, ou Études des fleurs d'après nature, par madame Vict. de Chastenay. *Paris*, *Maradan*, 1806, 3 *vol. in*-8°.

657. La Statique des végétaux, par le docteur Hales. *Paris*, 1779, 2 *vol. in*-8°., *fig.*

658. Physiologie végétale, contenant une description des organes des plantes, etc., par Jean Senebier. *Genève*,

1800, 5 *vol. in*-8°. — Ch. Bonnet de Genève a beaucoup écrit sur le même sujet. *Voir* dans ses OEuvres.

659. Abrégé de l'histoire des plantes usuelles de Chomel; 7e. édition, augmentée de la synonymie de Linné, etc., par J. B. N. Maillard. *Beauvais*, 1803, 2 *vol. in*-8°.

660. Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France, par Bulliard; 2e. édition. *Paris*, 1798, *in*-8°.

661. Exposition des familles naturelles et de la germination des plantes, par Jaume Saint-Hilaire. *Paris*, 1805, 2 *vol. in*-8°.

662. Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature, par le même. *Paris*, 1808, 4 *vol. gr. in*-8°.

663. Description des plantes qui croissent aux environs de Paris, par Bulliard. *Paris*, *Didot*, 1774 *et ann. suiv.* 6 *vol. in*-8°., avec 640 planches enluminées.

664. * Dictionnaire élémentaire de botanique. — Herbier de la France. — Histoire des champignons, etc., par le même, 15 *vol. in-fol.*

665. Dictionnaire universel de botanique, par J. C. Philibert. *Paris*, 3 *vol. in*-8°.

Agriculture.

666. Théâtre d'agriculture et Ménage des champs, d'Olivier de Serres, remis en français par A. M. Gisors. *Paris*, 1802, 4 *vol. in*-8°. Nouvelle édition, 1804, 2 *vol. in*-4°.

667. Élémens d'agriculture, par Duhamel du Monceau; nouvelle édition. *Paris*, 1779, 2 *vol. in*-12.

668. * Cours d'agriculture, par Rozier. *Paris*, 1781, 12 *vol. in*-4°.

669. Nouveau Cours complet d'agriculture, par MM. Thouin, Parmentier, Tessier, Huzard, etc. *Paris*, 1809, 12 *vol. in*-8°.

670. * Annales de l'agriculture française, rédigées par M. Tessier. *Paris*, 1801 à 1814, 61 *vol. in*-8°.

671. La nouvelle Maison rustique, édition entièrement refondue par J. Fr. Bastien. 1798, 3 *vol. in-4°.*

672. La petite Maison rustique, ou Cours théorique et pratique d'agriculture, d'économie rurale et domestique *Paris*, *Devaux*, 1802, 2 *vol. in-8°.*, *fig.*

673. Traité théorique et pratique sur la culture des grains, suivi de l'Art de faire le pain, par MM. Parmentier, l'abbé Rozier, Lasterye et de Lalause. *Paris*, 1802, *in-8°.*

674. La Pratique du jardinage, par l'abbé Roger Schabol; nouvelle édition, donnée par d'Argenville. *Paris*, *de Bure*, 1782, 2 *vol. in-12.*

675. Théorie du jardinage, par le même; nouvelle édition, par d'Argenville. *Paris*, 1785.

676. Dictionnaire du jardinage, relatif à la théorie et à la pratique de cet art. *Paris*, 1777, *in-12*, *fig.*

677. De la composition des paysages sur le terrain, par René Girardin père; 4e. édition. *Paris*, 1805, *in-8°.*

678. Discours sur la vie de la campagne et la composition des jardins, par M. Alex. de Laborde. *Paris*, 1808, *in-8°.*

679. Traité complet sur les pépinières, tant pour les arbres fruitiers que pour les arbrisseaux et les arbustes d'ornement, par Étienne Calvel. *Paris*, 1805, 3 *vol. in-12.*

680. Traité de l'aménagement et de la restauration des bois et forêts de la France, par M. Perthuis. *Paris*, 1803, *in-8°.*

681. Essais politiques, économiques et philosophiques, par le comte de Rumford, traduits par Pictet et Tanneguy de Courtivron. *Paris*, 1806, 4 *vol. in-8°.*

682. * Bibliothéque physico-économique, instructive et amusante, rédigée par C. S. Sonnini, de 1802 à 1809, 12 *vol. in-12.*

ARTS MÉCANIQUES.

683. * Description des arts et métiers, nouvelle édition. *Neufchâtel*, 1771-1782, 19 *vol. in-4°.* — La 1re. édi-

tion, plus ample, est composée de cent onze cahiers, *gr. in-fol.*

684. Dictionnaire raisonné universel des arts et métiers, par l'abbé Jaubert. *Paris*, 1773, 5 *vol in*-8°.

685. Dictionnaire de l'industrie, ou Collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et dans les arts; 3e. édition. *Paris*, 1801, 6 *vol. in*-8°.

686. Archives des découvertes et des inventions nouvelles faites dans les sciences, les arts et les manufactures, pendant les années 1808-1811, etc. *Paris, Treuttel, plusieurs vol. in*-8°.

687. * Annales des arts et manufactures. *Paris*, 53 *vol. in*-8°. Le 53e. vol. est de septembre 1814.

688. * L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, etc., mis en ordre par Diderot et d'Alembert, est fort estimée pour ce qui concerne les arts et métiers, et les planches qui y ont rapport sont très-bonnes. L'édition qu'il faut consulter pour cet objet, est celle de *Paris*, 1751 *et ann. suiv.* 28 *vol.* dont 11 de planches, 5 de supplément, 2 de la table analytique : en tout, 35 *vol. in-fol.*

Elle a été réimprimée à Genève dans le même format; et en 1777, 45 *vol. in*-4.

La même, à Lausanne, 1780, 39 *vol. gr. in*-8°., et à Yverdun, 1778, 58 *vol. in*-4°.

Pour l'Encyclopédie méthodique, par une société de gens de lettres, imprimée par Panckoucke, *voyez* le Dictionnaire de bibliographie de Fournier, art. *Encyclopédie.*

SECTION III.

Des Connaissances de l'Esprit dont l'Imagination est la principale source, ou qui semblent appartenir plus particulièrement à l'imagination.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LITTÉRATURE. — ÉLOQUENCE. — POÉSIE. — ÉPISTOLAIRES. — POLYGRAPHES. — ROMANS.

PEINTURE. — SCULPTURE. — ARCHITECTURE. — MUSIQUE, ETC.

BELLES-LETTRES.

ÉLÉMENS ET COURS DE LITTÉRATURE.

689. De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, etc., par Rollin; nouvelle édition. *Paris, Étienne*, 1765, 4 *vol. in*-12. *Voyez* ses OEuvres, n°. 868.

690. Principes de littérature, par l'abbé Batteux, 5e. édition. *Paris*, 1774, 5 *vol. in*-12.

691. Leçons de belles-lettres, pour servir de supplément au Cours de belles-lettres de Batteux, par M. Mermet. *Paris*, 1803, *in*-12.

692. * Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme, par l'abbé de Condillac. *Parme*, 1776, 16 *vol. in*-8°. *Voyez* ses OEuvres, n°. 859.

693. Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne, par La Harpe; nouvelle édition, revue, corrigée, renfermée dans la partie littéraire, par M. L. S. Auger. *Paris*, *Agasse*, 1813, 8 *vol. in*-12.

694. Élémens de littérature, par Marmontel. *Paris*, 6 *vol. in*-8°. et *in*-12. (et dans ses OEuvres, 1780, en 17 *vol in*-8°.)

695. Eudoxe : Entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie, par M. Deleuze. *Paris*, 1810, 2 *vol. in*-8°.

696. Cours de littérature française, extrait des meilleurs auteurs, par M. de Lévizac. *Paris*, 1807, 4 *vol. in*-8°.

697. Leçons de littérature et de morale, ou Recueil, en prose et en vers, des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles, par MM. Noël et de Laplace; 5e. édition. *Paris*, 1811, 2 *vol. in*-8°.

698. Principes généraux de belles-lettres, par Domairon; 4e. édition. *Paris*, 1815, 3 *vol. in*-12.

L'un des ouvrages de ce genre les plus estimés et dont la rédaction est la mieux faite, est le Cours d'études à l'usage des élèves de l'École royale militaire, en plusieurs volumes *in*-12. *Paris*, *veuve Nyon*.

On trouve dans ce recueil des principes de littérature, des abrégés de toutes les histoires anciennes et modernes, des extraits des poëtes grecs et latins, et 7 à 8 volumes traitant de la grammaire, de la logique, des mathématiques, de la physique, de la métaphysique et de la morale. On y a ajouté un vocabulaire latin et français pour toutes les parties latines. On peut se procurer séparément chacun des objets qui composent cette collection

ÉLOQUENCE.

Art oratoire.

699. Cours de rhétorique et de belles-lettres, par Hugues Blair; traduit de l'anglais, par Pierre Prévost. *Genève*, 1808, 4 *vol. in*-8°.

700. Cours complet de rhétorique, par M. Amar; 2e. édition. *Paris*, 1811, *in*-8°.

701. L'Art du poëte et de l'orateur; ouvrage destiné à diriger les études et à former le goût des jeunes gens qui s'adonnent à la littérature, par J. B. Papon (de l'Oratoire); 6e. édition. *Paris*, 1806, *in*-8°.

702. Le Guide des humanistes, ou Premiers principes du goût, développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres poëtes latins et français, par M. l'abbé Tuet; nouvelle édition. *Paris*, 1810, *in*-12.

703. Traité de l'éloquence et des orateurs anciens et modernes, par M. Ferri. *Paris*, 1789, *in*-8°.

704. Traité de la construction oratoire, par l'abbé Batteux; nouvelle édition. *Paris*, 1810, *in*-12.

Orateurs anciens.

705. Les orateurs grecs ont toujours été regardés comme les modèles de l'éloquence. On met au premier rang Démosthène. Ses Philippiques sont des chefs-d'œuvre. Il en existe en français plusieurs traductions, parmi lesquelles on distingue celle qu'a donnée l'abbé d'Olivet en 1765, *in*-12.

706. Les autres principaux orateurs grecs, tels que Périclès, Lysias, Isocrate, Eschine, etc., ne nous sont guère connus que par les traductions fort estimées du savant abbé Auger, qui ont paru successivement en plusieurs volumes *in*-8°., de 1777 à 1790.

707. Dion Chrysostôme, Aristide, Thémiste et Libanius, sont des orateurs grecs du second ordre. Nous n'avons à citer de traductions que celles qu'a données M. de

Bréquigny, de quelques discours de Dion Chrysostôme, dans le tome II des Vies des orateurs grecs, etc. *Paris*, 1752, 2 *vol. in*-12.

Pour les ouvrages des SS. Pères grecs et latins qui se rangent dans cette classe, on consultera le catalogue raisonné de Brunet, tome III, nº. 5, ou le tome IV de la nouvelle édition.

---

708. Quintilien, de l'Institution de l'orateur, traduit par l'abbé Gedoyn. *Paris*, *Barbou*, 1770, 4 *vol. in*-12. Il y en a une édition plus récente, avec le texte latin. *Paris*, *Volland*, 1810, 6 *vol. in*-8°. — La lecture de cet excellent ouvrage est d'autant plus importante, que l'état de la littérature de son temps ressemble mieux à celui de la nôtre à la fin du XVIIIᵉ. siècle.

Cette dernière édition de 1810 est celle qu'il faut préférer. Le texte latin en a été revu, corrigé, et augmenté des passages omis par le traducteur, d'après un mémoire de M. Claude Capperonnier, mort en 1744. Il était grand-oncle de M. Capperonnier, aujourd'hui l'un des conservateurs de la Bibliothéque du Roi, qui a donné des éditions très-estimées de plusieurs classiques latins, imprimées chez Barbou.

709. Cicéron, comme orateur, est au-dessus de tous les éloges. Il faut le lire dans l'original. L'édition d'Ernesti en 1776, et celle de Barbou en 1768, 14 *vol. in*-12, sont celles que l'on préfère. Ses divers ouvrages ont été traduits partiellement par différens traducteurs, dont il faut voir la notice dans le Dict. bibliogr. de Fournier, et dans la Nouvelle Bibliothéque d'un homme de goût.

710. Traité de l'Orateur de Cicéron. La traduction qu'en a donnée l'abbé Collin en 1737, est fort bonne. Celle que MM. Daru et Nougarède ont donnée en 1787, est meilleure encore. La traduction de Collin a été réimprimée pour la quatrième fois en 1805, *in*-12.

711. Oraisons choisies de Cicéron, traduites en fran-

çais; avec le texte latin de l'édition de Grævius, et des notes. *Paris*, *Barbou*, 1763, 3 *vol. in*-12.

712. Il a paru un Recueil en latin de harangues choisies, tirées de Salluste, Tite-Live, Tacite et Quinte-Curce, qui donnent une idée très-exacte de l'éloquence romaine. Ce recueil a été traduit par l'abbé Millot, sous le titre de *Harangues choisies des historiens latins. Lyon*, 1764, 2 *vol. in*-12. — Une autre traduction plus ample a été donnée en 1778. *Paris*, *Barbou*, 2 *vol. in*-12.

713. Panégyrique de Trajan, par Pline le jeune, traduit par M. de Sacy, de l'Académie française, avec le texte latin; nouvelle édition. *Paris*, *Barbou*, 1808, *in*-12.

714. Sénèque introduisit dans l'éloquence romaine une manière affectée qui amena sa décadence. On le met cependant au rang des orateurs, quoique sa véritable place soit parmi les philosophes. Lagrange a donné une traduction de ses Œuvres. *Paris*, 1776, 6 *vol. in*-12.

Orateurs modernes.

715. Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier, par Fénelon. *Paris*, *Mame*, 1810, *in*-12.

716. Essai sur l'éloquence de la chaire, Panégyriques, Éloges, Discours, par le cardinal Maury; nouvelle édition. *Paris*, 1810, 2 *vol. in*-8°.

717. Dans l'indication des modèles de ce genre, l'éloquence sacrée doit obtenir le premier rang. Les Oraisons funèbres de Bossuet sont un immortel monument de génie dans notre langue.

Fléchier, Mascaron, l'évêque de Senez et l'abbé de Boismont, quoiqu'au second rang, jouissent d'une réputation très-distinguée.

718. Viennent ensuite les prédicateurs, dont il suffit d'indiquer les noms, parce que leurs ouvrages se trouvent dans toutes les bibliothéques. Bourdaloue, Massillon, de Neuville, le P. Griffet, l'abbé Poule, Cheminais, le P. Élisée, sont les principaux, dont les autres n'ont fait que suivre les traces

719. L'éloquence du barreau a de même ses chefs-d'œuvre et ses modèles. Telles sont, entre autres, les productions, généralement estimées, du chancelier d'Aguesseau, d'Omer et Denis Talon, de Cochin, de Gerbier, de Malesherbes, de Servan, etc., et une foule de mémoires et de plaidoiries qui ont paru plus récemment, et dont la lecture peut être très-utile à ceux qui se destinent à l'état qu'honorent de si beaux talens.

720. Il semble que c'est dans les discours et les éloges académiques que l'on devrait trouver les modèles de l'éloquence française, et cependant il y a une foule d'ouvrages plus éloquens et mieux écrits que ces discours et ces éloges. Il faut distinguer toutefois ceux qui sont sortis de la plume de Fontenelle, de Buffon, de Thomas, de La Harpe, de Chamfort, de Cérutti, etc., et quelques-uns du recueil qu'on a donné des discours de réception à l'Académie française, en 5 *vol. in*-12.

721. On peut regarder comme un fort bon traité sur l'éloquence de ce genre, l'Essai sur les éloges, par Thomas. Il se trouve dans ses Œuvres réimprimées. *Paris*, 1802, 7 *vol. in*-8°.

POÉSIE.

722. La Mythologie comparée avec l'Histoire, par l'abbé de Tressan; 3e. édition. 4 *vol. in*-12. *fig*.

723. L'Origine des Dieux du paganisme, etc., par Bergier. *Paris*, 1767, 2 *vol. in*-12.

724. Dictionnaire de la Fable, par Chompré, augmenté par M. Millin. *Paris*, 1801, *in*-8°.

---

725. Les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Despréaux, avec les traductions et des remarques, par Batteux. *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-8°.

726. Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture, par Dubos. *Paris*, 1755, 3 *vol. in*-12.

727. Histoire de l'origine et des progrès de la poésie dans les différens genres; traduite de l'anglais du docteur Browne, par Eidous. *Paris*, 1768, *in*-8°.

Poëtes anciens. — Grecs.

728. Tableau abrégé de l'antiquité littéraire, ou Dictionnaire des poëtes grecs et latins, suivi de courtes notices des auteurs, par M. Lanteires. *Lausanne*, 1791, *in*-8°.

729. Notice des poëtes grecs, sous le titre d'*Étrennes du Parnasse*, par J. B. Milliet. *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-12. — Le même auteur a donné la notice des poëtes latins sous le même titre. *Paris*, 1773, 4 *vol. in*-12.

730. L'Iliade et l'Odyssée d'Homère, traduites par Bitaubé. Nouvelle édition, *Paris*, 1818, 4 *vol. in*-8°. C'est la traduction en prose la plus estimée. — Ces deux poëmes ont été traduits en vers par Rochefort. *Paris*, 1780, 2 *vol. in*-4°., et depuis par M. Aignan. — La traduction de l'Iliade, par M. Le Brun, est fort recherchée.

731. Héro et Léandre, de Musée. Il y a plusieurs traductions de ce poëme. Celle de M. de la Porte du Theil, avec le texte, est la meilleure. *Paris*, 1784, *in*-12.

732. Les Travaux et les Jours d'Hésiode. Bergier a donné de ce poëme une bonne traduction, qu'il a ajoutée à son origine des Dieux du paganisme. *Paris*, 1774, 2 *vol. in*-12.

733. L'Expédition des Argonautes, par Apollonius de Rhodes. M. Caussin a publié en 1796, *in*-8°., une traduction très-estimable de cet ouvrage.

734. Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane. La nouvelle édition du Théâtre des Grecs, sous le nom du P. Brumoy, donne une connaissance exacte de ces quatre poëtes dramatiques. Elle est enrichie de nombreuses corrections et additions importantes, par MM. de Rochefort, du Theil, Dupuis et Brotier. *Paris*, 1795, 13 *vol. in*-8°.

La meilleure traduction d'Eschyle est celle qu'a publiée séparément M. du Theil. *Paris*, 1795, 2 *vol. in*-8°.

735. Anacréon. Ses Odes ont été traduites dans toutes les langues. La traductiou d'Henri Étienne, en latin, me semble la meilleure. — Parmi les traductions en vers français, on peut distinguer celles de Poinsinet de Sivry, *Paris*, 1758; de M. Anson, avec d'excellentes notes, *Paris*, 1795, *in*-12; et celle plus récente de M. de Saint-Victor, *Paris*, 1818, *in*-8°. Moutonnet de Clairfons a ajouté à la traduction qu'il a donnée d'Anacréon, celle de Sapho, Bion, Moschus et Théocrite. *Paris*, 1781, 2 *vol. in*-12.

736. Pindare. On peut indiquer trois bonnes traductions des Odes pythiques de ce poëte : celles de Chabanon, en 1771, *in*-8°.; de Vauvilliers, dans son Essai sur Pindare, réimprimé en 1776, *in*-12; et de Gin, avec de savantes notes, en 1801, *in*-8°. — M. Tourlet a donné une traduction complète de Pindare, avec le texte et des notes. *Paris*, 1818, 2 *vol. in*-8°.

737. Callimaque. Ses Hymnes en vers élégiaques ont été traduits en prose, par M. du Theil; cette version a toute l'élégance et les grâces de l'original. Elle a paru avec le texte grec en 1775, *in*-8°., et en 1793, 2 *vol. in*-12.

Poëtes latins anciens.

738. Je n'indique ici que les traductions des poëtes latins, comme je l'ai fait pour les poëtes grecs. Ceux qui voudront les comparer avec les bonnes éditions des originaux, trouveront celles-ci dans les collections rapportées à la fin du Dictionnaire de bibliographie de Fournier; entre autres, la collection des *Variorum*, *in*-8°.; celle des auteurs *ad usum Delphini*, *in*-4°.; celle de Baskerville, *Birmingham*, *in*-4°. et *in*-8°.; celle de Brindley, *Londres*, *in*-18, et celle de Barbou, *Paris*, *in*-12.

739. Plaute et Térence. On n'a que quelques pièces de Plaute traduites par madame Dacier, et une seule par le P. Dotteville. — La même dame a traduit les six Comédies qui nous restent de Térence; elles ont été mieux

traduites, et enrichies de notes fort savantes, par l'abbé le Monnier, en 1771, 3 *vol. in*-8°.

740. Le poëme de la Nature des choses, par Lucrèce, a été traduit par Panckoucke en 1768, 2 *vol. in*-12; et par Lagrange, 2 *vol. in*-8°. — Il y en a une traduction en vers, par Le Blanc. *Paris*, 1788, 2 *vol. in*-8°.

741. Catulle, Tibulle et Properce. On estime la traduction du premier, par M. Noël. *Paris*, 1803, 2 *vol. in*-8°. Les deux autres ont été traduits par M. de Longchamp : Properce, en 1772, *in*-8°.; et Tibulle, en 1776, *in*-8°. — On cite aussi une traduction des Élégies de Tibulle par le comte de Mirabeau; elle est de M. La Chabeaussière, qui l'a réclamée. — M. Mollevaut a traduit aussi les Élégies de Tibulle. *Paris*, 1816, 5e. édition, *in*-18 : il a donné également une traduction de Catulle et Properce, 1816, *in*-18.

742. Virgile. Parmi les nombreuses traductions de ce poëte, on peut choisir la traduction complète de Binet, en prose très-élégante, *Paris*, 1805, 4 *vol. in*-12; — Celle des Géorgiques et de l'Énéide en vers par J. Delille, dont les meilleures éditions sont depuis 1783. — La traduction de Gaston est assez estimée. *Paris*, 1806, *in*-8°. Les Églogues, qui n'avaient pas été traduites en vers par Delille, l'ont été par M. Tissot. *Paris*, 1800, *in*-8°.; par Langeac, 1806, et par Firmin Didot, même année.

743. Horace, dont le P. de la Rue a donné une édition avec des notes et une interprétation très-commode pour ceux qui ne savent pas très-bien la langue latine, a eu plusieurs traducteurs en prose; entre autres, Dacier, le P. Tarteron, le P. Sanadon, l'abbé Batteux, etc. La traduction de Binet est une des meilleures. *Paris*, 1783, 2 *vol. in*-12. — Celle de M. Daru, en vers, réunit tous les suffrages : elle est remarquable par l'élégance, le naturel et l'harmonie; c'est le poëte lui-même dans un autre idiome.

744. Ovide. Les Métamorphoses ont été traduites en vers par Saint-Ange, avec succès. *Paris*, 1800, 2 *vol. in*-8°.

— Les Fastes, par M. Bayeux : cette traduction élégante et fidèle est enrichie de notes très-précieuses. — L'Art d'aimer, et le Remède d'amour, par M. A. D. L., 1802, *in*-8°. — Il n'y a de traduction complète de ce poëte que celle de Martignac, en 9 *vol. in*-12 ; mais elle est de la fin du XVIIe. siècle. — Les Héroïdes ont été traduites en vers par M. de Boisgelin, en 1784, *in*-8°.

745. Phèdre. Ses fables, imitées d'Ésope, ont été traduites en vers français, par Denise, en 1708, *in*-12. — M. Gail en a donné une bonne traduction, que l'on trouve dans l'ouvrage intitulé : *Les Trois Fabulistes, Ésope, Phèdre et La Fontaine. Paris*, 1796, 4 *vol. in*-8°.

746. Perse. Ses satires ont été plusieurs fois traduites en prose et en vers : la traduction moderne que l'on préfère, est celle de Sélis, publiée en 1777, *in*-8°.

747. Juvénal. Le P. Tarteron a donné, en 1700, une bien faible traduction de cet auteur. Celle de Dusaulx, qui est très-bonne, a été réimprimée avec des corrections en 1782, 2 *vol. in*-8°. — Il en a paru récemment une traduction en vers, par M. Raoul, dont on fait beaucoup de cas. La 2e. édition est de 1815, 4 *vol. in*-8°.

748. La Pharsale de Lucain a été bien maussadement traduite en prose par l'abbé de Marolles; et en vers, par Brébeuf. Il faut s'en tenir à la traduction peu littérale, mais fort bien écrite, de Marmontel. *Paris*, 1766, 2 *vol. in*-8°. — Il y a de celle-ci une nouvelle édition, revue et augmentée du supplément de Thomas May, traduit pour la première fois en français par M. Amar, etc., latin et français. *Paris*, 1816, 2 *vol. in*-12.

749. Pétrone. Son poëme de la Guerre civile entre César et Pompée a été traduit en vers par le président Bouhier; on l'a inséré dans le Recueil de ses diverses traductions. *Paris*, 1738, *in*-12. — M. de Guerle en a donné une nouvelle traduction, avec de savantes notes. *Paris*, 1799, *in*-8°.

750. Stace a composé deux poëmes héroïques, la Thébaïde et l'Achilléide. M. Cormilliole a donné la traduc-

tion de ces deux ouvrages. — Les Sylves, du même auteur, ont été traduites par M. de la Tour. *Paris*, 1803, *in*-8°.

751. Claudien. Ses œuvres, qui comprennent les deux poëmes de l'Enlèvement de Proserpine et le Consulat d'Honorius, ses invectives, ses épithalames, etc., ont été traduites pour la première fois par M. de la Tour, avec le texte et des notes. *Paris*, 1798, 2 *vol. in*-8°.

752. Ausone. Il n'y a d'estimable dans les œuvres de cet auteur que le poëme de la Moselle, l'Amour fustigé, des épigrammes et quelques épîtres; ce qui n'a pas empêché l'abbé Jaubert de donner une traduction complète de ce poëte en 4 *vol. in*-12, *Paris*, 1769.

Poëtes latins modernes.

753. Jérôme Vida. L'abbé Batteux a donné de son Art poétique une traduction qu'il a jointe à l'ouvrage des Quatre poétiques, etc. *Paris*, 1771, 2 *vol. in*-8°. — On a du même auteur un poëme sur les vers à soie, que M. Crignon a traduit en 1786, *in*-12.

754. L'Art de la peinture, poëme latin de Charles du Fresnoy, a été mis en français par Roger de Piles. Cette traduction surannée a été retouchée par Querlon en 1753. M. Renou en a publié une en vers en 1789, *in*-8°.

755. La Callipédie, ou l'Art d'avoir de beaux enfans, poëme latin, par l'abbé Quillet, avec une épître dédicatoire au cardinal Mazarin, en 1636 — M. Caillau, médecin à Bordeaux, en a donné une traduction avec des variantes et le texte latin, en 1799, *in*-8°.

756. Le poëme des Jardins du P. Rapin est l'un des meilleurs qui aient paru depuis le siècle d'Auguste. MM. Voyron et Gabiot en ont donné, sous le voile de l'anonyme, une fort bonne traduction en 1782, *in*-8°. — La meilleure édition du texte est celle de Barbou, 1780, *in*-12.

757. Les Hymnes de Santeul sont de véritables odes,

où sont développées toute l'élévation et toutes les grâces de la poésie. Il n'en existe pas de bonne traduction, pas même celle de l'abbé Saurin, qui est en vers. — L'édition la plus complète des OEuvres de ce poëte est celle qu'a donnée Pinel de la Martellière, en 1729, 3 *vol. in*-12.

758. Le P. Vanière, Jésuite, est auteur du *Prædium rusticum*, poëme admiré de tous les connaisseurs en poésie latine. Berland d'Halouvry en a donné une traduction fort bonne, sous le titre d'*Economie rurale*, en 1756, 2 *vol. in*-12.

759. La société des Jésuites semble avoir été l'asile des Muses latines vers la fin du XVIIe. siècle et le commencement du XVIIIe. Aux œuvres poétiques des PP. Rapin et Vanière, il faut joindre celles de la Rue, de Sanadon, de Brumoy et de Desbillons. Les Fables de ce dernier rappellent le génie de La Fontaine. Il en a publié lui-même une édition, avec la traduction française, à Manheim, 1779, 2 *vol in*-8°.

Poëtes italiens.

760. Le Dante est regardé comme le père de la poésie italienne. Son poëme porte pour titre, *La Divine Comédie;* elle comprend l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. On n'en connaît qu'une médiocre traduction complète, par le comte d'Estouteville. — L'Enfer a été traduit par Moutonnet de Clairfons. *Paris*, 1776, *in*-8°. Rivarol en a donné une nouvelle traduction en 1785, *in*-8°. Il y a des personnes qui préfèrent la première. — M. Artaud a traduit le Paradis et le Purgatoire.

761. Pétrarque, l'un des premiers poëtes classiques de l'Italie, fut encore l'un des littérateurs les plus distingués : il dut cependant sa plus grande célébrité à l'expression d'un sentiment pur et délicat que les Muses latines n'avaient point connu. Ses œuvres poétiques perdent beaucoup dans une traduction : on ne peut qu'en pressentir le mérite dans les Mémoires qu'a donnés l'abbé de Sade, en 1764, 3 *vol. in*-4.

762. L'Arioste est célèbre par son poëme de Roland furieux, imité du Roland amoureux du Boiardo. Mirabaud en a donné une faible traduction. Celle du comte de Tressan rappelle souvent les grâces et l'élégance de l'original. On trouve cependant des personnes qui préfèrent, comme plus correcte et plus exacte, celle qu'ont donnée Panckoucke et Framery en 1787, 10 *vol. in*-18, avec le texte.

763. Le Tasse. Son poëme de la Jérusalem délivrée peut être regardé comme un chef-d'œuvre de l'esprit humain; mais, pour en sentir tout le mérite sous le rapport du style, il faut pouvoir le lire dans l'original. Il en a paru plusieurs traductions françaises. On donne la préférence à celle de M. Le Brun, qui parut en 1774 : elle a été réimprimée, avec des corrections de l'auteur, en 1803, 2 *vol. in*-8°. — M. Baour-Lormian en donne une en vers, dont il paraît déjà 3 *vol. in*-8°. *Paris*, 1818. — L'Aminte, du même, n'a pas moins de célébrité que la Jérusalem délivrée. Cette pastorale, dont nous avons plusieurs traductions en prose, a été traduite en vers, en 1784, par M. de Choiseul-Meuse.

764. Tassoni. Le poëme de la *Secchia rapita* (le Seau enlevé) est regardé comme un des beaux monumens de la langue italienne. M. Creusé de Lesser en a donné une imitation en vers. *Paris*, 1805, 2 *vol. in*-18.

765. Guarini est auteur du *Pastorfido* (le Berger fidèle), pastorale imitée de l'Aminte. Elle a eu un grand nombre d'éditions, et pas une traduction supportable.

766. Bonarelli. La Philis de Scire est encore une pastorale que les Italiens estiment beaucoup. La version que l'on préfère est celle que donna Dubois de Saint-Gelais en 1707, 3 *vol. in*-12. Il n'y en a pas de plus récente.

767. Sannazar. Ce poëte, qui a fait de très-beaux vers latins, a composé en italien une pastorale intitulée *l'Arcadie*. Ce sont des peintures très-agréables et très-variées de la vie champêtre. Pecquet en a donné, en 1737, une assez bonne traduction, *in*-12.

768. Apostolo Zeno, poëte dramatique et lyrique, a beaucoup puisé dans Corneille, Racine et La Motte. On a une traduction de quelques-uns de ses drames en 2 vol., 1758.

769. Métastase est célèbre par les succès que ses pièces de théâtre ont obtenus à la cour de Vienne. Son recueil fait encore les délices de tous les amateurs de la belle poésie. On a donné à Paris une très-belle édition de cet auteur en 12 *vol. in*-8°.; et Richelet une traduction fort estimée. *Paris*, 1750 à 1761, 12 *vol. in*-12.

770. Parmi les auteurs dramatiques, il ne faut point oublier le marquis Maffei, célèbre par sa *Mérope*, traduite par Fréret; — Goldoni, dont les principales pièces ont été traduites par M. Amar-Durivier en 1801, 3 *vol. in*-8°.; — et Alfieri, auteur d'un génie très-fécond et très-exalté. Il ne faisait pas cas des tragiques français, et il n'avait pas lu les grecs. On peut juger du mérite de ses tragédies, toutes remplies de sentimens patriotiques, par la traduction qu'en a donnée M. Petitot en 1802, 4 *vol. in*-8°.

771. Marchetti a donné une excellente traduction de Lucrèce en vers italiens; et Cesarotti, qui avait déjà traduit Homère, une version non moins élégante d'Ossian. Algarotti, Dotti, Parini, sont des poëtes modernes très-distingués : et que d'éloges ne devrait-on pas au génie de Casti, si sa muse était un peu plus modeste?

772. On trouvera réunis tous les bons poëtes italiens, tant anciens que modernes, depuis le Dante jusqu'à Cesarotti, dans la collection donnée sous le titre de *Parnasso italiano. Venise*, 1784-1790, 47 *vol. in*-12.

Poëtes français.

INTRODUCTION A LA POÉSIE FRANÇAISE.

773. Histoire de la poésie française, par l'abbé Massieu. *Paris*, 1739, *in*-12.

774. La Poétique française, par Marmontel. *Paris*, 1763, 2 *vol. in*-8°.

Le nombre des poëtes français oblige à les diviser par genres.

Poëtes épiques.

775. Il faut convenir que, dans l'épopée la littérature française compte plus de tentatives que de succès. On met cependant au rang des poëmes épiques les plus distingués,

La Henriade de Voltaire,
Le Lutrin de Boileau,
Le Vert-Vert de Gresset,
L'Art d'aimer de Bernard,
Narcisse dans l'île de Vénus, de Malfilâtre,
Le Jugement de Pâris, d'Imbert,
La Dunciade de Palissot, etc., etc.

776. Le sentiment des véritables beautés devrait être bien supérieur à toutes les règles de convention qu'on a adoptées, et surtout à celle qui établit, comme première condition du poëme épique, qu'il doit être écrit en vers. D'après cela, l'on pourrait mettre le Télémaque au même rang que l'Odyssée; et je pense que MM. Bitaubé et de Châteaubriand se trouveraient assez bien placés à côté de Fénelon, l'un pour son poëme de *Joseph*, et l'autre pour ses *Martyrs*, dont l'ordonnance est entièrement poétique.

Poëtes dramatiques.

Si l'on veut avoir une idée un peu approfondie des productions dramatiques en France, il faut consulter les ouvrages suivans.

777. L'Histoire du théâtre français, par les frères Parfait. *Paris*, 1745, 15 *vol. in*-12.

778. Abrégé de l'histoire du théâtre français depuis son origine jusqu'en 1780, par le chevalier de Mouhy. *Paris*, 1783, 3 *vol. in*-8°.

779. Dictionnaire des théâtres, par M. de Léris. 1763, *in*-8°.

780. Dictionnaire dramatique, par l'abbé de la Porte et Chamfort. 1776, 3 *vol. in*-8°.

781. Rotrou et Pierre Corneille sont regardés comme les pères de la tragédie française. L'édition de Corneille qu'il faut préférer, est celle que Palissot a publiée avec le Commentaire de Voltaire et des observations critiques sur ce Commentaire. *Paris*, *Didot*, 1802, 12 *vol. in*-8°.

782. Racine. L'une des plus belles éditions de ce poëte est celle que Didot l'aîné a publiée en 1783, 3 *vol. in*-8°. ou 5 *vol. in*-18.

783. Crébillon. L'édition la plus estimée de ses OEuvres est celle de 1785, 3 *vol. in*-8°.

784. Voltaire. Son Théâtre est imprimé séparément. *Paris*, 1809, 8 *vol. in*-8°.

785. Le Franc de Pompignan. Sa tragédie de Didon l'a rendu célèbre. — Guimond de la Touche est également célèbre par son Iphigénie en Tauride. — Du Belloi est le premier qui ait puisé ses sujets dans l'histoire de la nation : Gaillard a publié les OEuvres de cet auteur en 1779, 6 *vol. in*-8°.

786. On doit ajouter à ces auteurs, comme les plus distingués entre les modernes, MM. de la Harpe, Ducis, Lemierre, Guillard, Lemercier, Baour-Lormian, etc., etc., dont on trouvera la notice dans la Bibliothéque d'un homme de goût, *tome* II : pour les anciens, il faut consulter le Dictionnaire bibliographique de Brunet, *tome* III, depuis le n°. 6800.

787. Pour les auteurs comiques du théâtre français, il suffira de nommer ici les principaux, en renvoyant, pour une nomenclature plus complète, aux ouvrages que je viens d'indiquer; Molière, Regnard, Hauteroche, Boursault, Dancourt, Le Grand, Boissy, Le Sage, Marivaux, Destouches, Piron, La Noue, La Chaussée, Gresset, Saint-Foix, Collé, Sedaine, Desforges, Collin d'Harleville, Picard, etc., etc.

788. On peut y joindre le Théâtre de Florian; — le Théâtre à l'usage des jeunes personnes, par madame de Genlis, 1785, 7 *vol. in*-8°.; — et le Recueil général des proverbes dramatiques. *Londres*, 1785, 16 *vol. in*-12.

789. L'un des ouvrages les mieux conçus pour donner une connaissance exacte des productions françaises les plus estimées dans le genre dramatique, c'est le choix qu'en a donné M. Petitot dans son Repertoire du théâtre français, ou Recueil de tragedies et de comédies restées au théâtre depuis Rotrou. *Paris*, *Didot*, 1803, *et ann. suiv* 25 *vol. in*-8°.

790. Cours de littérature dramatique, ou Recueil des feuilletons de Geoffroy. *Paris*, 1819, 4 *vol. in*-8°.

Poëtes didactiques.

791. L'Art poétique de Boileau est à la tête de ce genre. — On met ensuite le poëme de la Religion par Racine fils, et celui du cardinal de Bernis sur le même sujet, qui n'a été imprimé qu'après sa mort, en 1795, avec des notes du cardinal Gerdil. *Paris*, 1796, *in*-12.

792. La Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, poëme fort estimé de Dulard. La 6e. edition, revue et considérablement augmentée, a paru en 1804, *in*-8°.

793. Dans le nombre des autres ouvrages du même genre, il faut distinguer le poëme de Dorat sur la declamation,

Celui de Watelet sur la peinture,

Celui de Lemierre sur le même sujet,

Celui des Saisons, par Saint-Lambert : Didot en a publié une jolie édition en 1798, *in*-18;

Celui des Styles, par Cournand, dont la meilleure edition est de 1781, *in*-8°.;

Ceux de J. Delille, les Jardins, la Pitié, l'Homme des champs, l'Imagination, la Conversation, etc., qu'on trouve dans ses OEuvres;

Le poëme du Verger, par M. de Fontanes, qui peut faire suite au poëme des Jardins de Delille, 1788, *in*-18;

Celui de M. de Marnesia sur la nature champêtre, 1787, in-8°.;

Celui des Plantes, par M. Castel, 1797, in-8°. ou 1799, in-12;

Et celui de la Navigation, par Esmenard, 1805, 2 vol. in-8°. La deuxième édition a été réduite à 1 vol. in-8°.

Poètes lyriques.

734. Les meilleurs poètes lyriques français, après Ronsard, Malherbe et J. B. Rousseau, sont,

Le Franc de Pompignan, dont les poésies sacrées, malgré le sarcasme de Voltaire, offrent de grandes beautés;

Sabatier, justement célèbre par les Odes nouvelles qu'il publia en 1766, in-12;

Et Le Brun (Ecouchard), qui a voulu imiter Pindare, et qui est plein d'enthousiasme. On trouve ses plus belles odes dans le septième volume de la petite Encyclopédie poétique. — Le Portefeuille d'un homme de goût, 3 vol. in-12, contient les meilleures odes qui aient été composées dans notre langue.

735. Si la littérature française ne peut s'enorgueillir d'un ouvrage supérieur dans le genre de l'épopée, elle peut se flatter d'obtenir la palme dans le genre des chansons. Aucune nation, parmi les anciens et les modernes, n'a surpassé ni même égalé les Français à cet égard. Le sentiment, la grâce, l'enjouement et la finesse sont ce qui caractérise toutes leurs productions en ce genre, depuis la naissance du vaudeville jusqu'à nos jours. L'art du couplet est celui où le talent s'est toujours trouvé d'accord avec l'esprit. On formerait une bibliothèque seulement avec les recueils des chansons qu'on a imprimées depuis un demi-siècle. On en trouvera un choix assez bien fait dans le Petit Chansonnier français, 1780, 3 vol. in-8°., et dans le huitième volume de la petite Encyclopédie poétique.

Poëtes bucoliques.

796. On cite dans ce genre Racan, Segrais, Fontenelle et La Motte; mais on lira avec beaucoup plus de plaisir les idylles de madame Deshoulières, celles de Berquin et de Léonard, les églogues de d'Arnaud, et les poésies de ce genre qu'a publiées récemment madame Dufresnoy.

797. Viennent à la suite les poëtes élégiaques, genre dans lequel madame de la Suze se trouve la rivale de madame Deshoulières. Il a été cultivé avec succès par MM. de Parny et Bertin. Les Œuvres de celui-ci forment 2 *vol. in* 18; celles du premier, 2 *vol. in*-12.

798. Vers le milieu du dernier siècle, l'élégie a été remplacée par l'héroïde, que quelques bons poëtes ont mise pendant un certain temps à la mode. Dans ce nombre, on doit citer avec éloge Colardeau, Dorat, Blin de Sainmore et La Harpe.

Poëtes satiriques.

799. Regnier, Boileau et Rousseau sont les premiers de ce genre. Il a paru nouvellement une collection de satiriques du XVIIIe. siècle, dans laquelle on trouvera les satires de Voltaire, de Gilbert, de Clément, de Chénier et de Despaze. *Paris*, 1806, 7 *vol. in*-8°.

Fabulistes.

800. La Fontaine n'a été ni surpassé ni même égalé dans ce genre. Il y a eu un grand nombre d'éditions de ses fables; les plus renommées sont celles de Didot pour l'éducation du Dauphin, 1787, 2 *vol. in*-18, et 1789, 2 *vol. in*-8°.

M. Gail a réuni les trois premiers fabulistes, Ésope, Phèdre et La Fontaine, dans un même ouvrage, en 1797, 4 *vol. in*-8°. Les fables de La Fontaine y sont accompagnées de notes de Chamfort, qui donnent beaucoup de prix à cette édition.

801. Après avoir lu et relu les fables de La Fontaine, on lit encore avec plaisir celles de l'abbé Le Monnier, 1773, *in*-8°.;

Celles du duc de Nivernois, publiées en 1796, 2 *vol. in*-8°.;

De l'abbé Aubert, 1773, *in*-12;

De Boisard et de Guichard : celles-ci ont paru en 1802, 2 *vol. in*-12;

Celles de Florian, qui sont regardées comme un de ses meilleurs ouvrages. *Voyez* ses OEuvres.

On trouvera encore de jolies fables de plusieurs auteurs modernes dans le sixième volume de l'Encyclopédie poétique.

Poésies de divers genres et fugitives.

802. Voltaire a la palme dans ce genre, cultivé en France depuis le Roman de la Rose par Guillaume de Lorris et Jean de Meun, jusqu'à nous.

803. Villon, Marot, Pavillon, Chapelle, Chaulieu et La Fare, sont les principaux qu'on doit indiquer. Viennent ensuite,

Moncrif, dont les OEuvres ont été recueillies en 1802, 2 *vol. in*-18;

Gresset, dont Herhan a donné une jolie édition en 1804, sous le titre d'*OEuvres choisies*;

Le cardinal de Bernis : Didot l'aîné a donné la meilleure édition de ses OEuvres en 1797, *in*-8°.;

Malfilâtre, connu d'ailleurs par de bonnes traductions de quelques fragmens de Virgile, publiées dans le recueil de ses œuvres par M. Auger;

MM. Dorat, de Boufflers, Delille, de Ségur aîné, Legouvé, Michaud, de Fontanes, Millevoye, et beaucoup d'autres, dont on trouvera les noms et les ouvrages choisis dans la petite Encyclopédie poétique et les collections suivantes.

804. Choix de poésies originales des Troubadours, par M. Raynouard; avec des dissertations sur ce sujet. *Paris*, 1819, 2 *vol. in*-8°.

Recueils.

805. Les pièces fugitives sont ce qui alimente les recueils de poésie. Il en existe un grand nombre, et chaque année en produit de nouveaux ou de nouvelles suites. Les meilleurs sont,

L'Élite des poésies fugitives; la nouvelle Abeille du Parnasse, 6e. édition. *Paris*, 1817, *in*-18.

Les Annales poétiques, qui ont commencé en 1778, 42 *vol. in*-12;

Le Portefeuille d'un homme de goût,

Et la petite Encyclopédie poétique, *Paris*, 1805, 15 *vol. in*-18; ouvrage complété par un petit Dictionnaire des poëtes français morts depuis 1050 jusqu'en 1804, par M. Philippon de la Magdeleine, qui lui-même est un poëte fort agréable, et qui a donné un très-joli recueil de ses chansons. — On a publié depuis une nouvelle Encyclopédie poétique, par P. Capelle qui doit être en 18 *vol. in*-18. Il en paraît 4. *Paris*, 1819.

Poëtes espagnols.

806. Alonzo d'Ercilla écrivit, vers la fin du XVIe. siècle, un ouvrage en vers qui porte pour titre *Araucana*, et que les Espagnols appellent un poëme épique. L'auteur était guerrier, et ce poëme n'est que le récit des combats entre les Espagnols et les Américains de l'Araucana qui défendaient leur liberté. Il n'y a point de traduction entière de cet ouvrage en français. On en trouve quelques fragmens dans les nos. 26 et 27 des Archives littéraires de l'Europe.

807. Lope de Vega et Calderon ont donné un grand nombre de pièces dramatiques en vers, dont la littérature espagnole se glorifie beaucoup : on peut en prendre une idée, ainsi que de quelques autres ouvrages du même genre, dans le Théâtre espagnol que Linguet a publié en 1770, 4 *vol. in*-12.

808. Les Espagnols se sont approprié tous les genres de poésie. Le détail en serait trop long; et pour en avoir une connaissance exacte, il suffira de lire l'Histoire de la littérature espagnole, citée au no. 576 ci-dessus.

Poëtes Portugais.

809. La découverte des Indes orientales est le sujet du poëme héroïque du Camoëns, intitulé *la Lusiade*. Ce poëme est rempli de grandes beautés de détail. La traduction qu'on doit préférer est celle qui porte le nom de La Harpe, publiée en 1776, 2 *vol. in*-8o., avec des notes intéressantes.

810. Plusieurs autres productions poétiques honorent les fastes littéraires de cette nation; mais les traductions ne nous en sont pas connues: tels sont, l'Ulyssée de Pereira de Castro; la Fondation de Lisbonne, par Antoine de Souza; l'Alphonse de Vasconcellos; le Portugal reconquis de Menezés, et divers autres poëmes de Montemayor, Ribeiro-Lobos-sa-Miranda, Soto-mayor, Almeida, Félix Mendez, Texeira, etc., etc.

Poëtes anglais.

811. Le Paradis perdu de Milton est l'un des plus célèbres parmi les poëmes épiques. Les défauts qu'on lui reproche n'effacent point les beautés de tout genre qui lui ont attiré l'admiration universelle. Parmi les traductions en prose qu'on en a données, l'on préfère celle de Dupré de Saint-Maur, qui a été plusieurs fois réimprimée. La traduction en vers de J. Delille est peut-être le plus recommandable de ses ouvrages, après la traduction des Géorgiques. On en a donné en 1805 des éditions en plusieurs formats.

812. Pope a publié plusieurs ouvrages en vers; entre autres, la Dunciade, la Boucle de cheveux enlevée, un Essai sur l'homme et un autre sur la critique. Il a donné encore une excellente traduction d'Homère, avec une

préface très-estimée et plusieurs fois traduite en français. Une version complète de ses OEuvres a paru en 1779, 8 *vol. in*-8°. — M. de Fontanes a donné, en vers français, une traduction de l'Essai sur l'homme, que l'on préfère à celle de l'abbé du Resnel, 1783, *in*-8°.

813. Shakespear est le Sophocle de l'Angleterre. Son théâtre, très-volumineux, étincelle de beautés que l'on ne peut guère apprécier que dans l'original, qui demande une étude particulière. Laplace, dans son théâtre anglais, n'en a traduit que cinq pièces. La traduction qu'en ont donnée MM. Le Tourneur, de Catuelan et Fontaine-Malherbe, est en 20 *vol. in*-4°. ou *in*-8°.

814. Les poëtes dramatiques modernes d'Angleterre ont été traduits par madame Riccoboni, dans son Nouveau Théâtre anglais, publié en 1769; et madame la baronne de Wasse en a donné une collection plus étendue en 1784 et 1787, 12 *vol. in*-8°.

815. Congreve et Richard Steele ont donné des comédies qui ont eu du succès. — La tragédie de la Mort de Caton, par Addisson, passe pour être la plus régulière du théâtre anglais. Elle a été traduite dans toutes les langues, et en vers français par Guillemard, 1767, *in*-8°.

Les poëtes anglais de divers genres sont très-nombreux : je n'indique que les plus estimés.

816. Chaucer, contemporain et ami de Pétrarque, vivait dans le XIVe. siècle. Il est regardé comme le créateur et le père de la poésie anglaise.

817. Spenser, le fondateur du second âge de la poésie anglaise. Son poëme, en douze chants, de la Reine des fées, est un de ses plus beaux ouvrages.

818. Cowley, auteur, entre autres ouvrages, d'un poëme sur les infortunes de David, qu'il a laissé imparfait.

819. Milton, immortel auteur du Paradis perdu, dont

M. Delille a donné une si belle traduction en vers; imprimée de nouveau à Paris, en 1818, 2 *vol. in*-18.

820. Waller, contemporain de Voiture, de La Fontaine et de Saint-Évremond, et que l'on peut regarder comme l'Ovide et le Chaulieu de l'Angleterre.

821. Dryden, qui eut le titre de *poëte de la cour*, et dont on admire, entre autres, l'Ode à Sainte-Cécile, regardée comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

822. Prior, célèbre par ses poésies légères et ses pièces anacréontiques.

823. Walsh et Gay, l'un connu par d'excellentes églogues, l'autre par de très-bonnes fables, traduites en français par madame de Kéralio, 1759, *in*-12.

824. Thomson, auteur si renommé du poëme des Saisons, dont nous avons plusieurs traductions en français. Madame Bontems en a donné, en 1759, une fort élégante et souvent réimprimée. On accorde la préférence à celle de M. Deleuze, qui a paru en 1801, *in*-8°.

825. Gray, si fameux par son Élégie sur un cimetière de campagne, et à qui l'immortalité n'a coûté que cent vingt vers.

826. Goldsmith, dont le Village abandonné est un petit chef-d'œuvre, qui n'a rien perdu de son mérite dans l'élégante traduction que madame Vict. de Chastenay en a donnée, *in*-18.

827. Hervey. Son poëme intitulé *Méditations sur les tombeaux* a joui d'une grande réputation en Angleterre. Le Tourneur en a donné une traduction, dont on a publié récemment une nouvelle édition, *in*-8°

828. Young, dont les Nuits, dans le genre sombre et mélancolique, ont été fort à la mode, grâce à l'élégante traduction qu'en a donnée Le Tourneur. Jeanne Gray, ou le Triomphe de la religion sur l'amour, ainsi que le poëme du Jugement dernier, sont du même auteur, et ont été traduits à la suite. Colardeau a donné une imitation en vers de trois des Nuits d'Young, mais avec peu de succès.

829. Darwin. Son poëme si ingénieux sur les Amours des plantes mérite tout le succès qu'il a obtenu. M. Deleuze en a donné une bonne traduction en 1799, *in*-12.

On trouvera la traduction des pièces les plus importantes de ces poëtes et de quelques autres que je n'ai pas cités, dans la Poétique anglaise de M. Hennet, en 3 *vol. in*-8°., *Paris*, 1806. La lecture de cet ouvrage peut suffire pour donner une idée très-exacte de la poésie anglaise. On fait grand cas aujourd'hui en Angleterre des Poésies de lord Byron.

830. Le plus ancien monument littéraire de la Grande-Bretagne devrait être mis en tête de cette liste, s'il était sans contradiction que les poésies d'Ossian sont du IIIe. siècle, et véritablement de cet auteur, comme le soutient Macpherson, qui les a traduites un peu librement. Quoi qu'il en soit, les œuvres galliques de ce barde écossais ont été traduites en prose, d'abord par Le Tourneur en 1802, 2 *vol. in*-8°., et par Baour-Lormian, en vers, 1804, *in*-18. Il y a une très-bonne traduction du poëme d'Ossian en vers italiens, par Cesarotti, l'un des premiers poëtes et des premiers écrivains modernes de l'Italie.

Poëtes allemands.

831. Klopstock, auteur du poëme de la Messiade, que les Allemands comparent au Paradis perdu, est un des poëtes les plus célèbres de l'Allemagne. Il a paru une traduction incomplète de la Messiade, par MM. Junker et d'Anthelmy, en 1769, 2 *vol. in*-12.

832. La Mort d'Abel, par Gessner, est un poëme épique qui jouit d'une grande réputation, ainsi que ceux de Daphnis et du Premier Navigateur. Ils ont été plusieurs fois traduits en français. On les trouvera parmi les œuvres de cet auteur, dans la belle édition qu'en a donnée Renouard en 1799, 4 *vol. in*-8°. — M. Turgot a donné une bonne traduction des idylles de ce poëte, en 1762, *in*-8°.; elle a été mal à propos attribuée à M. Huber.

833. Wieland, le poëte de l'Allemagne par excellence,

est auteur du poëme des Grâces et de celui d'Oberon. Nous n'avons pas de bonne traduction du premier; les Français n'ont pas pu atteindre aux Grâces allemandes. On en a plusieurs du second. MM. de Borch, Pernay et d'Holbach fils, se sont exercés sur la traduction de ce poëme, en 1798 et 1800. Celle de M. de Montberon, qui est la plus récente, est regardée comme la meilleure.

834. Herman et Dorothée, poëme de M. Goethe, a eu un grand succès en Allemagne. C'est une sorte de poëme demi-héroïque, dont Bitaubé a publié une traduction en 1801, *in*-18.

835. Kleist est le Thomson des Allemands; Gellert est leur La Fontaine. Toussaint a donné une élégante traduction des fables de celui-ci en 1768, 2 *vol in*-12.

836. Haller est célèbre par son poëme des Alpes et par plusieurs autres productions qui étincellent de beautés. Les traductions françaises ne sont que de faibles copies d'un excellent original.

837. Les Quatre Parties du jour, poëme de Zacharie, ont eu beaucoup de succès. Nous en avons une bonne traduction en prose, ornée d'estampes d'après les dessins d'Eisen, qui sont aussi agréables que le texte, *Paris*, 1769, *in*-8°.

838. Les fastes poétiques de l'Allemagne présentent plusieurs autres noms célèbres, tels que ceux de Voss, de Gleim, de Weiss, de Hagedorn, de Gartner, de Cramer, du baron de Cronegk, si connu par son beau poëme de la Solitude, de Thümel, de Jacobi, etc., etc. On trouvera quelques échantillons de leurs ouvrages dans les Mélanges de littérature allemande, ou Choix de traductions de l'allemand, etc. *Paris*, 1797, *in*-8°.

839. Le théâtre allemand se divise en trois âges : les deux premiers sont peu intéressans; il suffit de connaître les auteurs qui ont donné plus de lustre au troisième. Cette époque ne remonte guère que vers le milieu du XVIIIe. siècle.

Schiller est le plus célèbre. M. La Martellière a donné

en 1806, 2 *vol. in*-8°., une traduction correcte et élégante des principales pièces de cet auteur.

On prendra une connaissance suffisante des ouvrages les plus remarquables en ce genre, dans une très-ample collection qui porte pour titre : *Nouveau Théâtre allemand*, par MM. Friedel et de Bonneville, 1782 à 1788, 12 *vol. in*-12. On sera plus satisfait encore de l'ouvrage de madame de Staël sur la littérature allemande, dans lequel le mérite des productions dramatiques surtout est apprécié avec beaucoup de finesse et de goût. *Voyez* le n°. 581 ci-dessus.

Poëtes hollandais, danois, russes.

840. A l'exception de Vondel, de Holberg, de Soumarokof et de Lomonosof, les noms et les ouvrages des poëtes de ces nations ne sont pas très-connus. La plupart de leurs productions sont imitées du français, et nous n'en avons que de médiocres traductions. *Voyez* la Nouvelle Bibliothéque d'un homme de goût, *in*-8°., *tom.* Ier.

ÉPISTOLAIRES.

841. Lettres de Cicéron à Atticus, traduites en français par l'abbé Mongault; nouvelle édition, revue, sur le texte de l'abbé d'Olivet, par Goujon. *Paris*, 1802, 6 *vol. in*-8°.

Lettres du même à Brutus et de Brutus à Cicéron, pour faire suite aux Lettres familières; nouvelle édition. *Paris*, 1802, *in*-8°. — Les mêmes, avec le texte et la préface de Middleton; traduction nouvelle, par M. Le Deist de Botidoux. *Paris*, 1812, *in*-12.

842. Lettres de Pline le jeune, traduites par M. de Sacy; nouvelle édition, avec le texte en regard. *Paris*, *Barbou*, 2 *vol. in*-12.

843. Il y a un assez grand nombre d'épistolaires latins modernes, de diverses nations, qui n'ont point été traduits, et dont on peut voir la suite dans le Diction-

naire bibliographique de Brunet, *tom.* III, depuis le n°. 7889. — Je citerai seulement ici les Lettres d'Héloïse et d'Abailard, traduites en français, avec le texte latin à côté, et réimprimées à Paris, par Bastien, 1782, 2 *vol. in*-12.

844. Beaucoup de lettres d'auteurs français se trouvent dans leurs OEuvres : telles sont celles de Voiture. On a imprimé séparément celles de Balzac, du Cardinal d'Ossat, de Gui-Patin, et du comte de Bussy-Rabutin, dont on a donné une édition à Paris, en 1720, 7 *vol. in*-12. — Il y en a aussi de Racine et de Boileau. Celles de ce dernier ont été recueillies par Cizeron-Rival. *Lyon*, 1770, 3 *vol. in*-12.

845. Lettres de madame la marquise de Sévigné, avec des notes de M. de Vauxcelles. *Paris*, 1801, 10 *vol. in*-12. — Il y en a plusieurs autres éditions, et un volume de lettres inédites qui a récemment paru. La dernière édition porte le titre de Lettres de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis. *Paris*, 1818 et 1819, 10 *vol. in*-8°. et 12 *vol. in*-12.

846. Lettres de mademoiselle de Montpensier, de mesdames de Motteville et de Montmorency, de mademoiselle Dupré et de madame la marquise de Lambert. *Paris*, 1806, *in*-12.

847. Lettres de madame de Maintenon. *Paris*, 1806, 6 *vol. in*-12.

848. Lettres de mesdames de Villars, de la Fayette, de Tencin, de Coulanges, de Ninon de Lenclos, et de mademoiselle Aïssé. *Paris*, 1806, 3 *vol. in*-12.

849. Correspondance inédite de madame la marquise du Deffand. *Paris*, 1809, 2 *vol. in*-8°. — Lettres de mademoiselle Lespinasse, 2 *vol. in*-8°.

850. Lettres du lord Chesterfield à son fils Stanhope. *Paris*, 1812, 4 *vol. in*-12.

851. Lettres de Clément XIV (Ganganelli). *Paris*, 1776, 2 *vol. in*-12. — Ces lettres supposées sont de Caraccioli, qui les donne comme traduites de l'italien.

852. Lettres de Sterne à ses amis, traduites de l'anglais sur les originaux. *La Haye*, 1789, *in*-12.

POLYGRAPHES.

Les polygraphes grecs, et ceux qui, parmi les modernes, ont écrit en latin, sont fort nombreux. Ces derniers se sont multipliés surtout depuis le xve. siècle. On peut en voir la notice dans le Dictionnaire bibliographique de Brunet, *tom.* III, n°s. 7675 et suiv. Je me borne ici aux Français et à quelques autres, conformément au but que je me propose dans cet ouvrage.

853. Essais de Michel de Montaigne, avec les remarques de Coste. *Paris, Bastien*, 1783, 3 *vol. in*-8°. — Il y a eu de ces Essais un grand nombre d'éditions; la dernière donnée par Didot l'aîné en 1802, 4 *vol. in*-8°., est fort estimée.

854. Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale, 2e. édition. *Paris*, 1803, 2 *vol. in*-8°.

855. Leçons de Fénelon, contenant ses Fables, ses Histoires, y compris les Aventures d'Aristonoüs, ses Dialogues des morts, avec des notes et des explications par M. de Lévizac. *Paris*, 1804, *in*-12.

856. OEuvres complètes de Vauvenargues; nouvelle édition, augmentée de plusieurs ouvrages inédits et de notes critiques, par M. Suard. *Paris*, 1806, 2 *vol. in*-8°.

857. OEuvres de M. de Voltaire; nouvelle édition, avec des notes et des observations de Palissot. *Paris*, 1792, 40 *vol. in*-8°. — Je cite, entre beaucoup d'autres, cette édition, parce qu'elle est moins volumineuse que celle que Beaumarchais a donnée en plus de 70 volumes *in*-8°.; mais elle n'est pas encore assez restreinte. Il serait à désirer qu'on fît un choix des pièces de théâtre de cet auteur, des morceaux de littérature et d'histoire, ainsi que de ses poésies, etc., dont on formerait un recueil qui pourrait être mis sans danger entre les mains des jeunes gens.

858. Les Pensées et Maximes de J.-J. Rousseau sont le seul extrait de ses ouvrages dont on puisse indiquer la lecture. 1 *vol. in*-12.

859. OEuvres complètes de Condillac, revues et corrigées. *Paris*, 1798, 23 *vol. in*-8°.

860. OEuvres choisies et posthumes de La-Harpe. *Paris*, 1806, 4 *vol. in*-8°.

861. OEuvres de Moncrif, nouvelle édition. *Paris*, 1768, 4 *vol. in*-12.

862. OEuvres de madame la marquise de Lambert, suivies de ses lettres à plusieurs personnes célèbres. *Paris*, 1808, *in*-8°. — De madame de Graffigny. *Londres*, 1783, 2 *vol. in*-18.

863. OEuvres de Saint-Réal. *Paris*, 1745, 3 *vol. in*-4°. — Il y a une édition d'*Amsterdam*, 1740, 6 *vol. in*-12.

864. OEuvres diverses de l'abbé de Radonvilliers, publiées par Fr. Noël. *Paris*, 1807, 3 *vol. in*-12.

865. OEuvres posthumes de Marmontel, Logique, Métaphysique, Morale, Grammaire. *Paris*, 1805, 4 *vol. in*-12.

866. OEuvres du comte de Tressan. *Paris*, 1787, 12 *vol. in*-8°.

867. OEuvres de Florian. *Paris*, 1784, 23 *vol. in*-18.— De Cazotte. *Paris*, 1798, 3 *vol. in*-12. — De Thomas. *Paris*, 1802, 7 *vol. in*-8°.

868. OEuvres de Rollin. *Paris*, 1818, 18 *vol. in*-8°.

869. OEuvres complètes de Montesquieu. *Paris*, 1818, 5 *vol. in*-8°.

870. OEuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre. *Paris*, 1818, 12 *vol. in*-8°.

871. OEuvres de l'abbé de Vertot. *Paris*, 1819, 5 *vol. in*-8°.

872. OEuvres posthumes de Rulhières. *Paris*, 1819, 4 *vol. in*-8°. Le 3e. et 4e. vol. contiennent l'histoire de l'anarchie de Pologne et les anecdotes sur la révolution de Russie.

873. OEuvres complètes de Rivarol. *Paris*, 1808, 5 *vol. in*-8°.

874. Collection des meilleurs ouvrages de la langue française, dédiée aux amateurs de l'art typographique. *Paris, Didot l'aîné.* — Cette collection, qui se continue, est maintenant (1819) en 41 *vol. in*-8°.

875. Collection des meilleurs ouvrages français composés par des femmes, par mademoiselle de Kéralio. *Paris, Maradan*, 1789, 6 *vol. in*-8°.

876. OEuvres du Philosophe bienfaisant (Stanislas, roi de Pologne). *Paris*, 1763, 4 *vol. in*-8°.

877. OEuvres du comte Algarotti, traduites de l'italien. *Berlin*, 1772, 7 *vol. in*-8°.

878. OEuvres de Machiavel, traduction nouvelle de Guiraudet. *Paris*, 1799, 9 *vol. in*-8°.

879. OEuvres complètes d'Alexandre Pope, traduites en français. *Paris*, 1779 et 1796, 8 *vol. in*-8°.

880. OEuvres de D. Hume (Essais moraux, politiques et philosophiques). *Amsterdam*, 1764, 6 *vol. in*-12.

881. OEuvres diverses d'Young. *Paris*, 1770, 4 *vol. in*-12.

882. L'Esprit d'Addison, ou les Beautés du Spectateur, etc., traduit de l'anglais. *Yverdon*, 1777, 3 *vol. in*-8°.

Philologues. — Mélanges.

883. Pensées sur plusieurs points importans de littérature, de politique et de religion, recueillies de l'Histoire ancienne et du Traité des études de Rollin, par l'abbé Lucet. *Paris*, 1780, *in*-12.

884. La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit, par le P. Bouhours. *Paris*, 1771, *in*-12. — Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène, par le même. *Paris*, 1768, *in*-12.

885. Réflexions sur l'éloquence, la poésie, l'histoire et la philosophie, par le P. Rapin; dernière édition. *Paris, Barbou*, 2 *vol. in*-12.

886. Opuscules de Fréron, contenant des critiques de quelques ouvrages de littérature, etc. *Paris*, 1753, 3 *vol. in*-12.

887. Observations critiques sur différens sujets de lit-

térature, par Clément (de Dijon). *Paris*, 1772, *in*-8°. — Lettres du même à M. de Voltaire. *Paris*, 1773-1784, 4 *vol. in*-8°.

888. Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, par d'Alembert; nouvelle édition. *Amsterdam*, 1770, 5 *vol. in*-12.

889. Mélanges inédits de littérature de La Harpe, recueillis par M. Salgues. *Paris*, 1810, *in*-8°.

890. Variétés littéraires, ou Recueil de pièces, tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts; nouvelle édition, corrigée et augmentée par MM. Arnauld et Suard. *Paris*, 1804, 4 *vol. in*-8°.

891. Mélanges académiques, poétiques et littéraires, par Gaillard. *Paris*, 1805, 4 *vol. in*-8°.

892. Mélanges de littérature, d'histoire, de politique, etc., par M. Ancillon, instituteur du prince royal de Prusse. *Berlin*, 1810, 2 *vol. in*-8°.

893. Études de littérature, d'histoire et de philosophie, par MM. de Lévizac et Moysant. *Paris*, 1812, 4 *vol. in*-8°. — Tous les chapitres de cet ouvrage sont tirés des meilleurs écrivains français : c'est un recueil par ordre de matières.

894. Collection des meilleurs ouvrages de la langue française, dédiée aux Dames (poésie, histoire, morale, voyages, lettres, contes et romans). *Paris*, *Didot l'aîné*, 1814, etc. Il y en a déjà 15 *vol. in*-18.

895. Nouvelle Bibliothéque de littérature, d'histoire, etc., ou Choix des meilleurs morceaux tirés des *Ana*, par Grivel. *Lille*, 1765, 2 *vol. in*-12.

896. * Mélanges tirés d'une grande bibliothéque, par le marquis de Paulmy. *Paris*, 1779 *et ann. suiv.* 69 *vol. in*-8°. — Peu recherchés, dit Fournier, sans doute parce que cette collection est très-volumineuse. Cependant, comme la bibliothéque de M. de Paulmy, aujourd'hui celle de l'Arsenal, est la plus complète en romans et en théâtres, ces extraits doivent être intéressans, et surtout

épargner beaucoup de recherches à ceux qui veulent connaître avec détail les richesses de la littérature française.

ROMANS.

897. * Bibliothéque universelle des romans. *Paris*, 1775 à 1789, 112 *vol. in*-12.

898. Corps d'extraits de romans de chevalerie, par M. de Tressan. *Paris*, 1782, 4 *vol. in*-12.

899. OEuvres choisies de Le Sage. *Paris*, 1783, 15 *vol. in*-8°.—De l'abbé Prévost. *Paris*, 1783, 39 *vol. in*-8°., *fig.*

900. OEuvres de madame de la Fayette. *Paris*, 1804, 5 *vol. in*-8°.

901. L'Innocence du premier âge en France, ou Histoire amoureuse de Pierre Le Long et de Blanche Bazu, etc., par M. de Sauvigny. *Paris, Ruault*, 1778, *in*-8°.

902. Paul et Virginie, par Bernardin de Saint-Pierre. *Paris*, 1789, *in*-18 (et dans ses Études de la nature).

903. Vie de Marianne, — le Paysan parvenu, par Marivaux. *Paris*, 6 *vol. in*-12.

904. Lettres Péruviennes, par madame de Graffigny. *Paris*, 1798, 2 *vol. in*-18.

905. Dans les OEuvres de madame de Genlis, Adèle et Théodore, 3 *vol. in*-8°.; — Mlle de Clermont, — la Duchesse de la Vallière, — les petits Émigrés, *in*-8°.; — les Souvenirs de Félicie, 2 *vol. in*-12;

Dans celles de madame Cottin, Élisabeth, 2 *vol.*; — Malvina, 3 *vol.*; — Mathilde, 6 *vol. in*-12.

Corinne, ou l'Italie, par madame de Stael-Holstein. *Paris*, 1807, 2 *vol. in*-12.

906. Contes moraux de Marmontel. *Paris*, 1765, 3 *vol. in*-8°. — Nouveaux Contes moraux du même. *Paris*, 1801, 4 *vol. in*-8°.

907. Apologues et Contes orientaux, par l'abbé Blanchet. *Paris*, 1784, *in*-8°.

908. Les Contes des Fées, par madame d'Aulnoy. *Paris*, 1742, 4 *vol. in*-12.

909. Cabinet des Fées. *Paris*, 1785, 41 *vol. in*-8°.

910. Les mille et une Nuits, contes arabes, trad. par Galland, etc., 8 *vol.* — Il y en a une continuation par Cazotte, 4 *vol. in*-12.

911. Histoire de Don Quichotte de la Manche, traduite de l'espagnol par Filleau de Saint-Martin. *Amsterdam*, 1768, 6 *vol. in*-12. — La même, traduite par Florian. *Paris, Didot aîné*, 3 *vol. in*-8°.

912. Voyage de Gulliver, trad. de l'anglais de Swift, 2 *vol. in*-18.

913. Les romans de Richardson, Clarisse Harlove, Paméla, Grandisson, etc., etc., se trouvent dans les OEuvres de l'abbé Prévost; et d'autres romans, traduits de l'anglais, dans celles de Le Sage. *Voyez* ci-dessus n°. 899.

914. Le Vicaire de Wakefield, de Goldsmith; — le Voyage sentimental, de Sterne, 2 *vol. in*-8°.

915. Dans les OEuvres de Miss Burney, Évélina, Cécilia, Camilla. 12 *vol. in*-12.

916. Les Mystères d'Udolphe, traduits de l'anglais d'Anne Radclife, par madame Victorine de Chastenay. *Paris*, 1797, 4 *vol. in*-12. — Il y en a d'autres éditions *in*-18. La dernière (*Paris*, 1819) est en 4 *vol. in*-12.

Les Allemands du dernier siècle ont voulu exploiter à leur manière cette mine de romans où, depuis les Grecs jusqu'aux Anglais, l'imagination a recueilli tant de richesses. Leurs travaux n'ont pas été sans succès; et l'on peut citer Goethe, Auguste La Fontaine et quelques autres, dont madame de Montolieu a donné en français d'assez bonnes traductions.

Huet, évêque d'Avranches, a composé sur l'origine des romans un ouvrage que les savans citent avec estime. Il n'a pu nous donner la chronologie des romans, depuis Théagène et Chariclée, d'Héliodore, évêque grec, jusqu'au grand Cyrus de Mlle. de Scudéry, et depuis celui-ci jusqu'aux romans de Voltaire. On pourrait observer que l'origine de ce genre de littérature est bien plus ancienne que celle qu'il indique; car toutes les mythologies

de l'Inde peuvent passer pour de véritables romans. Quoi qu'il en soit, on trouvera une liste assez complète des romans de toutes les nations, dans le tome III du Dictionnaire bibliographique de Brunet fils, depuis le n°. 6983 jusqu'au n°. 7339.

BEAUX-ARTS.

917. Histoire de l'art chez les anciens, traduite de l'allemand de Winckelmann, par Huber. *Paris,* 3 *vol. in*-8°., *fig.*

918. Tableaux tirés de l'Iliade, de l'Odyssée d'Homère et de l'Énéide de Virgile, avec des observations sur le costume, par le comte de Caylus. *Paris,* 1757, *in*-8°.

919. La Poétique des arts, par M. Sobry. *Paris,* 1810, *in*-8°.

920. Considérations sur les arts du dessin en France, par M. Quatremère de Quincy. *Paris,* 1791, *in*-8°.

921. De l'étude des hiéroglyphes. *Paris, Delaunay,* 1812, 5 *vol. in*-12.

922. Le Manuel des artistes et des amateurs, ou Dictionnaire historique et mythologique des emblèmes, allégories, etc. *Paris,* 1770, 4 *vol. in*-8°.

923. Dictionnaire des beaux-arts, par M. Millin, *Paris,* 1806, 3 *vol. in*-8°.

924. Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres anciens et modernes, par Félibien; nouvelle édition. *Amsterdam,* 1725, 6 *vol. in*-12.

925. Abrégé de la vie des peintres, avec des réflexions sur leurs ouvrages, par de Piles. *Paris,* 1715, *in*-12. — Il y a plusieurs autres éditions.

926. La Vie des peintres flamands, allemands et hollandais, par Descamps. *Paris,* 1753, 4 *vol. in*-8°., *avec portraits.*

927. Cours d'architecture, par Blondel. *Paris,* 1771, 9 *vol. in*-8°.

928. Vies des plus fameux sculpteurs et architectes, avec la description de leurs ouvrages, par M. d'Argenville. *Paris*, 1791, 2 *vol. in*-8°.

929. Vies des peintres, sculpteurs et architectes les plus célèbres, par G. Vasari, traduites de l'italien. *Paris*, 1806, *in*-8°.

930. Notice générale des graveurs divisés par nations, et des peintres rangés par écoles, précédée de l'Histoire de la gravure et de la peinture depuis l'origine de ces arts, et suivie d'un Catalogue raisonné d'une collection choisie d'estampes, par M. Huber. *Paris*, 1789, 2 *vol. in*-8°.—Manuel des curieux et amateurs de l'art, par Huber et Rost. 9 *vol. in*-12.

931. * Annales du Musée et de l'École moderne des beaux-arts; recueil de gravures au trait d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., avec l'exposition des salons de 1808, 1810, 1812 et 1814. *Paris, Didot*, 1801 *et ann. suiv.*, 26 *vol. in*-8°.

932. Histoire générale, critique et philosophique de la musique, par M. de Blainville. *Paris*, 1767, *in*-4°.

933. Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage, par M. Villoteau. *Paris*, 1799, 2 *vol. in*-8°.

934. Mémoires ou Essais sur la musique, par Grétry. *Paris*, 1797, 3 *vol. in*-8°.

935. Cours complet d'harmonie et de composition, par Momigny. *Paris*, 1803, 3 *vol. in*-8°.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Noms des personnages célèbres et des auteurs désignés dans le texte de cet ouvrage.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

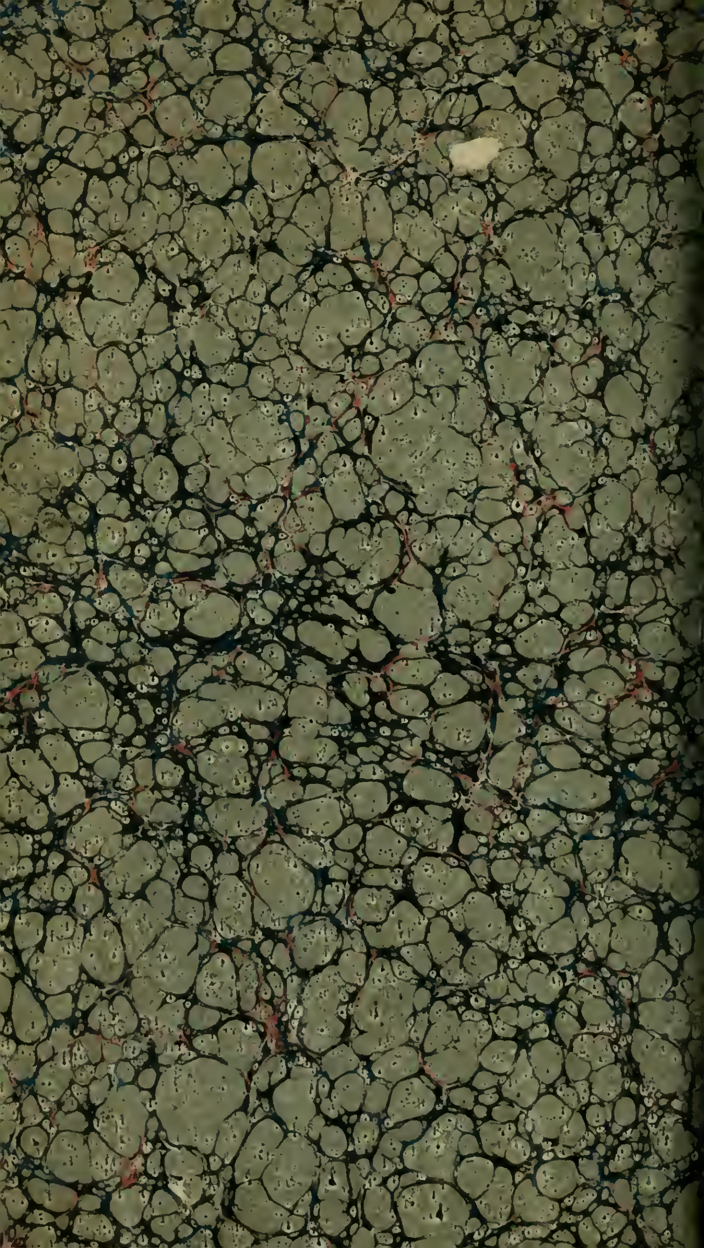
Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



Date Due

